



VOYAGE

AMÉROÉ

ET

AU FLEUVE BLANC.

SE TROUVE A PARIS,

Chez {
DEBURE frères, Libraires du Roi et de la Bibliothèque
du Roi, rue Serpente, n.º 7.
TILLARD frères, Libraires du Roi de Prusse, rue Haute-
feuille, n.º 7.
TREUTTEL et WURTZ, Libraires, rue de Bourbon,
n.º 17.

VOYAGE

A MÈROÉ, AU FLEUVE BLANC,

AU-DELÀ DE FAZOQL 

DANS LE MIDI DU ROYAUME DE SENNAR,

A SYOUAH ET DANS CINQ AUTRES OASIS;

FAIT DANS LES ANNÉES 1819, 1820, 1821 ET 1822,

PAR M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD, DE NANTES,

ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE MARSEILLE, MEMBRE DE CELLE
DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Accompagné de Cartes géographiques, de Planches représentant les monumens de ces
contrées, avec des détails relatifs à l'état moderne et à l'histoire naturelle.

DÉDIÉ AU ROI.

TOME DEUXIÈME.



IMPRIMÉ

PAR AUTORISATION DU ROI,

A L'IMPRIMERIE ROYALE.

1826.

VOYAGE

A MEROË, AU FLEUVE BLANC



ET

A FAZOQL

DANS LE MIDI DU ROYAUME DE SENNAR.

CHAPITRE XXIII.

Antiquités d'Argo ; description et position géographique de l'île.
— Marakah. — Fuite des Mamlouks. — État nébuleux du ciel.
— Voyage en caravane. — Dongolah el-Agouz ; description.
— Ancien couvent.

LE 19 janvier 1821, j'allai, accompagné de M. Letorzec et de deux Arabes, visiter les antiquités d'Argo. Nous fûmes obligés de traverser des terrains couverts de bois épais, où quelquefois il nous fallait descendre de nos montures pour pénétrer dans de petits sentiers bordés de beaux acacias et d'arbustes. Les charmes de cette campagne délicieuse nous

faisaient surmonter sans humeur tous ces obstacles, qui cependant retardaient notre marche. Les végétaux respirent sur cette île la fraîcheur et la vie : les arbres qui ont péri desséchés par la main du temps ou étouffés par les violentes étreintes des lianes, présentent eux-mêmes les apparences de la vigueur et de la jeunesse, sous le tissu de verdure dont les enlacent ces plantes gigantesques, qui forment de toute part de magnifiques berceaux que l'art aurait peine à imiter.

Nous arrivâmes enfin au lieu où notre curiosité nous attirait. Il est situé à une lieue trois quarts dans le nord quelques degrés est du hameau de Toura, et à deux lieues et demie de l'extrémité sud de l'île. On y voit deux statues colossales de Memnon : un espace nu, couvert de petits fragmens de grès, et qui a 84 mètres de longueur de l'est à l'ouest, sur 53 mètres de largeur, était l'emplacement du temple. Les matériaux de cet édifice ont été totalement enlevés ; on ne reconnaît pas une seule pierre de quelque volume qui ait pu lui appartenir ; aucun indice ne fait espérer que des fouilles pussent y avoir un grand succès. A l'extrémité ouest de cet emplacement et dans

chaque angle, sont les statues dont j'ai parlé plus haut; elles sont renversées sur le sol : leur position indique que l'entrée de l'édifice était située à l'est, et qu'elles se regardaient, ce qui n'est pas ordinaire, quoique cela se voie aussi au grand palais de Karnak à Thèbes. Ces statues sont de granit gris; elles ont 7 mètres de hauteur, y compris le socle, de 55 centimètres. Leur exécution n'est pas d'un très-bon style; les figures sont trop plates, les corps aussi, et le nez est trop écrasé : on n'y reconnaît point la correction et le beau travail de la tête prise par les Anglais au Memnonium : j'en infère, non que cette tête n'est point un ouvrage égyptien, mais qu'elle est d'une époque plus moderne.

Les deux statues sont représentées debout et dans l'attitude de marcher; celle qui est au sud est la moins bien conservée : les deux bras jusqu'aux épaules sont emportés; le nez est un peu mutilé; les prunelles sont indiquées; elle porte une trousse unie, une ceinture nouée par devant; sur la poitrine sont deux agrafes qui passent sur les épaules et soutiennent un ceinturon; des ornemens en forme de bracelet, unis, lui entourent les jambes. L'autre statue,

au nord, paraît avoir été un peu plus soignée. Elle s'est brisée vers la poitrine, sans doute en tombant, et est séparée en deux parties, qui sont du reste parfaitement conservées. Cette statue, dont l'attitude est la même que celle de la précédente, diffère par les ornemens de sa colerette; les prunelles ne sont point indiquées: elle a des agrafes et une ceinture semblables; la trousse est plus riche; les bras sont pendans et serrés contre le corps; ils sont ornés de bracelets en haut et aux poignets: chaque main tient un petit rouleau, peut-être un manuscrit. Sur le pied droit, posé en arrière, est montée une figure d'Orus, dieu du silence, dont la hauteur atteint aux genoux de la statue: il tient, comme elle, un petit rouleau ou manuscrit dans une main, et porte l'autre main à sa bouche. La coiffure des deux statues est pareille à celle des colosses de Thèbes; mais ici elle est ornée de guirlandes: on n'aperçoit des hiéroglyphes sur aucune partie de leur corps. J'en fis les dessins restaurés (vol. II, pl. II, fig. 2 et 3), et dans leur état actuel (pl. III et IV). Sur l'emplacement du temple se voit une petite statue de granit noir, assise, figure humaine d'un bon style, portant une

chevelure comme les habitans du Barâbrâh. La tête est toute mutilée, et séparée du buste. Près de là, on remarque un bloc d'un mètre environ de granit gris, représentant quatre singes dressés sur leurs pattes de derrière, et tenant les deux de devant serrées et les mains ouvertes sous le menton, en signe de respect; attitude qu'on remarque aussi chez quelques idoles trouvées à Thèbes. Si ces divers morceaux d'antiquité étaient plus près du Caire, combien d'amateurs se les disputeraient! La place où ils gisent est une plaine entourée de toute part d'arbustes, parmi lesquels domine *Asclepias gigantea*.

Le soir nous revînmes à notre tente. Argo est l'île la plus grande que nous eussions encore rencontrée sur le Nil; sa longueur est d'environ cinq lieues. Les bords en sont cultivés et très-fertiles. On y compte vingt-un hameaux, qui sont, en commençant par le nord, Sabargo, Cheykh-Menour, Afiar, Cheykh Dar el-Aouât, Courti, Kondi, Aye-Sommar, près des ruines; Argo-Sab, Hellet - Mahammed, Dibtôt, el-Amm-Nârti, Alleh-Nârti, Coltosse, Amouk, Hellet-Tesser, Absendak, el-Emân-Nârti, el-Echiali, Argo-Kogne, Toura et Méguérob.

Ces hameaux sont composés de cabanes carrées, construites en paille. Plusieurs parties de l'île sont abandonnées au bois et aux herbages qui les couvrent. Cette île serait susceptible d'un rapport plus considérable, si les habitans voulaient la cultiver. La moyenne de quatre hauteurs méridiennes porte le lieu de Toura par $19^{\circ} 18' 40''$ de latitude nord; la longitude, de $28^{\circ} 23'$, est le résultat de plusieurs observations de distances lunaires; la latitude des ruines est de $19^{\circ} 22' 39''$. Nous trouvâmes la variation de 12° nord-ouest.

J'appris que le mélik Toumbol avait fait retirer la barque qui nous servait pour communiquer avec la partie ouest du fleuve, où nous avions besoin de nous rendre pour savoir de Kafis-Effendy le jour de notre départ : je lui écrivis par un homme qui, s'aidant de quelques morceaux de bois, passa le Nil à la nage. Le 21, il me fut répondu que notre départ n'aurait lieu que dans cinq jours. Les conducteurs de mes chameaux les ayant laissés seuls, ces animaux s'étaient écartés dans les herbages, et les bois les dérobaient à la vue; on ne savait plus où les retrouver : j'envoyai cinq personnes à leur recherche. Pour me rassurer sur la crainte

de les avoir perdus, les habitans de l'île me disaient que souvent leurs bestiaux s'égaraiient à travers les fourrés épais et les plantes élevées, et qu'ils avaient battu mainte fois le pays pendant dix jours entiers, avant de les découvrir. J'avais donc à redouter que le jour de notre départ n'arrivât avant qu'on pût déterrer la retraite de nos chameaux. Heureusement il n'en fut pas ainsi ! après trois jours de recherches dans toutes les directions, j'eus le plaisir de les revoir bien gros et bien nourris.

La disette de pain était extrême dans le pays : les habitans, qui avaient vu arriver chez moi des sacs de fèves et de dourah, venaient me supplier d'en échanger avec eux pour des chèvres ou pour du beurre. L'armée, à son passage, avait tout épuisé : aussi le prince, par forme de dédommagement, leur avait accordé la faveur de ne point payer d'impôts pendant une année.

Le 22, j'envoyai mon interprète près du mélik Toumbol, pour obtenir de lui la barque qui devait nous délivrer de l'espèce d'emprisonnement où nous étions dans l'île d'Argo ; il la ramena en effet le lendemain soir. Le 24, je fis passer mes chameaux sur le rivage du Nil, et, dans la matinée du 25, nous achevâmes le trans-

port et le chargement de nos bagages. Nous partîmes de suite pour Marakah. La route était belle ; dans l'ouest, la vue s'étendait sur des plaines cultivées ; et des bois d'acacias occupaient diverses parties de la région de l'est. Beaucoup de gazelles vinrent s'offrir à nos regards. Nous dépassâmes plusieurs îles et divers hameaux situés sur les deux rives du fleuve. A deux heures, nous arrivâmes à Marakah : il ne fut pas difficile d'y trouver un logement ; car le village presque entier était désert. J'habitai la maison de Mahammed-bey Lelfy, ancien mamlouck. Marakah est assez bien bâti ; il occupe un emplacement de 700 mètres de circonférence : la plupart des habitations, isolées l'une de l'autre, sont grandes et assez commodes ; elles ont des cours, des terrasses, des écuries : on voit qu'elles étaient bien tenues. Les habitants ne se donnent pas ici la peine de fabriquer des briques pour élever ces grandes constructions : leurs murs sont en torchis, c'est-à-dire, en terre et en paille hachée mêlées ensemble, et rendues compactes par le tassement et la dessiccation : ils élèvent ces murs par couches de 30 à 35 centimètres ; quand la première est sèche, ils en forment une seconde, et ainsi de

suite. Lorsque les mamlouks apprirent l'approche de l'armée commandée par Ismâyl, ils étaient encore au nombre de quatre-vingts seulement : quelques-uns envoyèrent leurs femmes au Caire ; vingt d'entre eux furent assez confians pour y aller eux-mêmes implorer la clémence du pacha ; les autres se retirèrent à Chendy. Les mamlouks, à Marakah, étaient très-sujets aux fièvres malignes, qui y sont endémiques ; ce fléau en avait détruit un grand nombre. L'armée d'Ismâyl, à son passage, en éprouva elle-même les effets pernicioeux.

Du haut des terrasses de Marakah, la vue se promène sur le Nil et les plaines fertiles qui le bordent ; on aperçoit dans le sud un bois de palmiers, et au nord une vaste étendue de terres incultes, mais couvertes çà et là de nombreux acacias et d'arbrisseaux de diverses espèces. Une immense plaine aride et déserte, qui s'étend à perte de vue dans l'ouest, forme un contraste choquant au milieu de ce riant tableau.

Le 25 et le 26 janvier, M. Letorzec et moi, nous nous occupâmes à prendre des hauteurs méridiennes, et des distances de la lune au soleil, pour déterminer la position de Marakah. Nous en conclûmes que ce lieu est situé à $19^{\circ} 9' 54''$

de latitude nord, et par $28^{\circ} 25' 15''$ de longitude à l'est de Paris. Ce point, comme tant d'autres durant notre voyage, n'avait point encore été déterminé astronomiquement. A Dongolah, nous approchions de la véritable limite des pluies : aussi l'état nébuleux de l'atmosphère nous contrariait-il souvent dans nos observations ; nous avons perdu ce beau ciel de la haute Égypte et de la basse Nubie.

Kafis-Effendy continuait à me donner beaucoup de marques d'attention ; il m'amena le habir qui devait nous escorter jusqu'à la hauteur d'Edab sur le Nil. La caravane prenait en cet endroit le désert pour se rendre au Kourdoфан ; il nous conseillait cependant de traverser le fleuve à Dongolah - Agouz, la rive orientale étant moins dangereuse. N'espérant trouver des antiquités ni de l'un ni de l'autre côté du Nil, je me décidai à suivre cet avis. En conséquence, le départ fut fixé au lendemain 27.

Dès le matin, les gens de la caravane chargèrent leurs chameaux, au nombre de cent trente environ. Nous les laissâmes prendre le devant, et bientôt nous pûmes les rejoindre. En passant par les villages, où les jours d'arrivée et de départ sont pour les caravanes des jours de

fête , nos compagnons de voyage frappaient sur des tambours et des vases de cuivre , faisaient retentir le son aigre de leurs flûtes , et tiraient des coups de fusil. Leurs objets de chargement pour le Kourdofan consistaient en savon , sucre , toiles fines , indiennes , et divers articles de quincaillerie , tels que rasoirs , couteaux , verroterie de Venise , petits miroirs. A Edab , village situé sur les bords du Nil , à quelques lieues de Dongolah-Agouz , le fleuve prend son cours à l'est , et au nord-est par conséquent de ce point : là , les caravanes entrent dans le désert et se dirigent au sud pour se rendre au Kourdofan et au Darfour.

Les acacias se montraient en grand nombre sur la route que nous suivions ; les dattiers devenaient plus rares ; les cultures , moins bien soignées , n'occupaient plus des espaces aussi considérables. Depuis el-Mècyd el-Hadjar , tout le sol est de grès ; mais on voit rarement cette matière quartzreuse se montrer à la surface , qui en général est couverte de terre ou d'une couche sablonneuse. L'approche de la région des pluies change beaucoup l'aspect du terrain : ce n'étaient plus les rochers nus et arides de la basse Nubie.

Depuis Marakah, nous avons traversé plusieurs hameaux, composés de quelques cabanes la plupart en paille, éparses, et entourées de verdure et d'acacias : on les nomme Arguy, Irtidi, Korneh, Oukneh et Kajatteh, le plus grand des cinq. Après trois heures de marche, nous vîmes camper à Sortot, village bâti en terre sur le bord du fleuve, et entouré de murs : c'est la résidence du cheykh Mahammed, qui y commandait avant l'arrivée de l'armée; c'était aussi celle de Mahammed bey Fanfou, ancien mamlouk.

Le 28, on partit à 8 heures : nous passâmes à Guesmareh, et trois quarts d'heure après à Hannak, grand village ruiné et désert, situé sur un rocher qui domine le fleuve. On y voit de hautes murailles en terre (briques crues), restes d'une forteresse que je jugeai être un ouvrage musulman ; quelques fragmens de colonnes antiques s'y font remarquer. Sur notre droite, nous aperçûmes beaucoup de santons épars dans des monticules de grès. A 11 heures, nous arrivâmes à Sabaâ, lieu habité, qu'entourent beaucoup d'acacias. Nous laissâmes derrière nous plusieurs îles et autres lieux que l'on trouve indiqués sur la carte. Un petit groupe d'habitations cons-

truites en pierre et abandonnées s'offrit à nous sur le côté droit de notre route : nous nous y arrêtâmes une heure et demie pour prendre quelque nourriture. Lorsque nous voyagions seuls, chacun de nous, pour ne pas perdre de temps, déjeûnait sur son chameau ; ce repas consistait quelquefois en tourterelles froides, et, à défaut de dattes, en oignons crus ; ces bulbes potagères sont très-douces ici, et l'on en mange avec plaisir, pour peu qu'on aime les oignons de nos climats.

Nous trouvâmes encore des ruines d'habitations semblables aux précédentes. Suivant la tradition du pays, ces habitations auraient été construites par les anciens Coptes ; mais les Musulmans ayant aussi occupé cette contrée, et construit dans le même genre, on ne peut savoir, et la chose importe peu, à qui attribuer le mérite d'avoir bâti ces misérables bicoques. Tant de lieux aujourd'hui inhabités, tant de terres incultes, sont l'indice de quelque grande calamité, qui, à des époques antérieures, a porté le ravage parmi la population de cette contrée.

Une multitude d'acacias bordent ici le fleuve. En face de Tarahym est la presqu'île de Guertot, couverte de jeunes arbres : la partie orientale du

fleuve, nommée aussi Guertot, est déserte. A 2 heures et demie, nous arrivâmes à Tetti ou Teyt, où sont les ruines d'un couvent copte bâti en briques cuites, des restes d'habitations et beaucoup d'acacias. Nous dépassâmes ensuite Kamné, Noubi-Neda, et les îles Kalafât et Bord. De vastes plaines désertes se déployaient toujours dans l'ouest. Après sept heures et demie de marche, nous campâmes à Ourbi, où il existe quelques habitations en terre. Tout le pays que nous parcourûmes ce jour-là est pauvre; peu de terres cultivées bordent le fleuve; la rive opposée est aride et déserte. Nous nous tenions toujours, lors de nos haltes, à quelque distance de la caravane, pour ne pas être tourmentés par le bruit et les importunités de nos compagnons de voyage, qui ne se lassaient jamais de mendier. Cependant je voulus bien me montrer généreux envers le habir; je lui donnai une boîte d'allumettes oxigénées et une petite bouteille d'acide sulfurique. L'essai que j'en fis d'abord à ses yeux le ravit en admiration: il ne savait comment exprimer sa joie; car il n'hésitait point à se flatter que le sultan de Kourdofan lui donnerait volontiers une jolie négresse en échange d'un objet si merveilleux. Bientôt la renommée de ma

munificence et des prodiges du briquet magique vola de bouche en bouche parmi les gens de la caravane ; et, le 29, à huit heures, à peine avais-je paru pour me joindre à eux et partir, que tous les regards se portèrent sur moi avec une vive curiosité : il n'était pas un seul de ces hommes qui ne me tint dès ce moment pour le plus madré sorcier qu'il y eût au monde.

Nous cheminions sur une vaste plaine, à un demi-quart de lieue du fleuve : nous découvrîmes successivement les îles Sôri et d'Idayd. A dix heures, nous étions en face du village de Sôri. Les rives du Nil sont assez étendues dans l'ouest, et à quelque distance s'élève le désert. Nous dépassâmes Saâl ou Sallé et Kyhiar, qui fait face à l'île d'Om-Oufouât. Ici le sol devient en partie montueux, inégal ; par-tout le grès se montre à la superficie. A onze heures nous débouchâmes dans une vaste plaine déserte, couverte de petits fragmens de quartz roulé, parmi lesquels végètent quelques faibles acacias. A midi, nous aperçûmes Hellet el-Handak, village d'une assez grande étendue, situé près du fleuve ; on y remarque un grand château ou forteresse, ouvrage des Musulmans, et qui présente toujours le même genre de construction que ceux dont

j'ai déjà parlé. De ce désert, nous descendîmes dans la vallée du Nil, à Chabatout, où nous nous arrêtâmes une heure et demie, pour laisser reposer Kafis-Effendy, encore faible et à peine rétabli d'une fièvre qu'il avait gardée à Marakah durant plusieurs mois. A deux heures et demie, nous montâmes sur nos dromadaires, et rejoignîmes bientôt les traîneurs de la caravane.

Quelques dattiers clairsemés croissent sur la rive du Nil. A trois quarts d'heure de Chabatout, nous traversâmes le village de Dambéo; six heures et demie après, nous fîmes halte sur les bords du Nil, à Salaki, en face de l'île de Kogne. Cette île et celles dont j'ai parlé précédemment sont habitées et cultivées plus ou moins bien.

C'est à Salaki que, quinze jours auparavant, cinq soldats albanais avaient été massacrés par une troupe de cavaliers chaykyés, qui se tenait dans cette partie du désert. Les habitans nous dirent avoir profité de quelques dépouilles de ces malheureux, que les Chaykyés leur avaient abandonnées. Il était douteux que nous fussions plus en sûreté chez ces hôtes que parmi les Chaykyés eux-mêmes; mais nous étions voisins de la caravane, et cette escorte suffisait pour nous tranquilliser.

Le 30, à sept heures, nous sortîmes des terres cultivées pour entrer dans une plaine bornée à l'ouest par des bois d'acacias, en avant desquels les effets du mirage simulaient de vastes lacs, d'où s'élevaient des îles couvertes d'une multitude d'arbustes. L'illusion produite par ce phénomène de réfraction est toujours telle, que celui même qui en connaît le principe par expérience s'y méprendrait encore bien souvent, s'il n'était dissuadé de son erreur par les habitans du pays.

Nous laissâmes derrière nous Chibân, village assez considérable, el-Saguil, el-Gôlet, plus grand encore, en face duquel est l'île d'el-Koum-Nârti, et plus au sud Abed-Hemar, el-Farqeh. A neuf heures, nous découvrîmes les dattiers de Basleyn, bourgade située vis-à-vis de l'île du même nom. A dix heures et demie, nous dépassâmes Bakri, hameau voisin de Roum, île des Grecs, et la partie est du fleuve, nommée Arab-Hay; non loin de là s'élèvent quelques montagnes appelées Abd-Abah. Nous traversâmes le territoire inculte d'el-Keleh, puis el-Leau et Kodokôl, villages assez grands. Sur la rive opposée, un peu plus au sud, est Aléau, près d'une île du même nom. A deux heures, nous aperçûmes Dongolah - Agouz, sur un rocher très-

élevé, à la partie droite du fleuve. Nous laissâmes encore derrière nous les champs en partie incultes d'el-Bây, l'île assez grande de Gadar, et la partie opposée du Nil, nommée Hilot. Enfin, à trois heures et demie, après huit heures de marche, nous atteignîmes Guisir-Dongolah, nom que porte le lieu qui fait face à Dongolah. C'était ici que nous devions traverser le fleuve et nous séparer de la caravane. Toute cette partie du Dongolah que nous avons parcourue, serait susceptible d'un bien plus grand rapport, si toutes les terres productives y étaient cultivées; mais la population ne répond pas à leur étendue.

Le 31, nous fîmes transporter nos bagages à un quart de lieue plus au sud, dans un emplacement plus commode pour nous embarquer. La barque eut quatre voyages à faire, ce qui nous fit perdre les trois quarts de la journée.

Après avoir fait nos adieux au chef de la caravane, nous nous souhaitâmes réciproquement un bon voyage. Arrivés ensuite à Dongolah, nous séjournâmes durant deux jours et demi dans la maison du mélik faqyr Mahammed : j'employai ce temps à reconnaître le pays et à en assurer la latitude, qui fut trouvée beaucoup plus sud que ne l'indiquent toutes les cartes. La ville de Don-

golah est par $18^{\circ} 12' 58''$ de latitude N., moyenne de quatre hauteurs méridiennes, et par $28^{\circ} 47' 20''$ de longitude estimée. Le 2 février, le thermomètre monta à $27^{\circ} 2'$. Ici, le Nil peut avoir environ 500 mètres de largeur. Cette ville de Dongolah, qui mériterait plutôt aujourd'hui le nom de village, s'étend du sud-est dans le nord-ouest. Sa longueur est de huit cents pas, d'une extrémité à l'autre, et sa largeur de deux cents à deux cent cinquante pas; elle est bâtie sur un rocher long de cinq cent vingt pas, taillé à pic du côté du fleuve, et qui s'élève de 25 à 30 mètres au-dessus de son niveau. On monte à la ville par les extrémités sud-est et nord-ouest de ce rocher, en suivant un chemin sablonneux de quinze à vingt degrés de pente. Pour leur sûreté, les cheykh du pays ont fait construire des murs de huit mètres et plus, qui forment l'extérieur de leurs maisons, et présentent de grands corps de bâtimens, élevés en style pyramidal, et flanqués, çà et là, de petites tours carrées. Cette enceinte est remplie de maisons qui toutes se lient l'une à l'autre, et ne sont séparées que par de petites cours : ces maisons consistent en salles au rez-de-chaussée, mais qui ont beaucoup d'élévation, de même que les portes, afin de faciliter le pas-

sage des chameaux, que l'on renferme tous les soirs. Les familles notables du pays habitent ces maisons fortifiées. Il y a en outre beaucoup de petites maisons éparses, occupées par la classe indigente. A l'extrémité nord-ouest de la ville, est un ancien couvent des Coptes : c'est un bâtiment carré, long de 28 mètres [86 pieds environ], du nord-est au sud-ouest, sur 18 mètres [55 pieds] de largeur : sa hauteur est de 13 mètres [40 pieds]. L'entrée est au sud-ouest. Ce bâtiment a deux étages, et un large escalier par lequel on arrive à la terrasse, où existe encore la maçonnerie ou campanile qui portait la cloche des anciens chrétiens. Une particularité dont je n'avais point vu jusqu'ici d'exemple, c'est que les Musulmans aient entretenu ce couvent et en aient fait une mosquée, quoiqu'ils n'ignorent pas qu'il est l'ouvrage des chrétiens. Les murs, jusqu'aux trois quarts de leur hauteur, sont faits de petites briques crues ; la partie supérieure est en briques cuites, de style pyramidal. Le premier étage est en mauvais état, et l'on n'y communique plus ; mais l'étage supérieur, bien conservé et entretenu convenablement, est consacré à la mosquée proprement dite. Cette portion de l'édifice se compose de plusieurs pièces, dont

une petite au fond et au milieu, où est la niche qui a remplacé l'autel des Coptes. Cette salle est soutenue par quatre petites colonnes, dont trois en granit, à chapiteaux en fleurs de lotus. J'ai pris une vue extérieure de ce monument, avec la partie en ruines de Dongolah (*voyez* vol. II, pl. I). A l'extrémité nord-ouest du rocher, par où l'on monte à la ville, commencent les ruines d'habitations plus anciennes, qui s'étendent à neuf cent soixante pas dans le nord-ouest; ces ruines paraissent être en partie celles d'édifices construits par les Musulmans, avec les débris de ceux des Coptes. Elles se prolongent de la cime du rocher au nord-ouest, jusque dans la vallée, où il subsiste encore des fondations en briques cuites qui ont appartenu aux habitations de ces derniers. A huit cents pas dans le nord 44° ouest de la mosquée, on remarque deux petites colonnes en granit gris, provenant d'une église chrétienne : elles ont trois mètres trente-cinq centimètres de hauteur; l'une des deux est renversée: le mauvais style de ces colonnes, et un fragment de chapiteau portant en ornement la croix grecque, annoncent l'ouvrage des Coptes. A l'est de ces colonnes, est une petite ruine en terre, voûtée, de la même époque.

Le côté oriental du rocher descend en pente douce vers le désert, qui est hérissé de monticules de grès et de sable légèrement rougi par l'oxide de fer; on y rencontre, dans l'est-nord-est de la ville, des tombeaux musulmans, entre autres beaucoup de santons de forme conique. L'exposition de Dongolah fait mal augurer des agrémens de ce séjour. En effet, les habitans, isolés sur la crête de ce rocher, sont exposés à tous les vents et aux incommodités des sables qui viennent obstruer les rues; à l'est, ils ont un désert aride, affreux, où rien ne végète: aussi la ville est-elle aujourd'hui presque déserte, et offre par-tout des ruines et l'aspect de la misère. Le Nil vient battre au pied du rocher où elle est bâtie; ce rocher est de grès blanchâtre, tendre, par couches légèrement colorées en rose. De faibles arbustes végètent sur quelques parcelles de terre peu étendues.

CHAPITRE XXIV.

Misère des habitans. — Produits du Dongolah ; usages du pays. — Départ pour Dár - Chaykyé. — Château ; mirage ; nature du sol ; rapport d'un Chaykyé. — El-Araq ; ruines. — Hannék, lieu remarquable. — Meraoueh ou Meraouy ; pyramides. — Mont Barkal ; ruines. — Inquiétude envers les naturels ; arrivée au corps d'Ismáyi. — Visite à A'bdyn bey.

LE 1.^{er} février, à 10 heures du matin, j'avais déjà parcouru une grande partie de la ville, ou, pour mieux dire, de ses ruines. Deux femmes seules s'étaient offertes à mes regards : un sale morceau de toile couvrait à demi leur nudité, et elles étaient transies de froid ; car un fort vent du nord soufflait en ce moment, et élevait sur la ville des tourbillons de sable.

Depuis soixante ans, le pays de Dongolah a été ruiné par les Chaykyés. Les ravages qu'ils y faisaient constamment forcèrent un grand nombre d'habitans à s'expatrier : les uns allèrent habiter la province de Barbar et celle de Chendy ; d'autres émigrèrent jusqu'au Kourdofan et au Darfour. Voilà pourquoi l'on voit tant de terres incultes, et la population si faible. Dongolah,

qui contenait autrefois cinq ou six cents ames, en compte à peine trois cents, distribuées en quarante familles. Autant que j'ai pu en juger, les habitans de cette ville sont apathiques, souffreteux, fainéans, restant confinés chez eux jusqu'à une ou deux heures après le lever du soleil, et ne cultivant la terre que pour en obtenir tout juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim. Les hommes et les femmes; ces dernières sur-tout, se graissent la chevelure et le corps. Dans le Barâbrah, les hommes sortent presque nus; ici, au contraire, ce sont les femmes. Généralement les premiers sont couverts d'une chemise (*voy.* vol. I, pl. IV du texte); les femmes n'ont jamais qu'un morceau de toile, dont un bout est porté en trousse à la ceinture, et le reste se drappe sur les épaules et autour du corps (*voy.* pl. V); quelquefois, sur-tout dans leur ménage, elles suppriment cette dernière partie de leur ajustement. Celles qui sont aisées ont des bracelets d'argent ou d'ivoire, souvent même en cuir garni de quelques boutons d'argent ou d'étain: elles portent quelquefois des ornemens de la même forme au bas des jambes. Leur cou et leur chevelure sont aussi parés d'ouvrages en verroterie et de petites plaques d'argent. Les pauvres femmes se con-

tendent de bracelets de bois ou de verre. Il est du bon ton, pour les premières, d'avoir les ongles longs et teints en rouge. Des sandales en cuir, comme celles des anciens, sont la chaussure des habitans des deux sexes : leur nourriture ne diffère pas de celle des autres Arabes. Ici, comme dans les provinces inférieures, on fait du vin de dattes, appelé en arabe *nébîte*; cette boisson, quoique douceuse; acquiert de la force par la fermentation et n'est pas désagréable. Le dialecte diffère de celui de la basse Nubie, mais pas assez pour empêcher les naturels des deux pays de se comprendre entre eux : j'ai rapporté, à la fin du volume, des mots de ce dialecte. A Dongolah, on nomme Barâbrahs ceux qui habitent les bords du Nil. A quelque distance du fleuve, dans des contrées boisées et couvertes de végétaux, habitent des Arabes nomades : il y en a beaucoup dans le Dongolah. Depuis l'invasion des mam-louks, les gens du pays avaient cessé de payer un tribut au Sennâr; les Chaykyés s'en étaient déjà affranchis depuis long-temps.

Les productions du sol sont ici les mêmes que dans les régions inférieures; mais il y a peu de dattiers : de grands acacias et des nebkas y végètent en abondance; l'asclépias, qui y est très-

commun, acquiert quinze à vingt-cinq pieds de hauteur. On ne voit point de sycomores. Les bœufs ont la plupart une bosse très-saillante sur les reins; les chevaux sont beaux. Cette province, confiée aujourd'hui à la sage administration du brave A'bdin bey, ne saurait manquer d'éprouver une amélioration sensible.

Le 2 février, le mélik Mahammed nous dit qu'il n'y avait rien à craindre sur la route qui longeait le Nil, et que nous pouvions nous y engager sans inquiétude. Cette assurance me fit d'autant plus de plaisir, qu'en nous dirigeant à travers le désert, je n'aurais pu effectuer le projet que j'avais conçu de déterminer le cours du fleuve, qui, sur ce point, entre autres, n'était point encore connu.

Kafis-Effendy avait loué des chameaux pour porter ses bagages, ceux que lui avait donnés le gouverneur ne lui suffisant pas; mais les Arabes, ayant peur sans doute de n'être pas payés, prirent la fuite dans la nuit avec leurs bêtes. Je craignais que cette escapade ne nous retint encore fort long-temps; heureusement on en trouva d'autres le même jour. Le lendemain 3, nous partîmes à onze heures et demie, et suivîmes une route qui longeait, à un demi-quart de lieue, les bords du

fleuve. Le chargement de nos bêtes de somme, ayant été mal fait, nous fûmes obligés de faire halte au bout de deux heures, à Banga-Nârti, par $17^{\circ} 57' 35''$ de latitude nord. En ce lieu croissent beaucoup d'acacias; mais on y remarque peu de terres cultivées.

En face est l'île de Tangoussy, grande, cultivée et habitée : nous avons laissé plus au nord celle d'Ammour, cultivée aussi.

Le 4, à sept heures du matin, nous continuâmes à marcher entre les limites du désert et le Nil, dont les rives étaient couvertes d'acacias, et que nous cotoyions de plus ou moins près, quelquefois à une lieue de distance. Le désert est montueux, inégal, parsemé de petits monticules de sable : il est plus élevé dans le nord. Depuis Dongolah, le Nil décrit vers l'est une ligne courbe. Sur la rive sud, nous dépassâmes Guebr-Ahmar et Korodaguil, villages assez grands et habités; l'Ouâdy el-Maét, lieu désert. Sur la gauche du fleuve, on voyait Edab-Dolib, beaucoup d'autres villages, et des îles dont les noms et les positions sont indiqués sur la carte. A un quart de lieue du fleuve, de hautes murailles en ruine couronnaient la crête d'un rocher élevé : c'étaient les restes d'une forteresse et d'un village

abandonné. Ces ruines, que je ne pus visiter de près, me parurent être celles de constructions faites par des Coptes.

A trois heures, nous rejoignîmes le Nil à Tirguissé, après avoir laissé derrière nous plusieurs grandes îles. Nous pouvions à peine nous faire jour au travers d'un fourré épais de genêts, de jeunes acacias, d'*asclepias gigantea*, et d'une quantité d'autres plantes et arbrisseaux, parmi lesquels j'en distinguai un dont le bois savonneux, facile à diviser en filamens, est employé par les Arabes, en guise de brosse, pour se frotter les dents.

A quatre heures, nous campâmes à el-Fât, petit village dont les cultures sont assez étendues : nous fûmes surpris de voir de beaux champs de dourah en vert, tandis que, depuis deux mois, cette graine était récoltée dans la basse Nubie; mais nous apprîmes que l'on en faisait ici deux récoltes par an. Nous eûmes beaucoup à souffrir d'un fort vent du nord qui souffla toute la journée, en élevant des tourbillons de sable.

Le 5, à sept heures et demie, nous continuâmes à longer le fleuve à une distance plus ou moins rapprochée. J'aperçus dans le désert

un assez grand nombre d'arbrisseaux d'une belle végétation. Au nord, quelques montagnes de grès dominaient sur la plaine. A dix heures et demie, nous étions à Deffâr, village en ruines, situé à cinquante pas du Nil, sur un rocher élevé. Ce village, presque entièrement construit en pierres froides extraites de la montagne, était fortifié; il subsiste encore quelques pans des murs qui l'entouraient, et des restes de petites tours rondes, percées de meurtrières, dont ils étaient flanqués. Je trouvai parmi ces ruines une petite colonne de granit couchée sur le sol; elle a 3 mètres de longueur; son chapiteau, non achevé, est orné de la croix grecque. Dans l'intérieur du château, il existe un puits moitié taillé dans le grès, et moitié en maçonnerie, qui a 2 mètres sur 4 de largeur, et peut avoir 18 mètres [55 pieds] de profondeur: il me paraît être l'ouvrage des anciens, qui, suivant moi, avaient bâti sur ce rocher avant que les Musulmans vinssent y faire de nouvelles constructions. Après avoir consacré une heure et demie à l'exploration de ces décombres, nous nous remîmes à longer le fleuve, d'abord d'assez près, puis à la distance d'un quart de lieue: ici nous débouchions sur une vaste plaine, où les

illusions du mirage offraient à nos yeux fascinés des lacs où se réfléchissaient des bois d'acacias. Le sol que nous parcourions était de grès. Quelques montagnes s'élevaient dans le nord. A partir d'el-Fât, les deux rives du Nil sont en partie incultes; nous avions remarqué, non loin de Deffâr, la petite île cultivée de Guidir-Nârti; Dabet-Mansour, lieu assez grand et cultivé aussi; Artimoga, petite île; Hettayn, village de quelque apparence, situé en face de l'île fertile d'Assen-Nârti: la partie droite du fleuve, que nous suivions, offre peu de terres en culture. Enfin nous passâmes à Koulout; et après six heures de marche, nous fîmes halte à el-Kouri, petit village composé de cabanes en paille. Le dourah et l'orge étaient ici encore loin d'être bons à récolter. Près des limites du Dongolah, la plupart des habitans parlaient déjà arabe.

Le 6 février, à sept heures un quart, nous nous remîmes en route en suivant d'un côté la lisière des terres cultivées, et de l'autre celle du désert. La plaine s'élève au nord et descend au sud vers le Nil, dont le cours se dirige ici dans le nord-est. Sur la rive gauche, la plus riche et la plus fertile, nous aperçûmes Enok, Am-boukôn, Youra, et Kortî, l'un des chefs

lieux de la province chaykyé. Après avoir traversé un village abandonné nommé *el-Bar-sân*, nous arrivâmes, à onze heures et demie, à Karafât, près du Nil, lieu où des Chaykyés fellahs ou cultivateurs habitent quelques cabanes en paille; des montagnes de grès dominant au nord leurs terres cultivées. Nous nous reposâmes ici trois quarts d'heure sous un grand acacia d'une espèce différente de ceux qui croissent en Égypte. Bientôt nous fûmes accostés par plusieurs Chaykyés, qui tous parlaient arabe : l'un d'entre eux marchait avec une béquille et n'avait plus d'oreilles; il me dit qu'il les avait perdues à la bataille de Korti. Curieux de connaître les détails de sa mésaventure, je l'engageai à s'asseoir et à prendre le café; et voici ce qu'il nous raconta ensuite.

Il était du nombre de ces malheureux qui, fanatisés par leurs cheykhs, s'avancèrent, la plupart sans armes, contre les Turcs, s'imaginant qu'ils n'auraient qu'à s'emparer de ceux-ci et à les enchaîner. Cependant, les premières décharges de l'armée turque abattirent une foule de ses camarades, et lui-même il fut atteint d'un coup de feu à la cuisse : il avait encore la force de rester sur ses pieds; mais se voyant presque

seul, entouré de cadavres, il jugea que l'unique parti qui lui restait à prendre pour échapper aux coups de l'ennemi, était de se jeter à terre et de s'y tenir sans aucun signe de vie. Le bruit des armes avait cessé : il se félicitait déjà du succès de sa ruse, et savourait l'espoir d'être bientôt hors de danger. Tout-à-coup il entend près de lui deux Turcs qui se disputaient avec chaleur. Tremblant d'effroi, il s'interdit le plus léger mouvement qui puisse le trahir, se colle le visage contre terre, et ose à peine respirer. Mais que devint-il, lorsqu'il put comprendre que la possession de ses propres oreilles * faisait le sujet de leur contestation, et que l'un voulait s'en emparer au préjudice de l'autre. Son sang se glace dans ses veines; une sueur froide lui couvre tout le corps; il croit déjà sentir les atteintes du fer fatal. Enfin l'accord est conclu : chacun des contendans se contente d'une oreille;..... et en un clin d'œil elles sont coupées toutes deux! Les Turcs, satisfaits, continuent leur infame récolte sur les corps insensibles de ses compatriotes étendus autour de lui; puis ils se retirent. La nuit arrive enfin.

* Ismâyl pacha donnait 25 piastres turques pour chaque paire d'oreilles de Chaykyés.

L'infortuné Chaykyé, épuisé par la perte de son sang et par la douleur que lui cause sa blessure, fait d'inutiles efforts pour se relever ; il reste encore plusieurs heures comme anéanti, au milieu de ce champ de carnage. Cependant, se mit-il à penser en lui-même, d'autres Turcs, dès qu'il fera jour, viendront continuer leurs recherches, et peut-être s'aviseront-ils de me faire subir de nouvelles mutilations ; peut-être m'arracheront-ils le souffle de vie qui me reste. A cette idée, il sent renaître son courage : il se traîne péniblement, en s'aidant de ses mains et d'une jambe, à travers le sang et les cadavres ; bientôt succombant à la fatigue et à la douleur, il se laisse tomber sur un corps, peut-être celui d'un ami ou d'un parent, à qui il entend pousser le dernier soupir : saisi d'horreur, éperdu, il se relève, et va tomber un peu plus loin sur un nouveau cadavre. C'est après avoir passé le reste de la nuit dans ces mortelles angoisses, qu'il parvint à s'arracher de ce lieu d'horreur. Au point du jour, il s'efforce d'arriver en rampant jusqu'au fleuve, pour y éteindre la soif brûlante qui le dévore. Soudain il entend parler derrière lui : son effroi redouble ; il tombe à terre presque sans mouvement, et, fermant les

yeux, il attend avec résignation le coup qui va terminer ses souffrances. Les hommes dont il a entendu la voix et qui marchaient sur ses traces sont bientôt près de lui. O providence ! ce sont deux Chaykyés : ils s'empressent d'humecter de quelques gouttes d'eau ses lèvres desséchées ; ils lui lavent les paupières ; ses yeux à demi éteints s'entr'ouvrent et reconnaissent à peine ses amis. Cependant on se hâte de l'enlever ; on l'emporte ; il est sauvé !

Ce récit, fait avec une naïve expression, m'inspira beaucoup d'intérêt pour cet infortuné : je lui donnai quelques pièces de monnaie, qu'il reçut en nous comblant de remerciemens et de bénédictions. « Ah ! s'écriait-il en me » montrant à ses compatriotes, si tous les Turcs » ressemblaient à celui-ci, j'aurais encore mes » oreilles. »

L'île de Chatrab, grande et cultivée, est située en face de Karafât. La route, à partir de là, passe au bas de quelques rochers qui se dirigent vers le nord-est. Nous trouvâmes les ruines d'un village abandonné. A une heure et demie, nous atteignîmes Daiga, ancienne limite de la province de Dongolah et de celle de Chaykyé : une grosse muraille en pierres

froides, espèce de fortification avancée, marquait cette limite, qui aujourd'hui a été dépassée jusqu'à Korti. Nous entrions sur le pays qui venait d'être le théâtre de la guerre, et qu'Ismâyl pacha, après deux batailles, avait fait passer sous sa domination. A demi-heure de Daiga, les montagnes s'étendent dans le nord, et l'on marche sur une vaste plaine, à cinq cents pas du Nil, dont les rives sont sur ce point tapissées d'acacias.

Après six heures et demie de marche, nous campâmes à el-Harak : c'est un groupe de quelques cabanes construites près du fleuve, par $18^{\circ} 12' 37''$ de latitude nord, et $29^{\circ} 35'$ de longitude, obtenue par des distances de la lune au soleil. Les champs assez étendus qui en dépendent sont bien cultivés : on n'y fait par an qu'une récolte de dourah. Les habitans se plaignent que le nitre surabonde dans leurs terres.

La province de Chaykyé présente, sous le rapport agricole, un aspect qui la rend bien supérieure à celle de Dongolah; il n'est pas un coin de terre qui n'y atteste l'activité et l'industrie de ses habitans. Nous n'étions plus qu'à une petite distance de l'armée; nous en avions chaque jour des nouvelles. Nous aperçûmes

plusieurs barques d'Égypte, qui venaient de Marakah : les Chaykyés les contemplaient avec admiration ; jamais, jusqu'à la dernière invasion de leur territoire, ils n'avaient vu de barques naviguer à la voile.

Le 7, à sept heures, nous reprîmes notre route le long des terres cultivées : le Nil court toujours dans le nord-est depuis Karafât. A notre gauche, des monticules de grès nous masquaient la vue d'une plaine déserte plus élevée. Le pays présentait encore l'image de la fertilité ; le vaste rideau d'acacias qui borde le fleuve continuait à se déployer. Nous ne remarquons plus que de loin à loin quelques dattiers ; aucun sycomore ne s'offrit à nos regards. Parmi les acacias qui végètent ici en abondance, nous distinguâmes trois espèces : deux sont très-communes en Égypte et dans la basse Nubie ; la troisième, d'une taille beaucoup plus considérable, étale ses branches comme le sycomore, et produit des fleurs blanches et odoriférantes.

Nous avons passé à Hagueyr, à Káfouteh ; à neuf heures nous étions à el-Magât ou Magach, village composé de quelques chaumières. Au milieu des acacias qui croissent sur la rive du fleuve, nous vîmes une colonne sur pied, que

je reconnus pour être l'ouvrage des Grecs ; sept autres colonnes pareilles avaient été brisées, et il n'en subsistait plus que des fragmens ; je distinguai les places où elles avaient été assises. Ces colonnes étaient en granit gris mélangé de rose. Elles avaient quatre mètres quatre-vingts centimètres [15 pieds à-peu-près] de hauteur, y compris le chapiteau et la base, sur deux mètres neuf centimètres [6 pieds environ] de circonférence. Les chapiteaux, ornés de quatre feuilles de lotus, portent, sur deux faces, la croix grecque, et sur les deux autres une étoile. Le style en est mauvais ; et au total ces ruines sont d'une faible importance : il est présumable qu'elles sont celles d'une petite église chrétienne.

A un quart d'heure dans le nord-est d'el-Magât, le désert s'approche du fleuve jusqu'à cinquante pas ; on y distingue, sur quelques rochers élevés, des restes de murailles de tours rondes et d'habitations, qui furent probablement aussi l'ouvrage des anciens chrétiens. A onze heures, nous entrâmes à Hannek, petite ville des Chaykyés, maintenant abandonnée. Les maisons sont éparses et occupent une étendue de près d'un quart de lieue sur la limite du désert : la plupart

sont bâties en torchis; quelques-unes le sont en petites pierres brutes extraites de la montagne. Toutes sont basses, de forme pyramidale, et couvertes de paille. Hannek, avant sa ruine, pouvait avoir environ deux mille âmes de population. L'extrémité de cette suite de maisons est nommée *Magach*. Non loin de là est un grand édifice fortifié, solidement construit en pierres froides, avec des créneaux pour la fusillade : cette espèce de citadelle devait être capable de quelque résistance; c'était la demeure du mélik Zibert, qui commandait depuis el-Fât jusqu'ici; le pays, depuis cette résidence jusqu'à Méraoueh ou Méraouy, obéissait au mélik Chaouss.

Nous rencontrâmes encore plusieurs villages abandonnés, où l'armée turque avait laissé des traces de son passage, par l'incendie et la destruction; celui d'el-Kourou occupe l'extrémité des terres labourables. On voit, sur les confins du désert, beaucoup de puits creusés, pour la plupart, dans le grès qui constitue la montagne. Ils sont carrés, et ont de quatre à cinq mètres d'ouverture : l'eau qu'ils contiennent, élevée au moyen des machines à balancier en usage dans l'Égypte, sert à arroser les terres éloignées du fleuve. A deux heures et demie, nous aperçûmes

el-Tel-Benâb, île grande et bien cultivée, près de laquelle le Nil se dirige un moment vers le nord. Ici les terres cultivées commencent à devenir rares; car les roches escarpées qui terminent le désert ne laissent entre elles et le fleuve qu'un intervalle d'environ quarante pas. A l'extrémité septentrionale de ces roches, on trouve un groupe d'habitations nommé *Dattéh*. A trois heures, nous traversâmes Kadjabeh, village aujourd'hui désert, et en partie brûlé. Là, sur un rocher qui domine le fleuve, est situé un château fort dont les murs s'élèvent à plus de trente pieds; c'était une des résidences du mélik Chaouss. Enfin, après une marche de sept heures trois quarts, nous fîmes halte à Méraouy; et ce ne fut pas sans surprise que je trouvai ici un lieu de ce nom. Les maisons y sont éparses et s'étendent entre le désert et les terres cultivées. Ce village, regardé cependant comme un chef-lieu de la province, est moins grand que celui d'Hannek. Le nom de Méraouy avait fixé mon attention; je m'informai soigneusement sur les lieux pour savoir s'il n'existait point d'antiquités dans le voisinage. On m'apprit qu'à peu de distance, sur notre route, nous trouverions au mont Barkal, Bélète el-Koufar, des objets

qui pourraient piquer notre curiosité. J'avais déjà recueilli précédemment quelques notions, mais vagues, sur les monumens que recèle cette montagne; c'étaient ceux que M. Wadington avait voulu dérober à ma connaissance. Nous déterminâmes la position de Méraouy par $18^{\circ} 27' 50''$ de latitude nord, et $29^{\circ} 46' 30''$ de longitude est.

Le 8, à sept heures, nous nous dirigeâmes à travers les terres cultivées. En sortant du village, nous vîmes une habitation du mélik Chaouss; et un peu plus au nord, celle du cheykh Kabâchy. Près de là, je vis sur le chemin un bloc de granit noir, taillé en carré long, et bien dressé sur toutes ses faces. Sur l'une était une inscription en caractères hiéroglyphiques, qui indiquait le voisinage du mont Barkal, que nous avions devant nous. Cette borne était destinée à marquer la limite du territoire des Chaykyés. Quelques pans de murailles, en pierres de taille, annonçaient qu'il avait existé là d'anciennes constructions. Un peu plus loin, nous passâmes par le village d'Assoun, résidence du cheykh Aly. Ces chefs de Chaykyés habitaient tous de grandes maisons fortifiées et crénelées, de forme pyramidale, en général bien construites en pierres de grès jointoyées avec un ciment terreux, et susceptibles

de soutenir avec avantage les attaques des Arabes, qui sont mal pourvus d'armes à feu. Après un court trajet, nous trouvâmes Chibât, assemblage d'un petit nombre d'habitations. Quelle fut ma joie, lorsque je découvris des pyramides dans le nord, et bientôt une grande étendue de ruines au pied du mont Barkal ! Impatient d'arriver, je pressais le pas de mon dromadaire. Enfin, nous arrivâmes à huit heures. Nous n'étions plus qu'à quelques heures de l'armée; mais voulant m'arrêter ici, je laissai Kafis Effendy se rendre au camp.

Je m'avançai à pied au milieu de ces immenses ruines : ici, s'offraient à mes regards les restes d'un beau temple ; là, entassés confusément, des débris de pylônes, de temples, de pyramides. Où diriger mes pas ? à quel objet donner la préférence ? J'aurais voulu tout voir à-la-fois ! Sur l'autre rive, dans l'est, je découvrais encore les sommets de plusieurs pyramides. Je parcourus rapidement l'antique enceinte de huit temples et celle des pyramides ; mais la journée se passa, et je n'avais pu prendre encore qu'une idée superficielle de cette foule d'objets dont j'étais environné, lorsque la nuit vint nous contraindre à nous retirer. Dans un petit village situé près du

fleuve, une famille de Chaykyés nous donna asyle pour la nuit. Les femmes seules étaient au logis; leurs maris, pour se soustraire aux poursuites des Turcs, auxquels sans doute ils ne s'étaient pas encore soumis, se tenaient cachés dans le désert.

Je me couchai, la tête remplie d'idées confuses. Au rapport des habitans, le Nil continuait encore à suivre la direction du nord-est pendant cinq journées de marche, après quoi il inclinait au sud. Dans des temps reculés, ce fleuve n'aurait-il pas pu, sur ce point, avoir un autre lit, et faire une île du territoire où gisent aujourd'hui les ruines du mont Barkal? Plus haut, me disoit-on, il existe une île et une montagne, encore du nom de Méraouy. Les auteurs anciens citent, il est vrai, l'île sacrée de Méroé; mais ne pouvoit-on pas admettre que Méroé n'était point une île, et que l'île en question était une dépendance de Méroé? Sa forme, qui est à-peu-près celle d'un triangle, ou d'un écusson, était aussi celle du bouclier ancien, que l'on donnoit à Méroé. Suis-je, me disais-je, sur ces lieux célèbres, si vainement cherchés par les modernes? Les jaloux ont-ils pu faire triompher leur imposture? ont-ils foulé les premiers les ruines de la véritable Méroé? S'ils

sont parvenus à ce but, c'est en m'obligeant par leurs artifices à faire cinq cents lieues inutilement.

Cependant la latitude du lieu où je me trouvais différait beaucoup de celle que les auteurs anciens assignent à leur Méroé, dont le territoire était, suivant eux, circonscrit par l'*Astaboras* et l'*Astapus*. Barkal ne pouvait-il pas être plutôt Napata, lieu devenu une colonie de Méroé, et qui florissait à une époque postérieure sous le nom de sa mère patrie, nom dont le souvenir y est encore attaché? L'exactitude du célèbre d'Anville se serait-elle trouvée en défaut? aurait-il méconnu la position de Méroé? Je répugnais à le croire.

Toutes ces réflexions, et mille autres, éloignaient le sommeil de mes paupières, lorsque j'entendis au dehors un bruit de chevaux et la voix de plusieurs hommes. Je me levai; et comme notre chambre n'avait point de porte, en un instant je fus dans la cour, où je vis entrer cinq Chaykyés à cheval. C'était le propriétaire de la maison, accompagné de quatre voisins; ils avaient quitté leur retraite pour venir, à la faveur de la nuit, faire une visite à leurs femmes. L'un de ces hommes m'accosta d'un ton assez brusque, en

me demandant pourquoi le pacha ne savait employer d'autres châtimens que le kazouk [le supplice du pal]. Je demeurai interdit à cette question, dont je ne devinais point l'à-propos; mais ses amis l'appelèrent et il entra avec eux. M. Letorzec, mon interprète, et mes domestiques, réveillés aussi par le bruit, étaient sur pied. Les Chaykyés se mirent à boire du méryse, liqueur qui leur chauffe la tête et les porte parfois à des excès. Sur ces entrefaites, un esclave me donna la clef de l'interpellation saugrenue qui m'avait été adressée; il m'apprit que les corps de cinq habitans du lieu étaient en ce moment près de notre gîte, exposés sur l'instrument de leur supplice: c'étaient des malfaiteurs qui détroussaient et massacraient les passans, et qui venaient d'être empalés par ordre du pacha. Cette exécution, quelque effroyable qu'elle fût, devint peut-être pour nous une sauve-garde, et contribua à inspirer à nos hôtes de la circonspection. Nous fîmes du feu, examinâmes si nos armes étaient en bon état, et nous tinmes sur nos gardes le reste de la nuit. Avant que le jour parût, nos cinq Chaykyés s'étaient empressés de regagner le désert. Le 9, on me dit que l'armée était tout près: je résolus de m'y rendre pour voir le prince

et A'bdin bey ; je comptais être de retour le soir. Il fut convenu que M. Letorzec changerait de logis , et irait s'installer dans un plus grand village. Au point du jour, nous montâmes , mon interprète et moi , sur nos dromadaires , et le premier spectacle qui s'offrit à notre vue fut celui des cinq malheureux dont on nous avait raconté le supplice. A gauche de notre route , s'élevaient quelques montagnes en grès et isolées.

A une lieue de là , le désert s'avance jusqu'au Nil ; de nombreuses masses de rochers en forment la lisière : leurs matières constituantes composent un granit à gros grains blancs et roses , chargé de grandes parcelles de mica blanc nacré : quelques-unes de ces roches avaient envahi le lit du fleuve et l'obstruaient en partie ; c'était l'indice précurseur d'une cataracte. Il nous fallait décrire de nombreuses sinuosités à travers les crêtes graniteuses qui nous barraient le passage. Bientôt nous aperçûmes des barques du pacha. Cependant j'avais été trompé : la distance qui nous séparait de l'armée était beaucoup plus grande qu'on ne me l'avait dit. Celle-ci campait sur la rive gauche du fleuve : nous le traversâmes , et nous mîmes pied à terre à Guerf el-Hâmdâb , après cinq heures de marche.

Souvent, dans le cours du trajet, j'avais fait des réflexions qui m'attristaient ; elles se renouvelèrent quand je fus près du camp. En me séparant du prince Ismâyl, pour aller demander de nouveaux firmans à son père, je n'avais pas craint les refus de ce dernier ; j'étais très-connu de lui, et la considération qu'il devait au gouvernement français, par qui j'étais envoyé, m'inspirait de la confiance. Il n'en était pas ainsi du prince Ismâyl : les motifs qu'il avait eus de m'éloigner pouvaient subsister encore ; ne s'offensera-t-il pas de mon opiniâtre persévérance ?

Guerf el-Hâmdâb est composé de quelques petites maisons éparses. Nous avons rencontré sur notre route Kerymeh, Es-Selem, Suegâ ou Soueyqât, Kassingar, el-Kourou, et aperçu sur l'autre rive Sanab, Aduène ou Doueym, Sagât, Nouri, où sont les pyramides, el-Grayba, el-Bélel ; lieux qui consistent en quelques habitations. Nous avons remarqué aussi les îles de Tagadingat, Om'cherah, d'Ed-Dokhon, et celle de Habyb-Allah ou Tabyb-Eliah. Près de Guerf el-Hâmdâb, quelques rochers et une petite île se montrent au milieu du fleuve, dont les deux bords sont garnis, à un demi-quart de lieue, de

collines formées d'un granit chargé de larges parcelles de mica.

Je ne pus voir le prince ce jour-là; il était incommodé : mais je fus admis près du brave A'bdin bey, à qui M. le chevalier Drovetti, dont je lui portais des lettres, m'avait fait connaître en Égypte. Mohammed-Aly, croyant que je trouverais A'bdin bey dans le Dongolah, où il devait rester gouverneur, m'avait donné un firman pour lui, portant recommandation de me fournir les escortes dont j'aurais besoin pour rejoindre l'armée de son fils, ou me faire accompagner jusqu'au Sennâr; enfin, tout ce qui pourrait faciliter ma recherche des mines que l'on disait exister dans cette province.

Je remis ce firman à A'bdin bey; et après qu'il en eut pris lecture, il me fit les offres les plus affectueuses de ses services, en m'assurant de toute sa protection. L'armée devant partir sous trois jours, il me recommanda de ne pas m'en éloigner, attendu que j'avais à peine le temps de faire mes préparatifs de départ pour marcher à sa suite. J'expédiai sur-le-champ un Arabe à M. Letorzec, pour l'engager à venir sans délai avec tous nos bagages; et je me vis ainsi obligé de remettre à mon retour l'explo-

ration des ruines de Barkal. A'bdin bey s'empressa de m'envoyer une tente, et me témoigna beaucoup d'égards. Cet excellent homme est vraiment un ami précieux pour les Européens. Ses nobles procédés, ses manières affables, l'ont fait chérir des voyageurs qui l'ont connu; tous ont dû s'étonner qu'un Turc ait acquis en Égypte cette amabilité qui le ferait distinguer même dans les pays les mieux civilisés de l'Europe.

Le lendemain 11, sur l'extrême desir que je témoignais de visiter les pyramides de Nouri, que j'avais découvertes dans le lointain lors de mon apparition au milieu des ruines du mont Barkal, A'bdin bey nous fit donner deux soldats pour nous y conduire, mon interprète et moi, et un cheval à chacun. Étant parti tard, j'eus à peine, ce jour-là, le temps de jeter un coup-d'œil sur ces monumens, qui diffèrent peu des moyennes pyramides de Saqarah. A ma rentrée au camp, je vis bientôt arriver M. Letorzec avec tout notre bagage.

Des Grecs et d'autres Européens, courtisans du prince, auxquels j'étais redevable des fatigues et des frais du voyage de cinq cents lieues que je venais de faire en pure perte, accoururent d'un air empressé me complimenter sur mon

heureux retour; tous m'offraient leurs bons offices auprès du prince, et cherchaient à faire paraître une satisfaction qu'ils étaient loin de ressentir. Au reste, ils croyaient bien être arrivés à leurs fins : ces ruines de Barkal, dans leur opinion, étaient incontestablement celles de l'antique Méroé, cherchées si long-temps et si vainement jusqu'à eux. Il était impossible que je ne lusse pas leur triomphe dans leurs yeux ; mais ce triomphe était-il bien réel ? Aucun n'avait pris ni mesures ni dessins de ces monumens ; nulle observation astronomique n'avait été faite par eux : leur plus grand travail s'était borné à tronquer quelques hiéroglyphes pour y attacher leurs noms. Dans le nombre de ces hommes, il s'en trouvait cependant, je dois le déclarer, de fort estimables ; je citerai en première ligne M. Rossignol, médecin piémontais, qui eut lui-même beaucoup à souffrir de leurs mauvais procédés : un de ses compatriotes ayant péri au milieu d'horribles convulsions, on n'hésita point à attribuer sa mort à un empoisonnement, et à en accuser ces courtisans aussi pervers qu'envieux. Ismâyl lui-même, quel que fût l'empire que ces étrangers exerçaient sur son esprit, était loin de leur accorder une confiance aveugle :

ce prince ne prenait point les médicamens qu'ils lui administraient, avant qu'ils en eussent bu eux-mêmes une partie. Mais cela n'empêchait point qu'il ne fût presque toujours la dupe de leur astuce et de leur talent consommé pour l'intrigue.

CHAPITRE XXV.

Rapports d'Européens. — Méprise sur la position de Méroé. — Force de l'armée; résistance des Chaykyés. — Mort d'un Européen. — Parlementaires. — Avant-garde, combat; craintes pour l'armée turque; valeur d'A'bdin bey, victoire d'Ismâyl. — Cruauté des Turcs. — Oreilles coupées aux Chaykyés. — Cruauté d'un Grec. — Envoi de têtes et d'oreilles au Caire. — Incendie de Korti. — Trait généreux d'Ismâyl.

J'ACQUIS auprès d'A'bdin bey une connaissance exacte de l'armée d'Ismâyl pacha. A'bdin bey, Haggi-Hammed et Omar kâchef abachie, commandaient chacun quatre cents cavaliers osmanlis. Il y avait de plus quatre cents hommes de cavalerie composée d'Arabes Bédouins et de Mohgrebins. Mohammed aga bulbachi-chersismé était à la tête de six cents fantassins osmanlis et de trois cents canonniers; huit cents

Bédouins et Mohgrebins étaient conduits par divers chefs arabes *. Les cheykh Kalif et Daoute kâchef commandaient sept cents Abâbdehs ; ce qui portait l'armée à quatre mille hommes, dont dix-huit cents de cavalerie. Deux mille domestiques et trois mille chameaux étaient en outre attachés à sa suite. On comptait vingt-quatre pièces de canon de quatre. Le pacha avait une garde particulière de vingt mamlouks. Les fonctions diplomatiques étaient remplies par trois ulmas, dont les plus grands efforts tendaient à subjuguier les peuples par la persuasion, pour éviter l'effusion du sang. Ils réussirent souvent dans cette honorable mission, et reçurent chacun une récompense de 6,000 francs et des vêtemens d'honneur.

A'bdin bey voulut bien me donner, sur la marche des troupes et sur les événemens militaires qui avaient eu lieu jusqu'à ce jour, de

* Les Arabes Mohgrebins sont ceux qui habitent la côte de Barbarie la plus rapprochée de l'Égypte. Les Arabes Bédouins sont ceux qui vivent sous des tentes sur les frontières du désert, même en Égypte, à l'occident du fleuve. Ces Bédouins sont les meilleurs soldats, et les Abâbdehs sont les plus mauvais : les premiers naissent cavaliers, et sont constamment exercés à la guerre et au pillage ; les Abâbdehs, au contraire, sont des commerçans conducteurs de caravanes, que le pacha voulut incorporer parmi ses troupes dans le principe de cette expédition.

curieux détails dont je vais faire connaître une partie.

L'armée, après avoir quitté Syène, vint à la hauteur d'Ouâdy-Alfa, où elle resta campée pendant vingt jours, retenue par le passage des barques dans la cataracte : continuant sa marche sur la partie gauche du fleuve, elle s'avança à petites journées vers Dongolah, où elle séjourna quelque temps ; elle alla ensuite à Marakah, résidence des mamlouks qui avaient pris la fuite. Les troupes marchèrent encore cinq jours : jusque-là, les Chaykyés et les méliks' avaient fait leur soumission ; mais il n'en fut pas de même de la province Dâr-Chaykyé, où les habitans soutinrent avec opiniâtreté plusieurs combats qui durent en partie les anéantir.

Les barques chargées des provisions de l'armée furent retardées par le passage des cataractes, et les troupes eurent à souffrir d'une disette momentanée. Le pacha, avec l'avant-garde, s'avança peut-être imprudemment pendant six jours. Il fut bien surpris de trouver les Chaykyés sous les armes, disposés à combattre : il n'avait ni canons, ni forces suffisantes pour s'assurer un grand succès. Arrivée à quelque distance de Korti, l'armée se reposa deux jours

dans une campagne ensemencée de dourah, sur le bord du fleuve. Ismâyl envoya des parlementaires aux Chaykyés, pour leur signifier que les ordres de son père étaient de faire d'eux des cultivateurs; qu'ainsi ils eussent à livrer leurs armes, leurs chevaux, et qu'il se contenterait d'un léger tribut. Les Chaykyés répondirent qu'ils consentaient à accorder le tribut; mais qu'ils étaient résolus à tenter les chances des combats, plutôt que de se dessaisir de leurs chevaux et de leurs armes. Le pacha, bien convaincu qu'il ne se rendrait pas maître du pays sans en venir aux mains, envoya en reconnaissance cent cavaliers bédouins qui eurent le malheur de se laisser surprendre et cerner par un parti nombreux de Chaykyés. Voyant que toute retraite leur était interdite, ils se battirent en désespérés, et ils perdirent soixante-quinze hommes, trente chevaux, et eurent vingt blessés. Ceux qui purent échapper vinrent au camp apporter cette funeste nouvelle; ils firent connaître la bravoure des cavaliers chaykyés, leur agilité et leur nombre. Le pacha avait huit cents hommes de cavalerie, à la tête desquels étaient A'bdin bey et Haggi-Hammed; mais la supériorité que lui donnaient les armes à feu était incontestable. Les Chaykyés

n'étaient armés que de lances et de sabres ; leurs chefs seuls, couverts de cottes de maille et portant de longs boucliers en peau de crocodile et d'hippopotame, avaient des fusils. Cette considération décida le pacha à se porter en avant. Les Chaykyés l'y obligèrent d'ailleurs par de fausses attaques qu'ils semblaient faire en se repliant, pour concentrer leurs forces et porter un grand coup à l'armée turque.

Le pacha fit prendre poste à ses troupes sur une vaste plaine, au-delà des terres cultivées, où il se plaça avantageusement : des cavaliers furent envoyés en éclaireurs à la recherche de l'ennemi, qui ne parut pas de la journée : l'armée turque passa la nuit dans sa position. Le lendemain, 4 novembre, vers les deux heures après midi, on vit paraître dans l'est comme un nuage épais qui grandissait en avançant ; c'était l'armée des Chaykyés, composée de combattans montés sur des dromadaires, de cavalerie et d'une nombreuse infanterie. Pour la première fois Ismâyl faisait la guerre : plusieurs kâchefs, vieux soldats, qui l'entouraient, crurent pouvoir se permettre de lui faire des observations. Il leur demanda avec véhémence s'ils prétendaient combattre à leur manière, plutôt qu'à la sienne.

L'assurance d'une soumission complète à ses ordres fut toute leur réponse. En ce cas, dit le prince, nous serons vainqueurs. A l'instant, il prescrivit les dispositions à prendre pour se mettre en défense : agile et plein d'ardeur, il parcourait l'armée, recommandant à chacun de bien faire son devoir et animant le courage de ses troupes.

Bientôt les deux armées sont en présence. La bonne contenance des Chaykyés, et leur nombre qui excédait quatre fois celui des Turcs, semblaient leur promettre une victoire assurée. Pleins de confiance, ils approchent en faisant retentir l'air de leurs cris et du bruit de leurs timbales. Une jeune fille chaykyé, montée sur un chameau richement harnaché, donne le signal du combat, en faisant entendre des espèces de roucoulemens familiers aux Arabes ; ces cris se répètent et animent les combattans, qui courent affronter le danger. Les deux partis s'entre-choquent avec un acharnement égal. L'aile droite des Turcs fut dès l'abord fortement endommagée par un parti de cavalerie, tandis qu'un autre se portait sur la gauche : par-tout le combat s'engage avec énergie. Les Chaykyés avaient quelques armes à feu ; leur cavalerie

chargeait avec une agilité et une vigueur étonnantes ; les Turcs pliaient déjà sur l'arrière ; la victoire fut un moment incertaine. Mais l'intrépide A'bdin bey , avec un petit nombre des siens , chargea trois fois avec tant de force , de valeur et d'habileté , qu'il parvint à couper la cavalerie chaykyé. Toujours à la tête de sa troupe , et s'exposant aux plus grands dangers , il tua de sa main plusieurs Chaykyés , culbuta l'ennemi et resta vainqueur sur le champ de bataille. Le pacha , de son côté , donna des preuves d'une intrépidité rare et d'une grande présence d'esprit. La bataille avait duré près de trois heures. Les Bédouins et les Mohgrebins s'étaient vaillamment comportés. Haggi-Hammed et A'bdin bey dispersèrent la cavalerie ennemie , qui , favorisée par l'approche de la nuit , échappa aux poursuites en s'enfuyant dans le désert : elle était forte de mille hommes et n'avait pas éprouvé une perte considérable. La fureur des Turcs n'eut à s'exercer que sur l'infanterie , composée d'un ramas de misérables cultivateurs , dont les guerriers chaykyés s'étaient fait un rempart. Le nombre en était de deux mille cinq cents : ces pauvres gens , la plupart sans armes , fanatisés par un prétendu saint qui leur avait persuadé

que les balles ne tuaient point les vrais croyans, étaient accourus, avec une confiance aveugle, se précipiter sous le feu des Turcs. Tous, comme nous l'avons déjà dit, s'étaient munis de cordes pour enchaîner les Turcs, dont ils ne supposaient pas avoir à redouter une résistance sérieuse. Enfin la crédulité de ces malheureux était poussée au point qu'après le combat on en vit quelques-uns, pleins de l'intime conviction qu'ils s'étaient rendus invisibles par leurs talismans et leurs sortilèges, pénétrer dans le camp des Turcs avec une assurance telle, que ceux-ci les prirent pour des gellabes, amis du prince. Leur projet ne tendait à rien moins qu'à s'emparer de ce prince et à le garrotter avec leurs cordes. Enfin ils furent reconnus et arrêtés au moment où ils approchaient de sa tente; et tout ce qui les surprit, ce fut que leurs amulettes ne les eussent pas protégés jusqu'au bout. Interrogés sur ce qu'ils auraient fait du pacha, s'ils étaient parvenus à l'enlever, ils dirent qu'ils l'auraient envoyé à son frère, de qui ils ont une haute opinion comme le vainqueur des Wahabys. On en vit d'autres, atteints de plusieurs balles et pouvant à peine se soutenir, s'en moquer comme d'une bagatelle dont ils se disaient sûrs de ne

pas mourir. Il est vrai qu'en général ils étaient ivres; quelques-uns même se précipitaient au-devant des coups, tenant à la main un vase rempli de liqueur enivrante, et paraissant aussi joyeux que s'ils eussent assisté à une fête. Les uns jetaient, en signe de mépris, de la terre à la tête des Turcs; les autres, les saluant comme leurs frères en religion, leur adressaient le *salâm a'leykom* [la bienvenue au vrai croyant]. Huit cents de ces malheureux restèrent sur le champ de bataille : il ne périt pas plus de cinquante cavaliers; tous les autres échappèrent par leur agilité. Le pacha eut trente morts et quatre-vingts blessés.

Mais les désastres des Chaykyés étaient bien loin de se borner là. Ce n'est pas dans la gloire de vaincre que le soldat turc trouve toute sa récompense; le pillage et la dévastation peuvent seuls assouvir sa cupidité. En voyant tomber sans vie autour d'eux leurs compagnons, l'illusion cessa pour ces stupides fanatiques; ce qui en restait s'enfuit de tous côtés vers le désert, à travers les champs de dourah. Quelques-uns regagnaient leurs maisons, persuadés que leurs ennemis épargneraient des hommes désarmés. Vain espoir! La soldatesque effrénée se répandit

comme un torrent, et porta de tous côtés l'incendie, la spoliation et le massacre. En vain le pacha voulut contenir ces furieux ; lui-même les avait encouragés en mettant à prix les oreilles des Chaykyés. Si quelque Turc, ému par un sentiment d'humanité, daignait accorder la vie à un de ces infortunés, il ne poussait jamais la générosité jusqu'à lui laisser ses oreilles. J'ai entendu un Grec, médecin du pacha, se vanter d'avoir fait don à un soldat de celles d'une jeune femme qu'il avait trouvée cachée dans un champ de dourah, et faire parade d'avoir ressenti pour celle-là une compassion que ne lui avaient point inspirée d'autres vieilles femmes qu'il avait massacrées sans scrupule. L'usage seul pouvait excuser le pacha d'avoir encouragé tant d'atroces mutilations par l'appât du gain. Ces honteux trophées, joints à un bon nombre de têtes, furent envoyés par lui à son père, comme un témoignage de ses succès éclatans.

L'armée, à la suite de cette affaire, vint camper sur le bord du fleuve. Le pacha fit prévenir les habitans de Korti que tous ceux qui prendraient la fuite seraient considérés comme rebelles, et que leurs maisons seraient brûlées. L'effet suivit de près la menace : Korti devint

presque en totalité la proie des flammes. Le pacha fit néanmoins des efforts pour modérer la rapacité et la barbarie de ses soldats, et surtout pour les empêcher de se livrer à des excès honteux envers les femmes. Il se fit amener six cents de ces malheureuses : les unes se lamentaient ; d'autres, pleines de croyance dans la prédestination, se résignaient avec courage, pensant qu'on les traînait à la mort ; la plupart étaient encore couvertes du sang que l'amputation de leurs oreilles leur avait fait répandre. Cependant l'humanité du pacha leur réservait un sort moins dur que celui auquel elles s'attendaient : pour les soustraire aux insultes de ses gens, il les fit transporter dans l'île de Charab, et leur fit procurer tout ce qui était nécessaire à leur existence. Un pareil trait devait faire et fit en effet beaucoup d'honneur à ce prince : des Nubiens de Dongolah, que les Chaykyés avaient contraints d'entrer dans leurs rangs, furent aussi mis en liberté et renvoyés dans leur pays.

CHAPITRE XXVI.

Nouveaux parlementaires envoyés aux Chaykyés; combat; leur défaite. — Cruauté des Grecs. — Enlèvement de Safie. — Trait généreux d'Ismáyl. — Mélik Zibert. — Amnistie; fuite du mélik Chaouss. — État des Chaykyés; caractère; productions; usages; costume; manière de combattre. — Routes. — Pyramides de Nouri. — Visite à Ismáyl.

LE 5 novembre, on fit non loin du camp vingt prisonniers. Ils furent conduits au pacha, qui les interrogea sur leur nombre; ils ne manquèrent pas de l'exagérer, en le portant encore à 5000 combattans. « Eh bien! leur dit-il, je » vais vous faire donner à chacun un sequin » et vous remettre en liberté: allez dire à vos » chefs qu'ils méconnaissent mes forces; ils » n'ont eu affaire, dans le dernier combat, » qu'au quart de mon armée; j'ai douze pièces » de canon qui extermineront tous les vôtres. » Dès que mes troupes sont acharnées au carnage, il n'est plus en mon pouvoir de les maîtriser: vos villages seront la proie des flammes; vos femmes, vos enfans, seront massacrés. » Dites-leur donc que tous leurs efforts tourneraient contre eux; qu'en se soumettant, ils

» m'épargneront le regret de verser des flots
» de sang. » Une escorte conduisit ces prisonniers à quelque distance du camp, et les laissa libres. Sur ces entrefaites, Ismâyl reçut un renfort de deux cents cavaliers, de l'infanterie et deux pièces de canon. Il envoya de nouveaux parlementaires aux Chaykyés; toutes les exhortations des ulmas ne produisirent aucun effet. A quelques lieues du camp, les Chaykyés s'étant ralliés, passèrent le fleuve à la nage, sur des pièces de bois ou sur leurs chevaux. Ils allèrent se réunir, dans les forteresses des méliks Chaouss et Zibert, à celles de leurs troupes qui composaient leurs dernières ressources. Le pacha, de son côté, fit débarquer son armée sur l'autre rive. Les Turcs, animés par leurs premiers succès, marchaient avec l'assurance que donne la certitude de vaincre. L'ennemi s'était approché du mont Dager, où est un château fort, élevé en partie sur d'anciennes constructions. L'infanterie égyptienne s'avance de pied ferme, masquant l'artillerie : arrivée à demi-portée du canon, elle s'ouvre, et les deux pièces vomissent la mitraille sur cette multitude; deux décharges suffisent pour en coucher par terre un grand nombre; les autres se précipitent

pêle-mêle dans le château, et font encore un simulacre de résistance. Enfin, un boulet qui tombe au milieu d'eux jette l'épouvante dans leurs âmes; ils reconnaissent que Dieu est contre eux, et que des efforts prolongés seraient désormais superflus. Cependant la cavalerie parvint encore cette fois à s'esquiver, et fut poursuivie toute la nuit sans qu'on parvint à l'atteindre.

Ce second combat porta le dernier coup aux Chaykyés, et leur interdit toute résistance ultérieure. Les Turcs, suivant leur usage, coupèrent encore beaucoup d'oreilles; dans leur rage, ils égorgèrent jusqu'aux animaux de labour. Quelque atroce que fût la conduite de la soldatesque turque, celle des prétendus médecins ou pharmaciens du pacha ne le cédait en rien. Un de ces monstres s'était emparé d'une jeune fille en bas âge, dans l'intention de la traîner en esclavage : aux cris d'effroi de cet enfant, la mère accourt; une lutte s'établit entre cette femme et le Grec, qui, effrayé des cris perçans qu'elle jette pour appeler du secours, lui abandonne sa fille, mais, avant de fuir, la poignarde dans les bras de sa mère. Un autre frappa d'un couteau une jeune femme qui refusait d'assouvir

sa brutalité. Cette malheureuse, couverte de sang, s'échappe des mains de son bourreau et pénètre dans le camp pour demander justice; mais elle est repoussée, et ce crime reste impuni.

A la suite du combat, des femmes effrayées, cherchant à se sauver du château, furent rencontrées par des Bédouins : surpris de la beauté de l'une d'entre elles, ils l'arrêtèrent; c'était la fille du mélik Zibert. Safie, c'était son nom, n'avait que seize ans : sa figure, malgré sa couleur rembrunie, était douce et agréable; rien n'égalait la beauté de ses traits et l'élégance de ses formes; elle ne portait pour vêtement qu'une petite trousse en ceinture, garnie de coquilles, symbole de sa virginité. Tant de charmes étaient faits pour séduire des Arabes; mais, vaincus par l'appât de l'argent, ils décidèrent de la conduire au prince. Safie avait aux pieds de longues sandales, dont le travail précieux dénotait son rang élevé. Montés sur leurs chevaux, et galans comme des Arabes, ils la firent péniblement marcher devant eux. (*Voy.* vol. 1, pl. L.) Ismâyl se montra ému en la voyant : il la questionna sur sa naissance, et elle fondit en larmes en prononçant le nom de son père.

Zibert avait pris la fuite avec les rebelles. Le prince, touché de sa candeur, de sa tendresse filiale, la fit couvrir d'une riche tunique, lui donna un collier de sequins d'or et divers autres bijoux. Safie, inconsolable, demandait son père et sa simple parure. Le prince mit tous ses soins à calmer ses inquiétudes et à rassurer sa pudeur. Il la fit monter sur un chameau, lui donna une escorte de ses officiers, et la renvoya à son père. Celui-ci, qui avait appris l'enlèvement de sa fille, revenait sur ses pas avec quelques-uns de ses gens qu'il avait ralliés : il avait juré de périr ou de la sauver. Il s'avancait en hâte, lorsqu'il aperçut cette fille chérie qui courut se précipiter dans ses bras. Sa joie était inexprimable, mais non sans trouble : ses regards inquiets parcouraient le riche ajustement de Safie (vol 1, pl. LXII); il l'interroge avec anxiété, et apprend que son honneur n'a pas éprouvé le plus léger outrage. Transporté d'admiration et de reconnaissance pour les généreux procédés de son ennemi, il prend la résolution de mettre à l'instant bas les armes, détermine ses compagnons à suivre son exemple, et ils vont tous ensemble se jeter aux pieds d'Ismâyl.

La cavalerie chaykyé, revenue sur le bord du

fleuve, à quelques lieues de l'armée turque, avait besoin de repos pour soigner ses malades; le mélik Chaouss lui-même était blessé; il envoya son fils près d'Ismâyl pour lui offrir quelques beaux chevaux, et solliciter une trêve de plusieurs jours. Ce jeune homme, âgé de dix-huit ans, avait reçu une légère blessure en combattant près de son père. Le pacha l'accueillit avec bienveillance, lui donna sa parole qu'il ne serait fait aucun mouvement hostile contre les Chaykyés jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se défendre, et le fit reconduire par une escorte jusqu'au-delà du camp.

Le mélik Omar, à l'imitation de Zibert, vint faire sa soumission. Chaouss s'y refusa, et se rendit à Chendy avec trois cents hommes des siens, qu'il avait déterminés à le suivre. Le pacha donna des vêtemens d'honneur aux méliks qui s'étaient rendus, et les fit chefs de village. Le bon ordre se rétablit peu à peu; on vit les cultivateurs rentrer avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux, chercher à travers les décombres quelques restes de leurs habitations, et reprendre enfin leurs travaux sous la protection de leur nouveau maître.

Les Chaykyés morts dans le combat res-

tèrent huit jours sur le champ de bataille ; la plupart devinrent la proie des vautours : enfin leurs compatriotes , à la sollicitation des Turcs et aidés par eux , se décidèrent à leur donner la sépulture.

La province de Chayky ou Chaykyé était une république , gouvernée par trois méliks principaux , Chaouss , Zibert et Omar ; ceux-ci avaient sous leurs ordres chacun trois autres chefs , qui commandaient des corps de troupes. Il n'était point rare de voir des différens s'élever entre ces dépositaires du pouvoir ; mais ils se réunissaient tous sans hésitation , lorsque l'intérêt de la patrie était menacé. Suivant la tradition , ces habitans , venus de l'Arabie , s'établirent dans le pays il y a six cents ans ; un de leurs ancêtres , appelé *Chayke* , donna son nom à la nation. La population étant trop nombreuse relativement à ses revenus agricoles ou industriels , l'esprit militaire dut naturellement s'y propager : aussi la plupart des Chaykyés naissent guerriers et passent une partie de leur vie la lance à la main. Ils sont de moyenne taille , plus robustes que les Barâbrahs , et pleins de bravoure , de dévouement et de fierté. Les femmes passent pour partager le courage de

leurs maris. En 1812, ils ne craignirent point de provoquer au combat les mamlouks réfugiés à Marakah, et remportèrent parfois l'avantage. Depuis le démembrement du royaume de Sennâr, dont ils étaient jadis tributaires, ils s'adonnèrent avec ardeur au métier des armes, et ne tardèrent point à devenir redoutables aux provinces qui les avoisinaient.

Dongolah, Barbar, Alfaye, eurent souvent à gémir des entreprises de cette peuplade audacieuse. Les caravanes, en traversant le désert, n'avaient rien plus à craindre que la rencontre de quelqu'une de ces hordes de pillards. Aussi, Ismâyl, en les mettant à la raison, fut-il regardé comme un libérateur par les habitans des contrées limitrophes, qui, n'ayant point à appréhender des vexations pires que celles dont ils avaient eu à souffrir jusqu'alors de la part des Chaykyés, accouraient avec empressement se ranger sous leur nouveau joug.

Le territoire des Chaykyés a, en longueur, trente lieues environ ; sa plus grande largeur est de trois quarts de lieue ; souvent les terres cultivées ne s'étendent, de chaque côté du fleuve, qu'à un quart et même un demi-quart de lieue. On a exagéré le nombre des Chaykyés en état de

porter les armes : d'après un aperçu que j'ai fait, les villages et les îles habitées peuvent, dans un cas pressant, mettre sur pied six mille hommes. Le dourah est la principale production du pays; on en fait deux récoltes : il y croît aussi de l'orge, du coton, du palma-christi dont ils retirent de l'huile pour se graisser le corps et les cheveux, diverses espèces de pois. Les dattes sont peu abondantes et de mauvaise qualité. Dès que l'on a passé la province de Sokkot et celle d'el-Mahas, les palmiers dégénèrent. Les deux espèces d'*acacia mimosa*, communes en Égypte, sont de même abondantes ici; on en trouve une troisième espèce beaucoup plus grande. Il y vient des nebkas, des heglygs, quelques doums.

On dit les Chaykyés hospitaliers : leurs femmes, qui sont généralement jolies, passent pour être fort dépravées; l'absence de leurs maris, continuellement en course pour se livrer au pillage, et l'influence du climat, rendent une pareille imputation assez vraisemblable. La prééminence des hommes est parmi eux très-prononcée. Je demandai un jour ce que signifiaient cinq paquets d'ossemens d'animaux que je voyais suspendus au plancher d'une habitation. C'est, me

répondit-on, un signe de souvenir qui atteste que la maîtresse de la maison a donné le jour à cinq enfans mâles. Ces os sont ceux d'autant de moutons mangés successivement en famille, dans un repas consacré à célébrer la naissance de chaque enfant. La femme qui m'instruisait de cette particularité, semblait exprimer, par un certain air de dépit, que pour une fille on n'y faisait pas tant de façons. Lorsqu'une femme devient veuve, elle ne doit pas sortir de la maison pendant quatre mois; il n'en est pas de même du mari. Le dourah est leur principale nourriture; ils en font des gâteaux cuits sous la cendre; ils en font également avec de la farine d'orge; ils y mettent parfois des dattes, comme friandises. Des espèces de galettes cuites sur une dok sont leur mets favori. Ils retirent du dourah des boissons fermentées, et une eau-de-vie qui parfois les enivre. Une partie des hommes sont seulement vêtus d'une chemise en toile de coton; d'autres portent, comme les femmes, une pièce de toile drapée autour du corps, à l'instar des provinces voisines.

Les gens de guerre proprement dits sont tous cavaliers : ils n'ont qu'un très-petit nombre d'armes à feu; leur arme principale est la haste : ils

en portent trois ou quatre de la main gauche, et les lancent de très-loin avec beaucoup d'adresse et de célérité, en poussant un cri; ils ont en outre un grand sabre à deux tranchans en lames d'Allemagne, qu'ils garnissent eux-mêmes : un long bouclier leur sert à parer les coups qu'on leur porte. Ils montent des étalons de Dongolah, qu'ils manœuvrent avec autant d'agilité que les mamlouks d'Égypte; ils ont, comme les Turcs, l'usage d'arrêter court leurs chevaux, ce qui les perd de bonne heure. Les Chaykyés semblent plus laborieux que dans les provinces du nord : ils travaillent fort bien les peaux destinées à leurs sandales : ils tissent des nattes en paille de diverses couleurs, dont les nuances, mariées avec goût, forment des dessins fort agréables. La langue naturelle est l'arabe; plusieurs savent le lire; leurs écoles sont même renommées, et il y vient des élèves des provinces environnantes. Toutes les productions du pays se consomment sur les lieux; par conséquent ils font peu de commerce. Ils se rendent à Chendy en six jours, par une vallée du désert, qui a dû être la route par laquelle les anciens habitans de Nouri ou Bélel, près Barkal, communiquaient avec Assour ou Méroé, près de Chendy. A quatre heures de

Bélel, on voit au mont de la Gazelle, sur cette route, les ruines d'un ancien couvent chrétien, en briques cuites. Une seconde route, au nord de la précédente, conduit à Barbar, par la vallée d'Argou. Plus au nord encore, deux chemins conduisent de Barkal, l'un à Dongolah el-A'gouz, l'autre à l'île d'Argo : ce dernier est très-suivi par les marchands de dattes de Sokkot. Toutes ces routes, par le désert, abrègent singulièrement les voyages, et, en facilitant les communications, les rendent plus fréquentes.

Le départ de l'armée se trouvait retardé par l'attente de chameaux pour le transport de ses bagages. Le 15, je retournai aux pyramides de Nouri ou Noure. J'y passai la journée pour en relever le plan topographique (*voy. pl. XLVII, vol. I*). On en compte quinze fort grandes : leur état de conservation me permit d'en mesurer les bases, à quelques centimètres près. Une de ces pyramides excède de près du double les dimensions des autres : sa base est de 48 mètres 50 centimètres ; ses faces vont en se rétrécissant par gradins, comme celles de Saqarah : la partie supérieure de l'une de ces faces s'est écroulée, et laisse voir à l'intérieur le sommet lisse d'une

petite pyramide qui semble avoir été recouverte par celle que je décris. Toutes les autres ont de 26 à 28 m. de base. Leur construction ne diffère point de celle des pyramides d'Égypte, si ce n'est qu'elles sont plus effilées; leurs faces sont garnies d'un revêtement en grès très-uní, et qui paraît avoir été ragréé sur place, ce que faisaient souvent les Égyptiens pour les murailles de leurs monumens : l'intérieur est bâti en pierres écarriées d'un poudingue formé de cailloux de quartz légèrement agglutiné; elles ont 20 à 30 centimètres en hauteur d'assise, et 45 environ en longueur. C'est sans doute la facilité de tailler ce poudingue, en partie friable, qui lui a fait donner la préférence sur le grès. Toutes ces pyramides étaient orientées de la même manière : l'axe de chacune, faisant un angle de 45 à 50 degrés vers l'ouest avec le nord magnétique, en place les angles dans la direction des quatre vents cardinaux. La chute d'une grande partie du revêtement donne à ces monumens l'aspect de la dégradation. J'en ai pris une vue (*voy.* pl. XLVIII). Nulle ouverture ne s'y fait remarquer; on peut néanmoins supposer que leur intérieur n'a pas de tout temps échappé aux regards.

Le 18, le prince étant remis de sa prétendue

indisposition, je fus admis à le voir. Il me reçut avec toute la politesse des Turcs; quoi qu'il en soit, il fut décidé que je suivrais l'expédition: jusqu'à cette entrevue, le prince s'y était toujours fortement opposé, sous prétexte que les firmans de son père ne s'adressaient pas à lui*.

Il est vrai que le vice-roi, soit pour ne pas contraindre son fils à me prendre sous sa protection, soit qu'il eût calculé que je trouverais A'bdin bey dans le Dongolah, lorsque Ismâyl serait déjà dans le Sennâr, le vice-roi, dis-je, ne m'avait accordé de firmans que pour le premier. Ce fut à la bienveillante ténacité de cet homme estimable que je dus l'avantage de suivre l'expédition. Il n'avait point hésité à employer l'ascendant que la confiance méritée et l'affection du vice-roi lui donnaient sur l'esprit du jeune prince, pour vaincre l'opiniâtre résistance de celui-ci: il n'y parvint pas sans d'assez vives altercations. Le

* Ce prince avait prié son père de ne laisser à l'armée d'autres Européens que ses médecins, et un Italien qui, s'étant annoncé comme expérimenté dans l'art militaire, devait être un des conseillers d'Ismâyl.

Je sus même que ce prince, ayant appris que j'étais en route pour rejoindre l'armée, avait expédié des ordres exprès au kachef d'Ouâdy-Alfa pour me retenir: heureusement ils arrivèrent trop tard; j'avais dépassé le lieu qui devait être celui de mon arrestation.

prince avait consenti enfin, mais non sans humeur. Cependant A'bdin bey devait nous quitter à Barbar et retourner au Dongolah. Je tremblai en pensant que j'allais perdre mon seul appui, et me trouver isolé dans cette armée, contre le gré du chef qui la commandait. Le temps seul pouvait me faire connaître à Ismayl et le faire revenir des préventions défavorables que de lâches calomniateurs lui avaient inspirées contre moi.

CHAPITRE XXVII.

Départ pour Barbar. — Cataracte. — Ouâdy-Argou; roches; marche pénible de l'armée. — Incendie. — Arrivée au Nil; fausse alerte. — Éthéries. — Arrivée pompeuse de l'armée à Qoubouchi, province de Barbar. — Soumission des méliks. — Burckhardt.

LES chameaux attendus de Barbar étant arrivés ce jour-là, Ismayl fit marcher en avant une partie de l'artillerie, douze pièces de canon, escortées par quatre cents hommes de cavalerie commandés par Haggi-Hammed. Ici, le prince ayant divisé son armée en trois corps, arrêta que l'un resterait avec les barques, et que les deux

autres se rendraient à Barbar : l'infanterie devait suivre le bord du fleuve, tandis que lui-même, accompagné d'A'bdin bey, dirigerait la cavalerie par le sud-est du désert, afin d'éviter un grand contour que fait le Nil. Ne voulant pas me séparer sitôt de mon bienfaiteur, je résolus de suivre cette route; me réservant d'explorer cette partie du fleuve à mon retour.

Cent vingt barques, trop grandes pour passer la cataracte des Chaykyés, les eaux du Nil étant basses, restèrent dans cette province; on y laissa aussi le matériel dont l'armée pouvait se passer et les malades, le tout sous la garde de trois cents Mohgrebins.

Le 21 février, le pacha fit lever le camp. Dès le jour, les cris des Arabes et des chameaux retentissaient de toute part. A neuf heures, un coup de canon avertit de charger les chameaux; à onze heures, le bruit des petits tambours ouvrit et guida la marche. On s'avança entre les limites du désert et celles des terres cultivées qui, dans cette partie, s'étendent à cent et deux cents pas du fleuve. Une colline de granit peu élevée nous bornait la vue vers le sud-est. Sur le Nil se voyait un long groupe de rochers. Après deux heures de marche, nous

étions en face d'une île nommée Méraouy, nom qui éveilla mon attention; mais on m'assura qu'elle ne contient aucun monument antique. Nous franchîmes une montagne élevée, appelée *Koulqeyli* et aussi, me dit-on, *Méraouy*, à cause de sa proximité de l'île de ce nom. L'aridité du sol sur ce point nous annonçait l'approche de la cataracte. Ici on s'enfonce un peu dans le désert, dont la surface est hérissée de rochers et de granit, et on laisse le fleuve à une distance de tantôt un quart, tantôt un demi-quart de lieue : son lit est encombré de rochers; l'île Ouly, en grande partie inculte, et où croissent cependant des acacias, ne laisse entre elle et la rive gauche qu'un canal étroit. Après cinq heures de marche, l'armée campa à Moutouâl. De l'autre côté du fleuve, à peu de distance, je distinguai des ruines de constructions en terre.

Le 22, l'armée, pour éviter un long circuit, prit sa direction par le désert. Pressé par l'extrême envie de voir une partie de la cataracte, je continuai, avec ma suite, à cotoyer le fleuve. A trois quarts de lieue plus loin, j'aperçus son cours obstrué par d'énormes rochers, au travers desquels ses eaux s'échappent avec effort, en

formant une multitude de petits canaux sinueux. L'œil attristé ne découvre sur cette sombre plage aucun indice de végétation : ces roches, dont les crêtes noirâtres contrastent avec la blancheur de l'onde écumeuse qui les frappe ; ce sol aride et décharné ; ces vastes et sauvages solitudes, où semble régner un éternel silence ; tout en ce lieu concourt pour faire pénétrer dans l'âme un sentiment de mélancolie mêlé d'admiration.

Bientôt une petite île vint délasser notre vue par quelques traces de verdure. Durant une lieue, nous suivîmes une route tortueuse ; de loin à loin, de petits carrés de terre et des cabanes désertes nous firent présumer l'existence de quelques malheureux sur ces bords agrestes : le limon que le fleuve y dépose tous les ans entre les rochers, fertilisé par eux, la laine et le lait de leurs brebis, suffirent à tous leurs besoins.

Enfin le Nil redevient navigable : deux rochers élevés qui l'encaissent, lui livrent ici un passage de trois à quatre cents pas. Sur le sommet de ces rochers, on aperçoit les ruines de deux anciennes forteresses : leurs murailles, bien construites, sont en pierres froides et brutes.

A onze heures, nous reconnûmes les traces des équipages de l'artillerie : elles nous servirent d'indication pour rejoindre l'armée, et nous l'atteignîmes à midi. Nous nous trouvions de nouveau près du fleuve, qui, là encore, est couvert de rochers. Il y végète quelques acacias. A peu de distance, est l'île de Kandi, d'une étendue assez considérable, mais presque entièrement inculte. Nous rencontrions quelques acacias épars. A droite, notre vue était bornée par des roches d'un granit en général composé de feld-spath blanc et de nombreuses parcelles de mica blanc nacré. Ismâyl m'en envoya un morceau par son médecin, pour me demander si ce n'était pas de l'argent. Il avait été tellement question de mines d'argent et d'or, que les soldats eux-mêmes ne faisaient qu'y rêver. Les mineurs du pacha affirmaient que la ressemblance de cette substance avec l'un des deux métaux qui exercent tant d'empire sur les hommes, ne manquerait pas de nous conduire à la découverte de mines puissamment riches : ce mica, suivant ces doctes métallurgistes, n'était rien autre chose que de l'argent qui n'avait pas encore atteint à sa maturité.

A une heure, nous étions au-delà de l'île de

Kandi. Encore une fois, sur l'espace d'une lieue, le Nil ne trouve plus d'obstacles : bientôt de nouveaux rochers viennent embarrasser son cours dans un intervalle de la même étendue, puis se terminent en des bancs de sable et de petites îles éparses que nous laissent apercevoir les eaux basses. C'est, dit-on, cette longue traînée de masses rocheuses qui opposé le plus d'entraves à la navigation. Après huit heures de marche, nous campâmes à el-Gammra. Quelques terrains en culture se montraient sur la rive opposée. Nous avons vu ce jour-là, près de Kandi, les barques de l'expédition. Depuis deux mois, toutes les tentatives pour les conduire plus avant avaient été vaines ; elles devaient rester là stationnaires jusqu'à la crue du Nil.

Le lendemain 23, à six heures, l'armée se mit en marche : à une demi-lieue de là, nous atteignîmes une grande île formée de rochers élevés ; un canal étroit la sépare de la rive gauche. Ici les eaux se font jour, en mugissant, à travers les interstices d'une multitude d'autres rochers qui leur barrent le passage. Nous suivions, à un quart de lieue du fleuve, un petit bois d'acacias ; nous avons toujours à droite la chaîne granitique, dont les sommets noirâtres, arrondis et

polis par le choc des sables et des eaux, se montraient de temps en temps. A huit heures, nous étions sur le bord du Nil : il fait ici un petit coude dans le sud-est ; beaucoup de gros rochers paraissent encore à sa surface, mais sans intercepter la navigation. L'un de ces rochers reçoit le nom d'*île Doulgâ* ; il est très-élevé : sur le plateau qui le couronne, subsistent les ruines d'une forteresse bâtie en terre.

Des roches de feld-spath verdâtre viennent, sur ce point, s'entremêler avec celles de granit. La route devenant ici trop difficile, nous rentrâmes dans le désert ; mais les sinuosités qu'il nous fallut décrire par des sentiers extrêmement raboteux, ne rendaient pas le trajet guère moins pénible pour nos chameaux. A onze heures, nous jouîmes de la vue du Nil ; son cours était encore ici embarrassé de roches : nous nous en écartâmes de nouveau, et nous arrivâmes, après sept heures de marche, à el-Kerbekân, lieu de notre station. C'est une espèce de bassin entouré de rochers élevés, où séjournent les eaux du fleuve. L'armée ne put y établir ses tentes ; l'emplacement, beaucoup trop petit, obligeait de se tenir les uns sur les autres. M. Letorzec et moi, vêtus à l'Osmanli, nous étions encore peu connus dans

l'armée : à l'exemple des soldats, nous nous couchâmes pêle-mêle sur la dure. On dort bien par-tout, quand on est fatigué.

Le soir, à chaque halte, A'bdin bey envoyait une personne pour s'informer de nos besoins et de notre santé. Sans que je demandasse rien, il nous faisait porter diverses provisions de bouche. S'il nous rencontrait sur la route, il nous abordait et causait publiquement avec nous. Aussi, malgré le dédain que les soldats musulmans affectent pour les chrétiens, ceux d'A'bdin bey, témoins des égards qu'avait pour nous ce chef qu'ils chérissaient, nous regardaient d'un fort bon œil.

L'armée devait se pourvoir d'eau dans des outres, car nous allions prendre le désert : je m'étonnais que le Nil, qui coulait au nord-est, dût prolonger son cours dans cette direction, puisque, pour abréger la route, nous allions le quitter. Les guides nous dirent qu'en suivant le Nil, il y avait douze journées de là à Barbar, et qu'en coupant par le désert, le trajet ne serait que de cinq jours. Je conçus alors que d'Anville avait donné, sur cette déviation du fleuve, des renseignemens plus exacts que ceux de Bruce, et je tirai un favorable augure pour la réalité de

la position que le géographe français assigne à Méroé.

Le 24, pour éviter la chaleur, on ne partit qu'à trois heures un quart du soir. Ismâyl, avec une partie des troupes, devait rester en arrière, afin que le concours d'un trop grand nombre d'hommes ne fit point manquer l'eau des puits. Nous nous dirigeâmes à l'est-sud-est par une belle vallée où croissent beaucoup de palmiers doums et quelques acacias. Le granit constitue toujours la base du sol : il y en a de gris à grains fins, d'autre rose avec de très-petites lames de feld-spath. Cette vallée est appelée *Ouâdy-el-Argou* ou *Argoul*. Dès que la nuit fut arrivée, on alluma des feux de distance en distance pour éclairer la marche. A sept heures, on fit halte : tant qu'elle dura, les troupes s'amuserent à mettre le feu aux doums ; la route, dans une étendue en longueur d'un quart de lieue, présentait le tableau d'un vaste incendie. Nous n'avions pu encore goûter un instant de repos, lorsque le battement du petit tambour donna le signal du départ. La lune vint suppléer aux feux qu'on avait allumés jusqu'alors. Au bout de quatre heures de marche, les hauteurs qui dominent la vallée s'aplanissent : on découvre dans

le lointain, au nord-est, de grosses montagnes et un long rideau d'acacias. Plusieurs monticules de granit se montrent au sud. Le terrain de la vallée descend dans l'est; il est exposé à de fortes pluies : les coloquintes y abondent; les soldats s'amusaient à se les lancer les uns aux autres. Le jour vint, et nous en fûmes fort aises; car nous avions beaucoup de peine à vaincre le sommeil.

Le 25 février, à huit heures trois quarts, l'armée s'arrêta; elle avait marché douze heures depuis el-Kerbekân. J'étais inquiet de ne point trouver ici A'bdin bey, qui, dans la nuit, était allé en avant : il ne parut que cinq heures après. Il était fortement irrité contre ses guides, qui, s'étant égarés la nuit, l'avaient conduit sur une autre route : cette méprise eût pu lui être funeste, en le faisant tomber entre les mains de quelque parti de Chaykyés rebelles réfugiés dans ces vallées. Aussi débuta-t-il par leur faire administrer quelques centaines de coups de bâton. Nous nous propositions de passer une bonne nuit, lorsqu'à onze heures du soir le petit tambour avertit qu'il fallait se préparer sans délai pour le départ, qui eut lieu à minuit.

Des herbages et quelques doums clairsemés

végètent encore dans cette partie de la vallée, qui s'élargit beaucoup et ne présente que de vastes plaines élevées dans le nord, plus basses dans le sud et dans l'ouest; le sol, en beaucoup d'endroits, est parfaitement uni, en général sablonneux et offrant des parties argileuses sur divers points. Combien cette nuit nous parut longue! il nous fallut lutter sans cesse contre le sommeil sans pouvoir le vaincre; dans la crainte de tomber de nos chameaux, nous cheminions souvent à pied.

Le 26, à onze heures et demie, nous passâmes entre des rochers de granit qui se présentaient comme amoncelés les uns sur les autres par blocs arrondis. Demi-heure après, nous entrâmes dans une basse vallée, à Djiora, où sont deux sources d'eau douce. On y campa après douze heures de marche. Entre les rochers qui la bordent, végètent des doums et des acacias épars.

Tout nous portait à craindre de marcher la nuit suivante. Après avoir dressé nos tentes et soigné nos chameaux, mes domestiques, harassés, ne purent rien nous préparer; on mangea du biscuit, des oignons et des dattes. Nous essayâmes tous de dormir; mais la clarté du

jour, le tumulte du camp, les cris des Arabes, des chameaux, des chevaux, des ânes, tout se réunissait pour nous empêcher de clore la paupière. Ah ! comme alors nous sentions tout le prix de la liberté dont nous avons joui depuis Asouân jusqu'à la rencontre de l'armée ! Tranquilles et maîtres de notre temps, nous pouvions obéir à la nature en nous livrant à un repos indispensable ; moi, je pouvais observer, examiner, questionner. Quel fruit retirer d'un voyage fait à la hâte, presque toujours au milieu des ténèbres ? Sur cette route, il est vrai, je n'avais à espérer la rencontre d'aucun monument curieux : je fis donc tout ce qu'il m'était permis de faire, c'est-à-dire qu'à la clarté de la lune ou des feux, je notai nos heures de marche et les directions de la boussole. Le terrain que nous occupions était couvert de fragmens roulés de roches porphyritiques diversement nuancées. Ils provenaient des montagnes voisines, de formation granitique et feldspathique, mais que je n'eus point le loisir d'explorer.

A sept heures du soir, quelques coups de fusil annoncèrent l'approche du pacha : aussitôt le signal du départ fut donné. Nous devions

céder notre place et les sources aux troupes arrivantes, et marcher toute la nuit. En moins de deux heures, quatre cents chameaux furent chargés, et quatre cents hommes montèrent à cheval. Malgré l'obscurité, malgré les fatigues des journées précédentes, l'armée se mit en marche à neuf heures et demie : elle sortit de ce vallon, avec de grandes difficultés, par des défilés scabreux et couverts de blocs de rochers qui entravaient la marche des chameaux : ces animaux, excédés, tombaient de toute part sous le poids de leur charge ; la chute d'un seul suffisait quelquefois pour barrer le passage à deux cents autres. On n'entendait que cris confus ; les coups de bâton pleuvaient et sur les bêtes et sur les conducteurs. Nous eûmes le bonheur de nous retirer sans malencontre de cette bagarre. On atteignit les arbres, et les feux furent aussitôt allumés ; mais un vent assez fort qui survint poussa les flammes sur des chameaux chargés de bagages ; les tentes d'A'bdin bey furent en partie brûlées : on parvint cependant à se garantir des atteintes ultérieures de cet embrasement. Les caissons de poudre se trouvaient heureusement en arrière ; ils durent pourtant s'aventurer au milieu de cette four-

naise. Les chefs et A'bdin bey lui-même étaient toujours par-tout, encourageant à la marche les soldats et les Arabes. Cependant on murmurait; le désordre commençait à naître : mais ces marches nocturnes, qui fatiguaient tant les hommes, produisaient un effet contraire sur les animaux; la petite provision d'eau et de nourriture qu'on avait pu charger pour ceux-ci, exigeait qu'on avançât avec célérité. Quoi qu'il en fût, le sommeil que j'avais invoqué si vainement avant le départ, était venu m'assaillir et m'accabler de ses faveurs intempestives. Enfin, j'allais tomber en bas de mon dromadaire, lorsque je fus averti que l'armée faisait halte. Il était minuit. La prudence n'avait pas permis de s'engager, au milieu de l'obscurité, dans un passage difficile qu'il fallait franchir; on avait décidé de s'arrêter deux heures pour attendre le lever de la lune. On fit coucher les chameaux sans les décharger. Quant à moi, je fis coucher aussi le mien, passai sa bride autour de mon bras, et m'étendis par terre, bien résolu de mettre à profit le court intervalle de temps qui me restait pour dormir; et cette fois je ne fus pas trompé dans mon attente. Je dormais dans toute l'énergie du terme, lorsque le maudit petit tambour ayant donné le

signal, mon dromadaire, plus alerte que moi, se leva vivement, et je me trouvai moi-même machinalement sur mes pieds. Il était deux heures : on se remit en marche. La lune se montrait à l'extrémité de l'horizon ; sa lueur faible encore pouvait à peine éclairer nos pas sur un sol inégal et raboteux : sur quelques points de la vallée, on apercevait encore des doums et des acacias ; sur d'autres, le désert se montrait à nu, toujours s'abaissant vers le sud et conservant son élévation au nord et à l'est.

Le 27, au jour, nous nous aperçûmes, à notre grand regret, que des larrons avaient profité de notre sommeil pour nous dérober une partie de nos provisions de bouche. A onze heures, la vallée, plus étroite, était tapissée de doums et d'acacias : la vue de cette belle végétation fit naître l'allégresse dans toute l'armée, car elle annonçait la proximité du Nil. Des rochers disséminés décelaient encore la continuité du même sol primitif : sa surface était couverte de nombreux fragmens de schiste micacé dur, de quartz hyalin amorphe, contenant des lames de mica. Cette dernière substance se laissait voir ici avec une telle profusion, que les mineurs turcs commencèrent à douter que

cet argent-là dût jamais, comme ils l'avaient si judicieusement pensé d'abord, venir à maturité.

La marche, depuis les sources, avait duré quatorze heures. Enfin, harassés de fatigue, nous arrivâmes au Nil, qui a repris son cours nord et sud, et étale de nouveau toute sa splendeur. Ici il fait un coude de quatre lieues dans l'est. Comme les autres, en m'y désaltérant, je lui adressai mes hommages. En un clin d'œil la rive fut couverte de soldats; tous voulaient boire de l'eau du fleuve, ou s'y plonger; les Arabes y entraient tout habillés. On eût dit que l'armée retrouvait là une nouvelle existence: c'est à ce fleuve, en effet, que semble attachée la vie de tout ce qui végète ou respire dans ces contrées; l'Égyptien qui s'éloigne de ses ondes créatrices paraît avoir perdu la plus essentielle des parties vitales qui l'animent.

Le lieu où campait l'armée se nomme el-Baqeyr: il appartient à la province de Robotât. Les terres cultivées qui bordent le fleuve ne s'étendent qu'à environ cent pas, et elles sont ombragées par des doums et des acacias.

Le 28 février, au matin, Ismâyl pacha arriva avec deux cents hommes: le reste de l'armée

et l'artillerie étaient au désert. Le 1.^{er} mars, un courrier venant de Barbar apporta la nouvelle que deux mille Chaykyés, s'étant réunis aux troupes de Chendy, marchaient sur Barbar. Divan Effendy s'y trouvait avec quelques troupes d'Abâbdehs, et pouvait être sacrifié. Nous n'étions qu'à deux jours de Barbar; mais le pacha ne voulut plus avancer sans son artillerie. Il donna des ordres pour que l'armée se tint sur la défensive : des cartouches me furent délivrées pour moi et ma suite, comme aux militaires; de voyageurs nous devînmes soldats. La nuit vint, et le pacha reconnut qu'il avait commis une imprudence en laissant derrière lui les canons, dont on n'avait point de nouvelles. C'est le manque de transports qui l'avait contraint à diviser ainsi son armée, la voie du Nil lui ayant été interdite par la cataracte. Les chameaux qui avaient conduit le bagage des troupes d'A'bdin bey retournèrent pour chercher ceux du pacha. Enfin le 2 mars, dans la matinée, un coup de canon annonça l'arrivée de l'artillerie. A l'instant, les préparatifs du départ furent ordonnés.

Les deux jours que nous passâmes ici me permirent de faire, avec M. Letorzec, quelques

observations astronomiques, au moyen desquelles nous conclûmes la hauteur de la vallée d'Argou à $18^{\circ} 44' 5''$ de latitude nord. Les troupes, rassurées à la vue des canons, ne demandaient plus qu'à se mesurer avec l'ennemi qui s'avancait; tous se faisaient une fête de tuer, couper des oreilles, piller, brûler, violer, comme ils l'avaient fait chez les Chaykyés. A quatre heures du soir, on se mit en marche. Le pays où l'on entrait est pauvre : des doums et des acacias y sont épars. Les deux rives du Nil sont sans culture; le désert y arrive en plaines étendues : le chemin revient près du Nil, après s'en être écarté un moment. Le 3, à trois heures du matin, on fit reposer les chameaux pendant deux heures. Le jour vint nous faire découvrir la province de Barbar : nous y entrâmes à six heures. L'aspect de cette contrée est plus satisfaisant que celui des landes stériles que nous venions de parcourir. Au sud d'un petit village, on voit plusieurs îles où la végétation n'est pas sans vigueur : ici encore des rochers obstruent la route, envahissent le lit du fleuve et y forment une cataracte. Ils sont de nature amphibolique et feldspathique. Cette traînée de rochers noirâtres, qui horizontalement traverse le

fleuve, et semble placée là pour lui opposer une barrière, s'élevait à 7 ou 8 mètres au-dessus des basses eaux. Il reste sur la partie orientale une issue étroite, par laquelle deux barques seulement pourraient passer de front. L'armée campa à sept heures un quart à el-Bète el-Faket-Isak, au milieu des doums et des herbages. Nous avons marché treize heures.

Un second courrier vint démentir la nouvelle qu'avait apportée le premier : Divan Effendy écrivait que tout était tranquille dans la province de Barbar. Je sus depuis que cette nouvelle alarmante n'avait été qu'une ruse d'Is-mâyl, pour encourager ses troupes par l'espoir de se battre bientôt. Nous passâmes ici la journée et une partie de la nuit. Le 4, l'armée partit à une heure du matin, et cotoya le Nil à un quart de lieue environ : des feux allumés de distance en distance traçaient la route, et nous servaient à déterminer sur la boussole les directions qu'elle suivait. Beaucoup de chameaux, succombant à la fatigue, s'abattaient; l'ordre était donné de les égorger pour en manger la viande. L'un des miens, couché par terre, ne pouvait plus se relever : il portait du dourah, et j'étais résigné à faire le sacrifice de sa charge,

mais j'aurais voulu conserver l'animal : on lui administra le dernier stimulant, qui consistait à le brûler par derrière avec une torche allumée; ce moyen violent produisit son effet : la pauvre bête se releva, courut, mais ce fut pour aller tomber un peu plus loin; il fallut bien l'abandonner. Mes autres chameaux n'étaient guère moins accablés de lassitude : nous fûmes ce jour-là contraints de rester en arrière, et de marcher de compagnie avec les traîneurs. Les doums abondent sur cette partie de route. Au jour, l'armée se retrouva près du Nil, que l'on continua à longer de très-près. Le sol était formé de schistes feuilletés verdâtre et bleuâtre. Je trouvais bientôt beaucoup de coquilles bivalves, parfaitement semblables aux huitres de mer; j'en avais déjà rencontré la veille quelques fragmens. J'aurai occasion de parler ailleurs de cette coquille extraordinaire.

A huit heures, le Nil faisait un petit coude dans l'est; nous nous en écartâmes un moment pour entrer sur de vastes plaines de nature en partie sablonneuse et en partie argilacée, où croissent beaucoup d'arbrisseaux, d'acacias et d'herbages épars. Ici finit le sol primitif et commence le grès, qui constitue celui de la plaine;

les deux rives du Nil sont en général incultes. Trompés par l'effet des mirages, nous croyions toujours voir ce fleuve tout près en face de nous. Nous nous trouvâmes en réalité sur ses bords, à onze heures : là sont éparses un petit nombre de cabanes en terre, dont l'ensemble prend le nom d'Ouaoussy; sur l'autre rive est bâti le village A'béydyeh, qui paraît être environné de cultures assez étendues.

Nous nous arrêtâmes une heure pour faire reposer et manger nos chameaux. A deux heures et demie, nous laissâmes à droite, dans une espèce de vallon bordé de montagnes de grès, le village d'An-Nakharah, dont les champs avaient une belle apparence. Nous rejoignîmes l'armée à trois heures et demie : elle était campée près du Nil, au bas d'une montagne qui, sur ce point, s'avance à deux cents pas du fleuve. Nous avons marché douze heures.

Le 5, on partit à quatre heures du matin, en longeant la lisière des terres cultivées et celle du désert : il s'étend ici dans l'ouest en vastes plaines sablonneuses et argileuses, qui paraissent être fréquemment arrosées par les pluies; il y végète quelques arbrisseaux. A trois quarts de lieue, nous traversâmes un grand village dont

les maisons en terre sont petites, carrées, et toutes isolées les unes des autres. A égale distance de là, nous vîmes celui de la Tounice, pareil au précédent, et, à une demi-lieue plus loin, Deqquet-Ouâd-Djoudallah, bourgade assez grande. Nous marchions à un quart de lieue du Nil. A sept heures, on traversa un petit bois d'acacias, peuplé d'une multitude de petits oiseaux rougeâtres et d'un beau vert. On s'approchait d'un des chefs-lieux du Barbar : le prince, pour en imposer aux habitans, en étalant toute la grandeur et la magnificence de son armée, voulut se présenter à leurs yeux en ordre de bataille. La cavalerie et l'artillerie précédaient : les chefs, couverts de vêtemens où l'or resplendissait, faisaient caracolier leurs chevaux et couraient en avant : venaient ensuite les Osmanlis, les Bédouins, les Mohgrebins, les Abâbdehs, les chameaux et les ânes. La bigarrure des costumes et des harnachemens, ces soldats chargés d'armes différentes, embarrassés de petits violons, du sac à tabac, d'une longue pipe qu'ils soignent autant que leur fusil ; le clinquant de leurs habits et leurs sabres étincelans, qui éblouissaient en réfléchissant les rayons du soleil ; tout cela produisait un effet non moins

bizarre que pittoresque. Cependant, cette armée dont l'aspect eût fait rire quiconque connaît la tenue des troupes européennes, plongea les habitans de Barbar dans l'étonnement et l'admiration. Le mélik Nâser-A'dyn, les cheykhs, les faqyrs et les principales autorités vinrent à la rencontre d'Ismâyl pacha, le féliciter de ses succès sur les Chaykyés, et se soumettre au joug de celui qu'ils appelaient leur libérateur.

Après cinq heures de marche, on arriva à Qoubouchi, grand village sur la plaine déserte, à un quart de lieue du fleuve, près duquel le camp fut établi : en face était el-Mekheyr, chef-lieu de la province, et où réside le mélik Nâser-A'dyn, gouverneur du pays. Pour que l'armée pût continuer sa route, il fallait se procurer ici un grand nombre de chameaux de transport, ce qui devait nécessiter des expéditions chez les Arabes des déserts d'alentour. La prise de possession de la province et l'organisation à y établir, les relations à ouvrir avec la province de Chendy, tout obligeait l'armée de faire ici un long séjour; et cette circonstance semblait m'être peu favorable, puisque ce pays avait déjà été observé par un voyageur, et ce voyageur était Burckhardt. Je ne saurais citer le nom de ce savant sans lui offrir

II.



7

le faible hommage de ma reconnaissance; ce fut à lui que je dus des conseils et des instructions qui me guidèrent sur la Mer-Rouge, dans mes premiers voyages en Égypte. Les sciences, par la mort de cet homme estimable, ont perdu un sectateur aussi zélé que profondément instruit.

CHAPITRE XXVIII.

Visite à Ismâyl pacha. — Village d'el-Mekheyr. — Visite au mélik Nâser-A'dyn. — Observations astronomiques. — Barbar; productions du pays. — Observations barométriques; époque des pluies; peuple, caractère, usages, costume. — Rapport de divers usages avec ceux des anciens. — Lois. — Occupations des habitans; commerce, communications.

LE 6, j'allai faire visite à Ismâyl pacha avec mon interprète turc. Dès l'abord, le prince m'adressa la parole en italien : ayant bientôt épuisé le peu qu'il savait de cette langue, il me parla arabe. Sur ces entrefaites, son interprète qu'il avait mandé arriva, et on fit signe au mien de se retirer. Il fallait dès-lors que mes expressions fussent transmises par la voix du principal moteur de toutes les intrigues ourdies contre moi : qu'on juge s'il m'était facile de parvenir à mériter

les bonnes grâces du prince. La conversation roula sur le pays, sur la tenue des troupes qu'il commandait; je m'extasiai, à son exemple, sur le spectacle magnifique et imposant qu'elles avaient donné la veille : j'aurais voulu ajouter que jamais les théâtres de France ou de l'Italie ne m'avaient offert une scène plus variée et plus divertissante; mais je me retins. A midi, heure de la prière chez les Turcs, je me retirai dans ma tente. Il n'y avait rien sur cette plage qui pût attirer mon attention : le grand village de Qoubouchi était désert, et habité seulement par quelques faqyrs [écrivains].

Le 7 mars, je traversai le Nil avec mon interprète pour explorer la rive opposée, voir les grands villages que l'on disait y être, étudier les naturels qui les habitent et dont je n'avais encore vu que quelques individus. Je voulais aussi aller chez le mélik* Nâser-A'dyn. La barque avec laquelle je fis ce trajet était des plus curieuses par sa simplicité : c'était une espèce de coffre carré long; le fond était composé de trois épaisseurs d'écorce de palmier, dont on avait en partie retiré les filamens, pour la rendre moins

* Dans le Dongolah jusqu'à Barbar, on dit plus généralement el-Malek et Melek.

spongieuse; les côtés et les deux bouts étaient formés de planches : dans toute cette construction il n'entrait ni clous ni chevilles ; toutes les pièces en étaient réunies à l'aide de liens de peau. Elle contenait six personnes; deux hommes avec de petites rames en forme de spatules luttaient à force de bras contre le courant que nous voulions franchir; les rameurs n'avaient pas de points d'appui sur le plat-bord de leur frêle embarcation, et par conséquent fatiguaient beaucoup. Nous nous dirigeâmes, après avoir débarqué, vers le grand village d'el - Mekheyr, situé au nord, à trois cents pas du fleuve; il occupe nord et sud une étendue d'un quart de lieue. Les maisons sont sur trois lignes, séparées par deux larges rues; elles sont en terre crue, et n'ont en général qu'un rez-de-chaussée; quelques-unes seulement, en partie isolées les unes des autres, et éparses sans ordre et sans alignement, ont trois ou quatre pièces et sont surmontées le plus souvent de terrasses avec des conduits pour l'écoulement des pluies; une cour, enceinte de murs, est destinée aux animaux domestiques, et il y a des espèces de petites étables où on les met la nuit à couvert. Une ou deux pièces obscures servent de magasins pour les provisions,

les vases à boire et autres ustensiles. Le luxe de la chambre à coucher consiste dans le lit conjugal : il est très-élevé et entouré de nattes de paille, quelquefois très-fines et de diverses couleurs. Une pièce est consacrée aux travaux du ménage ; elle n'est souvent qu'à moitié couverte : c'est là que sont les pierres pour triturer les grains ; le feu se fait contre une muraille ; enfin c'est la cuisine proprement dite. Un grand nombre de maisons ont des portes faites de pièces de bois assemblées avec des lanières et dans lesquelles il n'entre aucune espèce de ferrure ; la serrure elle-même est en bois et fixée de la même manière. Le mécanisme de ces serrures est dans le genre de celles d'Égypte : seulement, au lieu de pointes qui ferment le pêne, ce sont des pénes plus petits qui retiennent le gros. Le fer étant cher et rare dans le pays, l'industrie des habitans sait ainsi aviser aux moyens de se passer de ce métal.

Je rencontrai un médecin piémontais d'Ismâyl pacha, et nous allâmes ensemble faire visite au mélik Nâser-A'dyn : sa maison ne diffère des autres que par la grandeur ; de vastes cours la précèdent. Nous trouvâmes le mélik couché sur son lit, souffrant des suites de quelques bles-

sures qu'il avait reçues, nous dit-il, dans les guerres contre le mélik Chaouss Chaykyé. On nous présenta des sièges; c'étaient de petits tabourets de neuf pouces de haut, semblables à un que je trouvai dans les hypogées de Thèbes (*voy.* vol. 2, pl. LVII, fig. 2). La vue de ces meubles, d'un usage très-peu répandu parmi les Musulmans, excita ma surprise: on sait qu'ils ont coutume de s'asseoir à terre en croisant les jambes; il en est même qui, si on leur présente une de nos chaises, s'y placent dans la même position*. Plusieurs personnes étaient assises comme nous: on servit le café, la pipe et des fritures de pâte; le mélik termina par nous demander des remèdes. Tout ce que je pus voir de lui, ce fut une figure altérée par la souffrance. Son lit était un engareb comme ceux des Barâbrahs (*voy.* vol 1, pl. LVII, fig. 3): celui-ci, en bois dur, dont les pieds, faits au tour, ne manquaient pas d'élégance, était incrusté de quadrilles en nacre de perle; des nattes de paille très-fine ornées de dessins, des tapis de laine d'Alep et une douzaine de fusils, la plupart

* Les beys et autres grands chez les Turcs savent apprécier la commodité d'un siège, et parfois en font usage: ils le transportent dans la campagne pour s'y asseoir comme nous.

à mèche, formaient tout le décor de l'appartement. Cinq méliks ou cheykh des environs entrèrent sur ces entrefaites. Je fus surpris du beau caractère de leurs figures et de la hauteur gigantesque de leur taille, dont la disproportion avec celle de leurs gens qu'ils avaient laissés à la porte, était vraiment remarquable. Je réfléchis en ce moment que la vue de ces hommes devait m'expliquer la coutume qu'avaient adoptée les anciens sculpteurs égyptiens, de donner des formes colossales aux héros qu'ils représentaient (*voy.* vol. II, pl. LXXIII, fig. 1). C'est, en effet, un préjugé qui, dans ces contrées, subsiste encore aujourd'hui, qu'un petit corps ne saurait loger tout ce qu'un grand peut contenir; que l'esprit, les talens, la force, le courage, la pénétration, toutes les qualités physiques et morales, en un mot, doivent se trouver, chez les hommes, dans une proportion relative à leur stature.

Le vêtement de ces chefs consistait, pour les uns, en une seule chemise de toile très-blanche; pour les autres, en une pièce de toile de la même espèce, liée par un bout à la ceinture, et dont le reste était drapé sur le corps: les uns portaient les cheveux courts et bouclés; les autres les avaient tressés et bien graissés de

beurre. Le mélik paraissait avoir plus besoin de dormir que de parler; nous le quittâmes, et nous revînmes le soir au camp.

Ici, mon sextant ne nous permettait plus de déterminer les latitudes par les hauteurs méridiennes du soleil, cet astre étant alors trop élevé pour les latitudes où nous avancions; et ces observations si simples devinrent souvent, par la suite, plus difficiles à faire que celles des distances qui fixaient nos longitudes, parce que nous devions avoir recours aux planètes et aux étoiles. Rarement nous pûmes avoir des hauteurs méridiennes par la lune, également trop élevée. Tant que nous eûmes syrius, l'observation n'était qu'un jeu; car le point éclatant, réfléchi de cet astre dans l'horizon artificiel, nous donnait des séries de latitude qui ne différaient que dans les secondes.

Les négociations furent ouvertes avec le Chendy; des Abâbdehs furent envoyés en ambassade chez les Arabes nomades, à l'est et à l'ouest du fleuve, pour les engager à venir faire leur soumission au prince et à payer leur tribut. Toutes ces affaires devaient être fort longues. Je proposai à A'bdin bey d'aller faire une excursion à l'est du fleuve, chez les Arabes Bicha-

ryyys ; mais le moment n'était pas favorable : ces peuples n'étaient pas encore soumis ; il me fit entrevoir des dangers qui me retinrent.

Je trouvai , dans le village de Qoubouchi , des faqyrs qui me procurèrent divers renseignemens sur le pays et les environs. Ils me parurent écrire correctement l'arabe , un entre autres , à qui je fis copier tous les noms des lieux de la province et de celle de Chendy , qu'il avait souvent parcourue et connaissait fort bien. C'est une précaution que je ne négligeais jamais de prendre dans tous les lieux où je trouvais des hommes capables de me rendre ce service. Il n'y a point d'autre moyen d'obtenir l'orthographe exacte des noms propres ; car il est impossible à un Européen de figurer avec quelque précision cette orthographe , en se conformant à la prononciation des Arabes : de là , cette perpétuelle altération des noms , et cette variété infinie dans la manière de les écrire , qui existent dans les ouvrages des voyageurs. Rien n'attirant ma curiosité sur le côté du fleuve où l'armée campait , je répétai plusieurs fois mes excursions à el-Mekheyr. Je vais faire connaître tout ce qu'il m'a été possible de recueillir concernant le pays et ses habitans. De même que le nom de Chaykyé ,

celui de Barbar, qu'on prononce aussi Berber, est un nom générique. La majeure partie de la province est en plaines, dont les deux tiers environ sont des champs de dourah : cette graine se sème au corbaïeram ; il ne s'en fait qu'une récolte par an. On y cultive aussi du coton, un peu de froment, de l'orge, du dockon, des pois ou om moss de diverses espèces, dont une est bien supérieure en qualité à celles que j'avais connues jusqu'alors. On n'y fait point d'huile ; le beurre la remplace dans tous ses usages, et l'on en brûle dans les lampes pour s'éclairer la nuit. Depuis cinq ans, la haute inondation du Nil avait privé le pays d'avoir des pastèques. Cette province manque de bois : l'arbre le plus commun est l'acacia d'Égypte, dont les branches s'affaissent souvent sous le poids des nids d'oiseaux : il y croît, dans le nord, quelques palmiers doums et un petit nombre de dattiers d'un faible rapport ; cet arbre, si précieux pour l'Égypte et les contrées du sud, ne se montre plus dès qu'on a passé le pays nommé *Abou-Egli*, et le sycomore devient rare lorsque l'on a quitté le Barâbrah, frontière septentrionale du Barbar. Comme dans la haute Égypte, les vents du nord règnent dans le Barbar en mars

et en avril : durant quarante-sept jours que nous passâmes ici, ils soufflèrent trente-cinq jours dans cette direction. Dans ce même laps de temps, sous la tente, le thermomètre centigrade, exposé au courant d'air, à six heures du matin, est monté de 13° jusqu'à 32°; à une heure, il allait jusqu'à 46°; à cinq heures du soir, de 25° jusqu'à 42°. Les pluies, dit-on, durent ici trois mois; elles commencent au mois de ramadân. Cependant il est bon de remarquer qu'elles ne sont point continues; car autrement, la boue dont les villages sont bâtis, retournerait, en se délayant, à son premier état; ce sont de fortes pluies d'orage, assez fréquentes, mais passagères : elles contribuent à la fertilité du pays plus que les inondations du Nil, qui, vu l'élévation des terres, ne peut pas y porter au loin ses eaux fécondantes. Aussi les années de sécheresse sont-elles funestes au Barbar : cette année même, la rareté de la pluie y avait jeté la désolation. Les Arabes du désert à l'est et à l'ouest du fleuve, sous cette latitude, ensemencent avec les pluies. On pourrait supposer, avec quelque fondement, que l'absence du dattier est due à cette chute périodique de l'eau du ciel.

Toutes ces considérations m'engagent à re-

culer de beaucoup la limite des pluies vers le nord, et à la placer sous le 17° 30' de latitude septentrionale. Strabon, en disant que cette limite était déterminée par la position de Méroé, la fixait au 17.° degré : ce qui démontre combien cet écrivain judicieux était vrai dans son sentiment. A Taka, le mois de juin est ordinairement la saison pluvieuse. Au commencement de mai, l'Atbarah se grossit des pluies de l'Abysinie. Dans le désert, entre Barbar et Asouân, l'époque des pluies n'est pas fixée ; il en tombe, en tout temps, des averses que redoutent les caravanes, parce qu'elles avarient leurs marchandises.

Après la chute des pluies, les habitans du Barbar sont sujets à des fièvres qui sont peu dangereuses : l'air, en général, y paraît pur. Les animaux les plus communs sont le chameau, le bœuf à bosse. Les beaux chevaux dits de Dongolah se trouvent plutôt dans le Barbar et dans le pays des Chaykyés, qu'à Dongolah même : ils sont hauts de taille et peu alongés, d'une très-belle encolure, la tête bien musquée, généralement noirs, avec les quatre pieds blancs*.

* Les Turcs attachent beaucoup d'importance à la couleur des pieds d'un cheval. S'il a seulement du même côté un pied de

Les animaux qui habitent les déserts des environs sont l'onagre, le bœuf, le mouton sauvage; des autruches, des gazelles, dont une espèce plus grosse se nomme *ariale*; de gros serpens, des hérissons. Comme l'autruche, les onagres et les bœufs ou veaux sauvages, lorsqu'ils sont poursuivis, lancent avec force des pierres avec leurs pieds de derrière; le mouton se bat, dit-on, contre l'homme. Les habitans du Barbar, hommes et femmes, sont, en général, d'une taille élevée et assez bien faits, si ce n'est que leurs jambes sont trop minces. Les hommes portent communément les cheveux courts, frisés et formant une huppe sur le devant de la tête; les femmes et quelques hommes les tressent comme les Barâbrahs : je n'ai pas remarqué, dans les Barbars, cet air hautain, cet esprit sombre et méfiant, qui m'avaient paru caractériser les Chaykyés : à la vérité, nous venions en amis chez les premiers, tandis que c'était le fer et la flamme à la main qu'on avait pénétré chez les seconds; et cette circonstance avait dû produire, dans l'ame de ceux-ci, une irritation peu propre à les faire

devant et un de derrière blancs, il perd à leurs yeux beaucoup de son prix. Ils prétendent en ce cas que le cheval doit tomber facilement; que c'est un vice de nature qu'il tient de la fatalité.

paraître à nos yeux sous une face avantageuse. Quoi qu'il en soit, les habitans du Barbar ont une physionomie ouverte et franche ; ils ne sont ni timides, ni craintifs ; j'étais surpris de les voir communiquer familièrement avec les soldats turcs. Dans le Barâbrah et la haute Égypte, il n'est point d'Arabe qui ne tremble, point de femme qui ne se couvre la figure et ne fuie à toutes jambes, à la vue d'un Osmanli. Ici, au contraire, les Turcs allaient et venaient dans les maisons, et y étaient bien reçus. Une femme, accostée par un soldat, s'arrêtait sans crainte sur le chemin pour lui parler. Lorsque je me rendais à el-Mekheyr, sous prétexte d'acheter des provisions ou pour y boire du lait, j'entrais dans un bon nombre de maisons pour converser avec les habitans : tous m'accueillaient avec bienveillance ; il fallait s'asseoir et boire la méryse. Rarement j'y rencontrais des hommes : au reste, je ne les crois pas jaloux. Il m'arrivait souvent de me trouver au milieu de cinq ou six belles personnes dont aucun voile importun ne dérobaient les appas à mes regards. La nudité, à ce qu'il paraît, n'offense point ici la pudeur. Cependant, à ma première visite de ce genre, l'air empressé de ces dames, leurs manières libres,

me firent penser que le hasard m'avait conduit dans un lieu suspect, et la prudence me conseilla de fuir. Mais ensuite, recevant par-tout le même accueil, par-tout remarquant les belles d'el-Mekheyr parées, dans leur intérieur, des attraits tels quels que la nature leur a départis, je dus en conclure que c'était l'état des mœurs nationales. Ces mœurs sont-elles un indice d'innocence ou de dépravation? c'est ce que je ne saurais dire. Toujours offraient-elles à mes yeux un contraste bien frappant avec celles des femmes égyptiennes! Au reste, c'était pour la première fois que des Turcs apparaissaient dans le pays, et on ne les connaissait pas encore. Pour plus de commodité, j'avais endossé dans les premiers jours le costume de Bédouin; mais je m'empressai de le quitter, dès que j'eus appris que les gens de cette nation avaient déjà confirmé ici leur réputation bien méritée de pillards.

La nourriture des Barbars ne diffère point de celle des habitans du nord. L'aisance dont ils jouissent leur permet de manger plus souvent de la viande de boucherie, c'est-à-dire, de chameau, de bœuf, de mouton, quoiqu'elle soit chère : ils font un grand usage de lait aigri, de feuilles de pâte faites avec la farine de dourah mêlée par-

fois avec celle de dockon ; ils consomment beaucoup de méryse, boisson qu'ils nomment aussi *bouza*. Les hommes fument rarement du tabac, mais ils ont coutume d'en mâcher. Leur vêtement est une pièce de toile blanche drapée autour du corps à la manière des Chaykyés : quelques-uns, au lieu de cette draperie, portent une large chemise aussi de toile blanche. Je remarquai des cheykks qui, le matin et le soir, se couvraient d'une espèce d'écharpe ou châle, l'air étant alors vif et froid, et qui, sur le milieu du jour, pour se garantir de l'ardeur du soleil, se faisaient une espèce de chapeau de cette étoffe, dont un des bouts s'avancait au-dessus des yeux. Les méliks et un petit nombre de personnes âgées se couvrent seuls la tête ; les uns, en vertu de leur dignité, les autres, parce qu'ils sont chauves : mais on en voit peu de ces derniers ; car les Éthiopiens sont pourvus généralement de fortes chevelures. Les femmes, dans leur maison, n'ont qu'une toile d'une seule laize tournée autour de la ceinture, et dont les extrémités leur descendent un peu plus bas que le genou : pour sortir, elles se drapent le corps avec cette pièce de toile (*voy. pl. VI*). Des colliers et des bracelets en verroterie ou en ivoire, quelques

pièces de monnaie , telles que la piastre d'Espagne, sont tous les joyaux dont elles se parent. Les enfans des deux sexes en sont sur-tout couverts ; c'est un indice du plus ou moins d'aisance de leurs parens : ils ont, aïnsi que les hommes, de petits anneaux d'argent passés dans le haut de l'oreille. Les jeunes filles ont pour tout vêtement une trousse en lanières. Les sandales en cuir, de forme antique, sont la chaussure commune. Leurs armes sont la lance, le sabre droit des Abâbdehs, le bouclier ovale en peau de crocodile et d'hippopotame, et un petit nombre de fusils. Le titre de mélik est héréditaire et passe du père au fils ou au plus proche parent. Ces chefs prélèvent sur leurs sujets des impôts annuels qui s'élèvent à dix pour cent environ des revenus, et sont payés soit en argent, soit en bestiaux, chevaux, dromadaires, &c. La législation est peu compliquée chez ce peuple. Un homme vient-il à être tué, si ses parens parviennent à saisir le meurtrier, ils lui font subir tel genre de mort qu'il leur plaît ou le remettent en liberté. Si le coupable s'enfuit dans une province voisine, on n'a pas le droit de l'y poursuivre ouvertement ; mais un parent ou un ami du défunt se met en secret aux trousses du

fugitif, et guette le moment où il pourra le frapper à l'improviste.

Le Mahkameh est, comme au Caire, le lieu où les qâdys jugent tous les différens. Le vol et les simples délits sont imposés à des amendes; on ne frappe jamais les délinquans. Le mélik doit contraindre de se rendre au Mahkameh quiconque s'y refuserait.

Le divorce est une institution en vigueur chez les Barbars. Toutefois, si un homme, après avoir répudié sa femme et s'être marié avec une autre, s'en repent et témoigne le désir de reprendre sa première femme, il le peut, pourvu que celle-ci y consente; un délai de quelques jours est réservé pour procéder aux formalités du second divorce: mais durant cet intervalle, la coutume autorise l'épouse rentrée en faveur, à se choisir, par forme de représailles, un mari provisoire, avec lequel elle habite jusqu'au jour indiqué pour sa réunion avec celui qui l'avait délaissée. Il n'est point rare de voir des femmes, dans cette position, user, dans l'intérêt de leur sexe, de la prérogative que la loi leur accorde. Bien plus, si le mari par intérim paraît à une femme mériter la préférence sur l'homme dont elle a déjà éprouvé l'humeur

inconstante, libre à elle d'opter; et de deux compagnes, l'époux volage se trouve n'en avoir aucune.

L'occupation principale des femmes consiste à faire la farine pour le pain et la méryse. L'usage du moulin étant inconnu, c'est par un procédé long et pénible qu'elles parviennent à réduire le grain en farine. Dans les maisons aisées, des esclaves sont constamment occupées à ce travail. L'appareil, consiste en une pierre de nature quartzéuse, de forme rectangulaire, ayant 60 centimètres sur 30 de large, cintrée dans le sens de sa longueur; elle est fixée sur un socle en maçonnerie haut de 15 centimètres. La personne qui manipule se place devant cette pierre, à genoux, tenant à deux mains une forte molette aussi en pierre, qu'elle promène en écrasant le grain: un vase adapté au socle reçoit la farine (voy. les pl. I et V, vol 1). Dans les pays au-dessus de l'Égypte, on n'a plus l'usage des fours; on fait cuire la farine de dourah sur des docks* en terre, où la pâte est étendue en galettes plus ou moins plates.

La méryse est une espèce de bière qu'on

* Ustensile à-peu-près pareil aux galetières de la Bretagne. Leur pain ressemble aussi aux galettes du même pays.

obtient de la fermentation du dourah réduit en pâte. On passe la liqueur dans de petits paniers, et on la boit aussitôt. Cette boisson est épaisse, acide et ne se conserve pas : elle est nourrissante et émousse singulièrement l'appétit.

Pour faire le beurre, les femmes suspendent le vase, c'est-à-dire, la courge ou l'outre qui contient le lait, et le secouent jusqu'à confection : la substance butireuse qu'elles obtiennent, reste toujours à l'état liquide ; elles la vendent à la mesure, qui est l'œuf d'autruche. Le savon étant rare et cher, on fait quelquefois usage des excréments secs des bestiaux pour décrasser le linge. Dans les provinces du Nord, et même en Égypte, des Arabes de connaissance qui se rencontrent, ont coutume de se frapper dans la main, en se donnant le bonjour et s'interrogeant mutuellement sur l'état de leur santé ; et cela à diverses reprises : les habitans du Barbar, plus laconiques dans leurs civilités, s'adressent l'un à l'autre, d'un seul coup, dix, vingt, cent fois le même compliment ; par exemple : *salamât a'charah*, *sabâh el-khayr a'charah* [soyez dix fois le bien venu, dix fois bonjour]. Quelques hommes font de la toile avec leur coton, et soignent par eux-mêmes

leurs champs : mais ceux qui jouissent de quelque aisance, emploient des esclaves des deux sexes pour ces derniers travaux, et se livrent entièrement au commerce. La province de Barbar est constamment fréquentée par les caravanes : ce concours d'étrangers, en donnant aux productions industrielles et agricoles du pays un accroissement de valeur, inspire à ses habitans le goût des spéculations mercantiles. Aussi les trouve-t-on rarement chez eux : ils font de fréquens voyages en Égypte, et y portent toutes les marchandises qu'ils reçoivent des caravanes, en échange de leurs toiles et des diverses productions du territoire, parmi lesquelles le dourah occupe le premier rang. Cette activité commerciale donne au pays un air d'aisance ; on y compte même beaucoup de familles riches. Les monnaies qui y ont cours sont les doublons d'Espagne, les sequins de Venise et de Hollande ; mais, avant de recevoir ces pièces, ils s'assurent qu'elles sont de bon aloi en les faisant rougir au feu, et les frottant ensuite avec de la cendre : si l'incandescence n'a point altéré la couleur de l'or, ils le jugent suffisamment fin. Les piastres d'argent d'Espagne, sur-tout celles de Charles IV, y sont préférées :

mais celles où le nom du prince est écrit Charles III, par quatre I^o, et qu'ils nomment *réal France abou-arba* [pièces de France du père III], obtiennent sur les autres un surcroît de valeur qui va à 2 francs et plus. Cette prédilection, dont j'ignore le motif, les porte toujours à jeter là le premier coup-d'œil, lorsqu'on leur présente une de ces pièces. Pour les articles qui se vendent au nombre, comme les dattes, ils sont dans l'usage d'en établir le prix sur le quart de ce qu'ils doivent livrer : ainsi, par exemple, s'ils font marché à raison d'une piastre turque pour vingt dattes, il est entendu que c'est de quatre fois vingt dattes qu'ils veulent parler. Ils comptent par once d'or. La mesure pour les terres est nommée *el-ô'ud*, et correspond à 2 mètres 10 centimètres. La mesure de capacité dans le commerce est le *bourme*, vase en terre qui correspond au 10.^{me} ou 12.^{me} de l'ardeb du Caire, ou à quinze litres environ ; mais ces mesures ne sont jamais très-précises. A el-Mekheyr, il se tenait ordinairement des marchés, que l'on disait être bien approvisionnés ; mais depuis l'arrivée des troupes, les habitans des environs avaient cessé d'y rien conduire, dans la crainte d'attirer l'attention sur

l'étendue de leurs ressources. La plupart d'entre eux avaient laissé leurs femmes et leurs enfans dans les villages, et s'étaient retirés dans le désert avec les Arabes, emmenant chevaux, chameaux et ce qu'ils avaient de plus précieux.

Les Arabes nomades qui habitent les déserts situés à l'orient et à l'occident du fleuve, concourent au commerce des Barbars. Un grand nombre d'entre eux, nommés *el-Hassanyehs*, occupent la partie nommée *el-Guelif*, à trois journées à l'occident : les pluies et les sources y sont assez abondantes. Il y croît des acacias et des herbages en quantité suffisante pour permettre à ces Arabes d'élever des chameaux, des chevaux et des moutons, qu'ils viennent vendre ou échanger pour du dourah, des toiles ou des piastres d'Espagne, dans les provinces de Berber et de Chaykyé ; ils y apportent aussi du beurre. Les Kababychs, tribu assez considérable, habitent dans les vallons, à trois journées au sud de Korti ; ils élèvent, comme les autres, des bestiaux, et sèment du dourah lors des pluies. A l'orient du fleuve, habitent les Arabes Bicharyyys et Hallenqahs. Ces derniers, les plus rapprochés de l'Abyssinie, volent et pillent les tribus voisines, et se retirent dans

les environs de Taka, aux monts Fassala et Attuesse, où ils se casent dans des excavations souterraines creusées probablement par les anciens : ces retraites sûres les mettent à l'abri de toute vengeance de la part de ceux qu'ils ont dépouillés. Les Bichâryyns approchent jusqu'à une journée de Barbar. Ces endroits les plus voisins sont nommés *el-Bak* et *Adouga*. Il y a des années où les pluies sont si abondantes dans ces déserts, qu'on y recueille assez de dourah pour aller en vendre même à Barbar; mais dans celles où les pluies manquent, les Arabes sont obligés de s'en procurer à Barbar, par voie d'échange. Les dromadaires des Bichâryyns sont la race la plus estimée. La communication de Barbar avec l'Égypte se fait par deux routes : la plus fréquentée depuis long-temps est celle du désert, que prirent les voyageurs Bruce et Burckhardt; la seconde est moins suivie; parce qu'il faut traverser la province de Robâtat, dont les habitans, à l'instar des Chaykyés, pillent et maltraitent les caravanes. Elle serait, sans cela, la plus commode; car on cotoie long-temps le Nil, jusqu'à à Abou-Hammed, point où le fleuve tourne dans le sud-ouest. Là on prend le désert jusqu'à Sebou en

Nubie. La communication directe pour les provinces de Chaykyé et de Dongolah est par la vallée d'Argou, que nous avons suivie. Pour aller à Saouâkin, où passent les caravanes du Soudan qui vont à la Mecque, on traverse la partie septentrionale du désert, habitée par les Bichâryyys.

CHAPITRE XXIX.

Soumission de Nimir; sa présentation à Ismâyl. — Excursion chez les Arabes. — Départ d'A'bdyn bey. — Conjectures sur des monumens dits *tarâbyls*. — Entretien avec Ismâyl. — Départ pour Chendy; passage du fleuve. — Recherches des ruines de Méroé. — Passage du mélik Nimir. — Autre rapport sur les tarâbyls. — Marche de Nimir. — Surprise à la vue des tarâbyls ou pyramides; aspect de ces monumens. — Autre groupe de pyramides; emplacement d'une ville antique. — Position astronomique.

LE 12, un fils de Nembr ou Nimir, roi de Chendy, apporta à Ismâyl la nouvelle que cette province avait fait sa soumission. Le pacha, de son côté, envoya Divan Effendy près de ce monarque, pour l'engager à venir lui-même. Nimir y consentit, et arriva au camp turc le 22. Ce prince était dans une espèce de palanquin

porté par deux chameaux. Son costume, d'une élégante simplicité, consistait en deux larges chemises ou robes très-fines ; celle de dessous était blanche , et celle de dessus d'une riche étoffe de l'Inde, chinée : une espèce de manteau royal lui couvrait les épaules ; il était coiffé d'un bonnet piqué, d'une étoffe semblable à celle de sa robe, et qui formait deux pointes relevées au-dessus des épaules. Sa garde était composée de cinquante hommes armés de lances, de boucliers et de sabres, dont quelques-uns étaient garnis en argent ; devant lui marchaient deux hommes avec des lances, et deux autres portant de longues cannes à grosses pommes d'argent. Après s'être prosterné plusieurs fois avec humilité et d'un air triste, le malheureux roi, sur l'invitation qu'il en reçut, s'assit à terre sur un tapis en face d'Ismâyl. Il prit la main de celui-ci, la baisa dessus et dessous, et se la porta à la tête en signe de soumission. Le pacha lui donna à entendre que sa visite était un peu tardive ; Nimir lui répondit humblement qu'il était son serviteur. On ne lui présenta ni pipe, ni café. Au bout de dix minutes d'entretien, ou plutôt de silence, il sortit : le trouble de son ame était empreint sur sa figure. Certes, il en coûte de

faire l'abandon de ses états, et de le faire d'une manière si humiliante : je fus néanmoins surpris du peu d'égards qu'on lui avait témoigné. Il se rendit chez le kazanader : là il reçut la pipe et le café. Après être demeuré long-temps réveur, il fit conduire en présent au pacha deux superbes chevaux abyssins. Le lendemain, le pacha parut lui porter plus d'attention : il lui envoya un cheval richement harnaché, un vêtement pour lui, une tente verte, et chaque jour ensuite il lui faisait porter des plats de sa table.

Les cheykhis des Arabes Kababychs, Hassanyehs, Bicharyyns, étaient bien venus se soumettre, mais une fois rentrés dans leurs déserts, ils avaient sans doute oublié qu'ils devaient payer un tribut en chameaux, car ce tribut n'arrivait point. Le pacha envoya trois cents cavaliers bédouins chez les Arabes Hassanyehs : cette troupe ayant pénétré dans le désert à la hauteur de Nouri, province de Chaykyé, arriva deux jours après à l'entrée de la vallée où habitent ces Arabes. Pris ainsi à l'improviste, ceux-ci abandonnèrent tentes, bestiaux, chameaux, et se sauvèrent sur les montagnes, d'où ils cherchèrent à se défendre en lançant des pierres ; mais, convaincus de l'inuti-

lité de leurs efforts, ils s'enfuirent. Les cavaliers bédouins s'emparèrent de tout ce qui leur tomba sous la main : mais, n'ayant pas de cordes pour attacher les chameaux et les chevaux, il s'échappa un bon nombre de ces bêtes, aussi sauvages que leurs maîtres. Enfin, le détachement revint le 30, conduisant au pacha quatre cents chameaux et vingt chevaux, sans compter ceux que les Bédouins s'étaient appropriés. Les Bicharyyys qui avoisinent Barbar éprouvèrent le même traitement.

On fut informé alors qu'il venait d'Égypte un renfort de huit cents hommes. Ce fut pour moi une nouvelle bien fâcheuse; car elle permit à A'bdin bey de prendre congé du pacha, pour retourner avec ses quatre cents hommes dans la province de Dongolah, dont il était nommé gouverneur. Jusqu'au moment de son départ, il ne cessa de me prodiguer des marques de bienveillance et d'amitié. Il nous quitta le 5 avril, emportant les regrets de toute l'armée, et même ceux des gens du pays, à qui ses bons procédés l'avaient déjà fait connaître. Quatre cents familles, que les brigandages des Chaykyés avaient contraints de s'exiler du Dongolah, demandèrent à y rentrer, et elles suivirent leur sage gouverneur.

Le 14 et le 17, les Bédouins et les Mohgrebins arrivèrent avec le reste de l'artillerie, qui était restée en arrière dans la province de Chaykyé, faute de transports. Ces troupes, la plupart d'infanterie, avaient eu beaucoup à souffrir durant une route de dix-huit jours, par des chaleurs constantes de 40 à 48° centigrades. Les vivres avaient manqué. Ces hommes s'étaient vus réduits à se nourrir des fruits du palmier doum : aussi étaient-ils tous en très-mauvais état; un grand nombre d'entre eux avaient la dysenterie.

Ce n'était pas sans un vif sentiment de regret et d'impatience que je me voyais astreint à une inaction presque complète. Confiné entre le fleuve et le désert, où toute excursion était impossible, je ne pouvais me livrer à aucune espèce de recherches; tout ce qu'il m'avait été possible de faire était terminé. Ainsi, la position géographique de Qoubouchi, déjà fixée par Bruce, l'avait encore été par nous; neuf calculs de distances et autant de hauteurs méridiennes de sirius, nous avaient fait conclure sa latitude à 17° 56' 48", et sa longitude, au bord du fleuve, à 31° 43'. Mon anxiété croissait encore, quand je pensais que peut-être l'armée ne séjournerait pas à Chendy; divers habitans m'avaient parlé d'un grand

nombre de monumens antiques, nommés *tarâ-byls*, qui existaient sur son territoire; et c'était dans cette province que le célèbre d'Anville avait fixé la position de Méroé. A'bdin bey avait déjà parlé au pacha pour qu'il me laissât aller en avant; mais cette demande avait été rejetée. Le hasard, compagnon inséparable des voyageurs, vint inopinément m'arracher à ma perplexité en levant tous les obstacles.

Le 19 avril, étant chez le pacha, la conversation roula sur les mines d'or que nous devions trouver. Soit politique ou non, il paraissait me voir avec plaisir. Je l'amusai un moment avec une boussole à méridien; il me montra ensuite un gros diamant que son père, me dit-il, lui avait envoyé, et me demanda dans quel pays se trouvaient les pierres précieuses de ce genre. Cette question ranima mes espérances. Je m'appliquai à y répondre de mon mieux; et j'insistai principalement sur ce qu'on avait observé que les lieux qui jusqu'à ce jour ont été connus pour receler le vrai diamant, étaient placés à-peu-près tous sous le dix-huitième degré de latitude. Le prince s'empressa de me demander à quelle latitude nous nous trouvions. A celle-là même, lui répondis-je. Cependant, j'ajoutai que le sol que

nous avions parcouru jusqu'ici était peu analogue à celui où se forme cette matière brillante; qu'il pouvait, à la vérité, changer de nature à proportion que l'on irait en avant; mais que pour se livrer à des recherches fructueuses, il ne suffisait pas de jeter un coup-d'œil en passant sur le terrain qui borde les routes; qu'il faudrait au contraire avoir la faculté d'explorer le pays sur différens points de l'est à l'ouest. Je conclus en lui disant que le desir que j'avais témoigné de faire un séjour un peu prolongé sur le territoire de Chendy, m'avait été suggéré autant dans son propre intérêt que dans le mien, puisqu'en allant à la découverte des monumens antiques, il me serait facile d'étudier la nature du sol et de reconnaître les lieux où l'on aurait quelque espoir de recueillir soit des diamans, soit des métaux précieux. Je voyais le visage du pacha s'épanouir : jusque-là il n'avait rêvé qu'or; les diamans allaient désormais chatouiller son imagination; je triomphais! Mais ma joie fut courte : le perfide médecin grec qui nous servait d'interprète dit au pacha quelques mots, et celui-ci changea tout-à-coup; la conviction l'avait évidemment abandonné. Je me levai, et demandai en arabe à Ismâyl la permission d'aller jusqu'à ma

tente, Je revins bientôt portant avec moi le traité de Louis Patrin. J'y lus au pacha, que soit au Brésil, soit dans l'Inde, les diamans s'étaient toujours trouvés à-peu-près à la même distance de l'équateur, c'est-à-dire, par le dix-huitième degré; et que, d'après cette considération, on pouvait, par analogie, conjecturer qu'il en existe dans les contrées de l'Afrique qui sont sous la même latitude. A l'aide de la carte de Bruce, je lui expliquai ce que c'était que des degrés, et je lui fis voir sur cette carte la position du lieu où nous nous trouvions. Il parut de nouveau satisfait, et dit en arabe ce que j'avais déjà prévu, que la saison des pluies allant bientôt arriver, l'armée ne s'arrêterait pas à Chendy. Mais quelle fut ma surprise, quel fut mon ravissement, lorsqu'il ajouta qu'il consentait à ce que je prisse le devant, et qu'il allait me donner quelques soldats pour m'escorter; que j'aurais ainsi le temps de m'assurer si la nature du sol de cette province offre quelque indice qu'il y existe des diamans; qu'au reste il verrait avec plaisir que je m'occupasse en même temps des travaux scientifiques qui m'intéressaient. Je priai le pacha de ne point se priver en ma faveur d'aucun de ses soldats. Ces hommes eussent été des témoins importuns qui

m'auraient embarrassé dans mes excursions ; car on se doute bien que la recherche des diamans , qu'Ismâyl avait tant à cœur , était celle qui occupait le moins mon esprit. Le prince jugea à propos que nous prissions des noms de Turcs , puisque nous devions passer pour tels. La chose me paraissant fort indifférente , je n'y fis point d'objection. En conséquence , dans la lettre qu'il me remit pour tous les chefs de villages jusqu'à Chendy , il nous donna , à moi , le nom de *Mourad Effendy* , et à M. Letorzec , celui d'*Abdalla el-Faqyr* , et ces noms nous restèrent dépuis. Lorsqu'en présence des naturels nous nous entretenions en français , cette langue était du turc pour eux : les jambes nues , la barbe longue , la tête rasée , la peau noircie par l'action du soleil , habillés en turc , dormant à terre sur un tapis et y mangeant comme eux , parlant un peu d'arabe , affectant de singer quelques-unes de leurs pieuses momeries , c'était bien assez pour paraître à leurs yeux de vrais Musulmans.

Ce fut le 21 seulement que je pus obtenir la lettre du pacha ; le lendemain matin à sept heures nous étions en route. Avec quel plaisir je m'avançais vers une contrée encore inconnue en partie ! Nous suivions le Nil à trois et quatre

cents pas, sur un sol uni et couvert de jeunes acacias, mais offrant peu de terres cultivées : dans toute l'étendue de la province, la rive orientale est la plus riche ; des arbres nous barraient souvent le passage. Au bout d'une heure de marche, nous étions à el-Sélectab, lieu composé de quelques habitations éparses ; puis, laissant derrière nous de vastes plaines qui s'étendent dans l'ouest, l'A'qabah Guinguir et quelques montagnes à deux heures du fleuve, nous atteignîmes el-Fadlâb, groupe de cabanes en paille et le dernier lieu habité de la province de Barbar. Bientôt on entre dans le Dâr Djâhl ou Iâle, petite province occupant les deux côtés du Nil, entre celles de Barbar et de Chendy, et qui dépend aujourd'hui de la dernière. A deux heures, cherchant à voir l'embouchure de l'Atbarah (Astaboras des anciens), dernière rivière dans le nord qui vient grossir le fleuve, nous fîmes un quart de lieue à l'est, et nous arrivâmes en face de la dernière île de Barbar, nommée *Oum Quediq*, située tout près et au-dessous du confluent de cette rivière avec le Nil. L'embouchure en est encombrée de sables ; elle est large de quatre à cinq cents pas environ. La moitié du fleuve, qui est étroit dans cette partie, fait la séparation de Dâr Barbar et

de Dâr Djâhl. Les habitans voisins des bords de l'Atbarah ne peuvent boire de ses eaux, qui sont stagnantes dans cette saison, pendant trois à quatre mois de l'année. Durant son débordement, qui commence au mois de ramadân, cette rivière charie beaucoup de bois, qui, avec celui qui vient du haut Nil, approvisionne les habitans de Barbar et de Robâtât. Nous vinmes à el-Masalamâb, premier village de Dâr Djâhl, après avoir marché huit heures et demie. Tout le jour il régna un fort vent du nord : il nous fit supporter facilement la chaleur, qui s'élevait à midi à 40°. Lorsque le cheykh du village eut pris connaissance de ma lettre, il donna ordre, sans que nous eussions rien demandé, qu'on plaçât dans notre tente des engarebs pour nous y reposer; et cet ordre fut exécuté sans délai : on nous apporta en même temps des vases pleins de lait, du pain de dourah et des fritures de pâte en abondance. En général, les Arabes sont hospitaliers : cependant je m'apercevais bien que toutes ces prévenances étaient dues à la proximité où nous nous trouvions encore de l'armée turque. J'aurais voulu traverser ici le fleuve, et en suivre la rive orientale; mais nous ne pouvions nous procurer une barque; on nous fit espérer qu'il y en aurait plus loin, dans le

voisinage d'Ad-Dâmer, gros village à la droite du Nil, où il se tient souvent des marchés de chameaux et d'esclaves.

Le 23, à six heures trois quarts, continuant à cotoyer le fleuve à peu de distance, nous traversâmes beaucoup de terrains qui seraient susceptibles d'un bon rapport, si l'insouciance des habitans ne s'y opposait pas. A onze heures, nous arrivâmes à une choune [magasin de provisions] qui se formait pour l'armée. Je fus agréablement surpris en y trouvant le bon Kafis Effendy, que j'avais connu dans le Dongolah : il voulut me retenir à dîner; mais je résistai à toutes ses instances. La barque qui devait nous passer était près de là, et mon impatience ne me permettait pas d'attendre davantage. Il me donna un autre guide, qui devait nous conduire jusqu'à Chendy. Nous traversâmes de beaux champs de coton dans l'ouest; sur la plaine déserte s'élevaient, à une grande distance, quelques montagnes éparses. Durant cette journée, nous trouvâmes le pays plus riche. Nous avons passé el-Hasabalâb Chio, An-Nâfa'ab, Ab-kourmout, Abou-Seleym, Kouboûchâb. La plupart de ces villages consistent en petites maisons carrées, éparses, et construites; les unes en branchés d'arbres et en paille,

les autres en terre. Je fus étonné de voir ces constructions si simples et peu abritées des pluies. Les habitans ont pourtant parfois l'attention d'incliner leurs toitures, pour l'écoulement des eaux. Ces cabanes sont ordinairement recouvertes à l'extérieur d'une couche épaisse de terre, qui, mélangée avec de la paille, acquiert une certaine consistance, mais qui n'est pas capable de résister long-temps aux injures de l'air. A trois heures, nous traversâmes quelques petits bois d'acacias ; dans tout le pays de Barbar nous n'en avons pas rencontré d'aussi touffus : non loin de là est Ez-Zehdâb, petit village construit en terre, à un demi-quart de lieue du fleuve, où nous fîmes halte, après avoir marché neuf heures trois quarts.

Le 24, à six heures et demie, nous fîmes un quart de lieue pour aller joindre la barque qui devait nous passer sur l'autre rive. En deux voyages, tous nos effets y furent transportés : mais la barque n'étant ni assez grande ni assez solide pour y faire entrer nos chameaux, il fallut les contraindre à traverser le fleuve à la nage, en les soutenant avec des cordes, dont l'une était attachée à la tête et l'autre passée sous le ventre ; travail long et pénible, qui ne nous prit pas moins

de quatre heures. Deux troncs d'arbres creusés et accouplés ensemble avec des liens, quelques solives assemblées de la même manière pour former les bords, telle était notre embarcation.

Mais quelle qu'elle fût, nous eûmes à en disputer chaudement l'usage. Une troupe de gens, à la vue du bateau, étaient accourus, et prétendaient s'y embarquer avant que nous eussions achevé notre passage. On en vint aux mains avec mes domestiques : des sabres étaient levés d'un côté, des fusils mis en joue de l'autre. J'arrivai à temps pour mettre le hola : il y avait eu quelques coups de bâton donnés ou reçus ; mais les miens restèrent maîtres du champ de bataille. Ici déjà on respectait fort peu les lettres du pacha et ceux qui en étaient porteurs.

Arrivés de l'autre côté du Nil, nous nous trouvâmes à el-Bâqeyr. Selon le témoignage d'anciens auteurs et celui du célèbre d'Anville, cette terre que nous foulions était la presqu'île de Méroé, déjà parcourue sans fruit par deux célèbres voyageurs : notre latitude d'estime était de $17^{\circ} 20'$; nous avons donc dépassé de vingt lieues environ la position que d'Anville assigne à Méroé. Pendant qu'on chargeait les chameaux, je réfléchissais en silence, bien indécis sur la route

que je devais prendre. Je montai sur des terres élevées d'où la vue embrassait d'immenses plaines, et je cherchais sur tous les points de l'horizon quelques vestiges de Méroé, quelque sentier où je pusse m'engager avec la moindre lueur d'espérance : mes yeux se fatiguaient en vain. Cette Méroé, pensais-je, n'a-t-elle donc laissé aucune trace de sa puissance et de sa splendeur ? Ses temples, ses pyramides, ses monumens élevés pour la postérité, ses maisons, tout a-t-il été réduit en poussière, comme les hommes qui l'habitaient ? Enfin je dirigeai la marche vers quelques habitations qui se montraient au sud. Au bout d'une heure, nous quittâmes, au village d'al-E'alyâb, le territoire de Djâhl, pour entrer sur celui d'el Mak Nimir ou Nembr ; dont le premier village est Hallâouyeh. Des habitans accoururent, tout surpris de voir, au lieu de troupes nombreuses qui devaient les faire frémir, deux Turcs et cinq Arabes, car mon interprète avait pris le costume de ceux-ci. Par-tout on nous questionnait sur la distance à laquelle l'armée pouvait être, et la prudence nous conseillait de répondre qu'elle allait sans doute arriver, étant à peu de distance ; qu'elle nous suivait de près. Les ambassadeurs chargés

d'entamer la négociation avec Chendy avaient suivi l'autre rive ; nous étions donc les premiers Turcs qui eussent paru de ce côté du pays. Mon cortège était loin d'en imposer : or, nous devions, pour notre sûreté, propager dans le pays que nous traversions l'idée que toute insulte qui nous serait faite ne tarderait pas à recevoir son châtiment. A l'aide de notre petit mensonge, nous avançons sans obstacle. A deux heures, nous passâmes près d'un petit bois d'acacias qui nous déroba à l'ouest la vue du Nil, distant d'un quart de lieue. Dans l'est, se développaient de vastes plaines désertes, et, plus sud, une petite chaîne de montagnes peu élevées bornait l'horizon. Bientôt nous vîmes des éminences rocheuses border la rive opposée du fleuve. Sur les plaines que nous parcourions, il croît beaucoup d'acacias et divers arbustes parmi lesquels je remarquai l'*asclepias gigantea* et le *balanites**, dont le bois sert aux Arabes pour se nettoyer les dents. A cinq heures, nous nous arrêtâmes à Saqâdi, village situé à une demi-lieue du fleuve. Ici, comme par-tout où nous venions de passer, notre apparition causa beaucoup d'étonnement. Quoi qu'il en soit, nous

* Delisle, *Mémoires sur l'Égypte*.

eûmes une peine infinie à nous procurer un peu de lait en payant ; on refusait net de rien vendre : les complimens et les prévenances des cheykh s'étaient finis pour nous ! A dix heures, nous entendîmes de grands cris et des espèces de roucoulemens particuliers aux habitans de ces régions, et auxquels ils donnent des inflexions différentes, suivant qu'ils veulent exprimer la douleur ou la joie. C'était le mélik Nimir qui avait pris congé d'Ismaÿl pacha et s'en retournait à Chendy : il s'arrêtait à Saqâdi pour se reposer. Ces cris perçans étaient des acclamations du peuple pour témoigner à son mélik la joie de le revoir. Je n'osais interroger les naturels sur les objets d'antiquité qui pouvaient exister sur leur territoire ; car, à leurs yeux, ce ne sont que les infidèles et les kaffères eux-mêmes qui peuvent rechercher leurs monumens. Lorsque les habitans qui nous entouraient se furent retirés, je pris mon guide en particulier pour le questionner sur ce que j'avais entendu dire à Barbar, qu'à une journée au nord de Chendy il y a des tarâbyls, c'est-à-dire, des pierres en grand nombre posées par les anciens les unes sur les autres en forme d'escalier, pour recouvrir des cazenets ou caveaux remplis d'or et d'argent. Je devais

ainsi l'encourager, par l'appât du gain, à s'expliquer sans réserve et sans dissimulation. En effet, ne doutant plus dès-lors que je ne fusse envoyé par le pacha pour chercher des trésors enfouis, il s'empressa de me demander avec franchise, si, au cas où nous trouverions une grande quantité d'or, je ne lui en donnerais pas un peu pour qu'il pût se marier. Sur ma réponse affirmative, il se mit à me répéter tout ce que j'avais appris au Barbar. Ces tarâbyls sont en effet, me disait-il, sur la route de Chendy, et nous n'en sommes qu'à quatre ou cinq lieues; ils sont au nombre d'une centaine; on monte à leur sommet; on y voit des figures. Cet homme n'était jamais venu en Égypte; je ne pouvais choisir aucun objet de comparaison qui pût lui donner l'idée d'une pyramide : je traçai un triangle sur le papier pour lui en indiquer la forme : il le tourna dans tous les sens, et surpris d'y voir toujours la même figure, il finit par avouer qu'il n'y comprenait rien. Il me vint à l'esprit que ces fameux tarâbyls n'étaient autre chose que des blocs de granit qui, comme ceux des environs d'Asouân, se trouvaient, par un jeu de la nature, entassés les uns sur les autres : déjà, en différens lieux, de pareils groupes

m'avaient été indiqués comme étant l'ouvrage des hommes. En effet, les formes qu'ils affectent parfois peuvent facilement tromper l'imagination d'un Arabe grossier : aussi y voit-il souvent des figures humaines coiffées d'un bonnet, des chameaux, enfin tout ce que ses yeux fascinés veulent y voir. Ce qui venait affaiblir encore les faibles lueurs d'espérance qui me restaient, c'est que Bruce et Burekhardt avaient déjà parcouru cette contrée. Ces deux voyageurs, me disais-je, n'ont-ils pas comme moi examiné, questionné? N'auraient-ils donc rencontré au Barbar, pays dont les communications avec celui de Chendy sont journalières, personne qui leur eût parlé de ces tarâbys, lorsque tout le monde m'en avait à moi rebattu les oreilles? Cette supposition ne me paraissait pas vraisemblable. Nul doute qu'ils avaient vu ces prétendus monumens; et s'ils n'en avaient pas fait mention, c'est qu'ils n'avaient point jugé qu'ils en valussent la peine. Toutes ces réflexions m'amenant à conclure que je courais après une chimère, j'invoquai le sommeil pour qu'il vint suspendre ma perplexité; mais il fut sourd à ma prière. Tant de témoignages illustres qui avaient fait de cette presque celle de Méroé; la nature du sol, abondant en

grès, et offrant ainsi des matériaux propres à l'érection de grands édifices; ce que mon guide m'avait dit de certains lieux nommés *el-Meçaourât*, *Djébel*, *Ardân*, *Naga*, situés au sud de Chendy, et où, suivant lui, il existait des monumens anciens; je repassais tout cela dans mon esprit, et un peu de confiance y renaissait. Enfin, succombant à la fatigue, je m'endormis. Mais à une heure du matin, j'étais sur pied: j'éveillai mes domestiques; qui ne pouvaient concevoir que n'ayant point, comme auparavant, à régler notre marche sur celle de l'armée, je voulusse follement courir la nuit, tandis qu'il était si doux de prendre nos aises. Mon guide seul, qui connaissait le motif de mon impatience, se mit de bon cœur à charger nos chameaux. Il ne rêvait, lui, que trésors, et moi que pyramides! Nous étions prêts à partir, lorsque nous entendîmes des cris semblables à ceux de la veille. C'était le mélik Nimir qui partait avec sa suite, aux acclamations des habitans. Le malheureux prince n'avait probablement pas goûté un repos plus paisible que le mien. Hélas! on n'abandonne pas sans des regrets bien amers l'autorité suprême, pour courber son front sous le joug des étrangers! Nous jugeâmes prudent d'attendre que le

royal cortège se fût éloigné ; et à trois heures, le silence s'étant rétabli, nous nous mîmes en route. A peine étions-nous hors du village, que des cris d'une autre nature frappèrent nos oreilles ; ceux-ci étaient des cris d'alarme, que jetaient quelques habitans des villages voisins, à qui les gens de la suite de Nimir avaient volé des bestiaux. A une demi-lieue plus loin, les mêmes clameurs se firent encore entendre. Nous traversions en ce moment un taillis touffu d'acacias : nous aperçûmes un homme qui avait l'air de nous observer et qui disparut ensuite. Je conçus en ce moment quelques craintes, et me reprochai l'imprudence que j'avais commise de sortir avant le jour, car ce bois me parut être la retraite de voleurs qu'on m'avait dit infester les environs. Nous hâtâmes le pas ; et bientôt l'aube du jour vint calmer nos inquiétudes. Nous nous trouvions sur une vaste plaine déserte, éloignée de trois quarts de lieue environ du fleuve : nous nous approchâmes, dans l'est, vers une grande chaîne de montagnes, où nous vîmes le grand village d'el-Qobarab ou d'el-Moqren. A deux lieues au-delà, dans un enfoncement, était celui de Djébel, qui prend son nom du desert où il est situé.

Mon guide me prévint que nous allions bientôt voir les tarâbyls. Qu'on se peigne la joie que j'éprouvai en découvrant les sommets d'une foule de pyramides, dont les rayons du soleil, peu élevé encore sur l'horizon, doraiement majestueusement les cimes ! Jamais, non jamais jour plus heureux n'avait lui pour moi ! Combien j'allais être vengé des intrigues de cet autre voyageur qui m'avait suscité tant d'entraves, et qui, demeuré dans la province de Chaykyé, dissertait en ce moment à perte de vue pour démontrer que Méroé était au mont Barkal ! Je pressai mon dromadaire ; j'aurais voulu qu'il franchit avec la rapidité du trait les trois lieues qui me séparaient encore des ruines de l'antique capitale de l'Éthiopie. Enfin, j'y arrivai : mon premier soin fut de gravir sur une éminence, pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des pyramides. J'y restai immobile de plaisir et d'admiration à la vue de ce spectacle imposant (*voy.* vol. 1, pl. XXXVI). J'allai ensuite monter sur le plus élevé de ces monumens. Là, voulant payer un faible tribut d'hommage au géographe illustre dont le génie avait guidé mes pas, je gravai sur la pierre le nom de d'Anville. Promenant de nouveau mes regards autour de

moi, je découvris dans l'ouest un second groupe de pyramides, et, à peu de distance du fleuve, un vaste espace couvert de ruines et de décombres, annonçant assez l'emplacement d'une ville antique. A dix heures, je vis arriver ma suite; je descendis pour parcourir les petits sanctuaires qui précèdent les tombeaux : par-tout régnaient le silence et la solitude. Ce fut à mon grand regret que je reconnus l'impossibilité d'établir ma demeure dans un de ces sombres et funèbres asyles : quel avantage pour moi d'être ainsi placé au centre des objets de mon travail ! mais l'intérêt de notre propre sûreté me conseillait de n'en rien faire. Nous allâmes donc chercher un gîte à Assour ou Hachour, petit village situé à une heure un quart dans l'ouest 25° nord des grandes pyramides, à un demi-quart de lieue du fleuve, par $16^{\circ} 56' 55''$ de latitude nord, et $31^{\circ} 34'$ de longitude est ; la variation du lieu étant de $11^{\circ} 23'$. En nous y rendant, je parcourus les autres pyramides et les ruines que j'avais aperçues plus loin ; j'y distinguai les restes de plusieurs temples, ceux d'une avenue ornée de beliers. J'aurais voulu tout voir, tout interroger à-la-fois !

Mon guide nous recommanda à une famille

de ses amis, et sa recommandation nous servit plus que les lettres du pacha, que l'on ne daigna pas même regarder. Mon séjour ici devait se prolonger : il fallait donc travailler à m'y faire des amis. A cet effet, je m'entourai de tous mes voisins, et les familiarisai avec nous en leur donnant de la viande, des peaux de moutons, du café, des colliers de verroterie pour parer leurs femmes, et en payant sans marchander tout ce qu'ils nous fournissaient. Cette conduite nous eut bientôt mis fort avant dans les bonnes grâces de nos hôtes : car l'intérêt, ce mobile si puissant de toutes les actions des hommes, exerce un empire suprême sur l'esprit des Arabes. Ici, les maisons, comme celles des villages que nous avons aperçus dans la journée, ont une forme particulière. Les unes, circulaires, sont surmontées d'une toiture conique en paille ; les autres sont carrées et ont une terrasse pour couverture. Les murailles, revêtues d'une argile blanchâtre, sont de quelque apparence pour des cabanes d'Arabes.

Le 26, au point du jour, accompagné de M. Letorzec et de deux de mes domestiques, je me rendis aux grandes pyramides, pour en prendre une connaissance plus exacte, et en

commencer le plan général. Durant tout le jour, je fus sur pied pour mesurer les bases, les inclinaisons, les distances, et orienter un si grand nombre de monumens. Comme je prévoyais avoir assez de temps, j'y apportai tous mes soins. Le coucher du soleil vint, beaucoup trop tôt à mon gré, interrompre mon travail. Nous retournâmes au village, où nous attendait un agreste festin : il consistait en lait et en galettes de froment, dont nos voisins avaient voulu nous régaler. Les jours suivans, je continuai à me livrer avec ardeur aux mêmes occupations. Je ne restais au village que lorsque j'y étais retenu pour les observations de longitude ; la nuit, nous nous occupions d'observations d'étoiles. La latitude d'Hachour, que j'ai donnée plus haut, est la moyenne de huit hauteurs méridiennes d'*alpha* de la grande ourse, et la longitude est la moyenne de dix calculs de longitude par les distances, chacun reposant sur huit observations ; la variation est le résultat de quatre observations de l'amplitude occase du soleil. M. Letorzec calculait au fur et à mesure nos observations ; moins préoccupé que moi, il employait ses loisirs à soigner quelques malades, et il parvint à guérir de la fièvre deux jeunes femmes de notre

voisinage : cette cure fit grand bruit, et bientôt tous les malades d'alentour implorèrent notre assistance ; tout notre temps eût été facilement employé à exercer la médecine. Les femmes sont ici remarquables, en général, par la beauté de leurs formes : les deux entre autres que M. Letorzec avait débarrassées de la fièvre, étaient douées d'une figure si douce, si gracieuse, si régulièrement belle, que, sauf la couleur basanée de leur teint, elles eussent pu se montrer sans désavantage à côté de nos plus jolies Européennes.

CHAPITRE XXX.

Description des ruines près du fleuve. — Grand temple; emplacement de la ville antique. — Pyramides rapprochées du Nil. — Villages environnans. — Pyramides du sud; pyramides du nord. — Pylônes, voûtes, sculptures. — Costume étranger aux monumens d'Égypte.

JE vais décrire l'état actuel des ruines que j'ai visitées durant mon séjour dans ce lieu, leur position, leur importance et leur étendue. On pourra comparer ensuite ces détails avec les

documens que nous ont laissés les auteurs sur la position de l'antique Méroé, capitale de l'Éthiopie. En partant du petit village d'Assour ou Hachour, situé au nord des ruines de l'ancienne ville (*voy.* le plan général, pl. XXXI, vol. 1.^{er}), on aperçoit, à trois cents pas dans le sud 15° ouest, un petit monticule de cent quatre-vingts pas de circonférence, couvert de débris d'anciens monumens. Dans le sud 20° ouest de celui-ci, à huit cent quarante pas, est un autre monticule semblable, un peu plus petit (marqué A sur le plan); on y reconnaît, à fleur de terre, des parties de murailles, de colonnes au nombre de six, et des piliers carrés encore en place sur deux rangs, et qui indiquent assez les restes d'un petit temple, qui a pu avoir 20 mètres [61 pieds environ] de longueur : des fouilles pourraient en faire reconnaître en partie le plan; je l'ai indiqué dans la planche ci-dessus. A quatre-vingts pas aussi dans le sud 20° ouest, est le petit village de Dànqeyleh. A soixante pas de là, on se trouve sur les débris de l'ancienne ville : une partie de sa circonférence paraîtrait être indiquée par des monticules dans la partie de l'est; elle était située, comme les villages voisins, sur les limites du désert et des

terres cultivées, à six cents pas du fleuve. La circonférence de ses décombres est de 2,800 mètres, ce qui ne ferait pas trois quarts de lieue pour le tour de la ville*. Dans sa partie sud (lettre B), sont des restes d'un temple qui a dû être très-grand; son entrée principale était située à l'est. En avant des débris de cette porte ou pylône, on reconnaît six lions en grès noirci par l'oxide de fer: ils ont 1 mètre 50 centimètres [4 pieds 1/2 environ] de longueur: ils sont sur deux lignes, et forment devant le temple une avenue qui a bien pu être plus prolongée. Les restes de cette muraille ou pylône ont 9 mètres [27 pieds environ] d'épaisseur. Dans l'ouest, on reconnaît deux parties de mur parallèles qui peuvent avoir appartenu aux murailles postérieures de l'édifice; et à 22 mètres de là, une muraille aussi en pierre, de 138 mètres [environ 500 pieds] de longueur, semble être le reste d'une enceinte qui devait renfermer le temple. De cette muraille à l'extrémité est de l'édifice, il y a un intervalle de 143 mètres [440 pieds environ], que devait occuper en grande partie le monument (voyez le détail B,

* Ou cet emplacement était-il seulement le lieu des temples, comme à Karnak et Thèbes?

planche ci-dessus). De tous ces murs il ne subsiste que quelques assises hors du sol, mal unies entre elles : l'action des pluies paraît avoir beaucoup contribué à la destruction de ces édifices. A deux cent cinquante pas dans l'ouest, et à une égale distance au nord, sont d'autres amas de ruines ; on y reconnaît des fragmens de colonnes, de piliers carrés et de murs provenant d'un petit édifice. Les décombres amoncelés par tas épars, qui couvrent l'emplacement de la ville, contiennent une grande quantité de briques crues, et plus encore de briques cuites, épaisses, et longues quelquefois de 37 centimètres ; on distinguait, parmi ces décombres, de nombreuses matières scorifiées et vitrifiées, qu'on eût dit provenir de quelques forges. Ces ruines, qui gisent sur une vaste plaine, sont entourées en partie par des terres incultes couvertes d'asclépias et autres végétaux, et en partie par un désert sablonneux. Tout le pays est ici à découvert et entièrement dénué de bois ; quelques faibles acacias végètent çà et là près du Nil, où il y a quatre, six et huit cents pas de terres cultivées ; mais avec des soins, on pourrait en rendre productive une plus grande étendue. La population environnante est peu considérable.

Quelques habitations, près de Dànqeyleh et d'Hachour; portent le nom de *Gabine*; d'autres, au sud du grand temple, s'appellent *Thénéd-Bây*; enfin, plus au sud encore, on trouve el-Mahrouq, dont le nom n'offre guère moins d'analogie avec celui de Méroé, que le nom de Méraouy ou Méraoueh, dans la province de Chaykyé; et ce qui ajoute à la vraisemblance, c'est que cette dénomination d'el-Mahrouq est donnée souvent aux lieux qui renferment des ruines de monumens anciens. Près de là on voit une éminence couverte des restes d'un monument en pierres de taille; que l'on peut reconnaître pour la base d'une pyramide aujourd'hui détruite. Non loin au nord, des débris de constructions sont aussi épars sur une éminence moins considérable. A un quart de lieue dans l'est 32° sud des ruines de la ville, sur la plaine déserte, se voit le premier et le plus petit groupe de pyramides (*voyez* pl. XXXI, vol. 1, pyramide C). Toutes celles dont leur état de conservation m'a permis de mesurer les bases et l'inclinaison, sont au nombre de vingt; mais il a dû en exister un plus grand nombre (*voyez* pl. XXXII). Autour de ces monumens, je retrouvai les traces de soixante-quinze autres constructions, qui,

sans doute, étaient autant de petites pyramides destinées à recouvrir des puits de momies. Au désordre qui régnait parmi les décombres de celles-ci, je conjecturai qu'elles consistaient pour la plupart en pierres brutes amoncelées sur chaque tombe, comme le font encore aujourd'hui les Arabes du désert. La plus grande pyramide a 11 mètres [34 pieds environ] de base; son inclinaison, de 17°, lui donnerait à-peu-près 19 mètres [59 pieds environ] de hauteur, supposé que son sommet fût aigu. Elles vont en diminuant de grandeur, et il y en a qui n'ont pas plus de 4 mètres [12 pieds] de base. Sept de ces monumens ont leurs angles distingués par des bordures carrées ou arrondies; plusieurs étaient entourés d'une enceinte (voyez pl. XXXIV , vol. 1): La plus grande pyramide (fig. 6) porte ses bordures arrondies, et à sa surface plane : dans les autres, au contraire, chaque assise laisse un petit gradin, et les bordures sont carrées; une partie de ces tombeaux, comme dans la planche ci-dessus (fig. 4 et 6), étaient précédés d'un petit sanctuaire et d'un pylône. La pyramide (fig. 12) diffère de toutes les autres par une ligne saillante comme les bordures, qui, à 4 mètres 82 centimètres de sa base, traverse horizonta-

lement sur chaque face (voyez pl. XXXIII). Toutes reposent sur des bases carrées, d'une ou deux assises, qui nivellent le sol : aucune n'a son sommet intact ; ces monumens , comme plusieurs de Memphis, ne paraissent avoir été élevés que pour recouvrir l'ouverture du puits qui descend au caveau des momies. Les pierres d'assise n'ont que 35 à 40 centimètres de hauteur ; seulement quelques assises de pierre de taille forment les quatre murailles de la pyramide ; le massif inférieur n'est qu'un remplissage de pierres brutes, entassées et mastiquées sans ordre avec de l'argile. On remarque que tous les sanctuaires, ou entrées supposées des tombeaux, sont tournés au levant, et que toutes ces pyramides sont orientées à peu de chose près dans la même direction ; en général, l'axe de chacune avec le nord magnétique présente un angle de 70° vers l'ouest ; et, par conséquent, elles n'ont pas leurs angles placés dans un rapport aussi exact avec les quatre points cardinaux de la sphère, que celles de Nouri. A une lieue dans l'est 12° sud des ruines de l'ancienne ville, sont les pyramides principales ; élevées sur deux éminences nord et sud, au bas d'une chaîne de monticules qui s'étend dans la même

direction (*voyez* pl. XXXI, volume 1, fig. d).

Les pyramides qui composent le groupe du sud sont les moins considérables ; j'en fais remarquer neuf, dont j'ai pu prendre les justes dimensions (*voyez* pl. XXXV, vol. 1). La plus grande a 14 mètres 7 centimètres [43 pieds environ] de base ; elles diminuent de grandeur jusqu'à sept mètres [21 pieds]. Six sont orientées dans la même direction, et forment avec le nord magnétique un angle de 48° vers l'ouest ; les trois autres sont orientées par un angle de 84° environ. La plupart paraissent avoir eu leurs petits pylônes et sanctuaires, qui sont aujourd'hui écroulés. Sur quelques parties, il subsiste des traces de figures hiéroglyphiques, en partie ébauchées : seulement on y distingue une barque portant le globe, une figure de femme ailée, de plus grandes figures assises sur des sièges en forme de lion (*voy.* pl. XLVI, fig. 3), et beaucoup d'autres petits hiéroglyphes que le temps, ou plutôt le mauvais état de leur conservation, ne m'a pas permis de dessiner.

J'ai indiqué les vestiges de trente-huit autres constructions qui, en grande partie, ont dû être des pyramides semblables, dont les matériaux mêmes ont presque tout-à-fait disparu. Je suis

néanmoins porté à croire que quelques-unes n'étaient que des amas de pierres entassées les unes sur les autres, mais que ces édifices grossiers n'en étaient pas moins précédés d'un vestibule, exposé de même à l'est. Aucune des pyramides de ce groupe n'a de bordures sur ses angles; toutes conservent une petite saillie à chaque assise, leurs sommets sont un peu dégradés (*voyez* pl. XXXVIII, fig. 2).

Les pyramides du nord, qui sont les plus considérables, occupent le plateau d'une colline de grès formant un angle presque droit avec celle du sud: entre elles et la chaîne de montagnes à l'est, s'ouvre un petit vallon où croissent des plantes herbacées. La position élevée de ces monumens les a garantis de l'invasion des sables et des dégradations produites par le séjour prolongé des eaux; aussi sont-ils pour la plupart dans un état parfait de conservation; circonstance qui m'a permis de mesurer avec exactitude les dimensions et l'inclinaison de la surface de vingt-deux de ces pyramides (*voyez* pl. XXXV), J'ai pu déterminer aussi l'emplacement de seize autres, très-petites, qui ont aujourd'hui complètement disparu. La pyramide (fig. A), la plus méridionale, a 6 mètres

2 centimètres [18 pieds et demi environ] de base; c'est une des moins grandes : elle diffère de toutes les autres, en ce qu'elle est peu inclinée; et qu'un large gradin règne à près de la moitié de sa hauteur (voyez pl. XXXIX) : il n'existe que deux pans des murs de son sanctuaire. On distingue parmi les objets sculptés un mâât triomphal surmonté de beliers, et qui pose sur un chakal; une barque, dans laquelle on passe le corps du défunt. Le sommet de cette pyramide est dégradé.

La pyramide (fig. B), tout près et en arrière de la précédente, a 10 mètres 18 centimètres [31 pieds et demi environ] de base; elle est ornée de bordures carrées sur ses angles, qui vont en diminuant vers le sommet. Le petit pylône qui la précédait est détruit : sur les parois intérieures des deux murs qui subsistent de son sanctuaire, on aperçoit quelques traces d'hiéroglyphes ébauchés, d'un mauvais dessin : au fond est une niche où sont deux petites figures relevées en bosse, mutilées; j'ai cru y reconnaître un priape. En dehors des mêmes murs, des groupes de bœufs ont été sculptés en relief dans le creux. A l'extérieur, elle est dégradée sur presque la moitié de sa hauteur : ses assises,

comme la plupart des autres, ne sont point régulières; elles ont de 37 à 42 centimètres de haut.

La petite pyramide (fig. C) n'a point de bordure sur les angles; son petit sanctuaire, encore recouvert d'une partie de son plafond, n'avait point reçu de sculptures.

La pyramide (fig. D), de moyenne grandeur, est comme la précédente sans bordure; elle a 13 mètres 72 centimètres [42 pieds environ]. Elle est représentée à vue d'oiseau (pl. XLII, vol. 1, fig. 2). Chaque assise a 35 à 40 centimètres [un pied environ] de hauteur. Le petit pylône et son sanctuaire se sont en grande partie écroulés; un pan de muraille présente une figure de femme ailée, et celle d'un jeune homme assis; le dessin en est assez bon. Quelques assises détruites au sommet du monument y laissent une plate-forme de 3 ou 4 mètres; du reste, il est d'une bonne conservation.

La petite pyramide (fig. E) et son pylône sont en fort bon état. Les angles de celui-ci sont recouverts de bordures carrées, qui probablement devaient être arrondies, pour former le bourlet qui ordinairement encadre et garnit les portes, les façades et les angles des propylées dans tous

les monumens égyptiens. Les angles de la pyramide ont aussi des bordures carrées, arrondies vers le sommet (*voy.* pl. XLIII, vol. I, fig. 1 à 6). Le sanctuaire est en partie comblé par les décombres de ses plafonds ; cependant on y voit une sculpture en relief dont voici la composition : un personnage, à tête d'épervier, est occupé à peser les actions du défunt ; il est assisté d'un autre, à tête de chakal, qui met les poids dans un des bassins de la balance ; un troisième personnage met dans l'autre une petite figure ; un quatrième, à tête d'ibis, nommé *Toth*, écrit le résultat de la pesée ; enfin un cinquième a les bras levés au ciel. Ce sujet funéraire se trouve assez fréquemment retracé sur les papyrus.

La pyramide (fig. F), l'une des plus grandes, a 18 mètres 90 centimètres [58 pieds environ] de base. En supposant que son sommet se terminât en pointe, elle a dû, ses faces étant inclinées de 18 degrés, avoir 28 mètres [85 pieds environ] d'élévation perpendiculaire (*voyez* pl. XLI, vol. 1). A la base de la pyramide, du côté du sud, on avait, postérieurement à sa construction, élevé une muraille pour soutenir cette partie, qui manquait de solidité : en effet, à quelques mètres de hauteur, des lignes courbes sur les

faces et les angles , sont des indices certains d'un affaissement. Près du sommet , on voit, soit une petite niche ; soit une espèce de fausse lucarne. Ce monument est assez bien conservé, de même que ses petits propylées , ornés de figures égyptiennes. J'ai dessiné cette pyramide à vue d'oiseau, avec élévation , coupe et détail (voy. pl. XLIII, vol. 1) : son axe fait avec le nord magnétique un angle de 64 degrés vers l'ouest. Elle peut donner une idée assez précise du plan que les anciens s'étaient proposé de suivre dans la confection de ces édifices ; ainsi , l'on reconnaît qu'une pyramide , pour être achevée , devait avoir ses faces planes et lisses , et les bordures de ses angles arrondies. Près d'un quart du sommet de celle dont il est question avait été ragréé ainsi : on avait abattu en mourant les saillies ou gradins de chaque assise , pour obtenir des faces planes, et taillé à angles obtus les paremens d'encognure. Ce travail devait être continué jusqu'à la base ; le même ragrément avait reçu un commencement d'exécution sur la plupart des pyramides de ce groupe ; puis on s'était arrêté là : et l'on avait aussi bien fait, car la moindre irrégularité dans la pose des pierres devenait aussitôt sensible sur ces surfaces planes, vice auquel le peu de volume

des pierres employées ne permettait pas de remédier complètement sans nuire à la solidité de l'édifice. Ces pyramides, ainsi que leurs sanctuaires et pylônes, reposent sur un socle ou soubassement formé d'une ou plusieurs assises, suivant le niveau du sol (même planche, fig. 7 et 8). Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans le sanctuaire de celle-ci, dont les parois étaient couvertes de sculptures, d'en voir le plafond cintré en voussoirs (*voy.* pl. LXIII, vol. 1, fig. 11 et 12). J'examinai avec attention si cette voûte ne proviendrait pas de quelque restauration postérieure; mais une bordure de serpens, servant de cadre à des sculptures égyptiennes, et bien évidemment de la même époque qu'elles, bordure qui régnait au-dessus de la naissance de l'arc; enfin l'état uniforme de vétusté des matériaux, me convinrent que toutes les parties de ce bâtiment avaient été simultanément construites*.

* Ce fut dans la grande oasis que je trouvai les premières voûtes égyptiennes en pierres taillées en voussoirs. On sait que la faite d'aucun temple d'Égypte ni de Nubie n'a reçu cette forme d'architecture; mais on aurait eu tort, comme on voit, d'en conclure que les anciens Égyptiens ignoraient l'art de construire des voûtes cintrées. Les tombeaux en briques crues, de Thèbes, offrent de nombreux exemples de ce genre de construction. Cependant je n'affirmerais pas que cet art remonte aux premières périodes de la civilisation égyptienne.

Un petit portique formé de quelques colonnes a dû précéder le pylône, à en juger par comparaison avec les autres monumens; car il n'en reste aucun vestige : on reconnaîtra cependant que les deux trous pratiqués dans la face du petit propylée ne sont point des fenêtres, mais qu'ils ont servi d'emboîture aux soffites ou corniches qui couronnaient les colonnes du portique supposé. Les sculptures qui ornent le sanctuaire et le pylône m'ont paru dignes d'attention. Dans le premier, une femme qui porte sur une épaule un petit manteau que l'on ne voit dans aucune des sculptures d'Égypte ni de Nubie, est assise sur un riche siège en forme de lion : un bracelet, portant en guise de médaillon le scarabé sacré, lui entoure le haut des bras, qui sont ornés de broderies ; elle a un grand collier dont les grains, vu leur grosseur, sont sans doute des baies deséchées : l'usage d'ornemens de cou formés ainsi des fruits de plantes baccifères, est encore commun aujourd'hui. Le personnage semble tenir deux cachets et une branche de palmier ; sous son siège est le chakal, symbole de la vigilance. Devant cette figure est celle d'un jeune homme debout ; il semble lui présenter une espèce de sceptre qui contient ordinairement un vase de

parfums. J'ai pris un dessin de ce bas-relief (*voy.* pl. XLVI, fig. 3). Il représente vraisemblablement l'apothéose d'une reine. Sur la façade du pylône, un autre bas-relief semble se rattacher au même sujet. Deux personnages, debout, sont vêtus de grandes robes, et de l'espèce de mantelet que porte la principale figure dans le bas-relief précédent; des cordons, avec des glands aux extrémités, leur descendent des épaules jusqu'en bas. L'un des deux personnages tient d'une main un arc, des flèches, et le bout d'une corde qui enchaîne par le cou sept petites figures dont les bras sont liés aussi; de l'autre main, il lève une lance, comme pour les frapper. Ici les deux principales figures sont celles de femmes. Cette particularité est remarquable, en ce que toutes les scènes de ce genre que nous connaissons sont toujours représentées par des hommes. Celle-ci semble être un témoignage de l'ascendant des femmes dans cette partie de la Nubie, où nous savons qu'en effet plusieurs ont exercé l'autorité souveraine. Sous la corniche de la porte, au lieu du disque qui la décore ordinairement, on voit une petite figure ailée. (*Voy.* vol. 1, pl. XLVI, fig. 1 et 2.)

Tout près de la précédente pyramide, et dans

la même direction, en est une à-peu-près de pareille grandeur (fig. G); elle est représentée à vue d'oiseau (pl. XLII, vol. 1, fig. 3) : elle n'a point de bordures sur ses angles; son pylône est entièrement détruit. Les deux murs latéraux du sanctuaire sont encore recouverts de leurs papyrus, et ornés de sculptures en relief; sur l'un, on distingue une longue procession à la suite d'une barque que l'on porte, et dans laquelle doit être déposé le corps du défunt; une grande figure d'homme est assise sur un riche siège qui a la forme d'un lion; dessous est un chakal, comme dans le sujet de la pl. XLVI (fig. 3). Derrière sont deux petites figures debout. Sur l'autre mur, la même scène à-peu-près est représentée; au fond du sanctuaire est figurée une porte, ou plutôt l'encadrement d'un tableau, au milieu duquel sont trois petites figures relevées en bosse, mutilées, que surmontent des corniches ornées de serpens; au-dessus on voit une grande barque portant le globe et plusieurs petites figures. Toutes ces sculptures sont considérablement dégradées.

Lorsque j'avais à retoucher mes dessins ou à écrire des notes, avec quel plaisir j'allais dans un de ces sanctuaires, chercher un abri contre les

feux dévorans d'une température de 45 à 50 degrés! Là, étendu sur un tapis, avec mes instrumens et mes crayons, l'imagination remplie des monumens qui m'environnaient de toute part, chaque jour je me livrais avec ardeur au travail. J'y faisais mon premier repas; j'y buvais d'excellente eau du Nil; et les mets peu succulens destinés à satisfaire mon appétit étaient savourés par moi à l'égal des viandes exquisés qui décorent la table d'un opulent Parisien.

La pyramide suivante (fig. H) a 18 mètres 36 centimètres [57 pieds environ] à sa base. Les bordures de ses arêtes sont carrées au sommet. Les faces ont été ragréées et les bordures arrondies (*voy.* pl. XLII, vol. I, fig. 1, où elle est représentée à vue d'oiseau). L'angle nord a croulé sur plus d'un tiers de sa hauteur; le sanctuaire est enfoui sous les décombres.

A 10 mètres de cette dernière, en suivant toujours vers le nord, est la pyramide marquée I, de moyenne grandeur : sa base est de 12 mètres 65 centimètres [39 pieds]; ses arêtes sont dépourvues de bordures : le petit pylône et le sanctuaire, non achevés, n'avaient point encore reçu de sculptures. Peu d'assises manquent au sommet de la pyramide, qui du reste est d'une

bonne conservation. Elle est figurée à vue d'oiseau (pl. XLII, fig. 6). Celle qui est auprès (fig. K) est tout-à-fait détruite, ainsi que ses accessoires ; les matériaux ont même en partie disparu. Elle avait 14 mètres 80 centimètres [43 pieds et demi environ] de base.

Celle qui vient ensuite (fig. I) est la plus grande de toutes : sa base a 19 mètres 31 centimètres [59 pieds et demi] : en supposant qu'elle se terminât en pointe ; elle dut avoir, l'inclinaison de ses côtés étant de 22 degrés, une hauteur perpendiculaire de 25 mètres [77 pieds], y compris le soubassement. Son axe avec le nord magnétique présente aujourd'hui un angle de 60 degrés vers l'ouest ; ses arêtes sont garnies de bordures carrées. Un tiers environ de la partie supérieure avait été ragréé. Cette pyramide est représentée à vue d'oiseau (pl. XLV, vol. I, fig. 1) : ses assises sont hautes de 37 à 42 centimètres [un pied à un pied trois pouces environ], et laissent chacune 10 à 12 centimètres de saillie, qui servent de degrés pour y monter. Son petit temple, formé de trois pièces et un pylône, est le seul dans son genre : on peut évaluer sa longueur totale à 15 mètres 4 centimètres [46 pieds et demi environ]. Voyez-en l'élévation, la coupe

et le plan, fig. 3, 4 et 2 de la planche ci-dessus. L'état d'encombrement de la partie postérieure m'a permis à peine de reconnaître le plan de cet édifice. Le pylône qui le précède, du même style que les précédens, a 5 mètres 61 centimètres [17 pieds environ] d'élévation. Le montant du côté méridional subsiste encore dans toute sa hauteur : une grande figure à tête d'épervier y est sculptée en creux ; elle est en attitude de marcher, ainsi qu'un chacal que l'on voit à ses pieds. D'une main qui est écartée du corps, elle tient la croix à anse ; ce qu'elle a dans l'autre paraît être un flambeau allumé (*voy. pl. XLVI, vol. I, fig. 5*). Au-delà du pylône est une cour presque carrée, peu spacieuse : il existe une petite porte dans l'angle sud-ouest ; on peut présumer qu'il y en avait une pareille à l'angle correspondant. On y voit quelques ébauches grossières d'héroglyphes, et des vases comme on en trouve si communément dans les tombeaux. La pièce suivante, un peu plus longue, est le portique : ses murs sont couronnés par des corniches intérieurement et extérieurement. Trois petites colonnes s'élevaient sur ces murailles et recevaient les soffites et corniches de ce portique. Les chapiteaux paraissent avoir été, les uns unis, de la forme du

lotus, et les autres ornés de feuilles sculptées de cette plante (*voy. pl. XLV, fig. 5*). Les murs sont couverts de sculptures en relief. Sur celui du nord, on voit une longue suite de bœufs conduits par un guide, qui paraissent près d'entrer dans le temple. Sur le mur du sud sont figurés huit ou dix captifs à genoux, les mains attachées derrière le dos, et liés par le cou les uns aux autres avec une même corde. Ce sujet et les hiéroglyphes qui devaient l'accompagner n'ont pas été achevés; le travail en est peu soigné; l'imperfection du jointolement de ces assises multipliées, en pierres de 30 à 40 centimètres, est une cause de la détérioration de ces sculptures. La pièce suivante, c'est-à-dire le sanctuaire, est détruite et remplie des débris de la pyramide, qui, sur cette face, s'est écroulée dans la moitié à-peu-près de sa hauteur. On peut juger par la base de la pyramide que ce sanctuaire pouvait être de la grandeur du portique. Je fus surpris de reconnaître que cet édifice se trouvait séparé du portique par un second propylée : on peut en inférer que tout ce qui le précède a été érigé après coup; on sait qu'il n'était pas rare que les anciens ajoutassent à leurs édifices des constructions accessoires. Le sol, devant le

temple, est plus bas, et la descente du rocher est rapide de ce côté; ce qui m'a fait croire que là un escalier avait existé dans le principe. Dans l'alignement de la porte, au centre de la pyramide, est une cavité qui semble pénétrer dans le rocher : et vraisemblablement l'on y trouverait l'ouverture d'un chemin ou d'un puits conduisant à la chambre sépulcrale. La plupart des autres pyramides m'ont offert les mêmes apparences d'excavations. J'en conclus qu'ici, comme en Égypte, l'intérieur de ces asyles funèbres n'avait point échappé aux regards des profanateurs et aux investigations de la cupidité. Moi-même, je l'avoue, j'éprouvais une vive tentation de m'y introduire. Mais Ismâyl m'avait formellement interdit toute fouille de cette nature. Dans un pays, disait-il, où il venait en ami, il ne voulait point passer aux yeux des naturels pour un impie, en autorisant la violation des sépultures des pharaons.

A 6 mètres 50 centimètres de cette dernière pyramide, toujours vers le nord-est, s'en trouve une (fig. M), fort grande aussi : sa base, qui a 18 mètres 72 centimètres [57 pieds et demi environ], touche à celle de la suivante (fig. N); sur sa face nord elle a 18 mètres 47 centimètres.

Toutes deux sont orientées par un angle de 60 degrés vers l'ouest; elles ont des bordures carrées sur les angles. Les décombres de ces pyramides, dont les faces de l'est se sont écroulées de près d'un tiers de leur hauteur, ont entièrement enseveli les sanctuaires. Deux autres qui viennent ensuite (fig. O et P), ont, la première 18 mètres 77 centimètres, et la seconde 6 mètres 30 centimètres. La plus grande est d'une bonne conservation; ses arêtes présentent les bordures ordinaires. Parmi les sculptures de son sanctuaire, on distingue un personnage assis, tenant d'une main un arc et des flèches, et de l'autre une corde qui attache par le cou quelques captifs qui sont à genoux et ont les bras liés derrière le dos. Son pylône est écroulé. La plus petite n'a point de bordures sur la partie qui subsiste des murs du sanctuaire. On reconnaît des traces de figures non achevées, représentant une procession ou convoi funèbre; cette dernière pyramide est fort endommagée.

Revenant au sud, la petite pyramide (fig. Q) de 5 mètres de base [15 pieds et demi environ] diffère de toutes les autres par son petit sanctuaire, qui est dans l'intérieur même de la pyramide : son plafond, formé de palatres portant à

faux par une saillie l'un sur l'autre, a l'apparence d'une voûte en forme d'ogive (*voy.* pl XLIV, fig. 1 à 5). Les angles de cette pyramide n'ont point de bordures; chaque assise ne laisse qu'une très-petite saillie. Ce monument est en mauvais état. Celui qui suit vers le nord (fig. R) n'est pas mieux conservé : il a 8 mètres 66 centimètres [26 pieds et demi environ] de base, et est sans bordures. Sur les débris de son sanctuaire on aperçoit quelques ébauches d'hiéroglyphes. Vers l'angle nord-ouest de cette dernière pyramide, il y en a une (fig. S) dont la base n'a que 7 mètres 83 centimètres [24 pieds environ]. L'inclinaison de ses faces étant de 18 degrés, y compris le soubassement, sa hauteur perpendiculaire est de 13 mètres [40 pieds environ]. L'axe du monument avec le nord magnétique présente un angle de 63 degrés vers l'ouest, direction qui diffère peu des autres. Cette pyramide semble avoir été achevée, car elle a ses faces planes; les arêtes n'ont point de bordures; c'est la seule dont le sommet soit intact. Son petit sanctuaire est aussi des mieux conservés, ainsi que son pylône, où il ne manque qu'une partie de la corniche. Comme celui de la pyramide F, il paraît avoir été précédé d'un petit portique, à en juger par les

fragmens de colonnes épars. Avec quelque attention, je suis parvenu à retrouver les bases encore en place de plusieurs de ces colonnes, qui étaient au nombre de trois de chaque côté; des ouvertures dans le pylône avaient servi de portée aux soffites et corniches du portique; j'en ai figuré l'élevation (pl. XLIV, fig. 7 et 8)*. Aux deux tiers environ de sa hauteur, comme dans la plupart des autres pyramides, est la fausse lucarne surmontée de sa corniche. Les parois intérieures du sanctuaire sont ornées de sculptures, où l'on voit une femme ailée, debout, derrière une plus grande figure assise (*voy.* pl. XLVI, fig. 3); quelques vestiges d'une suite de figures portant des offrandes : on peut y reconnaître l'apothéose du personnage assis; la femme ailée est son génie protecteur; les offrandes qu'on lui présente dénotent l'éminence de son rang. L'état de vétusté et d'oblitération de ces sculptures ne m'a pas permis d'en rien dessiner : sur la face principale, au sud, est une petite inscription que je suppose être en caractères éthiopiens.

A 26 mètres dans l'est, se trouve une pyramide (fig. T) de 7 mètres 31 centimètres

* Son sommet a été indiqué par erreur aux figures n.^{os} 11, 12, 13, tandis qu'il appartient aux n.^{os} 7 et 8 de la même planche.

à-peu-près, qui, comme la précédente, a été ragrée de tous points. Ses faces présentant une inclinaison de 16 degrés, elle a par conséquent 12 mètres 50 centimètres [environ trente-huit pieds et demi]. Un petit portique avait existé, à en juger par ses débris et par les ouvertures destinées à le rattacher au pylône. J'en ai donné le plan à vue d'oiseau, la coupe et les détails (pl. XLIV, fig. 10 à 14). Le revêtement de la face de l'ouest s'est détaché en grande partie; malgré cela, la pyramide s'est maintenue dans toute sa hauteur. Son petit pylône est un des mieux conservés. J'ai dessiné une vue particulière de cette pyramide (pl. XL, vol. I). Le sanctuaire est en partie comblé par la chute des plafonds : ses murs offrent des sculptures à-peu-près du même genre de celles dont j'ai déjà parlé. Sur la façade principale de son pylône, sont d'autres sculptures en creux, représentant des châtimens : sur le côté nord, un personnage de haute stature, debout, tient en l'air par les cheveux sept petites figures, de la même main dans laquelle il a une lance, un arc et des flèches ; de l'autre main, il lève sur elles une massue comme pour les en frapper. Chacune des petites figures lui tend une main suppliante et s'appuie

l'autre main sur la poitrine. Le personnage principal a pour chaussure des sandales ; son vêtement est une tunique ornée de riches broderies où sont dessinées de petites figures ailées à têtes de belier, les bras croisés et portant le sceptre à crosse et un fouet ; le reste de la tunique est couvert d'écailles ; sa tête, entourée d'un filet ou bandeau qui supporte un serpent à cornes de belier, est surmontée d'une riche coiffure égyptienne, avec deux petits serpens. Les sculptures de l'autre partie du pylône ne sont qu'une répétition. J'en ai dessiné les détails (*voy.* pl. XLVI, fig. 4), qui ne se trouvent pas dans la vue. Au-dessus de ces figures sont deux cadres renfermant quelques caractères hiéroglyphiques à demi effacés. Si j'avais eu connaissance de la découverte importante que M. Champollion, depuis mon départ de France, avait faite pour parvenir à déchiffrer ces caractères, j'aurais dessiné jusqu'aux moindres fragmens de ceux que j'ai vus : c'est donc à mon grand regret que, sur trois de mes dessins, je n'ai pas indiqué les faibles restes de légendes de cette nature, qui pourraient aujourd'hui concourir à faire classer les époques des monumens de ces contrées. Je les recommande aux voyageurs à venir.

La pyramide (fig. U) située au nord de la précédente , a 15 mètres 94 centimètres [environ 49 pieds] de base ; les bordures carrées des arêtes avaient commencé à être arrondies vers le haut. Elle est figurée à vue d'oiseau (pl. XLII, fig. 5). Le pylône s'est écroulé. Sur des pans de murs du sanctuaire , on a de la peine à démêler les traces d'une barque portant le globe , de figures assises , d'offrandes et de processions. La chute de quelques assises a formé une espèce de plate-forme de 5 à 6 mètres , au sommet de la pyramide ; aux trois quarts de sa hauteur , est la petite niche , qui paraît être un accessoire obligé.

A l'est de celle-ci , la pyramide (fig. 5) n'a que 12 mètres 90 centimètres [environ 40 pieds] ; ses angles sont bordés. Elle est surmontée d'une plate-forme de 3 mètres environ ; mais est du reste en assez bon état (voyez pl. XLII, fig. 4). Son pylône s'est écroulé. Sur quelques pans de murs du sanctuaire subsistent des restes de sculptures effacées ; au fond était une petite niche.

La pyramide (fig. X), encore plus à l'est , a 9 mètres [environ 28 pieds] de base ; elle est sans bordures , et la seule qui ait son sanctuaire

situé vers le sud. Le pylône est détruit ; et le sanctuaire , fort détérioré , est rempli de décombres. Bien que ces monumens n'aient pas de grandes dimensions , j'étais étonné que l'on eût employé , pour les bâtir , des matériaux aussi peu volumineux : en effet , les plus grosses pierres ont 90 centimètres sur 45 [2 pieds 10 pouces sur 1 pied 5 pouces], et beaucoup ont un tiers de moins que ces dimensions. L'intérieur , comme dans tous les édifices de ce genre , consiste en rocaïlle de remplage liée avec un ciment d'argile. Le grès dont on a fait usage est de la même nature que celui de l'Égypte , quoique l'influence d'un climat pluvieux lui ait fait contracter ici une teinte roussâtre.

Ces pyramides et leur pylône , il faut l'avouer , ne sont que des représentations en raccourci de celles de Memphis , et des beaux propylées d'Etfoû. Le dessin des figures n'est pas toujours le même ; plusieurs n'offrent pas le caractère sévère de celui des Égyptiens. Ce serait peut-être ici le lieu de comparer la position et la nature de ces ruines avec ce que les auteurs anciens ont écrit sur Méroé. Mais c'est après avoir fait connaître le résultat de mes visites aux ruines des environs de Chendy que j'entreprendrai

drai de remplir cette tâche. Sans doute, quelques lecteurs trouveront que j'entre dans des détails bien minutieux sur ce que j'ai vu, sur ce que j'ai observé : mais qu'ils veuillent bien réfléchir que ces détails ne seront pas dénués d'intérêt aux yeux des voyageurs qui vont en foule visiter l'Égypte; il est vraisemblable que, de long-temps, il ne s'en trouvera pas un seul qui ait plus de loisir que moi pour explorer les contrées que j'ai parcourues.

CHAPITRE XXXI.

Cheykh Omar el-Kassir. — Conspiration. — Arrivée de l'armée; insurrection; incendie. — Soumission du mélik Chaouss. — Départ pour Halfây. — Cataracte de Guerri. — Hameau du nom de Merroch. — Incendie. — Crue du fleuve Halfây. — Position géographique. — Produits. — Événemens de Sennâr.

LA difficulté que j'éprouvais pour faire parvenir des lettres en Europe me décida à envoyer en Égypte un de mes Arabes, Soleïman de Syout, avec mes lettres; un homme d'Assour devait l'accompagner jusqu'à l'armée. Par le retour de ce guide, j'eus la douleur d'apprendre

que mon courrier avait été volé sur la route par des gens du pays, qu'on avait décacheté les lettres, et que, ne pouvant les lire, on les avait déchirées. Durant notre séjour ici, nous ne fûmes pas sans éprouver de vives inquiétudes sur notre sort. Le mélik Nimir, en faisant sa soumission au pacha, n'avait pu garantir celle de ses sujets. Cependant ces hommes dissimulés et perfides tramaient dans l'ombre un complot contre nous et contre Divan Effendy, qui, depuis peu, était à Chendy. Ne soupçonnant point le danger qui nous menaçait, nous vivions dans une sécurité parfaite.

Le 2 mai, ayant passé tout le jour aux tarâbyls, j'appris à mon retour que, dans la journée, cinq hommes de la suite de Nimir étaient venus chez nos voisins s'informer de notre nombre, de celui de mes chameaux, de mes dromadaires : deux étaient entrés dans ma tente, et avaient examiné attentivement ce qu'elle renfermait. Je crus d'abord ne devoir tirer aucune conséquence de cette inspection, qui me parut seulement l'effet de la curiosité, que l'on excite à moins chez les Arabes.

Le 4, le cheykh du village de Djébel, nommé *Faqyr el-Omar el-Qassyr*, vint avec une suite

de cinq hommes : il me pria d'accepter un mouton que ses gens m'apportaient de son village. Je l'amusai beaucoup avec des allumettes oxigénées ; cette manière de se procurer du feu produisit sur son esprit l'effet accoutumé. Je lui fis cadeau d'un de ces petits appareils ; et dès lors, nous nous liâmes de plus en plus d'amitié. J'étais avec ce brave homme ; lorsqu'un voisin vint me prévenir qu'une conspiration se tramait contre nous et contre Divan Effendy ; que nous devons être, ainsi que lui, arrêtés le même jour. Cet avertissement me surprit beaucoup : il n'en fut pas de même du cheykh ; il me dit qu'il avait connaissance des intentions malveillantes des soldats de Nimir. C'était, ajouta-t-il, pour nous offrir un asyle dans sa maison qu'il était venu. Il nous engagea à n'avoir aucune crainte ; et promit que, lorsqu'il en serait temps, il viendrait lui-même, avec du monde, à toute heure du jour ou de la nuit, nous emmener pour nous placer sous sa sauve-garde. Son air exprimait la franchise et la cordialité. Il avait tellement gagné ma confiance, que j'aurais mis sans hésitation mon sort entre les mains de ce vénérable cheykh. Mais les choses n'en vinrent pas là. Le lendemain 5, on aperçut sur le Nil

neuf petites barques chargées de bagages et de troupes turques : cette apparition, qui annonçait l'approche de l'armée, plongea dans la consternation les habitans et sur-tout les conspirateurs.

Dans la nuit du 7 au 8, un bruit de mousqueterie qui se fit entendre sur l'autre rive, nous apprit l'arrivée des troupes. Dès-lors nos inquiétudes cessèrent. J'ordonnai les préparatifs de départ pour le lendemain, bien content d'avoir pu, sans de plus grandes contrariétés, consacrer quatorze journées entières à examiner, mesurer, dessiner les nombreuses ruines au milieu desquelles ma bonne étoile m'avait conduit.

Le 9 mai, à six heures du matin, nous nous mîmes en route en longeant le Nil à un quart de lieue de distance, au travers de vastes plaines herbeuses. A neuf heures et demie, nous laissâmes derrière nous le village de Kobochi, près duquel abondent les acacias. Une chaîne de montagnes peu élevées bornait l'horizon à plus d'une lieue dans l'est. A dix heures, nous étions à la hauteur de Korqos ou Kourqos, île grande, fertile et habitée. Ici le pays est plat, et les acacias y sont encore fort multipliés. A

midi, nous traversâmes un petit bois touffu de ces arbres.

Le Nil s'incline vers l'ouest : nous continuâmes de le suivre à demi-lieue et trois quarts de lieue de distance. Arrivés au village d'el-Boeydah, nous laissâmes reposer nos chameaux pendant une heure. Enfin, peu satisfaits de ne trouver que de la mauvaise eau de citerne dans tous les villages éloignés du Nil, nous prîmes le parti de nous diriger vers ce fleuve pour faire boire nos bêtes et nous y désaltérer nous mêmes : la chaleur, ce jour-là, était excessive ; le thermomètre, à l'ombre, montait jusqu'à 49°. La plage opposée était couverte des tentes de l'armée : elle campait pour attendre que l'ardeur brûlante de l'atmosphère fût plus supportable. Au moyen d'une longue-vue, je découvris de ce côté-là, sur un rocher élevé, de grosses murailles en ruine, que je jugeai avoir appartenu à une ancienne forteresse. Nous poursuivîmes notre route vers Chendy, que nous aperçûmes d'une lieue de distance : il était six heures quand nous arrivâmes, bien fatigués d'une traite aussi longue. Divan Effendy, pour qui j'avais une lettre du pacha ; venait de partir pour se rendre à l'armée ; aucune troupe n'avait encore paru ici. J'eus le

bonheur néanmoins d'y trouver le cheykh Kalif de Darau, qui nous fit donner un gîte. Dans la nuit, plusieurs coups de fusil annoncèrent que l'armée était en marche : elle vint camper en effet à une lieue au-dessus de Chendy, près du village d'el-Matammah, chef-lieu de la province d'el-Mecâa'd, situé à l'occident du fleuve entre le pays de Dja'l et d'Halfây.

Le 10, je traversai le fleuve pour aller voir le pacha : je le trouvai très-occupé ; il me dit que l'armée partait sous deux jours. Il me conseilla de quitter Chendy sans retard, pour me joindre à l'armée, attendu qu'il serait très-imprudent, en ce moment-ci, de m'en écarter. Cet avis était trop sage pour qu'il me vint l'envie de ne pas m'y conformer : je remis donc à une autre époque mes excursions aux ruines d'el-Meçaourât, de Djébel-Ardân et de Naga, sur lesquelles j'avais obtenu déjà quelques indications.

Le 11 mai, je retournai à Chendy ; et dans l'après-midi du 12, nous en partîmes avec tous nos bagages : nous fîmes passer nos chameaux à la nage, en les soutenant près de la barque avec des cordes ; à sept heures du soir, nous étions rendus au camp. Ici le Nil fait un petit coude, et court est et ouest.

Dans la matinée du 14, on reçut la nouvelle que quatre soldats de l'armée venaient d'être assassinés dans un village à deux lieues plus bas : un de ces soldats, couvert de blessures mortelles, avait été apporté chez le médecin en chef. Aussitôt toutes les troupes voulaient aller fondre sur le village. Le pacha ordonna que quatre cents hommes de cavalerie iraient tirer vengeance de cet attentat. Une occasion de pillage était une excellente aubaine après laquelle tous soupiraient depuis long-temps : les exécuteurs de cet ordre rigoureux se portèrent avec une ardeur et une rapidité incroyables sur le lieu où le crime avait été commis ; en moins de deux heures, quatre-vingts habitans périrent sous les coups de ces furieux, et le village fut détruit de fond en comble. Le mélik Nimir accourut près du prince, pour le supplier de faire cesser le pillage que les Mohgrebins continuaient d'exercer dans les villages voisins : le pacha s'empressa d'envoyer vers eux le sélictar ; mais celui-ci ne put contenir leur rage ; on fut obligé d'envoyer un autre détachement pour ramener le premier à la raison. Le prince fit reprendre aux pillards tout ce qu'il fut possible de retrouver des effets enlevés aux habitans des villages que

cette soldatesque indisciplinée avait jugé à propos d'envelopper dans l'exécution militaire, et le fit restituer à ces malheureux. Les rapaces Mohgrebins passèrent la nuit à fouiller parmi les décombres fumans du village dévoué à ces épouvantables représailles. Le fils du mélik Chaouss, Chaykyé, était venu à Barbar, pour solliciter la grâce de son père. Ismâyl la lui accorda : cependant Chaouss hésitait à faire entièrement fond sur cette parole, lorsque Divan Effendy alla le voir, et lui jura sur le Koran qu'il pouvait compter avec toute confiance sur la loyauté et la bienveillance du pacha.

Il arriva le 15, avec deux cents hommes de sa troupe ; il se prosterna devant le prince et lui baisa les mains. Il lui témoigna ensuite le désir de continuer la carrière militaire, pour laquelle il se sentait un penchant irrésistible. Cette demande fut favorablement accueillie. Ismâyl lui fit donner un habillement, des armes, et le plaça, en qualité de bulbachi, à la tête de cent quarante Chaykyés, qui firent en même temps leur soumission. Chaouss avait au plus quarante ans ; sa taille était avantageuse, sa figure belle et pleine d'expression. Le même jour, le pacha ordonna de lever le camp : à trois heures,

un coup de canon avertit de charger les chameaux ; un second coup , à six heures du soir , fut le signal du départ. Heureusement que la clarté de la lune nous permettait d'observer notre direction sur la boussole , et d'en prendre note. Nous suivions le Nil à un demi-quart et à un quart de lieue , à travers de vastes plaines en partie incultes , et couvertes de plantes herbacées. Pour être à l'abri de l'inondation , les villages sont éloignés du fleuve et bâtis sur des monticules de grès , à l'origine du désert. A dix heures et demie , nous avons laissé derrière nous les plus grands groupes de maisons , nommés *Hellet-Chaykyé*. A minuit , on se rapprocha du Nil , et une demi-heure après , on fit halte sur ses bords. Il y a fort peu de champs cultivés du côté où nous étions. En face , sur la plage opposée , étaient les villages d'el-Gouba.

On se portait sur la province d'Halfây , et l'on ignorait encore si les habitans feraient ou non résistance. A tout événement , il fut fait de nouvelles distributions de cartouches , et l'on se tint sur la défensive.

Le 16 , à cinq heures du soir , l'armée se mit en marche. A un quart de lieue du Nil est le village d'el-Homek , sur la limite du désert. Nous

longions le fleuve à quelque distance ; en nous dirigeant à travers des plaines incultes, en partie couvertes d'arbrisseaux, de plantes, et entre autres d'asclépias ; tout le sol était encore de grès. Chaque jour l'armée perdait beaucoup de chameaux, par suite des fatigues et des grandes chaleurs. Le défaut de transport n'avait permis aux troupes de ne charger du dourah à Chendy que pour peu de jours ; on était à la veille d'en manquer : la disette prochaine de ce grain, devenu l'unique nourriture du soldat et du chameau, faisait naître les plus vives inquiétudes. Les misérables villages qui s'offraient sur la route étaient hors d'état de procurer quelque ressource importante. Dans l'espoir de s'approvisionner sur l'autre rive, qui dépendait encore du Chendy, l'armée s'arrêta près du fleuve, à dix heures du soir, dans une contrée qui porte le nom de *Guérif*. On découvrait sur l'autre rive le grand village d'Ouâd-Beyt-Naga. Le 17 mai, le pacha y envoya quelques officiers porteurs de ses ordres, pour requérir du dourah : il fit aussitôt crier dans le camp que l'on allait sous peu faire une distribution ; le bord du Nil fut à l'instant couvert de malheureux soldats que déjà la faim tourmentait. Mais la journée se

passa dans une cruelle et stérile attente; rien n'arriva. Le 18, les officiers, de retour, annoncèrent que les habitans s'étaient refusés à donner des vivres, et qu'ayant voulu insister pour exécuter les ordres dont ils étaient porteurs, toute la population avait couru aux armes. Que faire? l'absence des barques rendait impossible tout moyen de recourir à la force. Ismâyl, concentrant malgré lui sa fureur, prit son parti, et à trois heures ordonna de se remettre en marche. Les soldats cherchaient avec avidité les fruits des doums, et faisaient main basse sur tout ce qu'ils pouvaient piller à droite et à gauche. Ici le chemin devenait difficile; il fallait sans cesse monter et descendre à travers des masses rocheuses qui s'avançaient jusqu'au Nil. Je vis des restes de grosses murailles en pierres froides, qui paraissent appartenir à une ancienne forteresse; tout le sol continue à être de grès. A cinq heures et demie, nous descendîmes dans un fond où se déployaient de vastes plaines herbeuses; en face est la grande île de Nasri. On suivait le Nil à un quart et un demi-quart de lieue de distance. A dix heures, suivant l'usage, un coup de canon fut le signal pour camper; nous avions marché six heures et demie. On

était près du village de Derreira : il y régnait, comme dans toute la contrée, depuis Chendy jusqu'au fleuve Blanc, une extrême pauvreté et une dépopulation évidente. Cet aspect misérable du pays était dû aux incursions continuelles et aux brigandages des Chaykyés : plus d'une fois, Chaouss lui-même, à la tête des siens, était venu y porter le pillage et la désolation. La nuit précédente, la nature du sol avait changé; de nombreux blocs arrondis de granit à grains fins s'y faisaient remarquer.

Le 19, l'armée se mit en marche à trois heures et demie du soir. A cinq heures, nous traversâmes deux ravins profonds, en partie creusés par les eaux de pluie qui descendent du désert et viennent grossir le fleuve. Ici, une foule de rochers de granit, et d'arbrisseaux qui croissent dans leurs interstices, embarrassaient le passage et contraignaient à faire de nombreux détours. De grands feux allumés de distance en distance guidaient nos pas. A huit heures, on franchit un troisième ravin. Il n'existait aucun chemin frayé : les chameaux tombaient sous le poids de leur charge; on entendait de tous côtés les cris tumultueux des Arabes, des animaux. Il fallait se faire jour à travers des halliers. Enfin la lune se montra

à l'horizon, et sa clarté nous guida dans ces labyrinthes inextricables. Je pus distinguer la direction de la route; le pays avait la même apparence que la veille; c'étaient de vastes plaines couvertes çà et là de plantes herbacées, d'acacias rabougris. A minuit un quart, on campa près du fleuve, dans un lieu nommé l'*Ouâdy Bichâr*; en face, sur l'autre rive, on apercevait la montagne et les habitations de Guerri. Je jugeai, à l'aspect de cette montagne, qu'elle doit être primitive. La plage que nous occupions était agréable et pittoresque; de beaux acacias et des nebkas couvraient de leur ombrage des tapis de verdure; le Nil silencieux réfléchissait à sa surface leurs rameaux touffus; ce luxe de végétation, l'absence du palmier, qui seul pouvait me rappeler que j'étais sur une plage lointaine, tout enfin concourut pour me faire rêver un instant que je reposais sur un de ces sites enchanteurs qui embellissent les bords de la Loire.

Le 20, à quatre heures du soir, on s'enfonça dans une vallée qui descend vers le sud-ouest. Le Nil coule entre deux chaînes de petites montagnes qui l'encaissent. A onze heures, nous vîmes la montagne de Rayân à la droite du fleuve. Quelques groupes de dattiers, arbres très-

rare dans ces régions, étaient épars non loin de notre route. Des rochers de granit qui dominent au-dessus du fleuve et de petites îles couvertes de verdure rendent cette partie du Nil remarquable, et y forment même une cataracte que l'on peut regarder comme la cinquième, en remontant le fleuve, mais la plus petite.

Guerry est composé d'une suite de cabanes éparses, habitées par des Arabes Hassânyehs qui s'occupent à la recherche du sel gemme : ils le font cristalliser en pains, et il devient une branche de commerce assez productive avec Chendy et le Sennâr. Nous avons marché sept heures et demie ; nous campâmes en face de l'Aqabah de Guerry, qui est un passage pour entrer au désert.

Le 21 mai, à trois heures et demie du soir, on continua de suivre la vallée à très-petite distance du fleuve. Nous traversâmes plusieurs villages et de vastes étendues de terres cultivées. Les Mohgrebins, suivant leur usage, s'écartèrent pour enlever des moutons, des poules, &c. Aux cris d'alarme des habitans, le pacha envoya des troupes pour contenir les maraudeurs ; il les fit châtier sévèrement ; plusieurs reçurent la bastonnade, et l'on rendit aux propriétaires tous

les bestiaux volés qui purent être découverts.

A onze heures, on vint camper sur le Nil, près de Sehal el-Guimeab, village à un quart de lieue du fleuve, en face d'Aboussi, île cultivée et habitée. Nous avions marché sept heures et demie. Depuis quelques jours, le mélik de la province d'Halfây avait fait annoncer à Ismâyl qu'il se rangeait sous son obéissance : il fut dès-lors fait défense, sous les peines les plus rigoureuses, de faire le moindre tort aux habitans.

Le 22, nous trouvâmes des termes (*arda* des Arabes) comme ceux de Dongolah. A quatre heures et demie, l'armée se mit en marche : une heure et demie après, arrivé à un hameau dont je demandai le nom, je fus bien surpris de l'entendre appeler *Merreh*. Une petite montagne de grès au sud porte le même nom. Ici les Arabes se montrèrent honnêtes et prévenans; ils sortaient de leurs maisons avec des vases pleins d'eau à la main pour en offrir aux soldats. A huit heures, nous pénétrâmes dans un petit bois touffu d'acacias, où il fallut se faire jour par des sentiers étroits, au milieu d'une obscurité profonde, sans cesse accrochés par les branchages, et au risque de voir nos vêtemens tout-à-fait mis en lambeaux. Nous étions à un demi-quart de lieue du fleuve, et

souvent sur le bord même. A dix heures, il tomba une averse, accompagnée de quelques forts coups de vent du sud; l'état nébuleux du ciel faisait craindre pour les poudres, qui n'étaient point suffisamment à couvert. Comme il est dans le caractère des Turcs de causer froidement, même sans motif, le désastre et les malheurs d'autrui, quelques soldats s'amuserent à mettre le feu à un village abandonné. L'incendie se communiqua promptement à un autre qui était voisin, et qui devint aussi la proie des flammes, à la vue des habitans éplorés qui poussaient des cris de désespoir. Cette atrocité gratuite demeura impunie, le pacha n'ayant pu découvrir les coupables.

A onze heures, un coup de canon avertit de s'arrêter. On se trouvait sur un territoire appelé *Ouâdy el-Halfây*, du nom d'une petite ville située au sud, sur la rive droite du Nil; nous avions devant nous Manati, île habitée et cultivée. On passa ici la journée du 23. Nous n'étions qu'à quelques heures d'Halfây : le pacha m'invita à aller en avant le lendemain matin, avec deux de ses officiers, afin de choisir un emplacement convenable pour faire camper l'armée, son intention étant de séjourner quelque temps dans

ce lieu. Je laissai mes bêtes de charge ; et le 24, au lever de la lune, à une heure et demie du matin, montés sur nos dromadaires, nous nous enfonçâmes dans un petit bois d'acacias ; nous en sortîmes à quatre heures et demie pour cotoyer le fleuve. A six heures, nous étions en face d'Halfây, près duquel est une île de sable. Là nous attendîmes l'armée, qui arriva après six heures et demie de marche.

Le 25 mai, nous nous aperçûmes ici de la crue du fleuve : il avait augmenté de 8 centimètres dans la nuit du 24 ; mais depuis le 20, son accroissement était sensible. Je voulus passer le Nil pour visiter la ville d'Halfây : il ne s'offrait pour cela à ma disposition qu'une misérable barque du pays, tout aussi grossièrement construite que celles du Dongolah. Au quart de la traversée, la quantité d'eau qui pénétra tout-à-coup dans notre frêle embarcation la mit en grand danger de couler bas : un des rameurs ferma aussitôt l'ouverture avec le pied, tandis qu'avec nos mains et des morceaux de calebasse nous vidions l'eau en toute hâte. La plupart des passagers, pleins d'effroi, criaient aux rameurs de retourner à terre, ce qu'ils firent ; huit personnes débarquèrent : je restai avec un phar-

macien du pacha et le maître de la barque; après l'avoir calfatée le mieux possible, elle reprit le large, et nous achevâmes le trajet sans malencontre.

La ville, presque déserte, était bien moins considérable que celle de Chendy : beaucoup d'habitans avaient pris la fuite; les autres avaient caché leurs provisions, et, avec une feinte bonhomie, se disaient affligés d'une disette extrême. Enfin je parvins à m'y procurer, pour des piastres d'Espagne et quelques pièces de mouchoirs rouges, des poules, une brebis et du dourah. Je parcourus la ville et entrai dans beaucoup de maisons où il n'y avait personne. Ne pouvant trouver de barque pour retourner le même jour au camp, je fus contraint de passer la nuit chez le mélik Lod-A'guyb, qui me témoigna des égards; plusieurs plats de pâte cuite avec du beurre, et du rôti de mouton, composèrent le souper. Je me couchai ensuite sur une natte, recouvert de mon bernous. Dans la nuit même, deux kaouâs, envoyés par le pacha, vinrent demander au mélik le tribut qu'il avait promis de payer en chameaux et en dourah; ils firent beaucoup de bruit pour qu'on exécutât sur-le-champ les ordres dont il étaient porteurs : ce ne fut néanmoins

que le 26, au jour, que l'on conduisit au fleuve les objets requis. Le mélik les accompagna. Son costume consistait en deux chemises fines de toile de coton, l'une blanche et l'autre bleue ; il avait aux pieds des sandales en cuir semblables à celles des anciens Égyptiens ; ses cheveux étaient aussi tressés comme les leurs, et légèrement graissés : au haut du bras, il portait attachés de petits sachets de peau, contenant des espèces d'amulettes ou papiers mystérieux sur lesquels sont écrits certains versets du Coran ; ses doigts étaient garnis de grosses bagues d'argent ; un homme de sa suite portait son sabre, garni d'argent. Ce chef avait une haute stature, la démarche fière et une figure agréable. A notre arrivée au rivage, il s'assit comme moi sur le sable, en attendant la barque : quatre hommes de sa garde soutenaient un drap pour le garantir du soleil. Il m'interrogea sur ce que venait faire le pacha, et sur l'époque où il comptait retourner au Caire. La politique d'Is-mâyl étant de s'introduire dans le pays comme un libérateur, qui venait mettre ses habitans à l'abri de l'oppression des Chaykyés ; les égards avec lesquels il traitait les chefs des provinces, à qui il donnait des vêtemens d'honneur et des

armes; le soin qu'il avait de ne frapper d'autres contributions que celles qui étaient indispensables pour la subsistance de ses troupes; toutes ces considérations avaient fait croire à ces peuples que l'armée turque ne tarderait point à rétrograder, si elle ne périssait pas entièrement dans le Sennâr. C'était aussi l'opinion du mélik, et je me gardai bien de le dissuader. Enfin, nous nous embarquâmes ensemble dans la cange du pacha, qu'il trouva très-commode, et qui fixa singulièrement son attention. C'était, me dit-il, la première barque qu'il voyait marcher à la voile. Dans la matinée, j'étais revenu sous ma tente.

Halfây, chef-lieu de la province à laquelle il donne son nom, est par $15^{\circ} 44' 20''$ de latitude nord, et par $30^{\circ} 22' 15''$ de longitude est. Il est situé à un quart de lieue à l'est du Nil*, sur une vaste plaine, cultivée seulement dans la partie qui avoisine ce fleuve. Sa population actuelle peut être évaluée à trois ou quatre mille âmes; elle était de huit à neuf mille avant les invasions des Chaykyés. Les maisons, par groupes épars, sont entourées de grands enclos; ce qui fait qu'au total la ville occupe un emplacement qui

* Les observations ont été faites sur l'autre côté du Nil, en face d'Halfây.

n'a pas moins d'une lieue et demie de circonférence. Elle n'est coupée par aucune rue régulière. Les habitations, construites en argile, sont basses; deux ou trois seulement sont élevées d'un étage; ce sont celles des notables du lieu: elles sont surmontées de terrasses construites aussi en argile; des gouttières en troncs de dattier creusés servent à l'écoulement des eaux pluviales. Les portes roulent sur des pivots, à l'instar de celles des anciens. Halfây était gouverné par le mélik Lodaguib: le pays, autrefois tributaire du Sennâr, s'était rendu indépendant depuis cinquante ans environ. Dès ce moment, il fut en butte aux vexations des Chaykyés. Dans toute l'étendue de cette province, la rive gauche du fleuve est pauvre, le désert s'en approchant de très-près en beaucoup d'endroits; il n'y pousse que quelques plantes herbacées et des bouquets d'acacias. Le territoire à droite, plus riche en productions agricoles, était sans cesse infesté par les troupes de Chaouss, qui venaient y vivre à discrétion durant deux et trois ans: elles ne s'éloignaient que pour aller dans le désert détrousser les caravanes, puis reparaissaient comme des insectes rongeurs.

Le dourah est la principale richesse du pays:

on y recueille un peu de coton, de l'orge, du sempsem et du sel, qui s'exporte jusqu'au Sennâr. Le passage des caravanes, comme à Barbar et à Chendy, y entretient l'esprit mercantile, mais non avec une égale activité. La province renferme beaucoup d'Arabes nomades qui y élèvent des troupeaux de brebis, et paient des droits au mélik, qu'ils acquittent souvent en nature.

A l'ouest du fleuve, habitent des arabes Qérérats, Qenâouys, Qéméâbs, qui la plupart sont des Kabâbychs; des Arabes Abdallâbs, qui, pour la plupart aussi sont des Hassânyehs, occupent les régions de l'est : l'exploitation du sel fossile est l'objet majeur de leur industrie.

Ici nous apprîmes que le Sennâr était en révolution ; que le roi légitime, depuis longtemps retenu captif par deux usurpateurs, prétendait aujourd'hui faire valoir ses droits ; qu'un de ces usurpateurs venait d'être tué par un troisième contendant qui voulait à son tour s'emparer de la royauté. La nouvelle de ces troubles intestins, de ce choc des partis, présentait à Ismâyl une occurrence trop favorable à ses vues, pour qu'il ne s'empressât pas d'en profiter. En conséquence, il donna l'ordre du départ.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée au fleuve Blanc; — Passage du fleuve; départ pour Sennâr; espérance de combattre. — Ruines de Sobah. — Caravane d'esclaves. — Familiarité du peuple. — Ibis noir; Rahad; erreur de Bruce. — Soumission de Sennâr. — Hippopotame; crocodiles; bois. — Dender. — Singes; orages; éthéries et autres coquilles; crocodiles naissans. — Arrivée à Sennâr.

LE 27 mai, à trois heures un quart, l'armée se mit en marche. Nous n'étions plus qu'à quelques heures de l'embouchure du fleuve Blanc : ce jour fut pour moi un des plus beaux de mon voyage. La route suit le bord du fleuve; il n'y a plus de terres cultivées : à l'ouest, le sol, plus élevé, était couvert de bois touffus d'acacias; les guides de l'armée me dirent qu'on y trouvait des giraffes; nous vîmes en effet les traces de quelques-unes. L'hippopotame est commun dans cette partie du Nil; nous en vîmes deux sortir la tête hors de l'eau. Le sol est toujours de grès. Après deux heures de marche, nous vîmes Omdôm, île grande et cultivée; plus au sud-est, l'île de Touti, de moyenne étendue; au confluent du Bahr el-Azraq avec le Nil; et au sud-ouest, une très-petite île à l'embouchure du fleuve

Blanc, près de laquelle nous étions à six heures trois quarts. Les barques arrivaient en même temps. L'armée campa sur le bord de ce dernier fleuve, en un lieu nommé *Omdourmân*, et à proximité d'un bois de grands acacias portant de grosses gousses et une fleur blanche. La vue s'étendait au sud et au sud-ouest sur un pays plat. Ici commence le royaume de Sennâr; le fleuve Blanc, à l'ouest, en est la limite; à l'est, continue la province de Lödaguib ou Halfây jusqu'au Dender. On m'apprit qu'il y avait, sur l'île de Touti, une ruine chrétienne que je pus aller visiter. Le fleuve Blanc est étroit vers son embouchure; ses rives peu élevées reçoivent l'inondation : il peut avoir cinq à six cents pas de largeur. Dans l'espace des deux premières lieues, il paraît courir sud 45° ouest, corrigé de la variation; ce qui décrit une ligne droite avec le Nil dans la même direction : le courant en est bien plus rapide que celui du fleuve Bleu. Nos guides me dirent que le fleuve Blanc s'élargit vers le sud, et que cette branche est reconnue par les indigènes pour être plus considérable et plus étendue que l'Azraq. Plus tard, l'expédition du prince ayant poussé jusqu'à Dinka, je pus m'assurer de ce

fait; telle était aussi l'opinion des auteurs anciens. On peut donc regarder aujourd'hui comme certain que les sources vues par Bruce en Abyssinie, et qu'il a prises pour les sources du Nil, sont, en dernier résultat, celles du fleuve Bleu. En effet, selon les renseignemens nombreux que j'ai obtenus sur le cours du fleuve Blanc, tous d'accord avec certaines cartes des anciens et même avec celle de d'Anville, il n'est pas douteux que son cours s'étend dans l'ouest, et non dans l'est, comme Bruce l'a indiqué, pour donner plus de vraisemblance à son assertion erronée. Le vrai Nil est le fleuve Blanc, dont le cours, très-étendu, prend, suivant toute probabilité, son origine dans les montagnes de la Lune.

Ici, rebutés par les marches forcées et par les mauvais traitemens des soldats, beaucoup de domestiques désertèrent; les nègres sur-tout, qui se rapprochaient de leur pays, le Kourdofan et Djébel-Noubâ. Pour mon propre compte, je perdis un noir que j'avais acheté à Barbar pour le prix modique de 75 francs; entraîné par ses camarades, il déserta.

Le 28 mai, au matin, dès que le pacha eut ordonné de traverser le fleuve Blanc pour se porter sur la presqu'île du Sennâr, ce fleuve

fut en un instant couvert de troupes. Cinq petites barques, les seules que l'on eût, suffisaient à peine pour le transport de l'artillerie, des bagages, et de tout le matériel. L'espoir de combattre bientôt, qu'on avait eu soin d'entretenir sous main parmi les soldats; la perspective du pillage et d'un riche butin; la certitude de lutter avec avantage contre un ennemi qui n'aurait à opposer à leurs armes à feu que des lances et des sabres; l'expérience qu'ils avaient faite de cette supériorité incontestable, lorsqu'ils avaient eu affaire aux Chaykyés; tout cela enflammait leurs âmes d'une ardeur poussée jusqu'à l'enthousiasme. Durant trois jours, sur une assez grande étendue, la surface du fleuve fut couverte de chameaux, de chevaux, de Turcs et d'Arabes qui se jetaient à la nage, les uns soutenus par des outres remplies d'air, ou montés sur des pièces de bois; les autres s'accrochant à la queue des chevaux ou grimpés sur les chameaux: c'est ainsi que passa l'armée, composée, avec les domestiques, de cinq mille cinq cents hommes et trois mille chameaux ou chevaux. On peindrait difficilement le tumulte, la confusion, le brouhaha, les cris des hommes et des animaux, le retentissement des coups

dont on accablait ces pauvres bêtes pour les lancer à la nage et les faire avancer : on eût dit une armée en déroute poursuivie l'épée dans les reins, et non des troupes courant avec confiance à la victoire. Malheureusement ce zèle empressé coûta la vie à une trentaine d'hommes, et 150 chameaux ou chevaux furent noyés. La seule chose qui doive étonner, c'est que la perte n'ait pas été plus considérable encore.

Le 30 au matin, je fis passer mes chameaux et mes dromadaires, en leur attachant au cou une ou deux outres remplies d'air : un Arabe, monté sur le derrière de l'animal, le guidait avec un bâton ; il les passa tous ainsi à la nage sans aucun accident. Le pacha eut l'obligeance de me faire donner une cange, dans laquelle je fis commodément le trajet avec mes gens et mes bagages.

Cette pointe de terre, qui forme l'extrémité nord de la presqu'île du Sennâr, où l'armée campa entre les deux fleuves, se nomme *Râs el-Gartoum* ou *el-Khartoum*. Je pus successivement observer le courant du fleuve Blanc et celui du fleuve Bleu ; celui-ci a bien moins de rapidité, et est d'un tiers plus étroit que le premier. Je fis puiser de l'eau dans l'un et dans

l'autre; puis, en les comparant, je crus trouver en effet que l'eau du fleuve Blanc est un peu laiteuse, comme je m'en suis assuré plus tard. Le fleuve Bleu, dans les régions du sud, coulant en général sur un fond de roche, doit à sa limpidité son nom de Bleu; le fleuve Blanc, au contraire, roule probablement ses eaux dans un lit argileux*.

Tout le pays est plat et inculte, sur-tout sur les rives du fleuve Blanc. A une demi-lieue dans le sud de la pointe de Râs el-Gartoum, nous vîmes, près du fleuve Bleu, les premières habitations du Sennâr. A la vue de l'armée, les habitans prirent la fuite. Les ambassadeurs que le pacha avait envoyés pour demander la soumission de ceux qui tenaient les rênes du gouvernement, revinrent, peu satisfaits, apprendre au pacha qu'une forte armée se réunissait dans la capitale, où il y avait plusieurs pièces de canon; que les méliks leur avaient répondu qu'ils attendaient à voir l'armée du pacha, pour se décider sur ce qu'ils auraient à faire.

Les premiers jours de notre arrivée ici, le

* J'avais conservé de l'eau de ces deux fleuves, pour les soumettre à l'analyse; mais je les perdus avec d'autres vases contenant des reptiles, qui furent brisés par la chute de mes chameaux.

temps constamment nébuleux contraria beaucoup mes observations. Le 29 et le 30, il fit beau, et je pus, avec M. Letorzec, prendre le passage au méridien de plusieurs étoiles de la grande ourse, pour fixer la latitude de l'embouchure du fleuve Blanc, qui, d'après le résultat de six observations, fut trouvée être par $15^{\circ} 37' 10''$. La latitude indiquée sur la carte de Bruce porte cette embouchure à 10' environ plus au nord; mais ce voyageur n'avait pas observé sur le lieu. On m'avait dit à Halfay que, sur la partie droite du fleuve Bleu, à une journée environ de son embouchure, il y avait un lieu appelé *Sobah*, couvert de ruines considérables. Le desir de les visiter m'obligea de me séparer pour quelques jours de l'armée; le pacha voulut bien mettre une barque à ma disposition pour favoriser mes recherches. Afin de ne point perdre de vue la direction de la route que tenait l'armée, M. Letorzec devait la suivre par terre, avec mes dromadaires et mes bagages.

Le 1.^{er} juin, l'armée partit à quatre heures du matin; de mon côté, je m'embarquai à Râs el-Gartoum sur le fleuve Bleu, et au jour nous mîmes à la voile. Après avoir fait un quart de lieue, nous vîmes Meryok, premier village sur

la rive droite; l'autre rive était couverte d'acacias. Les lieux habités que nous découvrîmes durant cette excursion, étant trop nombreux pour être cités ici, on peut, pour les connaître, consulter les cartes et la liste des noms de lieu, à la fin du vol. 3. Dans la crainte de rencontrer des écueils, nous n'osâmes point nous hasarder à naviguer de nuit; à cinq heures et demie du soir, nous attachâmes la barque près d'Amdôm ou Omdôm, village sur la partie droite du fleuve, habitée par des Arabes Maq'arbeh, qui s'occupent de la recherche du sel fossile, qu'ils purifient et cristallisent en pains très-durs : ce sel s'exporte jusqu'au-delà du Sennâr. Ces hommes parurent peu aisés; ils se montrèrent honnêtes et affables à notre égard.

Le 2 juin, nous remîmes à la voile à six heures du matin. Les bords du fleuve sont rarement ensemencés; les habitans préfèrent établir plus loin leurs cultures. Ce jour-là, je vis beaucoup de jeunes saules border le rivage. A neuf heures, la barque s'arrêta près d'el-E'yifoun ou E'yfon, village assez grand : nous avons dépassé les ruines de Sobah. A notre aspect, une foule d'hommes, de femmes et d'enfans accoururent : notre barque était pour eux un grand

objet de curiosité ; c'était la première qu'ils voyaient voguer avec des voiles. Descendu à terre, je fus entouré par cette populace, pour qui mon costume d'Osmanly n'était pas chose moins singulière à leurs yeux. Ces gens, habitués à toucher tout ce qu'ils voient, se pressaient pour passer la main sur mes vêtements : mon schwal, mes souliers, attiraient toute leur attention ; ces derniers sur-tout, dont la couleur rouge les flattait infiniment. Après m'avoir ainsi passé en revue des pieds à la tête, ils m'accompagnèrent jusque chez le cheykh Idris, où il me fallut subir une seconde inspection. Ce cheykh était si loin de penser que j'étais chrétien, qu'il me reçut dans la mosquée même. Il voulut me retenir et me faire passer la journée avec lui ; il m'accablait coup sur coup de questions sur le passage de l'armée turque : mais moins pressé de lui répondre que d'aller voir les ruines, je lui offris une piastre d'Espagne, et il me donna enfin un cheval et un guide pour me rendre à Sobah. J'ignore si la pièce d'argent lui avait inspiré un tendre intérêt pour ma personne ; mais avant de nous quitter, il me dit avec épanchement que j'avais bien fait de voyager dans une barque ; car l'opinion générale dans le pays

était que l'armée entière du pacha devait succomber à l'approche de la capitale du Sennâr, où se trouvaient quatre grosses pièces de canon et huit à dix mille combattans. Son récit ne m'inspira pas de grandes craintes sur le sort d'Ismâyl et des siens. Après une heure et demie de marche dans le nord-ouest, j'arrivai enfin sur l'emplacement que je cherchais : j'y reconnus effectivement les traces d'une ville ancienne ; mais , ô douleur ! je n'aperçus de tout côté que des monceaux de terre et de gravois ; pas une seule pierre de quelque volume, pas un seul pan de mur qui fût resté debout ; tous les matériaux avaient été enlevés ! Je fis le tour de ces tristes décombres , qui occupaient une lieue à-peu-près de circonférence. J'y comptai dix énormes tas formés en partie de fragmens de grosses briques cuites , que je supposai être les restes des principaux édifices. Le grès s'y laissait voir en si petite quantité, que je dus en inférer qu'une extrême rareté de cette substance dans le pays, avait jadis contraint les habitans de ce lieu à employer , même dans leurs grandes constructions, des pierres factices. Les pluies , fréquentes sous ce climat , ont battu et souvent en partie nivelé la superficie de ces décombres. Divers

fragmens de matières scorifiées feraient croire que c'est par l'action du feu qu'a péri cette antique cité, comme celles de Coptôs, d'Ombôs et autres de l'Égypte, si l'on ne pouvait pas supposer également que ces scories sont des résidus provenant des fourneaux de quelques fabriques. A-peu-près au centre de tous ces débris épars ou amoncélés, j'eus le bonheur inespéré de découvrir un indice irrécusable de leur antiquité : c'était un sphinx d'un mètre 50 centimètres [4 pieds et demi environ] de longueur, couché sur le sol ; la matière dont il est formé est un grès de concrétion quartzeuse, noirâtre : quoique mutilé, on reconnaît le corps d'un belier, qui pouvait avoir la figure humaine : le travail en est médiocre et dans le goût égyptien. Ces ruines sont au milieu d'une plaine inculte, à un demi-quart de lieue du fleuve, et sont entourées d'acacias épars. Aux environs, habitent des Arabes Maq'arbehs.

Je retournai le soir à la barque, et nous mîmes à la voile. Durant ma course à Sobah, mes mariniers avaient trouvé sur le sable douze œufs de crocodiles qu'ils m'apportèrent : j'en brisai un et j'y trouvai un petit crocodile mort ; ce qui me fit juger qu'ils étaient tous mauvais :

je les conservai néanmoins comme objet de curiosité. Cet œuf n'est guère plus gros que celui de l'oie ; les extrémités en sont plus arrondies.

A six heures , nous amarrâmes la barque à la berge de gauche ; le canon que nous entendîmes le soir nous annonça la proximité de l'armée , qui était en avant de nous. Près du fleuve , beaucoup de terres susceptibles de produire , aujourd'hui en friche , sont couvertes d'acacias et de nebkas.

Nous partîmes le 3 , au jour ; nous rencontrâmes un convoi d'esclaves nègres , de trois cents têtes environ , les chameaux compris , car ceux-ci comptent comme têtes d'esclaves. Cette troupe avait recours , pour traverser le fleuve , aux mêmes expédiens que nous avons vu déjà mettre en œuvre par l'armée turque. Nous nous arrêtâmes un instant avec les chefs de cette petite caravane. Les circonstances étaient peu favorables pour eux ; ils craignaient que leurs esclaves ne devinssent la proie des troupes du pacha ; ce qui les rendait très-pressés d'en faire de l'argent. L'un de ces marchands vint m'offrir une jeune Sa'ydeh pour la modique somme de 150 francs. Cette femme , à ses cheveux près et à la couleur de sa peau , était digne

de servir de modèle à quelque moderne Praxitèle : sa physionomie exprimait la douceur, et l'ensemble de ses traits réunissait ces proportions régulières qui, dans nos idées, constituent la beauté parfaite. Je lui donnai quelques verroteries dont elle se para les seins ; et fort embarrassée de savoir ce qu'elle me rendrait en échange, elle m'offrit, avec une gracieuse simplicité, un morceau de pâte grossière de dourah. J'étais ému de compassion : combien j'aurais eu de plaisir à lui acheter sa liberté ! mais le prix qu'on y mettait, quelque bas qu'il fût, n'était pas en ce moment à ma disposition. Je la quittai en regrettant de ne pouvoir l'arracher à son malheureux sort. Contrariée par le vent, notre embarcation fit très-peu de chemin ; nous nous arrêtâmes près du village d'An-Noubah.

Le 4 juin, le vent contraire augmentait. Une foule d'habitans accoururent près de notre barque : les femmes, non moins curieuses que les enfans, ne craignaient point, comme les femmes du Barâbrak et de l'Égypte, de laisser voir leur visage. Je desirais d'obtenir quelques renseignemens sur le pays ; mais ces gens ne répondant jamais qu'avec défiance et anxiété aux questions de cette nature, je pris patience, et

me familiarisai avec eux, pour les rendre plus communicatifs. Je leur montrai une boussole, une longue-vue; ils furent émerveillés en examinant l'intérieur de ma montre. C'était à qui m'étourdirait à droite et à gauche : l'un demandait à voir dans ma longue-vue, l'autre voulait contempler mes armes, mes instrumens de mathématiques; les femmes m'étouffaient pour que je fisse sonner à leur oreille une montre à répétition. La complaisance que j'y mettais les charma; ils ne se montraient plus aussi discrets; ils étaient au contraire tout disposés à m'en apprendre bien plus que je ne leur en demandais.

Un peu plus haut, nous passâmes devant Rodess, village sur la partie droite du fleuve, près duquel il y a des débris d'anciennes constructions de briques, comme à Sobah; il s'en trouve aussi à Dourmân, au nord sur l'autre rive : on m'assura qu'à la hauteur d'An-Noubah pour arriver au fleuve Blanc, il y avait deux jours de marche, environ quinze à dix-huit lieues. Pour avancer malgré le vent contraire, nos mariniers furent obligés, durant les trois quarts du jour, de traîner notre barque à la cordelle. Le 5 juin, le même vent et le calme nécessitèrent l'emploi de quatre hommes pour

nous haler. A cinq heures, on amarra à la rive droite, près d'Ouâd-Cheyb, lieu habité par des Arabes Maq'arbeh. On distingue facilement les naturels riverains d'avec les Arabes nomades; ces derniers sont bons et témoignent des égards aux étrangers. Je vis, ce jour-là, trois hippopotames qui levaient la tête au-dessus de l'eau, en mugissant. Le 6, nous stationnâmes devant el-Kâmny, village divisé en deux parties situées sur l'une et l'autre rive : ici des Arabes Maq'arbeh s'occupent de la recherche du sel. La plupart des habitations qui composent les villages du Sennâr, ne sont que des huttes circulaires en chaume, surmontées d'une couverture conique pour faciliter l'écoulement des eaux; un petit nombre sont en terre, carrées, avec une terrasse au-dessus. Le lendemain, nous nous arrêtâmes à Abo'cherâ, grand village de quelque apparence sur la rive gauche, encore habité par des Maq'arbeh, qui nous reçurent fort bien. En face est la première île que nous eussions trouvée : son nom est *Hellâlyeh* : elle est habitée et en partie cultivée. Nous trouvâmes ici beaucoup de poules : je ne pus m'en procurer qu'en donnant en échange de petits morceaux de sucre, des conteries de Venise, du

poivre, du girofle : les vases en verre sur-tout avaient à leurs yeux beaucoup de prix ; j'eus six poules pour une bouteille vide.

Le 8 juin, le vent devint plus favorable; nous laissâmes derrière nous l'île et le village d'Ouâd-Fâydeh. Le soir, la barque s'arrêta près du village d'Abqeymân, situé sur la rive gauche. J'avais vu, ce jour-là, avec une agréable surprise, des ibis blancs et noirs* : celui de cette dernière espèce que je pus le mieux examiner, me parut avoir une ressemblance frappante avec les ibis embaumés des tombeaux de Thèbes. On ne rencontre aujourd'hui en Égypte aucun individu vivant de cette couleur. J'aurai occasion d'en parler ailleurs avec plus de détail.

Le 9, un fort vent contraire ralentissait à chaque instant notre marche. Jusqu'alors nous avons trouvé des habitans honnêtes et paisibles; ici ils se montraient sombres et peu traitables. Le soir, nous attachâmes la barque devant el-E'reybâb, village situé sur la rive droite. En général, les lieux habités sont éloignés du fleuve d'un demi-quart ou d'un quart de lieue. Depuis Râs el-Gartoum, tout le pays est plat, sur-tout la presqu'île de Sennâr. Quelques aca-

* Il paraît que Bruce en avait vu aussi.

cias épars et parfois en bosquets assez touffus bordent de loin à loin les deux côtés du fleuve : au-delà se développent des plaines à perte de vue, qui me parurent susceptibles d'être rendues fertiles. On y observe, comme au désert, les effets du mirage.

Le 10 juin, nous pûmes à peine faire quatre lieues, contrariés que nous étions par de forts vents du sud et du sud-est, qui semblent être constans dans cette saison. La lenteur de cette navigation me désespérait : sans le desir que j'avais de reconnaître l'embouchure du Rahad et celle du Dender, j'aurais, à Sobah même, pris le parti de rejoindre l'armée. Un courrier du pacha, que nous rencontrâmes, me rassura pleinement sur le sort de celle-ci ; elle avançait toujours sans éprouver la moindre résistance : j'en conclus que la capitale n'en opposerait pas une bien vigoureuse.

Le 11, un peu favorisés par les petits contours du fleuve, nous avançâmes plus rapidement que les journées précédentes. Nous dépassâmes l'embouchure du Rahad, petite rivière qui vient du sud-est de l'Abyssinie. Elle me paraissait bien étroite pour une rivière qui aurait déjà grossi ses eaux de celles du Dender ; car c'est

ainsi que Bruce l'a supposé * : je questionnai les naturels, et, à ma grande surprise, j'appris que le Dender se décharge dans le fleuve Bleu beaucoup plus au sud; que les deux rivières s'y rendent en suivant une ligne à-peu-près parallèle, et qu'entre l'embouchure de l'une et celle de l'autre, il existe un intervalle assez considérable pour embrasser quinze villages dans son étendue. La rivière du Rahad peut avoir cent cinquante à deux cents pas de largeur environ; elle se jette dans le fleuve à la hauteur d'Abou-Ahrâz, village au nord de son embouchure; il n'y avait que peu d'eau. Suivant le rapport des habitans, j'appris que le courant en est très-rapide; qu'elle déborde peu, étant bien encaissée; que l'eau se trouble à peine au moment de sa crue, qui dure quatre mois de l'année, et que, dans ses basses eaux, elle est presque à sec sur plusieurs points. Il y a, dit on, quelques hippopotames et des crocodiles qui s'y introduisent par le fleuve Bleu, au moment de l'inondation. Ses bords paraissent être bien boisés et fertiles. Le soir nous attachâmes notre barque près d'Ouâd-Môdeyn, grand village sur la rive gauche.

* Il suppose que le Rahad et le Dender confondent leurs eaux à quatorze lieues au-dessus de l'embouchure commune qu'il leur assigne.

J'appris que le roi de Sennâr avait fait sa soumission; qu'il était venu jusqu'ici au devant du pacha, avec pompe et magnificence, accompagné de ses ministres, des principaux habitans et de deux cents hommes d'escorte; que le pacha et lui s'étaient fait réciproquement des dons d'armes, de chevaux, de vêtemens, et que depuis quelques jours l'armée turque avait pris possession de la capitale.

Le 12 juin, nous pûmes à peine faire trois ou quatre lieues: nous nous arrêtâmes au-dessus de Kourdkeyleh, village situé sur la rive droite, et qui est environné par des massifs d'arbres et d'arbustes dont les rameaux hérissés d'épines semblent vouloir en interdire l'accès. Les pintades sont ici communes. Près de Kourdkeyleh, au nord du village, le fleuve a tout au plus trois cent cinquante pas de largeur. Cinq hippopotames se montrèrent ce jour-là à mes regards: trois à-la-fois suivirent quelque temps ma barque en mugissant. Je n'en avais encore vu que de noirs; l'un de ceux-ci avait la peau fauve: peut-être était-ce une variété inconnue; car dans tout le cours de mon voyage, je n'en ai vu que deux de cette couleur. Les habitans nomment cet amphibie *bagar el-bahar* [le bœuf

d'eau] : son cri a quelque rapport avec le mugissement du bœuf ; mais il est plus bref et plus éclatant. Je tirai sur un ; et le blessai, je crois, car il se cacha aussitôt en criant. Il n'y a point d'exemple dans le pays que ces animaux aient attaqué l'homme. Ils viennent à terre, et dévorent quelquefois la récolte d'un champ entier ; le feu et le bruit les font fuir. J'ai remarqué que les crocodiles sont moins abondans à cette hauteur du fleuve, où se multiplie l'hippopotame. Le 13, nous n'avancâmes encore que de quelques lieues, les vents soufflant toujours du sud-est. A peu de distance, sur la rive gauche, nous aperçûmes le village de Roûsâs. Le sol, depuis Râs el-Gartoum, présente sur divers points une gangue ou concrétion calcaire renfermant des détritrus de plantes marines qui imitent une multitude de racines ; elle est poreuse, et en partie friable. Près d'el-E'reybâb, les rochers calcaires qui bordent le fleuve prouvent assez la présence antérieure de la mer dans ces contrées : ils sont percés parfois de trous cylindriques arrondis à leur ouverture, et que l'on reconnaît facilement pour être l'ouvrage des pholades. La superficie de ces rochers est en partie teinte par l'oxide de fer.

À l'aube du jour, je voulus entrer dans le bois de Kourdkeyleh, pour y surprendre quelques animaux; j'y vis beaucoup de singes, les traces fraîches de l'éléphant, des pintades, et divers oiseaux à beau plumage, mais ne poussant que des cris aigus. Depuis les pharaons, peut-être, aucune barque n'avait déployé ses voiles sur le fleuve où je naviguais; ce n'était pas sans une douce satisfaction que je voyais la mienne devancer toutes les autres, et lutter contre les vents dans des parages où les regards d'aucun Européen n'avaient encore pénétré! J'éprouvais aussi une émotion involontaire, en contemplant ces arbres vainqueurs du temps, et que la vieillesse n'a point courbés; ces bois épais dont l'éternel feuillage n'offrit jamais au voyageur son ombre tutélaire contre les rayons brûlans du soleil; ces fourrés inaccessibles où le pasteur ne conduisit jamais ses troupeaux. La nature brute et sauvage respire seule au milieu de cette végétation sans cesse renaissante; les acacias, les nebkas, les heglygs, les arbres morts eux-mêmes, enlacés dans les circonvolutions inextricables des lianes, ne forment qu'un massif compacte de verdure, à travers lequel quelques sentiers, à peine praticables, permettent de se

faire jour. Le choc de nos rames et le bouillonnement des eaux que notre barque déplaçait, jetaient l'alarme et une terreur inconnue parmi les habitans du fleuve : les crocodiles, qui depuis si long-temps déposaient en paix leurs œufs sur ses bords solitaires, rentraient précipitamment dans son sein ; les hippopotames, agités et inquiets, nageaient en troupes autour de nous, et, par leurs mugissemens, semblaient nous reprocher d'être venus troubler le calme de leurs demeures. Les perruches, les pintades, les ibis, et nombre d'oiseaux remarquables par leur parure variée, faisaient entendre leurs cris assourdissans ; les singes, gesticulant et gambadant sur les arbres, les hyènes, les onagres, les giraffes, les éléphans, et divers autres quadrupèdes, se montraient à droite et à gauche du fleuve. Mais l'explosion de la poudre, dont le bruit frappait pour la première fois leurs oreilles, les faisait fuir ; pleins d'épouvante, dans les retraites impénétrables que la nature leur a ménagées. Enfin, le spectacle qui se développait ici était entièrement nouveau pour nous : le fleuve chariait des bambous, de l'ébène, du gaïac et d'autres bois précieux ; j'y voyais des coquillages d'espèces inconnues : ses bords étaient couverts

de plantes, d'arbres, d'insectes et autres productions qui avaient jusqu'alors échappé aux investigations des naturalistes. De quel côté l'observateur tournera-t-il ici ses regards ? tout l'attire, tout l'intéresse ; la nature a semé sous ses pas avec profusion des richesses encore vierges : le climat, le sol, les habitans, les végétaux, dans cette contrée, ont une physionomie distinctive.

Le 14 et le 15 juin, nous ne fîmes guère plus de chemin que les journées précédentes ; beaucoup de jeunes saules végétaient sur les deux rives, principalement sur la droite. Je trouvai six petits crocodiles vivans ; ils n'avaient qu'un pied de long, et ils cherchaient déjà à mordre ; je les mis dans un vase plein d'eau. La barque passa la nuit près d'el-Qreyqreyb, petit village situé au côté gauche du fleuve.

Le lendemain 16, je vis le Dender, qui, comme le Rahad, vient du sud-est. Cette rivière semble couler parallèlement entre le Rahad et le fleuve Bleu, dans lequel se jettent ses eaux. Un peu au-dessus, en face et à l'est d'el-Qreyqreyb, est le village d'el-Koueh au nord de son embouchure, et celui d'el-Makasseyr au sud. Je remontai cette rivière jusqu'à un quart de lieue

environ; elle n'est, dans cet intervalle, écartée du fleuve Bleu que de trois cents toises; sa largeur ici est à-peu-près de deux cents pas : son lit paraît très-encaissé; ses bords sont couverts d'osiers et d'acacias, et en partie cultivés. L'eau en était encore très-claire, tandis que celle du fleuve Bleu était extrêmement limoneuse. Suivant les naturels, elle perd cependant sa limpidité durant quelques mois. Le Dender reste plein un tiers de l'année; mais il n'est à sec en aucune saison. On dit son cours plus étendu que celui du Rahad; il y existe des hippopotames et des crocodiles. A l'est du Rahad, les éléphants sont communs. La partie est du Dender, et au-delà vers le Rahad, est habitée par des tribus d'Arabes Kaouâhlehs. Au Dender finit la province d'Ouâd-A'guyb ou de Lod-A'guyb, et commence le Sennâr. Tout le territoire contenu entre le Rahad et le Dender porte le nom de *Gezyre el-Gezyre* [l'île de l'île]. Il se trouve effectivement enclavé entre deux îles, celle de Méroé au nord, et celle que forme au sud une partie du Sennâr et de l'Abbyssinie *, par suite du contour que font le

* Ce qui s'accorde avec la conformation que les anciens donnaient à l'île de Méroé.

fleuve Bleu et le Dender, jusqu'au rapprochement de leurs sources.

Suivant les habitans d'el-Qreyqreyb, il y a quatre jours de marche pour aller au fleuve Blanc, dans l'ouest. Aux environs d'el-A'tchân, village sur l'autre rive, sont des Arabes Kaouâhlehs. Là je vis une troupe de onze singes de l'espèce des callitriches, qui paraît être la plus commune : rarement on parvient à rendre ces singes familiers ; ils n'ont pas l'intelligence des babouins. Lorsque les habitans veulent en prendre, sur-tout des jeunes, ils exposent à leur portée des vases pleins de bulbul ; cette boisson les enivre, et il est facile alors de s'en emparer. Nous attachâmes la barque près d'el-A'tchân. Le 17 juin, notre navigation ne fut pas plus rapide : il fallait, dans nombre d'endroits difficiles, faire tirer la barque à force de bras. Nous nous arrêtâmes le soir à Sâba'doleyb, village divisé en deux parties par le fleuve. Nous y essayâmes la nuit un très-fort orage ; le tonnerre grondait d'une manière épouvantable. Je n'avais pas jugé prudent d'aller chercher un abri dans le village : tout ce que j'avais pour me vêtir fut trempé de pluie. Je regrettais, en ce moment, le beau ciel de l'Égypte.

Sur les îles et sur les rives du fleuve, je retrouvais parfois les belles coquilles que j'avais vues dans la province de Robâtât. Leur texture feuilletée les ferait prendre pour des huîtres, sans un examen bien attentif. Cette coquille, bien reconnue aujourd'hui comme devant appartenir au genre éthérie, est remarquable par son talon, qui souvent semble s'accroître et présenter nombre de compartimens. J'avais conservé de ces valves d'éthéries qui avaient jusqu'à huit ou dix pouces de longueur : la forme en est allongée et variée, la nacre blanche et feuilletée. Les deux attaches musculaires semblent être le seul motif qui jusqu'à présent a fait placer ces éthéries avec les cames plutôt qu'avec les huîtres, dont elles ont du reste tout le caractère (*voyez* pl. LXI, fig. 1 à 3, vol. II)*. J'ai vu les habitans de la province de Robâtât

* M. le baron de Férussac a publié une notice sur ce genre de coquilles qu'il a nommées (*voyez* tome III) *fluviales*, telles que deux anodontes, deux ampullaires, dont une de grande espèce que j'avais déjà rencontrée communément dans les sources des oasis, deux espèces de mulettes et autres, quelques coquilles terrestres, dont une belle hélix flammata et l'hélix irrégulière, espèce qui varie beaucoup de forme et de couleur. (*Voy.* les pl. LX et LXI.) J'en conserve dont les animaux vivent depuis près de trois ans sans qu'ils aient jamais mangé : cet exemple, au reste, n'est pas unique.

et de celle de Barbar, sur la partie gauche du fleuve, en ramasser pour couvrir et décorer les tombeaux, leur substance nacrée devenant très-brillante lorsqu'elle a été exposée quelque temps à l'action du soleil. Il paraît que les cataractes de Robâtât sont la cause qui empêche cette coquille de descendre plus bas. Les habitans du Sennâr la nomment *edjâleh*. Ils m'assurèrent que, dans les basses eaux du fleuve, on en trouve de vivantes, et que les peuplades voisines du Iâbous, où ces coquilles sont plus communes, les emploient à leur nourriture. Malgré les recherches les plus soigneuses, je n'en ai pas découvert une seule avec l'animal; il est vrai que je n'ai pu les faire à l'époque des basses eaux.

Le 18, nos regards furent éblouis par divers sites agréables que nous offraient les bords du fleuve, en général tapissés de grands acacias. Je vis une troupe de huit singes verts, qui sautaient avec légèreté de branche en branche, et semblaient nous menacer en grinçant les dents. Le vent nous retint au nord de Sentobâr, grand village divisé en deux parties qui occupent l'une et l'autre rive. Nous y passâmes les trois quarts de la journée. Par-tout où nous nous arrétions, les habitans accouraient en foule sur la grève.

En satisfaisant à leur curiosité, ils ne se doutaient point qu'ils offraient à la mienne un aliment que je ne négligeais pas de mettre à profit. Ces grands rassemblemens d'individus de tout âge et des deux sexes me permettaient d'observer la constitution physique de ces hommes peu connus, de prendre une idée, superficielle il est vrai, de leurs mœurs, et de recueillir quelques données sur la population relative de ces régions.

J'ai cru remarquer que les caractères extérieurs de la jeunesse y sont de longue durée chez les personnes du sexe féminin : leur gorge sur-tout ne paraît point éprouver les outrages du temps aussi vite que dans nos climats ; celle même des femmes avancées en âge ne laisse apercevoir aucune apparence de flaccidité. On serait porté à conjecturer que ce fut au Sennâr que les sculpteurs de l'Égypte ancienne allèrent chercher le type de ces mamelles droites et alongées qu'ils donnaient à leurs figures de femmes ; car c'est la forme la plus générale de celles que les Sennâriennes ne prennent pas le moindre soin de dérober aux yeux. Parmi les hommes, j'en remarquai un de vingt ans environ, qui avait ces deux éminences de la poitrine

extrêmement saillantes : s'étant aperçu que je le considérais avec surprise, il en parut déconcerté, et s'empressa de me dire qu'il se proposait de faire retrancher ces excroissances contraires aux lois de la nature. J'eus peine à croire d'abord qu'il parlât sérieusement : mais on m'apprit ensuite qu'en effet tout homme du pays qui avait le malheur d'être affligé d'une pareille difformité, aimait mieux se soumettre à une amputation douloureuse et souvent funeste, que de se montrer avec des attributs si étrangers à son sexe. L'état de nudité presque complète dans lequel les indigènes de ces contrées ont coutume de paraître, ne leur permet pas de soustraire à la vue les bizarres anomalies auxquelles l'espèce humaine est sujette là comme ailleurs.

Le desir d'arriver promptement à Sennâr, nous engagea à remettre à la voile dans la nuit, pour profiter du vent, qui s'était montré momentanément favorable ; mais à trois heures du matin, il fallut s'arrêter de nouveau au sud de Mounâ, grand village bâti sur la rive gauche du fleuve. Là sont les traces d'un ancien canal, qui semble avoir été destiné à porter les eaux dans l'intérieur. Les habitans me dirent qu'ils allaient au Dender dans une demi-journée de

marche (quatre à cinq lieues), et que de là au Rahad la distance est de huit à neuf lieues environ. Je vis, ce jour-là, une réunion de plus de soixante ibis, noirs et blancs. J'avais vu précédemment des corbeaux, espèce d'oiseaux qui est rare dans le pays.

Le 20, nous laissâmes derrière nous le village d'Ach-chin-Bâteh, habité par des Arabes Sebekkeyns, en face de l'île d'Alfos. Au sud, sur la partie orientale du fleuve, nous aperçûmes le grand village d'Ouâd el-A'bâs. Ici le fleuve, profondément encaissé, coule entre des bords de 20 et 24 mètres [62 à 74 pieds] d'élévation. Nous terminâmes notre navigation de la journée à Hellet-Cheryf, petit village à un quart de lieue de là.

J'avais plusieurs fois entendu, dans ma barque, un coassement qui avait quelque ressemblance avec celui de la grenouille ; pensant qu'un de ces animaux s'y était introduit, j'avais fait, avec mes Arabes, des recherches exactes, et dérangé inutilement mes caisses et mes bagages. Cependant, des cris plus distincts, et qui n'étaient plus ceux de la grenouille, continuaient à se faire entendre. Impatient de connaître d'où ils provenaient, je fis mettre de nouveau tout sens

dessus. dessous. Enfin, je m'avisai de visiter le panier où j'avais déposé mes œufs de crocodiles, et je ne fus pas peu surpris de voir deux de ces animaux s'en échapper lestement. Je courus après, et les mis dans un bassin plein d'eau. Ouvrant ensuite avec précaution mon nid de crocodiles, je remarquai que les uns étaient encore attachés à l'œuf, que d'autres en étaient sortis à moitié, et qu'il y en avait enfin qui ne faisaient que de percer leur coque. J'eus le plaisir de les voir travailler pour se produire au jour, et d'observer par quels procédés ils y parvenaient. L'animal était pelotonné sur lui-même, la tête ployée sous le ventre, ainsi que la queue, dont l'extrémité revenait sur le dos: il était enveloppé dans une espèce de placenta qui prend naissance sous le ventre, au nombril, et qu'il coupe lui-même, à ce qu'il paraît, avec ses dents: dressant ensuite la tête, il appuie le museau avec force contre une des extrémités de l'œuf, et y pratique une petite ouverture, qui s'accroît à mesure qu'il sort la tête; sa queue, qui se déploie en même temps, seconde ses efforts, en choisissant un point d'appui contre l'autre extrémité de la prison. Le petit crocodile est enfin délivré de sa captivité, et la membrane qui

l'enveloppait reste adhérente aux parois de l'œuf. Tous avaient à-peu-près la même dimension, c'est-à-dire, 30 centimètres [un pied environ] de longueur sur 12 [4 pouces] de circonférence au plus gros du corps; et cependant chaque œuf, dont les bouts sont également arrondis, n'avait que 8 centimètres [3 pouces] de longueur et 16 centimètres et demi [7 pouces] de circonférence. On est vraiment étonné qu'un animal de cette taille ait pu contenir dans un espace aussi étroit. Les pattes de devant, longues de 5 centimètres, ont cinq doigts palmés, dont les trois premiers seulement sont armés d'ongles; celles de derrière, plus longues, n'ont que quatre doigts, dont l'extérieur est dépourvu de griffe, et qui sont réunis par des membranes plus grandes. L'œil est de couleur olive; la prunelle est traversée perpendiculairement par une raie noire entourée d'un filet blanc: le corps, gros et raccourci, diminue en s'allongeant dans les premiers temps. L'animal, dès en naissant, montre de la férocité: il cherche à surprendre et à mordre. Par la suite, j'ai trouvé plusieurs fois encore des œufs de crocodiles, mais toujours délaissés par la mère. La facilité qu'a le petit animal d'éclore sans secours, et de se

suffire à lui-même, fait conjecturer que la femelle ne donne aucun soin ultérieur au développement de sa ponte. Mes petits crocodiles étant sortis des œufs, je les exposai au soleil : puis ils s'élançèrent d'eux-mêmes dans l'espace de bassin que je leur avais préparé, et au centre duquel était disposée une place en forme d'île où ils venaient au dessus de l'eau respirer l'air en nature.

Je leur donnai en vain du poisson, de la viande et d'autres alimens; ils n'y touchèrent pas. Les habitans me dirent que ces animaux, étant jeunes, ne vivent que d'argile limoneuse. Je leur en donnai, et les conservai ainsi vivans pendant six mois : mais à l'époque des pluies, ils moururent tous, de froid sans doute, sans avoir pris un accroissement bien sensible.

Le 21 juin, sur les dix heures du matin, nous arrivâmes à Taybah, grand village sur la rive gauche. Je pus trouver ici un âne pour monture, et je quittai aussitôt la barque pour me rendre par terre à Sennâr, dont je n'étais éloigné que de trois lieues. A deux heures, j'arrivai dans cette capitale.

CHAPITRE XXXIII.

Entrevue avec Ismâyl pacha. — Royauté du Sennâr; discorde entre les usurpateurs. — Assassinat d'A'diân. — Soumission du roi Bâdy. — Entrée de l'armée dans Sennâr — Expédition de Haggi-Hammed. — Captifs. — Expédition contre les meurtriers d'A'diân. — Leur arrestation; leur supplice. — Exécution. — Ramadân. — Djébel-Mouyl. — Retour d'Haggi-Hammed. — Tissus de verroterie, semblables à ceux des anciens.

LA ville de Sennâr me parut bien inférieure à l'idée que je m'en étais faite. L'armée, campée hors de la ville, y était arrivée depuis le 12. J'y trouvai M. Letorzeç et ma suite, tous bien portans, et qui, de leur côté, avaient fait un heureux voyage : sur douze jours, ils avaient été à-peu-près soixante-douze heures en marche.

J'allai voir le pacha, que je trouvais satisfait et glorieux de la rapidité de ses succès : il devait cependant en attribuer la meilleure part aux circonstances; sans les divisions intestines qui déchiraient ce malheureux royaume, il n'eût pas trouvé tant de facilité à s'en emparer. Quoi qu'il en soit, comme l'ambition a coutume de croître à mesure qu'elle est satisfaite, Ismâyl

n'était pas homme à faire mentir cet adage. Il s'empressa de me parler du Fazoql, et des riches mines d'or que ce pays recèle. Déjà son imagination le rendait maître d'immenses quantités de ce métal qu'il ferait arracher aux entrailles de la terre. Il ne se doutait peut-être pas qu'il avait dès ce moment en sa possession une mine inépuisable; qu'il ne tenait qu'à lui de voir éclore des richesses sur les vastes et fertiles contrées qu'il venait de soumettre à sa domination, en y faisant fleurir l'agriculture, le commerce et l'industrie. Je me gardai bien cependant de contredire ses projets. Rarement l'amour de la gloire militaire n'est point allié à l'amour des sciences et des hautes conceptions de l'esprit. Je lui dis donc qu'il s'avavançait à grands pas vers l'immortalité; que l'éclat de ses conquêtes, déjà si brillant, allait acquérir un nouveau lustre par les louanges unanimes que lui mériterait dans l'Europe entière la protection éclairée qu'il accordait aux découvertes scientifiques; qu'il était digne de lui d'attacher son nom à l'exploration exacte du fleuve Blanc et de ses sources, encore enveloppées d'un voile mystérieux; que cette investigation, dont les résultats seraient un jour d'un avantage incontestable pour l'Égypte, avait,

de temps immémorial, attiré l'attention de tout le monde savant; que les guerriers les plus célèbres avaient toujours tenu à honneur d'agrandir, autant qu'il était en eux, le champ des connaissances humaines. Enfin, j'allais multiplier les raisonnemens que je jugeais propres à l'électriser, lorsqu'il me laissa entrevoir qu'il s'était pénétré d'avance des sentimens que je cherchais à faire naître en lui. Il me fit connaître qu'il goûtait tout ce que je lui avais dit, et qu'il n'était pas sans y avoir réfléchi sérieusement; qu'il se proposait d'en conférer plus tard avec moi. Je le quittai, plein de l'espoir que l'objet de notre entretien ne serait pas perdu de vue.

On venait de retirer du fleuve Bleu quatre pièces de canon, de quatre et de six, de fabrication portugaise et turque, que les naturels y avaient cachées; trois autres semblables étaient aux environs de Sennâr: ces sept bouches à feu avaient été amenées par les mamfouks, lors de leur fuite d'Égypte, et achetées par les ancêtres de Bâdy*.

Depuis plusieurs années, divers partis rivaux se disputaient, dans le Sennâr, l'autorité sou-

* Ancien roi du Sennâr. On dit aussi *Bâdeh*.

veraine : ces dissensions civiles avaient déjà fait couler beaucoup de sang et semé le trouble dans le royaume. Bâdy, fils de Tabl, était appelé par sa naissance à occuper le trône : mais il manquait de résolution et sa capacité était médiocre ; ses partisans, peu nombreux d'ailleurs, ne purent protéger ses droits contre les attaques de Mohammed-A'dlân et de Hassan-Regeb. Ces deux usurpateurs, ennemis l'un de l'autre, s'étaient emparés des revenus de l'état, et n'accordaient au roi légitime que la faible part qu'il leur avait plu de lui assigner. A'dlân tenait sa cour au village de Moûna, où il tentait de se former une petite province : il avait le don de se faire aimer, et son parti était plus fort que celui de Regeb. Au mois d'avril, le bruit des brillans succès d'Ismâyl sur les Chaykyés et de l'approche de son armée, vint jeter l'alarme dans le Sennâr. A'dlân et Regeb sentirent alors que leur intérêt commun exigeait qu'ils réunissent leurs forces pour repousser un ennemi également redoutable pour tous deux. Ils formèrent donc une alliance momentanée, et prirent l'engagement réciproque d'agir de concert contre le pacha, tant que le danger subsisterait ; après quoi les choses demeureraient

comme elles étaient auparavant. C'était à Mounâ que devait avoir lieu le rassemblement des troupes. Sur ces entrefaites, Regeb, abusant de la confiance d'A'dlân, conçut le projet de se débarrasser de son compétiteur par une lâche trahison : il se persuadait que les partisans de celui-ci ne balanceraient point ensuite à se ranger sous sa bannière. En conséquence, vers la fin de mai, A'dlân, livré au sommeil, fut assailli par une foule d'assassins qui enfoncèrent ses portes : il se lève, saisit ses armes, et se défend avec fureur ; mais couvert de blessures, il succombe sous le fer d'Abdallah-Niknitt et d'Idris-Ouâd-A'quindi, écuyers de Regeb, payés par lui pour commettre cet attentat.

Regeb croyait alors avoir vaincu tous les obstacles ; mais les troupes d'A'dlân, qui chérissaient leur chef, firent éclater l'horreur que leur inspirait une action aussi atroce, et ne répondirent aux propositions du meurtrier que par des cris de vengeance.

A Gondâl, le 1.^{er} juin, ces mêmes troupes, commandées par le ministre d'A'dlân, en vinrent aux mains avec celles de Regeb : le nombre des combattans, de part et d'autre, était, dit-on, de trois mille. Regeb remporta l'avantage ; mais

cette victoire fut loin d'augmenter la force de son parti. Quelques jours après, ayant appris que l'armée d'Ismâyl avait passé le fleuve Blanc et qu'elle s'avancait sur Sennâr, Regeb ne songea qu'à fuir avec une partie des siens, parmi lesquels étaient les deux assassins d'A'dlân; il passa le Nil, le Dender, le Rahad, et alla se réfugier dans les montagnes sur les confins de l'Abysinie. Alors Bâdy, se trouvant seul investi du pouvoir, réunit à lui l'ancien parti d'A'dlân, et se porta au-devant du pacha jusqu'à Ouâd-Modyen : il lui présenta sa soumission, et déclara reconnaître le sultan Mahmoud comme maître du royaume. Les enfans d'A'dlân, qui l'accompagnaient, implorèrent la justice d'Ismâyl pour qu'il ne laissât pas impuni l'assassinat de leur père : il promit de les venger. Le pacha fit ensuite servir le café au roi Bâdy, qui lui offrit en présent quatre superbes chevaux abyssins. Ismâyl répondit à cette politesse en lui donnant une riche pelisse d'honneur, un costume turc, deux châls de cachemire, un sabre, des pistolets et deux chevaux richement enharnachés. Ils prirent ensemble le chemin de Sennâr. Aux approches de la ville, le pacha fit marcher ses troupes en ordre de bataille;

elles firent; en avançant, des décharges réitérées.

Les soldats de Bâdy, portant la lance renversée vers la terre, marchaient derrière. En arrivant, le pacha fit tirer douze coups de canon : le soir, un grand nombre de fusées et plusieurs bombes achevèrent de montrer aux habitans les effets de sa puissance. Dès ce jour, le pacha nomma Bâdy cheykh du pays : cet emploi consistait à faire rentrer, moyennant une retenue à son profit, les tributs à payer au pacha. Les méliks de Barbar, de Chendy et d'Ouâd-A'guyb, avaient reçu le même pouvoir dans leurs provinces; ces deux derniers étaient à la suite du pacha, qui semblait les garder avec lui comme otages.

Ismâyl fit préparer une expédition de quatre cents hommes de cavalerie et deux pièces de canon, commandée par Haggi-Hammed, qu'accompagna le sélektar. Ils partirent le 18 juin pour le Bouroum, province au sud-ouest de Senâr. Le but de cette expédition était de s'emparer des nègres les plus voisins, avant que la nouvelle de l'occupation de la capitale ne les fit s'éloigner dans les montagnes. Le 21, je vis arriver un détachement des troupes de Haggi-

Hammed, conduisant quatre cents de ces malheureux, hommes, femmes et enfans. Exténués de fatigue et de besoin, ils avaient manqué d'eau et de nourriture; plusieurs avaient péri en route. Les hommes étaient séparés de leurs femmes; des enfans à la mamelle, qui semblaient dévorer le sein tari de leur mère, poussaient des cris déchirans. Ces pauvres gens imploraient en sanglotant de quoi étancher leur soif; et leurs gardes n'étaient attentifs qu'à resserrer leurs liens. Ce tableau était affreux! ce fut avec une bien douce satisfaction que je fis procurer à plusieurs de l'eau pour se désaltérer.

Les infortunés ! ils ne savaient comment m'exprimer leur reconnaissance pour un service si léger, si naturel. Le pacha était hors de la ville; à son retour, il observa que ces esclaves étaient en partie des vieillards et des mères avec leurs enfans; voisins du Sennâr, presque tous étaient d'ailleurs de la religion mahométane : il ordonna généreusement qu'on les remit en liberté. Combien cet ordre me fit plaisir! Je me hâtai de couper moi-même les cordes qui garrottaient ces malheureux. Je jouissais de leur contentement; j'étais attendri en voyant couler des larmes sur leurs visages rayonnans de joie. Ils retournèrent

dans leurs bois, après avoir comblé le pacha de bénédictions. Ils le remerciaient de n'avoir point commis envers eux une injustice inutile !

Le 23, on prit un rebelle qui avait participé à l'assassinat d'A'dlân; il fut décapité. Hassan-Regeb semblait exciter à la défection dans le Sennâr : il recrutait des troupes, et pouvait, en mettant à profit quelques circonstances imprévues, placer le pacha dans une position critique. Celui-ci résolut, en conséquence, d'envoyer à sa poursuite Divan Effendy, à la tête de quatre cents hommes de cavalerie, presque tous Bédouins. Ils partirent le 24, accompagnés des deux orphelins d'A'dlân, nommés Regeb et Idris, dont le pacha était devenu le tuteur naturel. Ils traversèrent le Nil, et se dirigèrent à l'est et au nord-est de Sennâr. Après une grande journée de marche, ils arrivèrent au Dender, qui fut traversé sur des radeaux; il n'y avait encore que trois à quatre pieds d'eau à cet endroit : ils trouvèrent le village d'el-A'kassy, sur la rive orientale : le pays est habité par des Arabes Kaouâhlehs, qui ont beaucoup de bestiaux dont la plupart sont blancs. Les terres y sont ensemencées de dourah, et la végétation y est vigoureuse. L'expédition continua à marcher

dans l'est quelques degrés nord, et arriva, après un jour et demi de marche, au Rahad, qu'on traversa presque à pied sec. A une demi-journée de là, ils rencontrèrent des Arabes Roufâhs, qui élèvent des chameaux : ils se dirigèrent alors dans le nord-est vers trois montagnes nommées *Farnis*, *Chergueh*, *Aragne*, où sont plusieurs villages d'Arabes. Farnis, la plus grande de ces montagnes, escarpée en partie, est couverte de bois d'acacias : son sommet, qui forme un plateau, comme la plupart de celles de l'Abyssinie, est habité et cultivé; des réservoirs sont pratiqués pour recevoir les eaux de pluie. Non loin est une autre montagne qui se termine en cône.

Le détachement allait à marches forcées; beaucoup de Bédouins, ne pouvant suivre, restèrent en chemin : cinquante seulement et le mélik Chaouss arrivèrent les premiers au pied de cette montagne, située à quatre jours du Rahad, dans le nord-est du Sennâr, aux confins septentrionaux de l'Abyssinie. C'est là que Hassan-Regeb et les siens s'étaient réfugiés au nombre de trois cents. Les Bédouins commencèrent à monter; mais il leur fallut bientôt quitter leurs chevaux pour achever de gravir à pied sur cette mon-

tagne très-rapide : les fugitifs, se voyant surpris, firent rouler sur eux des blocs de pierre et des troncs d'arbres. Cependant la petite troupe parvint à la plate-forme, et fit une fusillade qui d'abord repoussa ses adversaires; mais ceux-ci s'étant ralliés, se précipitèrent avec intrépidité sur les Bédouins, qui; par une seconde décharge, les mirent en pleine déroute. Hassan-Regeb fut pris, après avoir reçu une légère blessure; on s'empara aussi des deux assassins, Abdallah-Niknitt et Idris-Ouad-A'quindi; à-peu-près vingt des leurs avaient été tués. Le détachement du pacha n'avait perdu que trois hommes. Quelques Bédouins prirent les devans avec les prisonniers; ils arrivèrent à Sennâr le 2 juillet : peu de jours après, Divan-Effendy arriva avec des esclaves, des chevaux, des chameaux, des armures, le tout provenant des gens d'Hassan-Regeb. Le pacha voulut livrer aux fils d'A'dlân les assassins de leur père : ils préférèrent, pour le malheur des coupables, de s'en remettre à sa justice; Niknitt et Ouad-A'quindi furent condamnés à être empalés. L'exécution eut lieu le 3 sur la place du marché. Je tâchai de surmonter la répugnance que j'éprouvais, et j'eus le courage d'assister à cet horrible spectacle. Les malheu-

reux, à la vue des apprêts de leur supplice, demandaient un sabre pour se trancher la tête. Ouâd-A'quindi laissa échapper quelques gémissements; Niknitt le lui reprocha aussitôt, en lui disant avec énergie : « Es-tu donc une femme » ou un homme? » Il reprit à l'instant un air calme.

Le patient, couché à plat ventre, a le cou passé entre deux gros piquets enfoncés en terre, contre lesquels les épaules ont de cette sorte un point d'appui : deux exécuteurs le saisissent chacun par un pied, et tirent à eux : pendant ce temps, le pal, introduit par le fondement, est enfoncé à coups de masse. Cet instrument, en bois, n'est aigu que vers un bout, et dans le reste de sa longueur est plus gros que le bras : lorsqu'il est arrivé jusqu'à la région du cou, les bourreaux dressent ce pieu debout, et le plantent comme un mât. Niknitt, en cet état, donna des signes de vie, en levant le bras à sa tête, dix minutes après son exécution. Il remuait les lèvres, mais sans pouvoir rien articuler. On vantait beaucoup son courage, son habileté à manier les armes. Ouâd-A'quindi, exécuté le second, parut avoir promptement cessé de vivre. Ni l'un ni l'autre ne poussèrent le moindre cri

de douleur. Leurs corps restèrent exposés nus, pendant deux jours, aux regards du public. Cette tragédie épouvantable, inconnue jusqu'alors au Sennâr, fit sur l'esprit des habitans une impression peu favorable à celui qui l'avait ordonnée : on le traitait assez ouvertement de barbare; et les Turcs passèrent dès ce moment à leurs yeux pour un peuple sauvage et féroce. Hassan-Regeb fut long-temps tenu en prison : enfin il obtint sa liberté, du consentement des fils d'A'dlân eux-mêmes. Il fit valoir en sa faveur qu'il si A'dlân avait succombé sous les coups de Niknitt et d'Ouâd-A'quindi, il n'avait fait que recevoir le juste châtement de ses crimes; que c'était le sang de son propre frère, assassiné par ses ordres, qui était retombé sur sa tête; que lui Regeb était l'ami intime, le compagnon d'armes de ce frère; qu'à ce titre, indigné d'une action aussi contraire aux lois de la nature, il s'était cru appelé à en tirer vengeance.

Le cheykh Bâdy obtint le consentement du pacha pour fêter *le Ramadân* suivant l'usage du pays. Le 3 juin, troisième jour de cette solennité, Bâdy, accompagné de ses ministres et de ses premiers écuyers, déployant toute la pompe et toute la magnificence qu'avait pu comporter

sa puissance expirante, et escorté de cent hommes de sa garde portant la haste, le sabre et le bouclier, parcourut la ville. Un grand concours de peuple le suivait; les femmes exprimaient par des cris et des roulemens de voix qui leur sont propres, la joie et le contentement que faisait naître la présence du monarque : cette journée dut faire oublier à Bâdy que son règne était passé, ou plutôt le lui rappeler en excitant dans son ame des regrets bien amers. Le cortège s'arrêta devant la maison du pacha pour donner à celui-ci le spectacle d'un combat simulé. Les cent gardes de Bâdy se séparèrent en deux corps; ils se saluèrent de leurs armes, et s'avancèrent l'un sur l'autre, agitant leurs piqués horizontalement; le jarret ployé, sautant alternativement sur chaque pied. S'étant approchés à une certaine distance, ils se tinrent accroupis, se couvrant alors en entier de leurs longs boucliers : en cette position, ils faisaient un pas, sautaient à droite et à gauche, comme pour éviter le fer de l'ennemi. Au moment de lancer la haste, ils poussent un cri aigu, qui semble destiné à avertir l'adversaire de se tenir sur ses gardes et de parer le coup : les hastes partent, et sont renvoyées réciproquement d'une troupe à l'autre.

Vint ensuite le combat au sabre : ils élevaient cette arme au-dessus de leurs têtes, le balançaient long-temps, sautillaient en levant un pied, puis l'autre, fondaient sur la troupe adverse, et se retiraient après avoir porté quelques coups avec beaucoup d'agilité. Les deux ministres et les premiers écuyers de Bâdy montaient de très-beaux chevaux abyssins, dont les harnais, ainsi que les garnitures de leurs sabres, étaient plus ou moins enrichis d'argent. Le monarque était vêtu d'une aube recouverte d'une tunique en riche étoffe de l'Inde; le bonnet, marque de sa dignité, était de la même étoffe et piqué; sa forme était ronde, avec deux pointes sur les côtés (*voyez* pl. 1 du texte, volume III). Il était chaussé de sandales en cuir, pareilles à celles des anciens. Son sabre était orné d'or et d'argent, ainsi que les harnais de son cheval, dont la tête était surmontée d'un panache en plumes d'autruche. On portait près de Bâdy une grande ombrelle de diverses couleurs, et ressemblant à la couverture d'un pavillon chinois. Le cortège se remit en marche; les ministres et les écuyers, au nombre de six, marchaient en avant. Le roi venait ensuite : un esclave portait un tabouret couvert d'argent, sur

lequel Bâdy s'asseyait, et dont il se servait pour monter à cheval. Derrière lui la troupe suivait à pied, portant la lance à l'épaule, le fer tourné vers la terre, en signe de leur soumission à un pouvoir étranger.

Le 25 juin, arrivèrent du Caire quatre cents hommes de cavalerie et d'infanterie; ce qui rendit l'armée d'Ismâyl forte d'environ quatre mille hommes.

Interrogeant toujours les naturels pour tâcher de découvrir des monumens d'antiquité, on me dit qu'à sept lieues de Sennâr, près de Djébel-Mouyl, il y avait une grande figure en pierre, portant un long bonnet, au milieu de ruines considérables; la forme sous laquelle on me les dépeignait me fit conjecturer que c'étaient encore des pyramides. Le qâdy du Sennâr m'assuraient les avoir vues lui-même.

Je brûlais d'impatience de faire une excursion à cette montagne, que j'avais sous les yeux dans l'ouest du Sennâr; mais il était imprudent d'y aller seul: je manifestai mon desir au pacha, qui mit aussitôt dix Bédouins à ma disposition. Le 5 juillet, je partis avec cette escorte pour Djébel-Mouyl. Je fus surpris de trouver sur la route dix villages, et beaucoup de terres cul-

tivées ou susceptibles de l'être ; on me dit qu'une multitude de villages étaient ainsi répandus dans l'intérieur de la presqu'île. En approchant de la montagne, je vis qu'elle était en grande partie tapissée de verdure. Nos regards, depuis si longtemps fatigués par l'aspect des rochers nus et arides de l'Égypte et de la Nubie, se délassaient avec délices en contemplant ce riant amphithéâtre. L'état nuageux du ciel, le bruit lointain du tonnerre, cette fraîcheur de végétation, tout contribuait ici à reporter ma pensée vers le beau climat de l'Italie. Braquant une longue-vue sur cette montagne, je reconnus qu'elle était de formation primitive : cette circonstance diminua beaucoup l'espérance que j'avais conçue d'y trouver des monumens antiques*. Je recommandai aussitôt à mon guide de me prévenir dès qu'il apercevrait ceux après lesquels je courais : il me montra du doigt, un instant après, des rochers de granit formés de blocs naturels et arrondis, assez semblables à ceux que l'on voit dans les environs d'Asouân en

* J'avais observé que par-tout où manquaient les matériaux propres à la construction des édifices, les Égyptiens n'en allaient point chercher à de grandes distances, comme on l'a quelquefois supposé ; cela n'avait lieu que pour les monolithes qui décoraient les édifices.

Égypte. Ces éminences graniteuses, usées par le frottement des eaux et des matières diverses que celles-ci entraînaient dans leur cours lors des grandes catastrophes diluviennes, présentent aux points d'intersection de leurs masses constituantes, de profondes scissures à rebords arrondis. Cette configuration accidentelle peut aisément persuader à des Arabes que ces gros quartiers de roche ont été travaillés et amoncelés de la sorte par la main des hommes.

Ainsi s'évanouit pour cette fois ma prétendue découverte de pyramides. Arrivé au hameau de Mouyl, j'y laissai mon escorte, et montai avec mon guide sur la montagne. J'y remarquai le baobab du Sénégal et d'autres arbres curieux, et j'enrichis mon herbier de quelques plantes. Ce groupe, composé de granit à lames de feldspath, tantôt rose, tantôt blanc, s'étend nord et sud à une lieue et demie environ : il a de 8 à 900 pieds d'élévation. Des cavités naturelles s'y remplissent des eaux de pluie, et deviennent ainsi des réservoirs très-utiles aux habitans du voisinage. Du sommet de ces montagnes, la vue s'étend au loin sur la plaine, que des éminences éparses bornent dans l'ouest et le nord-ouest. Le soir, jerejoignis mon escorte. Le cheykh du lieu, chez

qui nous primes gîte pour la nuit, nous fit servir à souper des poules bouillies, avec des pâtes fines de dourah; et du lait excellent. Le lendemain matin, je lui offris, en récompense de son hospitalité, une piastre d'Espagne, qu'il reçut en me témoignant sa surprise; car, disait-il, les soldats n'ont pas coutume de payer.

Il restait encore à m'assurer de l'existence de cette statue en pierre dont on m'avait tant parlé. Je me doutais bien que l'homme au long bonnet était aussi une chimère, enfantée par l'imagination des bonnes gens du Sennâr: cependant je partis pour le mont Saqâdi. Après six heures de marche dans l'ouest et le nord-ouest, on me montra de loin le prétendu colosse, qui, comme je l'avais prévu, n'était qu'un jeu de la nature. Cette montagne, plus petite que celle de Djébel-Mouyl, se divise en trois pitons: elle est aussi de formation primitive: la plaine qui la sépare de Djébel-Mouyl est parsemée de gros mamelons isolés, dont la base consiste en schistes micacés et en schistes feuilletés argileux: la plupart de ces éminences sont arides et dépourvues de végétation.

Suivant les informations que j'avais prises à Mouyl, ce village n'était qu'à deux journées de

distance du fleuve Blanc : mais les habitans m'avaient dit qu'ils n'osaient pas eux-mêmes se hasarder à faire ce voyage, et qu'ils ne me conseillaient pas de l'entreprendre avec si peu de monde. Je dus donc, quoique à regret, y renoncer pour le moment, et revenir sur mes pas. Nous passâmes la nuit dans le grand village d'Ammatôt, où le cheykh Mahammed nous accueillit avec des procédés vraiment dignes d'éloge : poules, pigeons, pâte de dourah, lait excellent, tout ce que sa maison put fournir de meilleur fut mis avec empressement à notre disposition. Durant ce petit voyage, je vis beaucoup d'ibis : ces oiseaux se perchent et souvent font leur nid sur l'extrémité conique de certaines maisons. Le lendemain 7, nous étions dans la matinée à Sennâr.

Le 13, Haggi-Hammed arriva avec beaucoup d'esclaves, femmes et jeunes filles sur-tout ; la plupart des hommes s'étaient échappés : il amenait aussi des chameaux, des bœufs, des moutons pour les besoins de l'armée. Cette expédition, après sept jours de marche dans le sud-ouest, était arrivée à la montagne de Kokour, dans le pays de Bertât, d'où l'on découvre le fleuve Blanc, à quelque distance. Les nègres qui y habitent firent résistance ; mais Haggi-

Hammed ne leur fit alors que peu de mal, et continua sa marche dans l'est vers la montagne de Taby, contiguë à une chaîne de collines moins haute, aussi dans le territoire de Bertât. Ils mirent deux jours pour y arriver, après avoir dépassé la montagne de Bouck. Le Taby est très-élevé ; il est en partie couvert de bois et de huttes éparses, habitées par des nègres idolâtres : ces huttes sont en chaume, de forme circulaire, et ressemblent assez à celles du Sennâr. Les troupes commencèrent à gravir sur la montagne vers les trois heures de l'après-midi : les chemins difficiles retardèrent leur marche ; ils s'étaient trompés sur la distance à parcourir ; l'approche de la nuit les obligea de retourner sur leurs pas. Le lendemain, au jour, ils recommencèrent à monter, après s'être divisés en trois corps qui devaient se diriger chacun par un chemin différent. Au bout d'une heure, ils arrivèrent au sommet de la montagne, où ils trouvèrent beaucoup de noirs qui firent mine de résister, mais que les armes à feu épouvantèrent tellement, qu'ils se rendirent prisonniers. La soldatesque pillait tout ce que leurs pauvres cabanes pouvaient contenir, et l'on emmena hommes, chameaux, bœufs, &c. Après deux jours de repos, la troupe revint sur

ses pas, et se porta sur la montagne de Bouck, puis sur celle de Kakour; dont les malheureux habitans subirent le même sort. En ce dernier endroit, Haggi-Hammed jugea à propos d'employer la ruse, ou, si l'on veut, la trahison. Il envoya à ces pauvres gens des parlementaires pour leur proposer un accord : on exigeait qu'ils payassent un tribut en esclaves et en chameaux. Ils acceptèrent ces conditions : en conséquence, Haggi-Hammed monta vers eux avec une partie des siens, sous prétexte de recevoir le tribut imposé; mais, à peine arrivé; il fit cerner les villages et faire main-basse sur tout ce qui se trouva. On évalua à plus de mille le nombre des malheureux qui, dans les trois incursions, périrent en se défendant, ou par suite des fatigues de la route : près de deux mille prisonniers, dont les deux tiers de femmes et d'enfans, six cents chameaux, enlevés plutôt à des Arabes nomades qu'aux nègres idolâtres; un plus grand nombre de bœufs et de vaches; tel fut le produit de cette campagne. Les esclaves furent envoyés en Égypte. Les hommes portaient une peau de chèvre en ceinture; les femmes un morceau de toile de coton. Les soldats expéditionnaires couvrirent long-temps la place du marché des

dépouilles de ces malheureux : on y voyait exposés en vente, des lances, des sabres *, des cottes de mailles pour les cavaliers, des armures dont j'aurai occasion de parler ailleurs; beaucoup de harnais en cuir pour les dromadaires, tels que sangles, cordons ornés de gros glands, chargés de viroles en étain imitant l'argent; des peaux rouges, bien tannées; des sandales cousues avec perfection; des haches, des couteaux, des ciseaux tranchans; emmanchés en bois avec art; telle est la hache (planche LVI, fig. 15 et 15¹), qui est copiée d'après un instrument de ce genre trouvé dans les tombeaux de Thèbes. Ce qui attira le plus mon attention, ce furent des ouvrages tissus en perles de verre de diverses couleurs, formant des dessins très-réguliers; ils en ornent leurs dromadaires : les femmes s'en font des espèces de jupons courts ouverts sur les côtés (pl. LVII, fig. 15, vol. II). Les Arabes nomades principalement se parent aujourd'hui de ces ouvrages en verroterie : les rassades qu'ils y emploient, leur sont apportées aussi par les caravanes.

J'admira la perfection du travail de tous ces

* Les sabres ont toujours des lames à deux tranchans, de fabrique d'Allemagne; ils sont apportés par les caravanes.

objets, bien étonnante, en effet, lorsqu'on pense qu'ils sont sortis des mains d'hommes grossiers et à demi sauvages, habitant à de grandes distances du séjour des villes. L'art de confectionner ces ornemens en perles de verre ou d'émail, paraît, ainsi que tant d'autres usages, s'être conservé parmi eux depuis les premiers temps de la civilisation de ces contrées; car j'en ai trouvé, dans les tombeaux de Thèbes, plusieurs de la même espèce que j'ai apportés à Paris et déposés à la bibliothèque du roi.

Les habitans du Sennâr furent frappés d'étonnement, en voyant avec quelle rapidité Haggi-Hammed avait subjugué ces peuplades de païens: ils avouaient que, de mémoire d'homme, aucun roi du Sennâr n'avait remporté sur elles de tels avantages.

CHAPITRE XXXIV.

Chronologie des rois du Sennâr. — Description de la ville.
 — Population. — Saisons, vents, température. — Maladies.
 — Productions du territoire. — Animaux. — Mélange de peuples.
 — Leur couleur. — Comparaison avec les anciens ; caractère ;
 usages ; parfums, nourriture, costume. — Talismans. — Armes.
 — Lois. — Troupes du Mélik. — Industrie, culture, produits
 agricoles. — Commerce. — Or.

LA tradition rapporte que le royaume de Sennâr était l'antique Macrobe, au temps de Cambyse ; qu'après lui régnèrent douze reines et dix rois ; qu'ensuite vinrent les Foungis, qui donnèrent leur nom à une partie du royaume dans le Bouroum, nommé aussi Djébel-Foungi, où habitent les soldats du mek ou mélik. Les Foungis, dit-on, venus du Soudan, traversèrent le fleuve Blanc et arrivèrent à Arbaguy : là fut livré un grand combat dans lequel ils furent vainqueurs et qui les rendit maîtres du pays. Ce peuple, alors idolâtre, embrassa en partie l'islamisme.

Les indigènes du Sennâr ont le teint d'un brun cuivré ; leurs cheveux, quoique crépus,

diffèrent de ceux des vrais nègres ; ils n'ont point, comme ceux-ci, le nez, les lèvres et les joues saillantes ; l'ensemble de leur physionomie est agréable et régulier.

Je m'étais procuré, chez les érudits de la ville, plusieurs listes chronologiques des rois Fougis du Sennâr : mais, en les comparant entre elles, je doutais de pouvoir arriver à un travail satisfaisant : enfin, par l'entremise d'Is-mâyl, j'en obtins une du roi Bâdy lui-même*. Je puis donc garantir que la chronologie que je donne ici est plus exacte que celle de Bruce.

CHRONOLOGIE DES ROIS DU SENNÂR.

Ce fut l'an 890 de l'hégire, qui répond à l'an 1484 de notre ère, que les Fougis bâtirent la ville de Sennâr, et fondèrent une monarchie, dont le trône a été occupé par vingt-neuf rois qui régnèrent l'espace de trois cents trente-cinq ans.

AMÂRAH DOU NAQS fut le premier en 1484, et régna... 42 ans.
NÂYL, son fils..... 12.

* Elle était écrite en arabe : j'en dois la traduction à l'obligeance de M. Agoub, professeur d'arabe au collège royal de Louis-le-Grand, et l'un de nos littérateurs les plus distingués.

ABD EL-QÂDER,	10 ans.	
AMÂRAH II, surnommé ABOU- ÂSARYKÏN, frère du précé- dent.	8.	
DAKYN SAHEB EL-ADEH.....	17.	
DÓRAH ou DÂOUR, fils de DAKYN.....	8.	
TABL, enfant d'ABD EL- QÂDER.	4.	} Et fut tué à Chendy par les gens du roi de cette ville.
AOUANSEH, fils de TABL et de la fille d'AGYB.....	13.	
ABD EL-QÂDER II.	3.	Et fut chassé.
ADLÂN, son frère.....	4.	} Tué par le cheykh Agyb, à Karçoug.
BÂDY ABOU-ARBÂT.....	7.	
ARBÂT, son fils.....	27.	
BÂDY II, ABOU-ADQEN.....	37.	
AOUANSEH II, fils de NÂSER (en 1089 de Thégire).....	12.	
BÂDY III, EL-AHMAR, son fils.	27.	} Nomma visir le cheykh Nâser el-Ta- mâny.
AOUANSEH III, son fils.....	3.	
NÓL.....	4.	} Mort à Sennâr, de la petite vérole.
BÂDY IV, son fils.....	40.	
NÂSER, son fils.....	8.	} Mort à Saouâkin.
ISMÂYL, son frère.....	7.	
ADLÂN II.	12.	
ARBÂT, son fils.....	30 jours.	} Fut tué à Sennâr, par Nâser.
AOUKAL, fils d'AOUANSEH....	1 an 6 mois.	
TABL.....	1 5	} Fut tué à Chendy, par Ouléed-Agyb.
BÂDY V, fils de DAKYN.....	1.	
NAOUÂR.....	1.	} Fut tué à Sennâr, par Adlân.
BÂDY VI, fils de TABL.....	6.	

RÂNFA..... 5 ans.

BÂDY, fils de TABL..... 16.

Années de règne..... 335 ans.

Fut tué à Sennâr, par Mohammed Regob. Le trône fut vacant pendant un an et demi, ensuite revint à Bâdy, fils de Tabl, qui régna seize ans, et fut dépossédé par Ismâyl pachâ, en juin 1821.

Si le trône de ces princes a été fondé par de brillantes conquêtes, les successeurs d'Amârah n'ont pas beaucoup étendu leurs états; on dit cependant qu'Aouanseh II, fils de Nâser, subjuga la province de Fâzoql. Depuis son règne, le trône fut souvent ensanglanté; les rois, victimes de conspirations, s'égorgeaient entre eux, sur la fin sur-tout de la monarchie.

Sennâr, capitale du royaume, est par 13° 36' 51" de latitude nord, et par 31° 24' 34" de longitude à l'est de Paris. * Elle est située tout près du fleuve, sur la rive occidentale; sa plus grande longueur en ligne droite est de 1560 mètres; elle forme dans l'intérieur un demi-cercle de 2300 mètres, ce qui lui donne plus de trois

* La latitude obtenue est le résultat de douze observations de hauteur méridienne d'α. de la grande ourse; la longitude, par treize calculs des distances orientales et occidentales de la lune au soleil.

quarts de lieue de tour. La population n'est aujourd'hui que de neuf mille âmes; près d'un tiers des habitans avaient pris la fuite à l'approche de l'armée. Sa position sur un emplacement élevé la garantit des inondations. Les maisons, bâties sur un sol couvert de tas énormes de décombres provenant de constructions plus anciennes, sont en grande partie dégradées; de vastes terrains les séparent quelquefois, ce qui agrandit considérablement l'espace que la ville occupe. Les unes sont des cabanes rondes couvertes en chaume; les autres, en terre d'argile, ont parfois un étage et une terrasse assez ordinairement en fort mauvais état. Aucun alignement n'est observé entre elles. Enfin cet amas confus d'habitations présente au total l'aspect de la misère. Au centre domine l'ancienne résidence des aïeux de Bâdy. C'est une construction en briques cuites, élevée de quatre étages; abandonnée, ainsi que toutes ses dépendances, elle est déjà à demi délabrée.

J'en ai pris une vue (pl. VI, vol. 1). Près de cette royale demeure, au nord, est la mosquée, construite par le père de Bâdy: comme c'est le seul temple consacré au culte, il a été assez bien entretenu. Il consiste en une pièce

carrée, des plus simples ; on y voit deux grilles en bronze, qui furent achetées des mamlouks. J'ai dessiné une vue de cette mosquée et des habitations qui l'environnent (pl. VII, vol. 1). Tels sont les seuls édifices qui méritent qu'on en fasse mention. J'y ai cependant remarqué encore quelques maisons assez spacieuses, à un ou deux étages, qui appartiennent à des négocians : elles sont flanquées de hautes murailles inclinées en talus, où assez rarement on aperçoit quelques petites ouvertures qui n'y répandent qu'une faible lumière. Quelques ouvertures plus grandes sont, comme au Caire, garnies de grillages en bois ; elles éclairent les appartemens des femmes. L'intempérie du climat ne permet point que la jouissance des terrasses soit aussi agréable qu'en Égypte ; et c'est à la fréquence des pluies que les maisons doivent en partie l'état de délabrement où elles se trouvent.

Le Sennâr ne justifie plus par son étendue le nom de royaume, depuis qu'il a perdu plusieurs de ses dépendances septentrionales. Il a maintenant pour limite, au nord et au nord-est, jusqu'au Dender, la province d'Halfây ou d'Ouâd-A'guyb ; au sud-est, l'Abyssinie ; au sud, le Fazoql et le Bouroum, encore tributaire du Sennâr ; à

l'ouest, les provinces de Dinka et d'el-Aïze. Son territoire ainsi réduit peut avoir quatre-vingt-quinze lieues de longueur sur le fleuve ; suivant la direction de celui-ci, sa largeur se borne à vingt et trente lieues, plus ou moins : d'après les calculs approximatifs que j'ai faits par village, on peut évaluer sa population à six cent mille âmes.

La province d'el-Aïze, habitée par de pauvres pêcheurs musulmans, occupe la rive orientale du fleuve Blanc, depuis son embouchure jusqu'à la hauteur de Sennâr, à qui cette province est soumise. La région, à partir de la ligne comprise entre ce dernier point et la capitale, jusqu'à Râs el-Khartoum, où est le confluent des deux fleuves, forme une presqu'île qui prend le nom de *Gézyret el-Hoye*.

Le sol est une argile sablonneuse généralement moins grasse que celle de l'Égypte, attendu que beaucoup de parties assez étendues ne reçoivent pas les débordemens du Nil. L'hiver, nommé *chitât*, commence en janvier et finit en mars : pendant ces trois mois, les vents du nord soufflent constamment, les nuits sont froides, et le ciel est souvent couvert. Les trois mois suivans, saison du printemps en Europe, sont ici l'été, nommé *séf* ; il finit avec le mois

de juin. Avril et mai sont les deux mois les plus chauds ; le *samône*, vent brûlant qui vient du nord-ouest, se fait sentir à cette époque durant trente à quarante jours : cette direction est d'autant plus remarquable, que le vent chaud ou *kamsyn*, qui vient en Égypte en passant à travers le même désert libyque, et porte son haleine brûlante jusque sur la haute Nubie, le *kamsyn*, dis-je, souffle du sud-ouest et du sud-est* c'est-à-dire, en sens inverse du *samône*. Le reste de l'été, les vents sont variables. Le 14 juin, à midi, le thermomètre monta encore à 38°, et la moindre chaleur, durant dix-huit jours, fut de 28°. Le *kharif* [vent du sud], saison qui répond à notre été, est l'époque des pluies, qu'y apportent les vents du midi qui soufflent avec persévérance jusqu'à la fin de septembre. Pendant ces trois mois, le ciel est constamment nuageux, souvent très-chargé ; la pluie tombe par torrens ; les ouragans sont impétueux, les orages fréquens, accompagnés de coups de tonnerre qui font un horrible fracas. L'*arabi*, vent du sud-est, souffle durant la moitié des

* C'est par erreur que M. Mengin dit qu'il vient du midi : l'Abyssinie, couverte de bois, ne livreroit point passage à ce vent brûlant.

trois mois qui, chez nous, comprennent l'automne : au milieu de cette saison, vers le 15 novembre, les vents du nord commencent à régner et continuent jusqu'à la fin de décembre ; pendant ces trois mois, le ciel est souvent pur et beau.

C'est aux mois d'août et de septembre que la campagne, aux environs de Sennâr, se montre sous sa plus riante parure : ce sont des plaines couvertes de verdure, au milieu desquelles sont disséminés de nombreux groupes de maisons qui, vues de loin, ressemblent à des ruches. Les pluies cessent à la fin de septembre. Le sol, profondément imbibé, conserve çà et là à sa surface des mares d'eaux stagnantes : ces eaux, mises en fermentation par l'action subite de la chaleur, répandent des miasmes putrides, qui, joints aux vapeurs non moins pernicieuses que la terre exhale, vicient l'air et engendrent une foule de maladies ; les fièvres sur-tout exercent de grands ravages jusqu'en janvier. Aussi, à l'approche de cette époque désastreuse, les habitans riverains du fleuve s'empressent-ils de désertier les villages avec leurs bestiaux, et de fuir loin de cette atmosphère empestée. C'est sur des éminences rocailleuses qu'ils vont cher-

cher un asyle passager : là ils soignent leurs récoltes, et respirent un air épuré par le vent du désert. Bientôt un soleil brûlant vient consumer ces beaux tapis de verdure qui décoraient les champs. En avril, rien n'y végète plus; par-tout l'image de la stérilité attriste les regards; ces plaines, sèches et dépouillées, ne sont plus qu'un désert, et les illusions mêmes du mirage s'y reproduisent. La teinte du chaume dont les maisons sont revêtues, s'y confond avec celle du sol. Dans cette saison, la dysenterie fait de nombreuses victimes. Le fleuve cependant n'abandonne pas ses rives, que des bois d'acacias garnissent, de distance en distance, pendant toute l'année, d'une bordure verdoyante.

Je vais entrer dans quelques détails sur les maladies qui règnent le plus habituellement à Sennâr.

Il est des années où la petite vérole, nommée *el-guedry*, est très-meurtrière. Les habitans prétendent qu'elle leur est apportée par les esclaves qui viennent de l'ouest; que, sans cela, ils n'y seraient pas sujets; il s'écoule quelquefois, en effet, plusieurs années sans que cette maladie se fasse ressentir. Le roi, lorsqu'il était informé qu'elle existait dans le pays, contraignait ceux

qui en étaient atteints, de s'exiler à quatre ou cinq lieues de la ville.

Une maladie, nommée *osbah*, qui a les caractères de la rougeole, est fréquente.

Un ver (*el-férendyt*), qui se loge entre cuir et chair, incommode principalement les nègres*. On verra en note quel moyen est employé dans

* Ce ver est le dragonneau de Médine, le ver de Guinée, *gordius medinensis*, Linn.; *vena medina*, *Arabum dracunculus*. Avicenne nous en a donné les premières notions un peu exactes. Il se rencontre dans le Golfe persique, aux Grandes-Indes, en Afrique; selon le traducteur de Lind (*Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds*). Ce ver est d'un blanc pâle tendre, de la grosseur d'une corde de harpe: à son museau il a de petits poils avec un point noir et quelques traces de bouche; sa queue est également percée en manière d'anus, et présente un petit crochet contractile; sa longueur varie; il y en a qui ont plus d'une aune. Le dragonneau des pays chauds s'insinue, lorsqu'il est petit, par les pores de la peau, dans le tissu cellulaire souscutané. Il vit des mois entiers sous la peau, sans déceler sa présence, s'y développe; et lorsqu'il est parvenu à un certain accroissement, sa succion plus forte détermine un afflux plus considérable de sérosité; il s'y forme une tumeur ressemblant à un furoncle, qui sert de base à une vésicule remplie d'eau où la petite tête du ver se manifeste. Le traitement consiste à mûrir la tumeur par des émolliens; lorsqu'elle est crevée, on saisit la tête du ver en l'attachant à un petit rouleau de toile enduit d'un emplâtre, et l'on essaie une ou deux fois par jour de le dévider sur ce rouleau, en exerçant de légères tractions sur l'animal, et en prenant garde de le rompre; car, si cela arrivait, la portion qui resterait dans les chairs ne pourrait, selon Lind, en être extraite que par une longue et difficile suppuration.

la plupart des pays chauds, pour se débarrasser de cet hôte importun et fâcheux. On a aussi recours à l'extraction dans le Sennâr : mais si elle ne réussit pas, le cautère actuel, qui paraît y être le remède universel, est aussitôt mis en usage. Il en est qui s'appliquent eux-mêmes, avec beaucoup de courage, le fer rouge sur la tumeur qui recèle l'animal. Lorsqu'on a eu el-férendyt, il est rare de ne pas l'avoir encore plusieurs fois. Je vis un jeune nègre à qui on l'avait déjà brûlé à la cuisse, l'avoir un mois après à la jambe. Le pharmacien de l'armée tenta de le lui retirer : il avait attaché l'extrémité du ver sur une cheville de bois que l'on éloignait à mesure que l'animal s'allongeait : il était déjà sorti de deux pieds et demi de long lorsque je le vis : il ressemblait à une corde à boyau d'une ligne de grosseur ; malheureusement il se rompit, et il fallut recourir à la cautérisation. Le premier morceau de fer que l'on trouve, un gros clou, tel est l'instrument dont on se sert pour cette opération douloureuse. Nul n'exerçant en titre la médecine ni la chirurgie, c'est dans l'expérience d'un ami ou d'un parent qu'on place sa confiance en des cas pareils.

Le *bargougah* est un phlegmon qui survient soit aux jambes, soit à la tête, ou même à d'autres parties du corps. L'endroit affecté enfle considérablement et devient d'abord rouge; on ouvre une poule vivante et on l'applique bien chaude dessus. La tumeur devient noire, et finit par aboutir d'elle-même; il en sort une grande quantité de matières purulentes.

L'*allaq*, le *bagal*, l'*abvub*, sont autant de maladies vénériennes très-répondues dans le Sennâr. Elles s'y propagent avec d'autant plus d'activité, que la méthode curative est nulle, ou tout au plus capable de les pallier; aussi deviennent-elles héréditaires dans beaucoup de familles.

L'*ommerdeyfah* est une maladie qui affecte les enfans nouveau-nés : ils enflent et périssent, si l'on n'a promptement recours aux scarifications. En conséquence, on leur fait sur le corps et la figure, avec un rasoir, des incisions superficielles plus ou moins nombreuses, suivant le degré d'intensité de la bouffissure. C'est au quarantième jour après la naissance que l'on fait subir à l'enfant cette douloureuse opération. Les cicatrices qui en résultent grandissent avec l'individu, et ont quelquefois jusqu'à deux pouces

de longueur. Quatre balafres de cette espèce sur chaque joue d'une jeune Sennarienne sont peu propres à l'embellir. Quelquefois ce n'est qu'à quatre et cinq mois que cette maladie se déclare; on la traite alors de la même manière.

L'ouardah est une fièvre ardente, avec intermittence, et accompagnée d'aberration de sentiment qui va jusqu'à la frénésie. J'eus le triste spectacle de plusieurs personnes qui, frappées de cette cruelle maladie, perdirent aussitôt la raison. De ce nombre fut M. Frédiani, qui demeura trois mois dans cet état déplorable et finit par succomber. Mon interprète maltais eut le même sort. Beaucoup de soldats turcs furent attaqués du même mal; et dans leurs accès de frénésie presque continuels, sur-tout la nuit, plusieurs allaient se précipiter à l'eau. Le traitement pratiqué par les naturels consiste à immerger le malade dans le fleuve au moment du paroxisme, et ce moyen réussit parfois à arrêter sur-le-champ la fièvre et toutes ses complications; mais le plus souvent aussi, il ne sort de ce bain que pour expirer.

Le *barass* est une maladie de peau. L'épiderme se couvre de grandes taches blanches, qui toujours restent en cet état: ces espèces de

dartres viennent ordinairement sur les poignets et aux pieds.

La gibbosité n'est point considérée comme une difformité incurable. Le bossu [*el-qasar*] est soumis au traitement banal, c'est-à-dire, à la cautérisation par le feu : mais il est indispensable de la pratiquer en sept endroits ; car l'idée mystérieuse attachée de toute antiquité à ce nombre sept, se retrouve ici avec bien d'autres superstitions. Quelque assurance que plusieurs habitans m'aient donnée qu'il se fait parmi eux des cures merveilleuses en ce genre, j'ai peine à croire que l'on parvienne par ce moyen à redresser beaucoup de bossus.

Louarom et le *khanâzir* sont des tumeurs œdémateuses qui surviennent en différentes parties du corps, mais principalement au cou. La première espèce est peu grave, et l'on se contente d'y mettre du beurre ; la seconde espèce est plus sérieuse, et l'on y remédie souvent par l'application du fer rouge.

L'ad-daraq est un gonflement du genou ; la brûlure est en ce cas le remède usuel.

Le *rychah* est un mal de gorge, auquel on remédie en incisant dans la bouche avec le rasoir.

On fait aux phthisiques [*el-khabytah*] de petites brûlures sur les côtés.

Les faqyrs, par superstition, jettent leur salive sur la tête des malheureux atteints de folie ou d'imbécillité [*el-aguyn*]; ils leur attachent sur le corps une quantité d'amulettes ou sachets de cuir contenant des versets du Koran; ils prétendent chasser ainsi l'esprit malin qui trouble la raison de ces infortunés.

L'oumchereychfeh est une douleur interne que l'on ressent dans un des côtés; le remède est encore la brûlure.

Dans le *guiezâm*, espèce de gangrène, les doigts, m'a-t-on dit, tombent des mains et des pieds, en répandant une puanteur insupportable: le traitement est de même la brûlure.

El-goub el-hammar est une éruption cutanée qui se manifeste par de grandes plaques rouges.

El-râyah: ce sont des ulcères cancéreux qui rongent les lèvres et le nez. Toujours la brûlure.

On emploie le rasoir pour faire au bas-ventre de l'hydropique [*ad-dobâlle*] l'ouverture destinée à en évacuer les eaux.

L'oumghezeyl [l'épilepsie], le *faly* [la paralysie], le *sare* [l'hydrophobie], sont trois maladies contre lesquelles les faqyrs épuisent en

pure perte toutes leurs pratiques superstitieuses.

On appelle *annebyt* les cors aux pieds; *el-karo*, les maux de jambes; *kafâr*, le vomissement; *el-killouest*, le point de côté; *aramad*, les maux d'yeux; *zoukmah*, le rhume de cerveau.

Pour extraire du sang, on se sert, comme en Égypte, de ventouses de corne. Le rasoir est l'unique instrument tranchant employé dans les diverses opérations chirurgicales.

Tout le territoire de Sennâr abonde en dourah; on en distingue vingt espèces : la première qualité, nommée *el-meynaou*, a le grain petit et la peau fine; *el-féteyryt* est la plus commune. On y recueille un peu d'orge, de froment, de coton, du tabac pour la consommation, des haricots; du sempsem ou sésame, dont on retire de l'huile, et une espèce de suc visqueux avec lequel on frotte les chameaux *. Les Arabes nomades vont à la recherche de l'ivoire : les autres objets de leur trafic sont la gomme, le tamarin, le séné, les plumes d'autruche, des peaux d'hippopotame travaillées, divers bois durs que leur apporte le Nil et qu'ils ne savent pas apprécier, comme

* On n'y cultive point le riz, comme le dit Bruce.

le gaïac, le bois de fer et l'ébène : la plus grande partie de ces objets provient de la province du Sa'ydeh et des pays environnans. Les arbres les plus communs sont les acacias [*mimosa*, Linn.] : il y en a de trois espèces différentes, dont une, très-grande, ne croît point en Égypte. Les naturels nomment *el-kelyt*, *el-tála*, *el-hachab* et *el-káfel*, les arbres du tronc desquels ils retirent le suc visqueux connu sous le nom de gomme d'Arabie. Les nebkas et les heglygs y sont abondans : il y a des palmiers doums d'une grande espèce que l'on ne trouve pas en Égypte, et une variété particulière aussi de sycomore. Les citronniers, l'*asclepias gigantea*, le *balanites**, le baobab, le tamarinier, et quelques autres arbres des régions du sud, s'y trouvent encore, mais rarement. Parmi les plantes légumineuses, on récolte des mélokhyehs, des bamyehs ou ketmies, des oignons, quelques pastèques, des concombres : les bamyehs et les mélokhyehs croissent spontanément. On ne recueille que les fruits du nebka, du heglyg et ceux du baobab en petite quantité : on mange aussi les mauvais fruits du sycomore. Le chameau est sans contredit l'animal domestique le

* Delille, *Description de l'Égypte*.

plus précieux du pays; ce sont les diverses tribus d'Arabes qui en possèdent le plus : ils les élèvent dans les bois éloignés du fleuve; ils sont noirs et résistent peu aux fatigues : les chevaux, les ânes, y sont en petit nombre; il y a des bœufs, beaucoup de bisons, des chèvres, des moutons, des cochons de petite espèce et noirs qui leur viennent du Sa'ydeh, des chats, des chiens : ces derniers sont roux comme ceux d'Égypte, mais plus élancés et mieux dessinés; ils sont très-sujets à contracter la rage. Les bestiaux, comme les hommes, étant exposés aux influences délétères qui vicient l'air lors de la saison des pluies, ne peuvent vivre très-long-temps, malgré la précaution que l'on a de les conduire alors sur des terrains sablonneux, à quelque distance du foyer de la corruption.

Parmi les animaux sauvages, on compte l'éléphant, la giraffe, la gazelle, le rhinocéros, le lion, la hyène, le bagare ou bœuf sauvage, le loup, le chat musqué, la chèvre mambrine, l'onagre, et divers quadrupèdes de moindre importance; trois ou quatre espèces de singes; des autruches. Les serpens y sont nombreux et variés; on en remarque qui ont dix à douze pieds de longueur. L'hippopotame et le cro-

codile dominant au milieu des autres habitans du fleuve.

On remarque une grande diversité de nuances dans le teint et la couleur des habitans du royaume et des contrées limitrophes vers le sud. Le mélange du sang des nègres, des étrangers venus du Soudan, des Arabes nomades et des Éthiopiens, avec celui des indigènes proprement dits, a produit par suite de temps six classes tellement distinctes, qu'il n'est aucun individu qui ne sache reconnaître à laquelle il appartient. Voici comment on désigne dans le pays ces six races d'hommes dont se compose la population : 1.° *El-Asfar*. Ce sont les moins colorés; ils appartiennent aux tribus d'Arabes nomades; ils ont les cheveux plats : cette race croise rarement avec les autres; les mœurs et les usages qui lui sont propres s'opposent à une altération sensible de sa physionomie primitive. Ces Arabes sont originaires du Hedjas; et il est facile de le reconnaître, non-seulement aux traits de leur visage, mais à la pureté avec laquelle ils parlent encore la langue arabe. 2.° *El-Ahmar* [les rouges]. Ceux-ci ont le teint roux, les cheveux rougeâtres et crépus, les yeux rougeâtres aussi : cette race tient peut-être des origi-

naires du Soudan sa nuance caractéristique ; elle est la moins nombreuse. 3.° *El-Soudan-Azraq* [les bleus]. Leur couleur est cuivrée ; ce sont les Foungis. 4.° *El-Ahdar* [les verts]. Ils ont les cheveux comme ceux des Foungis , et leurs traits se rapprochent beaucoup de ceux des nègres. 5.° *El-Kat-Fatelolem*. Les individus de cette classe tiennent de la première et de la quatrième , c'est-à-dire qu'ils sont à demi jaunes et à demi verts ; ils ont les cheveux plats , parfois un peu crépus : le sang qui domine en eux est celui des Éthiopiens , peuple agricole , dont la couleur ressemble à celle des Abyssins , et qui doit tirer son origine de la race la plus nombreuse des hommes qui composaient la population de l'ancienne Égypte. 6.° *Ahbits, Ahbd, ou Nouba*. Ce sont des peuplades nègres venues de l'ouest , et qui habitent les montagnes du pays de Bertât , où ils vivent isolés. Ils ont les cheveux cotonneux , généralement noirs , un peu roux ; ils ont le nez moins plat , les lèvres moins épaisses , et les joues moins proéminentes que les nègres de l'Afrique méridionale. On trouve fréquemment parmi eux des individus qui ont , à la couleur près , une figure régulièrement belle.

Ces variétés de caractères distinctifs des

différentes races d'individus ne peuvent-elles pas expliquer celles qu'on remarque dans les peintures égyptiennes qui décorent les hypogées? Les teintes diverses que l'artiste assignait à ses figures, n'avaient-elles pas pour but de faire reconnaître à quelle race appartenaient les personnages représentés? Puisqu'il peignait un nègre avec la figure noire, n'a-t-il pas tenté, par la même raison, de caractériser chaque autre espèce d'individus par la couleur qui lui était propre; par exemple, peindre en jaune-vert la figure d'un naturel du Soudan, en rouge pâle celle d'un Arabe nomade, &c. &c.? Ignorant, il est vrai, l'art de nuancer les couleurs, les peintres de l'ancienne Égypte se sont contentés de marquer ces distinctions par des teintes prononcées, suffisantes pour rendre leur intention sensible*. C'est ainsi qu'ils caractérisaient leurs divinités par des couleurs de convention. C'est une opinion que j'é mets, sans prétendre néanmoins que les peintres n'employaient pas le plus souvent leurs couleurs sans discernement et sans s'astreindre à des règles données.

Les hommes qui ont aujourd'hui au Sennâr

* Voyez pl. LXXV, vol. II.

les cheveux rouges et les yeux roux, passent pour être méchants. On les fréquente avec répugnance, on les méprise ; et ce préjugé défavorable semble avoir existé de tout temps. On prétend même que le sang de ces hommes coulait souvent dans les sacrifices des anciens Égyptiens ; j'ai, en effet, remarqué plus d'une fois dans les peintures des hypogées à Thèbes, des personnages à cheveux rouges qui étaient garrottés et immolés.

Les Sennâriens sont grands et robustes. Les enfans des deux sexes, jusqu'à l'âge de douze à quinze ans, sont généralement jolis. Les femmes sont très-bien : leur démarche et leur maintien ont quelque chose de noble ; il est malheureux que la plupart aient le corps et la figure couverts de cicatrices ; car elles ont de beaux yeux et l'air de visage agréable ; elles se maintiennent longtemps dans leur fraîcheur. Néanmoins la vie s'use bien vite à Sennâr : les excès auxquels on s'y abandonne, autant que les maladies produites par l'insalubrité du climat, contribuent à la rendre de courte durée. La quantité de nègres qui affluent dans le royaume et la grande fécondité des femmes sont deux ressources bien nécessaires pour réparer les pertes immenses de la popula-

tion. Les Sennâriens sont fourbes, plus intéressés que jaloux, très-superstitieux, quoique peu zélés observateurs de la religion mahométane qu'ils professent. Cette indifférence pour le culte reçu est sans doute une des premières sources de leur dépravation. Ils ne témoignent ni égards ni affection envers leurs femmes ; ils vendent sans pitié les esclaves dont ils ont eu des enfans. Ils sont tellement infatués de l'opinion d'une destinée inévitable, qu'ils envisagent la mort sans crainte et sans effroi ; j'en ai vu plusieurs perdre la vie avec un courage éminemment stoïque.

L'usage veut que le roi, durant son règne, cultive et ensemence un champ entier de sa main : ce travail lui vaut le surnom d'*homme des champs*. Les femmes se livrent avec ponctualité à un soin de toilette qui, disent-elles, est nécessaire à leur santé : il consiste à se frotter pendant long-temps, de la tête aux pieds, avec du beurre ou de la graisse de chameau ; celles qui sont riches ont des esclaves qui leur rendent cet office. Après cette opération préparatoire et l'ajustement de leur chevelure, elles passent à une autre que l'envie de plaire peut seule rendre supportable : un vase inséré à fleur de terre dans la pièce où elles se tiennent,

est rempli de copeaux de bois odorans * ; on y met le feu , et l'on veille à ce qu'ils se consomment sans flamme , pour qu'ils répandent plus de fumée. Un tapis de paille circulaire est posé autour de ce foyer ; c'est là qu'elles se placent , se tenant accroupies au-dessus du vase , pour recevoir la vapeur épaisse qui s'en exhale. Afin de la concentrer davantage et de ne pas rester exposées au contact de l'air , elles se couvrent ou se font couvrir de la plus grande des pièces de toile qui leur servent de vêtement. Elles se tiennent durant plus d'une heure ainsi accroupies sous cette espèce de tente. En sortant de là , elles se drapent suivant l'usage , et leur toilette est achevée. Outre le motif de salubrité , cette pratique est aussi une affaire de luxe et de coquetterie. Il est certain , au reste , que ce bain sec a l'avantage d'incorporer avec la peau les corps gras dont elles se frottent. Les hommes s'oignent aussi , mais moins souvent ; ils ne font point usage de fumigations.

La circoncision a lieu pour les hommes , comme en Égypte , et l'excision pour les fem-

* Ou en emploie de neuf espèces , qu'on nomme *el-kouleyt* , *el-châfou sobâq* , *el-mechekah attaleh* , *as sounout* , *oum saey-doun* , *el-l'aoud* , *el-gâni* , *el-oroub*.

mes ; mais cette dernière opération n'a point pour unique but le retranchement de la portion exubérante des nymphes ; c'est une sorte d'infibulation. Après avoir élagué ces deux membranes, les plaies de l'une et de l'autre sont rapprochées, et la patiente est tenue dans un état d'immobilité presque entière jusqu'à ce qu'elles se soient réunies ensemble par agglutination ; au moyen d'une canule très-mince, on ménage une ouverture à peine suffisante pour les écoulemens naturels. Quelque temps avant le mariage, il faut détruire par incision cette adhérence contraire à la nature. S'il survient quelque symptôme fâcheux, le fer rouge et le rasoir sont là. On dirait que la sensibilité émoussée chez ces peuples les empêche d'apprécier les souffrances inouïes et les accidens graves et inévitables de ces pratiques inhumaines, inventées par le despotisme du sexe le plus fort, pour s'assurer la jouissance première de cette fleur virginale si fugitive dans tous les autres pays. Quoi qu'il en soit, il en coûte assez cher pour faire remettre une jeune fille en état de remplir les devoirs conjugaux. S'il en est quelqu'une qui, à défaut de moyens pécuniaires, se marie sans avoir subi cette préparation essentielle,

c'est à l'époux à prendre à cet égard le parti qui lui convient ; mais lorsqu'il réussit, chose difficile, à la rendre féconde, elle a le droit d'exiger qu'une des matrones qui exercent ce cruel métier, fasse disparaître gratis des obstacles qui contrarieraient le travail de l'enfantement. La jeune veuve qui conserve l'espoir de se remarier, n'hésite point à se soumettre une seconde fois aux tortures de cette double laceration ; mais le cas est rare.

Lorsqu'un homme de haut rang se marie, il parcourt la ville à cheval : quelques-uns de ses parens lui servent d'escorte, et il est suivi de tous les esclaves attachés à son service. Ceux-ci chantent, et s'arrêtent de distance en distance, pour danser, sauter à pieds joints en se frappant dans les mains et toujours en chantant. L'acte de mariage est dressé au chara, comme en Égypte. Le mari ne peut habiter qu'après le septième jour avec sa femme, qui, durant ce temps, est renfermée dans une espèce d'alcove que l'on forme dans la chambre avec des toiles ou des nattes ; jour et nuit une partie des convives doivent rester dans la maison ; ils vont et viennent, se relèvent les uns les autres, de manière qu'il y en ait toujours de pré-

sens : dans ces entrefaites, c'est un festin continu ; la bulbul ou bolbol et d'autres boissons coulent à grands flots. Les sept jours écoulés, la mariée ; que l'on nomme *la Rouss*, distribue quelques petits morceaux d'or à ses importuns gardiens, et les congédie.

Si une personne tombe malade, on fait prévenir sur-le-champ ses parentes et les amies de la maison. Celles-ci accourent, se précipitent dans la chambre du malade, qu'elles étourdissent de leurs sanglots et de leurs lamentations bruyantes ; quelquefois même on paie des pleureuses de profession pour venir à plusieurs reprises lui rompre ainsi la tête. On attache à ces bizarres démonstrations d'une affliction factice une efficacité merveilleuse. A peine sorties de la chambre, ces pleureuses éternelles prennent en un clin d'œil un air calme et riant, et la source de leurs larmes semble être tarie : avec l'assurance et la gravité d'un médecin qui vient de se convaincre du bon effet d'un remède qu'il a administré, elles affirment que le malade sera mieux le lendemain. La mort vient-elle leur donner un démenti, elles accourent de nouveau, et la chambre du défunt retentit encore de leurs cris lamentables. Elles vont ensuite dans la rue, et les

plus zélées de la famille s'y roulent par terre, se couvrent les cheveux de poussière et de cendres, et s'accrochent les deux mains au-dessus de la tête en signe de désespoir. C'est ainsi qu'on voit, dans un grand nombre des peintures qui décorent les tombeaux d'Égypte, des femmes donner des témoignages extérieurs de leur affliction. On lave le mort avec du savon neuf, et on lui rend les derniers devoirs suivant le rite des musulmans.

Comme dans les provinces du nord, ils couchent sur des engarebs recouverts d'une peau de mouton bien graissée ou d'une natte, et se couvrent de leurs vêtements; ils ont aussi l'usage du support demi-circulaire en bois qui tient lieu d'oreiller. Ils ont, pour s'asseoir, de petits tabourets; chaque maison en a toujours un certain nombre. Tous ces meubles ont conservé la forme qu'avaient ceux des anciens (*voyez les fig. 3, 5, 2, pl. LVII*). Les figures dessinées au simple trait représentent ces derniers pour comparaison.

Les femmes, plus que les hommes, ont l'habitude de fumer: leur pipe est en terre, avec un tuyau en bois long de trois pieds environ; les uns et les autres ont adopté, depuis quel-

que temps seulement, m'a-t-on dit, l'usage du *bouga* : c'est de l'eau saturée d'une forte dose de tabac, qu'ils gardent plus ou moins longtemps dans la bouche.

Les femmes, comme chez tous les musulmans, montrent beaucoup de soumission et une déférence servile envers leurs maris. Lorsqu'elles rencontrent un cheykh, le qâdy, ou toute autre personne revêtue de fonctions publiques, elles doivent quitter leurs sandales et les prendre à la main pour passer pieds nus devant lui; elles en font autant pour entrer chez eux, quoique ce ne soit que pour marcher sur la terre. Les Turcs exigeaient avec arrogance qu'on leur offrit scrupuleusement ces témoignages de respect. Un Européen ne saurait voir, sans être ému de pitié, ces intéressantes compagnes de l'homme réduites à un tel état d'abjection. Lorsqu'il venait des femmes chez moi, c'était avec beaucoup de peine que je parvenais à les empêcher de quitter leurs sandales; elles se montraient confuses d'une politesse qui leur paraissait étrange.

Le contraste de mes procédés avec ceux du reste de leurs hôtes finit par me constituer le protecteur de toutes les familles de mon

quartier : on déposait chez moi avec confiance, tapis, nattes, vases, et tout ce qu'on voulait soustraire à la rapacité des Turcs et de leur valetaille, qui ne laissaient rien à ces pauvres gens, et les chassaient même de leurs maisons pour s'y loger. Mainte fois j'étais appelé pour les défendre contre les insultes des soldats, et j'avais souvent le bonheur de réussir à arrêter le désordre. Aussi me nommait-on le bienheureux Mourad Effendy.

La principale nourriture des habitans est le dourah : ils font, avec sa farine, des galettes que l'on met cuire sur une dock ; le plus souvent on a soin d'abord de faire aigrir la pâte. Dans les temps humides, ces galettes sont susceptibles de se moisir du jour au lendemain ; alors on les repétrit avec de la pâte fraîche, et on les fait cuire de nouveau : on les mange avec du beurre, de la graisse ou du lait aigre ; les riches les assaisonnent quelquefois de miel. On expose sur les marchés la chair du bœuf, du mouton, sur-tout celle du chameau, qui est la plus commune ; le cœur, le foie et les rognons de mouton, se mangent quelquefois crus ; mais on fait bouillir ou rôtir les autres viandes. On élève aussi chez soi en cachette de petits cochons

pour la nourriture ; mais cet aliment étant interdit par l'islamisme, il ne s'en vend point en public. Comme au Barbar, les boissons favorites sont la bulbul et la méryse*. Le peuple en boit avec profusion ; la consommation qui s'en fait est considérable. Ces boissons sont très-nourrissantes ; aussi les Sennâriens sont-ils en général petits mangeurs. Ces liqueurs ne sont pas les seules recherchées par les gourmets du pays ; ils ont encore l'abré, el-kingar, el-soury, el-qerf, el-hossouh : on emploie pour leur confection des pâtes plus ou moins fermentées, qui sont quelquefois de l'épaisseur de nos oublies, et aussi sèches ; on en écrase une poignée dans un *garah* [calebasse] ; on verse de l'eau dessus ; une partie de la pâte se dissout ; ce qui donne une eau aigrelette, agréable et rafraîchissante : après l'avoir bue, on prend avec les doigts le sédiment resté au fond du vase, et on le mange. Le miel qu'ils consomment vient du Sa'ydeh. On expose sur les marchés des tiges fraîches de dourah ; ces tiges

* C'est, comme je l'ai dit, une espèce de bière obtenue par la fermentation du dourah. La bulbul est la plus forte et la plus estimée ; la méryse est la boisson journalière : elles ont un goût acide et vineux. On en retire aussi de l'eau-de-vie. Je m'étonne que Bruce n'ait point parlé de ces boissons.

contiennent près de leur souche une sève sucrée que l'on suce *.

Quelques dévots, parmi les faqyrs et les cheykhs, s'abstiennent, par un motif de religion, de faire usage de bulbul et de méryse.

Les habitans de Sennâr sont vêtus, comme ceux de Chendy, d'une pièce de toile blanche de coton. Ils commencent à l'attacher en ceinture par une des extrémités dans le sens de la laize; puis ils la tournent en arrière et la drapent sur leurs épaules. Le costume des femmes est le même ** (*voy. pl. I à IV du texte, vol. II*). Des faqyrs et des cheykhs de village se couvrent la nuit de leurs vêtemens imprégnés de graisse; le jour ils se montrent parés d'une chemise blanche et propre : mais cette mise décèle facilement leur rang distingué; car les gens du peuple sont toujours enveloppés dans leurs toiles malpropres et huileuses. Les femmes, comme celles du Barbar et de Chendy, n'ont, dans l'intérieur

* Ce qui a fait dire, mais à tort, que le Sennâr produit des cannes à sucre.

** Ce costume ne s'accorde point avec la description de Bruce; car il leur donne des chemises bleues, dont les femmes, dit-il, boutonnent le collet, qui leur couvre le cou. Il est pourtant certain que les modes ne changent point en Nubie comme en France ou en Angleterre.

du logis, qu'un morceau de linge tourné en forme de jupe qui leur tombe jusqu'aux genoux. Les hommes sont tout aussi légèrement couverts. Pour sortir, elles endossent leur toile, qu'elles développent plus ou moins autour d'elles en marchant, suivant qu'il fait plus ou moins chaud*. Quelques personnes de la basse classe ont une ou deux toiles de rechange; la plupart n'en ont qu'une, et ne la quittent que lorsqu'elle tombe tout-à-fait en lambeaux**. En général, ils sont mal à l'aise dans une toile que la graisse ou le temps n'a pas encore rendue assez souple.

Les sandales en cuir à bouts arrondis et quelquefois pointus, sont la chaussure usuelle : les femmes paraissent préférer celles de la dernière — forme, qui leur viennent du Sa'ydeh, et qui sont mieux confectionnées et de meilleure peau que celles du Sennâr : il est du bon ton de les porter beaucoup plus longues que le pied. Ces chaussures, qu'on ne voit plus en Égypte qu'aux pieds des Arabes nomades, sont semblables à celles que l'on trouve dans les anciens tombeaux

* Dans les nombreux sujets de sculptures que nous présentent les hypogées, nous voyons que cette mise est la même que celle du peuple ancien.

** C'est donc par erreur que Bruce a dit qu'ils mettent tous les jours une chemise blanche.

(voy. vol. 2, pl. LVII, fig. 20, et les figures au trait tirées des monumens antiques).

L'élégance de la coiffure consiste à réunir les cheveux en une infinité de petites tresses, avec lesquelles on en forme de plus grosses en les remontant vers le haut de la tête. Il y a des femmes qui font métier de coiffer de cette manière; j'en ai vu passer quatre journées entières pour attifer une seule tête. Il est vrai que cette coiffure, artistement faite, peut durer au moins un an. J'ai déjà dit qu'elle était celle des femmes de l'ancienne Égypte. Comme elles aussi, les Senariennes portent au bas des jambes une jarretière en peau.

Les sachets à amulettes sont encore ici fort en vogue. Les femmes en portent une quantité suspendues sur le ventre, au haut des bras, aux poignets: les hommes se les attachent au coude, et ont au bras un petit couteau. Les objets de parure sont des bracelets en perles de Venise ou en ivoire, des colliers aussi en perles fausses, un petit anneau d'or ou d'argent placé au haut d'une seule oreille. Les jeunes filles portent pour tout vêtement une ceinture de nudité nommée *rahadh*, de laquelle pendent des lanières de cuir en guise de franges, et ornée de

petites coquilles univalves vulgairement connues chez nous sous le nom de *cauris* ou monnaie de Guinée, et d'une grosse, aussi du genre des porcelaines, dite *peau de tigre*, qu'on apporte de Saouâkin : celle-ci est le symbole de la virginité (pl. III). Lorsqu'elles deviennent nubiles, on y ajoute une touffe rouge en peau ou en soie.

Les soldats du Sennâr n'ont d'autres armes que la lance, le sabre à deux tranchans, comme dans les contrées du nord, et le bouclier long, en peau de crocodile ou de rhinocéros, semblable à celui des Chaykyés (*voy.* pl. LVI, fig. 3, vol. II) : quelques cavaliers portent des cottes de mailles; ces tissus de fer se placent sur une camisole rembourrée de coton et piquée très-épais : le corps et les bras en sont couverts. La coiffure est une calotte en fer à laquelle est fixée une pièce aussi de fer, perpendiculaire, pour garantir le visage; sur le derrière, un tissu d'anneaux avec un coussin protège le cou et le haut des épaules. On a de même des tissus en fer pour garantir les chevaux; souvent on leur met une plaque en cuivre sur le devant de la tête. Je vis chez le pacha les armures de Niknitt et d'Ouâd-A'quindi, qui étaient semblables : le poids énorme de ces armures doit fatiguer sin-

gulièrement le cavalier et écraser les chevaux. Malgré leur simplicité et même leur imperfection, elles doivent être fort utiles à l'homme qui en est couvert *.

Le qâdy est choisi par le souverain entre les cheykh, qui sont les hommes réputés les plus instruits. Ce magistrat juge sans appel toutes les contestations : il a le pouvoir de faire emprisonner, d'infliger la bastonnade, même de condamner à mort, suivant la nature du délit. Le coupable qui a encouru la peine capitale a la tête tranchée : cependant, si c'est un meurtrier, on laisse à la famille de sa victime la liberté de lui faire subir tel genre de mort qu'elle voudra. Si un homme du peuple a tué un esclave, il est quitte de tout en en payant la valeur à son maître et moyennant une amende fixée par le qâdy.

Toutes les terres appartiennent au roi, qui laisse aux cheykh des villages le soin de les distribuer à ses sujets, de veiller aux récoltes, et de faire rentrer les contributions, qui se paient suivant l'abondance des récoltes. Le *guedat*, qui correspond à 134 mètres 40 centimètres carrés, rapporte jusqu'à dix rhâls, quelquefois

* Ces tissus en fer leur sont apportés du Caire par les caravanes, ainsi que leur sabre.

seulement la moitié ; le rhâl est la charge d'un chameau. Sur dix rhâls, il en appartient un au souverain, qui lui est donné en nature, plus dix abâts d'or [cinq francs] par rhâl. On n'a pas besoin de géomètres pour évaluer l'étendue superficielle d'un champ : presque toujours l'arpentage s'en fait par le jet d'une pierre qu'un homme chargé de cet emploi lance de toute sa force. C'est ainsi qu'on procède au partage des terres entre les colons. Au reste, il serait superflu d'y regarder de trop près pour des terres d'assez mince qualité, et qui en partie restent en friche.

Des ministres et des agens du souverain sont chargés de l'administration des terres, du réglemeut des comptes avec les cheykh's, et de la remise qui leur est due. Ils veillent à l'entretien des chefs de troupe et à la tranquillité intérieure.

On peut croire que le roi de Sennâr, du temps de sa splendeur, pouvait mettre de vingt à vingt-cinq mille hommes sous les armes, dont quatre à cinq mille de cavalerie, en partie nègres et Foungis : les hommes de guerre habitent la province de Bouroum, où le roi leur assigne des terres pour leur subsistance. Dans les expéditions qu'ils faisaient contre les nègres du

Sa'ydeh, ils avaient part pour un tiers dans le butin. Il est à croire que ces forces durent être encore plus considérables, mais on en avait exagéré de beaucoup l'importance. Depuis longtemps il n'existe plus de cavalerie.

Il y a à Sennâr des ouvriers qui travaillent le fer; mais tout leur savoir se borne à faire des clous, des couteaux, des lances, quelques instrumens des plus simples pour le menuisier, qui est aussi charpentier et tourneur. Cet état-ci est celui où l'ouvrier déploie le plus de talent: comme au Caire, il travaille parfois autant des pieds que des mains, et son ouvrage étonne, lorsqu'on voit le petit nombre de mauvais outils dont il fait usage. Il y a des maçons, des cordonniers, des tanneurs. On fait de la toile de coton, très-large, nommée *dammour*. Les maisons sont circulaires (pl. VII, vol. I) et n'ont point de piliers au centre; on les construit en commençant par la toiture; elle consiste en quatre cercles d'inégale grandeur, qui, réunis de distance en distance avec des branches d'arbres, forment un entonnoir, que l'on couvre de chaume; ensuite, après avoir dressé le mur, soit en terre, soit en pièces de bois fourchues, on hisse dessus la couverture, et la maison est finie.

Les hommes se livrent à l'agriculture et au commerce. Ils n'ont point l'usage de la charrue : secondés par les esclaves des deux sexes, ils labourent les terres avec une espèce de houe, lorsqu'elles sont encore imprégnées de l'eau des pluies. C'est ordinairement au mois d'août qu'on y sème * le dourah : on le récolte trois mois après, en coupant seulement l'épi ** ; la tige reste en terre et s'y conserve verte ; on en coupe au fur et à mesure pour la nourriture des bestiaux. Les épis du dourah étant bien secs, on les bat ou on les fait fouler aux pieds par les bœufs pour les égrener. Le grain recueilli se conserve sous terre dans des fosses enduites d'argile.

Les femmes sont très-laborieuses : leur principale occupation consiste à triturer le dourah

* Et non au mois d'octobre, comme l'a écrit M. Mengin. Je ne puis entreprendre de rectifier beaucoup d'erreurs semblables, bien pardonnables à l'auteur, qui n'a pas été sur les lieux.

** Cette manière de cueillir le dourah n'est plus usitée en Égypte ; on y coupe la tige avec l'épi. Mais les représentations des travaux de la moisson, trouvées dans les grottes d'Éléthia et sur beaucoup de papyrus, attestent qu'à des époques antérieures on y suivait, en cela, la méthode qui s'est conservée au Sennâr : car je ne mets point en doute que le dourah n'ait été connu des anciens Égyptiens ; on a trouvé de ce grain dans leurs tombeaux. Dans quelques-unes des peintures que je viens de citer, les moissonneurs enlèvent des épis de dessus la tige ; c'est du dourah : dans d'autres, ils scient la tige par le pied ; c'est du froment.

sur une pierre, comme dans le Barbar, à préparer le pain et les boissons. Elles se délassent à faire divers tissus de paille et des nattes très-fines. C'est sur ces nattes que l'on couche : elles font l'ornement des maisons ; les riches en entourent leurs lits, ce qui les garantit un peu de l'importunité des insectes nocturnes. On fait usage de jarres et autres vases grossiers en terre ; mais ils ne sont ni aussi légers ni aussi commodes que ceux que leur fournissent les calébosses, et qu'ils appellent *garahs*.

Le plus grand commerce de Sennâr a lieu avec l'Égypte, qui devient ainsi l'entrepôt de toutes les marchandises que l'intérieur de l'Afrique fournit à l'Europe. C'est par les caravanes ou gellabés qu'elles sont transportées. L'Égypte tire du Sennâr des esclaves, du tamarin, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros *, des plumes d'autruche, de la civette, de la gomme, de l'encens, du séné, des outres en peaux de bœuf estimées pour porter l'eau sur les chameaux, des courbaches en peau d'hippopotame. Les besoins des naturels sont fort bornés ; on ne leur apporte en retour qu'une petite quantité de mar-

* On les nomme *kartite* : elles sont fort chères ; on en fait des poignées de sabre et de kandjar.

chandises, comme toile de cambri, de coton, des conteries de Venise, de l'étain, des lames de sabre, du savon, du sucre, du riz, du poivre, du girofle, du papier, des rasoirs, de petits miroirs et autres menues merceries. Le Barbar et le Chendy leur fournissent du froment et des dattes; le Kordofan, de la poudre d'or, du fer et des esclaves; le Fazoql et tout le Sa'ydeh, de l'or, du miel, des peaux bien préparées, des sandales toutes faites, des courbaches, des plumes d'autruche, et du sempsem; l'Abyssinie, de l'or provenant de Râs el-Fil, à quatre jours de Sennâr, sur la route de Gondar, des chevaux, des esclaves fort belles et estimées, quelques toiles peintes de l'Inde pour les méliks, du café de Moka, du miel, des bracelets en ivoire, et autres parures de femmes. Ce sont les Arabes nomades qui ramassent dans leurs bois la plus grande partie des marchandises exportées. Les Roufâhs sont ceux qui recueillent le plus de gomme et de plumes d'autruche; ils vont chercher ces dernières chez les peuplades riveraines du fleuve Blanc. Les habitans des monts Bouk, Sidak, Kouk, se livrent particulièrement à la recherche de l'ivoire. Pour s'en procurer, ils tendent des pièges aux éléphants et aux rhino-

céros : à cet effet, ils ouvrent, dans les endroits que ces animaux fréquentent, de larges fosses qu'ils recouvrent de branches d'arbre et de gazon; si un éléphant ou un rhinocéros passe dessus, il tombe dans ce précipice et ne peut plus s'en retirer; les chasseurs, qui se tenaient cachés sur des arbres, accourent, percent le captif de leurs javelots et de leurs lances, et lui coupent enfin les jarrets. Pour prendre les autruches, on a des chiens dressés qui les fatiguent à la course et les arrêtent; on s'en empare aussi quelquefois en leur saisissant le cou dans un nœud coulant. L'argent qui a cours dans le pays sont les piastres d'Espagne: mais ici, comme au Barbar, celles qui portent l'empreinte de Charles III, par quatre I, obtiennent une préférence marquée. L'or circule dans le commerce, sous la forme d'anneaux en fil rond, et ouverts pour avoir la facilité de les enfiler à volonté; d'autres, très-minces, se divisent en petits morceaux. On se sert rarement de balances pour s'assurer de la valeur réelle de ces signes monétaires; mais les naturels ont le tact assez fin pour n'y être jamais trompés. Au reste, c'est le plus souvent par échange que l'on s'approvisionne sur les marchés: le dourah y fait fonction de monnaie, et l'on

se procure ce que l'on veut avec cette céréale*.

Les poids pour l'or sont nommés *oki* et *abât*: l'*oki* correspond à notre once et se divise en trois cent vingt *abâts*; dix *okis* font un *rotl*. On compte par *rotl* pour peser les denrées ordinaires: il y a un autre *rotl* plus léger, mais peu en usage.

La mesure des terres est nommée *el-guedât*: elle se divise en soixante-quatre parties nommées *oüd*, et celle-ci en quatre parties nommées chacune *dera'*, qui veut dire *bras*. Le *dera'* est la mesure du commerce: elle équivaut à l'étendue du coude à l'extrémité de la main; on y ajoute les quatre travers de doigts de l'autre main. Une particularité digne de remarque, c'est que cette mesure est exactement conforme à l'ancienne coudée égyptienne, dont la longueur était de 52 centimètres, et qu'elle porte le même nom. La mesure de capacité est le *bourm*, comme à Barbar.

Malgré le grand nombre d'esclaves nègres qui habitent le Sennâr, on n'y parle que l'arabe; mais, selon moi, avec plus de pureté qu'en

* Sans doute c'était de même par échange qu'avait lieu le commerce chez les anciens Égyptiens, puisqu'on ne trouve aucune trace de leurs monnaies.

Égypte : un grand nombre d'expressions usuelles s'y rapprochent du véritable arabe parlé en Syrie, dans le pachalik d'Alep.

CHAPITRE XXXV.

Visite au ci-devant roi Bâdy et au mélik Nimir. — Rapport sur les monumens d'el-Meçaourât et de Naga. — Entrevue avec Ismâyl pacha. — Détails sur l'ambassade et l'assassinat de M. du Roule. — Expédition dans la province d'el-Aïze. — Maladies. — Détails sur celle d'un voyageur italien. — Découverte du scarabée sacré primitif des anciens. — Mortalité parmi les troupes. — Prise du Kourdofan. — Inquiétude d'Ismâyl envers les habitans. — Arrivée d'Ibrâhym pacha. — Mort de six Européens.

LE 22 juillet, j'allai voir le ci-devant roi Bâdy. Je le trouvai assis sur un tabouret, dans une cour de sa maison, où il prenait le frais : il me fit apporter une natte en paille, sur laquelle je me plaçai. A sa droite étaient son ministre et quelques personnes de sa suite. Il était vêtu d'une large chemise de toile blanche, les jambes nues, de longues sandales aux pieds, la tête couverte du bonnet particulier aux méliks. On lui apporta une pipe faite d'un simple tuyau de bois, des plus communes du pays. On me servit le café.

Bâdy est un homme de quarante ans environ, d'une taille moyenne, robuste, d'une figure pleine et agréable, ayant les cheveux crépus et le teint de couleur cuivrée, qui est celui de la race des Foungis, que l'on nomme, pour cette raison, *el-Soudan azraq*. Il me demanda quelle différence je faisais entre mon pays et le sien : il me croyait de Constantinople, et je lui en fis un portrait qui effaçait entièrement sa ville de Sennâr. « Aujourd'hui, me fit-il observer, » Sennâr n'est plus reconnaissable; il est bien » loin de ce qu'il était du temps de mes ancêtres. » Puis, d'un air visiblement ému, il me fit voir de chez lui les ruines du palais de son père, qui dominant encore toute la ville. » Ces décombres, me dit-il, sont les restes de » la puissance de mes aïeux, dont jadis la force » et l'opulence portèrent les limites du territoire » jusqu'aux confins du Dongolah! » Il se tut, et semblait penser en lui-même : Aujourd'hui sous le joug des Turcs, je ne suis plus rien ! Ces souvenirs l'affectaient péniblement. Il me parut bon, honnête. N'ayant rien à lui offrir qui fût digne de son rang, je lui donnai une de mes boîtes d'allumettes oxygénées : lorsqu'il en vit une s'enflammer dans l'acide sulfurique, il fit une excla-

mation en prononçant le nom de son prophète, et témoigna la plus grande surprise. Je pris congé de cet ex-monarque pour aller visiter celui de Chendy, mélik Nimir. On m'avait prévenu de son caractère hautain, de sa fierté : je le trouvai assis sur un *engareb* (lit) lisant le Coran; comme il n'y avait point d'autres sièges dans la pièce où il était, j'allai m'asseoir près de lui; plusieurs gardes de sa suite se tenaient debout autour de nous. Nimir est un homme de six pieds; il a le regard dur, l'humeur sombre; il est réfléchi, plein d'orgueil et d'audace, studieux et dévot. Il était vêtu d'une chemise de toile blanche, avait des sandales de cuir, le bonnet d'indienne piqué, distinctif des méliks, et portait au cou, par superstition, des colliers de derviche, et quelques sachets en cuir renfermant des papiers où sont écrits certains versets du Coran. Nous parlâmes de sa province de Chendy et des pyramides de Méroé qu'elle renferme; je lui demandai des renseignemens sur les ruines qui me restaient à voir, c'est-à-dire, celles d'el-Meçourât et de Naga. Il me dit qu'il connaissait ces lieux, et savait par tradition que le nom d'el-Meçourât avait appartenu à un faqyr [écrivain, homme de lettres] qui y faisait sa

demeure. Il en comparait les monumens aux temples de Soleb et de Semné. Ces détails me confirmèrent de plus en plus l'existence des ruines qui en étaient l'objet, et que je me flattais de visiter à mon retour. Je ne fus pas moins généreux envers ce prince que je ne l'avais été envers le roi Bâdy, et il ne se montra pas moins émerveillé en me voyant tirer à volonté du feu d'une bouteille. Lorsque je le quittai, il me pria de laisser venir avec moi un de ses gens, parce qu'il voulait connaître ma demeure. J'en pris occasion de lui envoyer, par cet affidé, une pièce de mouchoirs rouges pour ses favorites.

Le 4 août, dans une entrevue que j'eus avec le pacha, il se louait beaucoup du climat du Sennâr: mais un mois seulement de la mauvaise saison s'était écoulé; nous n'avions encore eu que peu de pluie et de tonnerre; la chaleur n'avait été, terme moyen, que de 25° le matin et 30° le soir; il ne régnait point de maladies parmi les troupes. Un début aussi favorable me persuadait à moi-même que l'on avait beaucoup exagéré l'insalubrité de cette région. Le pacha disait déjà qu'il n'en croirait plus les voyageurs; que la relation de Bruce, qui lui avait été traduite, était mensongère. Cette relation l'avait

beaucoup inquiété pour le sort de ses compagnons d'armes : il n'avait point songé sans une vive sollicitude aux maladies multipliées et terribles qu'elle attribue à l'influence du climat, et à cette mouche redoutable dont elle fait mention, et qui ne nous était pas encore connue. C'était dans son jardin, sur le bord du fleuve, et à l'ombre d'un berceau de citronniers, que se tenait notre conversation ; la beauté du lieu contribuait encore à bercer notre imagination d'idées riantes ; il nous semblait n'avoir désormais rien à craindre d'un climat si injustement calomnié ; et nous repaissant des plus flatteuses illusions, nous parlions déjà de la campagne prochaine pour les provinces du sud.

Le pacha fit appeler quelques anciens du pays ; il les questionna devant moi sur le passage de Bruce : je lui citais des aventures arrivées à ce voyageur qui étaient certainement de nature à s'être conservées dans la mémoire de ces gens depuis cinquante-trois ans ; aucun n'avoua en avoir eu connaissance. Je supposai que c'était la crainte qui les portait à dissimuler * ; car ils

* Je suis néanmoins porté à croire que Bruce était homme à tirer amplement parti des moindres intrigues et des aventures qui pouvaient lui arriver. Je n'hésite pas à regarder comme arrangées

eurent l'air de ne pas se souvenir davantage d'un événement tragique trop important, et dont l'époque n'était pas assez reculée pour qu'il ne s'en fût conservé aucune tradition dans le pays ; on en jugera par le récit que je vais en faire.

M. le Noir du Roule fut envoyé par Louis XIV, en 1703, auprès de l'empereur des Abyssins. Il avait avec lui plusieurs aumôniers, médecins et savans, qui, pour la plupart, effrayés des difficultés d'une telle entreprise, le quittèrent même avant son départ du Caire pour l'Éthiopie. Ayant réuni d'autres personnes, et accompagné de M. Lippi, médecin et botaniste instruit, M. du Roule partit du Caire le 19 juillet 1704. On conçoit les obstacles sans nombre que cette expédition dut rencontrer, à une époque déjà assez éloignée de notre temps : la superstition, si puissante encore sur l'esprit de ces peuples grossiers, n'était pas le moins redoutable alors ; on en jugera par l'extrait suivant d'une lettre

à plaisir la plupart des circonstances qu'il raconte touchant une prétendue reine de Chendy, nommée *Citine*, dont la chronologie des princes de ce pays ne parle pas : suivant cette chronologie, qui y est réputée exacte, depuis plus de deux cent trente ans le trône de Chendy n'a pas été occupé par des femmes. Quoi qu'il en soit, je me suis souvent entretenu avec Nimir, et de Bruce, et de sa princesse Citine. Le récit de ces aventures l'amusait beaucoup.

de M. Lippi, en date du 5 septembre 1704 ; on n'était encore qu'à Syout dans la haute Égypte.

« Il faut sortir pour herboriser, écrivait-il, et je n'ai pu le faire. Il n'eût pas convenu de se montrer dans le murmure et le soulèvement qu'entretient ici notre présence. Nous sommes gens suspects ; M. du Roule, à ce qu'on dit, est un fils du roi fugitif ; nous avons des chameaux chargés d'or ; nous sommes d'insignes magiciens qui ont le noir dessein de couper le Nil et de faire un désert complet de l'Égypte. En remontant la rivière, ajoute-t-on, nous décochâmes une flèche qui fit paraître en l'air plus de quatre mille hommes armés, qui s'entrechoquaient d'une manière épouvantable. En visitant les ruines d'une ville assez proche d'ici, nous avons fait signe à une haute colonne de nous suivre ; elle obéit et monta sur la barque ; alors, prodige inoui ! cette colonne devint un homme, et cet homme eut avec nous des entretiens mystérieux. C'est ainsi que l'on parle de nous dans les cafés et les places publiques. La maison l'autre jour était environnée d'une foule de peuple, que la justice turque vint dissiper à temps. Ainsi nous sommes renfermés sans oser nous montrer à ces barbares. »

Le 3 octobre 1704, la caravane prit la route du désert pour se rendre à Dongolah, en passant par le Kharger. On reçut de leurs nouvelles de Korti, dans la province de Chaykyé : le fanatisme superstitieux leur suscitait à chaque pas des difficultés et des périls toujours croissans. Ils traversèrent le désert de Bahiouda, pour abréger leur route et n'être plus chagrinés par les craintes que leur manifestaient sans cesse les indigènes riverains. A la fin de mai 1705, M. du Roule arriva à Sennâr avec sa suite. Le roi le reçut avec des protestations d'amitié, et l'on se fit des présens réciproques. Bientôt des lettres venues du Caire, et adressées à ce prince, firent changer les choses de face : les intrigues prirent une nouvelle activité; les ministres n'y furent point étrangers; enfin, on parvint sans beaucoup de peine à persuader au roi que M. du Roule allait en Abyssinie pour détourner le cours du fleuve, instruire les habitans dans l'art de la guerre, et leur porter des canons. En conséquence, la perte de cet ambassadeur et de tous les siens fut résolue.

A la fin du mois d'août, M. du Roule, prévenu par le roi de Sennâr qu'il pouvait partir pour l'Abyssinie, se mit en marche avec sa

suite. A peine était-il arrivé sur la grande place du marché, qu'il fut assailli par trois cents hommes armés : il succomba le premier sous leurs coups; ses domestiques et les sept personnes de sa suite subirent le même sort. Un interprète fut le seul qui opposa quelque résistance; il tua avec ses pistolets deux de ces assassins, et tomba percé d'un coup de lance. La cupidité, non moins qu'une crédulité stupide, fut sans doute le motif qui porta le prince à une trahison aussi atroce. M. du Roule étalait un luxe imprudent; il avait soixante chameaux chargés de bagages et d'objets précieux : c'était plus qu'il en fallait pour exciter la convoitise de ces barbares.

L'empereur abyssin, plein de courroux en apprenant un aussi noir attentat, résolut d'en tirer vengeance, et envoya une armée contre le Sennâr; mais cette armée n'eut pas tout le succès qu'il en attendait. Il s'en consola en menaçant les habitans qu'il se vengerait plus tard, puisque Dieu avait mis dans ses mains les sources de leur fleuve*.

Le 10 août, on commença à s'apercevoir que

* Je dois ces détails à l'obligeance de M. de Jussieu, qui possède un manuscrit sur la botanique de la Nubie, en partie extrait des lettres de M. du Roule et de celles de M. Lippi.

le fleuve diminuait. Pendant sa crue, qui dura tout le mois de juillet, il charia une quantité de bois de diverses espèces, des bambous, beaucoup de bois durs étrangers à l'Égypte, mais point de bois de palmier. Les habitans et les soldats étaient sans cesse occupés à saisir à la nage ces pièces de bois, qui tous les ans suffisent pour approvisionner un grand nombre de riverains.

Depuis long-temps je sollicitais du pacha la permission d'aller voir le fleuve Blanc à la hauteur de Sennâr, le Rahad et le Dender; mais comme il devait y aller lui-même, il me retenait toujours, afin que je fisse ces courses avec lui; car sans sa présence, me disait-il, et avec ses troupes mêmes, j'aurais des risques à courir. Ce prince cependant préparait une petite expédition pour la province d'el-Aïze, et je ne pus en profiter: il prit soin de me cacher son projet, et m'assura que ces troupes n'iraient point au fleuve Blanc, afin que je ne lui demandasse pas à les suivre.

L'expédition, composée de trois cents hommes commandés par Divan-Effendy, partit le 22, et revint au bout de dix-huit jours: c'est alors que j'appris que j'avais été trompé; ce détachement s'était avancé jusqu'au fleuve Blanc

dans le nord-est du Sennâr, c'est-à-dire, vers son embouchure dans la province d'el-Aïze. Après quatre jours de marche, Divan-Effendy rencontra, à peu de distance du fleuve, des Arabes Djamélyehs, qu'il combattit : leur chef fut tué avec vingt des siens, après une courte résistance. On leur prit trois cents chameaux, beaucoup de bœufs et de moutons, qui arrivèrent au camp.

Le 30 août, on conduisit au pacha un chef de rebelles nommé Aly ou Toumsa, cousin du mélik Nâser A'dyn de Barbar. Ce cheykh avait pris la fuite avec un parti d'Arabes, et excitait à la défection dans la province de Barbar, où il cherchait à se faire un parti, sur les rives de l'Atbarah; il était même ennemi de Nâser-A'dyn, contre lequel il avait déjà combattu. A son arrivée, il fut pendu. Il avait marché au supplice avec fermeté et courage : on voulut l'attacher pour l'y conduire, il pria qu'on n'en fit rien. « Si je marche à la mort, dit-il, n'est-ce donc pas que ma dernière heure est arrivée ? » Après avoir recommandé son âme, il mourut sans laisser apercevoir la moindre émotion.

Ce n'est pas la seule occasion que j'aie eue de reconnaître combien ces hommes ajoutent foi à

la prédestination. Par suite de ce préjugé, la simple privation de la vie est devenue chez eux une peine trop douce et qui ne fait pas assez d'impression sur les esprits : les angoisses d'une mort longue et douloureuse peuvent seules y porter la terreur, et garantir la société contre les entreprises des criminels et des perturbateurs.

Des fièvres tierces et malignes, des dysenteries, des affections de bile noire, s'étant déjà déclarées dans l'armée, nous menaçaient d'une épidémie ; et vingt jours avant, nous nous félicitions de la douceur et de la salubrité du climat ! Le pacha ne disait plus que le rapport de Bruce fût contraire à la vérité : il avait vu, dans un si court espace de temps, le tiers de ses soldats en proie aux maladies. J'étais, de mon côté, vivement inquiet sur la santé de M. Letorzec, chez qui s'étaient manifestés des symptômes de dysenterie qui demandaient beaucoup de soins ; les deux domestiques arabes qui me restaient, et mon interprète, étaient tourmentés par la fièvre : il ne m'était donc plus possible de m'éloigner du Sennâr. Je faisais quelques excursions dans le voisinage, pour me procurer des insectes, des oiseaux et des plantes ; mais

je ne pouvais m'écarter à une grande distance, retenu que j'étais par la crainte d'être exposé aux insultes des naturels, et par la nécessité de donner des soins assidus à tous les malades que j'avais chez moi.

M. Frédiani, voyageur italien, fut atteint d'une violente fièvre, qui le priva presque aussitôt de la raison. Dans ses premiers accès de folie, il jeta au feu toutes les notes qu'il avait recueillies depuis dix-huit mois. Dès qu'il éprouvait des intervalles lucides, il se désespérait d'avoir perdu ses manuscrits, et le souvenir de les avoir détruits lui-même le faisait retomber de nouveau dans le délire. Le pacha, touché de l'état de ce voyageur, lui procura tous les secours que des médecins tels que les siens pouvaient donner; il mit de son côté tout en œuvre pour le rappeler à la raison. Comme il connaissait son caractère, il le combla d'honneurs et allait le voir souvent. Frédiani lui demanda des habits; le prince n'avait que quelques rechanges de ceux qu'il portait, et il lui en envoya. On vit alors cet infortuné, couvert des vêtemens du prince et se disant le pacha, s'enfuir dans la rue et y faire mainte folie. Le prince lui prodigua tous les secours qui étaient en son pouvoir; il lui

envoyait des plats de sa table, des officiers, des kaouâs pour le servir chez lui, et de l'argent presque à discrétion. Frédiani était poète, et avait eu déjà, dit-on, des absences d'esprit.

Un jour que je chassais des oiseaux, à une lieue du Sennâr, sur la route de Taybah, le hasard offrit à mes yeux le fameux scarabée sacré des anciens Égyptiens. Cet insecte est d'un vert parfois éclatant; son corselet est nuancé d'une teinte cuivreuse à reflet métallique; ce qui se rapporte parfaitement à ce que disent Horapollon * et Élien **, qu'il était doré et rayonnant. Ce scarabée est fidèlement représenté dans les peintures de plusieurs monumens; et sur les caisses de momies les plus anciennes, je l'ai toujours vu colorié en vert, et jamais en noir. Cependant, un scarabée qui se trouve aujourd'hui en Égypte, et qui a cette dernière couleur, a été regardé par les modernes comme le vrai scarabée sacré. Cette opinion, selon moi, peut se soutenir aussi: n'est-il pas vraisemblable que l'espèce verte qui s'est conservée en Éthiopie, se soit éteinte dans l'Égypte par succession de temps, et qu'à une époque moins reculée, on

* *Hieroglyphes dits d'Horapollon*, chap. x.

** *Histoire des animaux*, liv. IV, chap. XLIX.

lui en ait substitué un d'une couleur différente? Par exemple, cet insecte est en effet peint en noir sur des caisses de momies égyptiennes de l'époque grecque (voy. pl. LXX, vol. II). Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins démontré que le scarabée auquel les Égyptiens rendirent un culte, soit religieux, soit symbolique, était vert dans l'origine; qu'ils tenaient cette superstition de l'Éthiopie, contrée à laquelle ils empruntèrent bien d'autres usages, et peut-être les élémens de leur civilisation et de leurs arts. Ce serait une digression hors de mon sujet, que de rapporter ici les diverses opinions aussi conjecturales que contradictoires qui ont été émises sur les motifs qui portèrent les Égyptiens à révéler un animal que sa demeure habituelle était plutôt propre à rendre un objet de dégoût. Je me bornerai à dire que les guerriers égyptiens avaient coutume de porter un anneau sur lequel était empreinte la figure du scarabée sacré. On trouve un grand nombre de ces anneaux dans les collections: j'en possède un en ivoire d'un travail fini. Dans l'île de Méroé, les reines avaient des bracelets ornés d'amulettes de ce genre. (Voy. pl. XVIII et XLVI, vol I.)

Depuis long-temps le pacha n'avait point reçu

de nouvelles du Caire; il n'était pas sans inquiétude : enfin, le 19 septembre, il apprit que son frère Ibrahim était à Dongolah et qu'il se dirigeait sur le Sennâr. Ce rapport fit sur l'esprit d'Ismâyl une impression fâcheuse. Ibrahim, étant l'aîné, venait peut-être avec des ordres de son père pour prendre le commandement de l'armée : Ismâyl, qui déjà avait fait tant de conquêtes brillantes, allait perdre une partie de sa gloire, s'il laissait achever la campagne par un autre général : sa perplexité était extrême.

Le 25 septembre, on comptait six cents morts et deux mille malades, dans une armée de trois mille hommes, et le nombre croissait chaque jour. Durant toute la campagne, cette armée ne s'était point vue dans une si pitoyable conjoncture. Le pacha, désespéré, fit dresser un état de situation, et l'envoya à son père. Les soldats mangeaient du dourah d'une qualité inférieure, qui était pour eux une nourriture très-malsaine; dénués de vêtemens, et presque tous à demi nus, sous un ciel pluvieux, si différent de celui de l'Égypte, ils couchaient sur la terre, en butte aux effets pernicioeux de l'humidité; on n'avait ni médecins, quoique plusieurs Grecs en usurpassent le nom, ni médicamens

d'aucune espèce. Le pacha voulut former un hôpital ; mais les règles d'ordre et de police que comporte un pareil établissement, répugnaient au caractère des Turcs , et cette mesure ne put réussir : chaque malade préférait de rester chez lui, où il manquait de soins et de secours ; et, par la communication, la maladie se propageait. Les chevaux, les chameaux, mouraient de toute part dans la ville et les environs ; la police n'était point assez active pour faire enlever ou enfouir ces nombreux cadavres, dont les exhalaisons putrides infectaient l'air. Tous ces motifs contribuaient à augmenter le nombre et l'intensité des maladies. Sans doute le pacha avait manqué de prévoyance en ne prenant pas des mesures afin de recevoir à temps des vêtements et de l'argent pour ses soldats : possesseurs d'un léger pécule, ils se seraient procuré quelques aisances et un bien-être salutaire ; enfin, sur onze mois de solde qui leur étaient dus, on venait de leur en payer trois. Le pacha, il est vrai, avait un assez grand intérêt à retarder le plus possible le paiement de ses troupes ; car il se trouvait quitte envers tous ceux qui venaient à mourir. Plusieurs de ces soldats s'adonnaient à divers métiers, tels que ceux de

cordonniers , de tailleurs , de tisserands ; un grand nombre achetaient et revendaient sur les marchés , des moutons , du riz , du sucre , du pain , et autres denrées. Il n'y avait pas moins , parmi ces hommes , beaucoup de malheureux , et , par cette raison , beaucoup de mécontents.

Mohammed-Aly , en dirigeant une expédition sur le Sennâr , avait encore conçu le projet de faire la conquête du Kourdofan ; projet qu'il avait mis à exécution : des lettres nous apprirent que son gendre Mohammed bey était entré victorieux dans cette province. Il était parti d'Égypte avec quatre mille hommes d'infanterie et de cavalerie , parmi lesquels on comptait mille Arabes bédouins et mohigrebins , avec 10 pièces de 4. Ces troupes quittèrent le Nil à Edab , dans le Dongolah , et prirent par le désert dans le sud : elles y furent , durant sept jours , privées d'eau ; et après avoir souffert toute sorte de privations , il fallut se battre en arrivant. Les naturels , armés de lances , et un grand nombre ayant des fusils , se battirent avec un courage et un acharnement sans égal ; ils se précipitaient sur les canots mêmes , et blessèrent plusieurs canonniers sur leurs pièces. Les Arabes de l'armée égyptienne se conduisirent

avec valeur; ils perdirent quelques-unes de leurs femmes dans le combat. Mohammed bey, à la tête de la cavalerie, affrontait bravement le danger, et montrait l'exemple à ses soldats. Longtemps la victoire demeura indécise; mais un chef bédouin, de la tribu Djémehât, ayant tué Sâlem, chef de l'armée du Kourdofan, celle-ci se mit en déroute, et les Turcs restèrent maîtres du champ de bataille et du pays : ils n'avaient perdu que trois cents hommes; leurs adversaires en avaient eu deux mille hors de combat. Près de la moitié de la population du Kourdofan s'était enfuie dans le Darfour; où Mohammed-Aly aurait bientôt porté ses conquêtes, si les Grecs, peu de temps après, n'eussent appelé contre eux ses armes dans l'Archipel.

Le 16 octobre, la maladie augmentait toujours au Sennâr; Ismâyl ne comptait plus que cinq cents hommes en état de faire le service: le nombre des morts allait au moins à quinze cents. On murmurait hautement parmi les troupes; pour les encourager, on leur disait que plusieurs barques chargées de grains ne tarderaient pas à venir de Chendy. Assurance trompeuse! Il n'y avait pas plus de grains à Chendy qu'à Sennâr. On s'aperçut tout-à-coup

d'un accroissement considérable de population dans la ville et son territoire; on évaluait à deux mille les personnes rentrées depuis trois jours. On ne pouvait cacher la mortalité qui moissonnait l'armée, ni le nombre des malades. La certitude que cet état déplorable n'échappait point aux regards des indigènes, inspirait les craintes les plus vives et les mieux fondées. Des malveillans faisaient circuler à dessein de fausses nouvelles : Mohammed bey, disait-on, avait été battu et obligé de fuir du Kourdo-fan; Ibrahym n'avait fait que paraître dans le Dongolah, et avait repris la route de l'Égypte. Un air de triomphe et de bravade rayonnait sur la figure de tous les habitans; à chaque victime de leur climat meurtrier qu'ils voyaient mettre sous terre, ils disaient que la providence prenait soin de les venger. Enfin, tout faisait redouter une insurrection. Notre perte à tous était inévitable, si elle eût éclaté. Heureusement l'annonce qu'Ibrahym pacha était à Chendy et qu'il ne tarderait pas à arriver, fit renaître parmi nous la tranquillité, et contraignit nos hôtes d'ajourner à une époque plus reculée l'exécution de leurs sinistres projets.

Je fus agréablement surpris de voir arriver

à Sennâr le bon faqyr el-Omar el-Kassir, qui m'avait témoigné tant de bienveillance et d'amitié dans le moment critique où je me trouvais aux pyramides d'Assour. J'écrivis sous sa dictée la chronologie des méliks de Chendy. Je puis bien dire que c'est l'homme le plus recommandable que j'eusse rencontré durant tout ce voyage; je dois citer aussi avec éloge le cheykh Joseph, du village d'Abou-Ahrâz, qui me fournit sur le pays tous les renseignemens qui étaient en son pouvoir. Mes relations avec ces deux personnes me mirent à portée d'apprécier leur extrême obligeance et leur bonne foi : qualités d'autant plus remarquables, qu'elles sont fort peu communes au Sennâr.

Le 22 octobre, dans la nuit, Ibrahim pacha arriva avec trente de ses mamlouks; il surprit son frère, qui ne l'attendait que quelques jours plus tard. Le lendemain au jour, Ismâyl fit sauter celui-ci de vingt-un coups de canon. Ibrahim, craignant pour lui, comme pour sa suite, la contagion dont Sennâr était infecté, n'y passa que deux heures, et alla camper sur le fleuve, à une lieue au sud de cette capitale. L'arrivée de ce prince, généralement aimé, répandit le contentement parmi les troupes. Ils s'empressa de

faire distribuer aux malades, sur ses propres provisions, du riz, du froment et tout ce qu'il était en son pouvoir de leur procurer pour améliorer leur situation; il fit payer leur solde arriérée, leur donna des vêtemens. Son médecin en chef eut l'excellente idée de faire transporter à quelques lieues de Sennâr tous les soldats dont la santé était altérée; et ce changement d'air, le traitement plus soigné qu'ils éprouvèrent, produisirent une diminution rapide dans le nombre des malades. Ces pauvres gens avaient souffert assez longtemps! En mon particulier, j'avais eu bien des tribulations. La santé de M. Letorzec et de mon interprète me donnait les plus vives inquiétudes; mes Arabes étaient dévorés par la fièvre. Durant deux mois, il me fallut soigner seul toutes les personnes qui m'étaient attachées, veiller à tous nos besoins, préparer moi-même nos alimens, laver mon linge, soigner nos six chameaux, courir de tous côtés à la recherche des choses les plus indispensables à la vie. Lorsque j'étais parvenu à obtenir un peu de froment, en le payant jusqu'à un franc la livre, je le mêlais avec trois parties égales de dourah, et j'en formais une pâte qui, cuite en forme de galettes, nous tenait lieu de pain. Soit par fierté, soit par

antipathie, aucun habitant ne voulait nous servir à quelque prix que ce fût ; il était impossible de trouver d'autres domestiques ; les principaux officiers de l'armée, qui étaient partis du Caire avec quinze et vingt domestiques chacun, n'en avaient plus que trois ou quatre ; le pacha lui-même en manquait. Force était donc de se suffire à soi-même ; tout le monde était dans le même cas. Mon interprète fut celui qui me causa le plus de tourment. Comme M. Frédiani, il devint fou ; et sa frénésie fut portée à un tel point, sur-tout la nuit, que je me vis obligé de le lier sur son lit : je craignais, et j'en avais eu de nombreux exemples, qu'il n'allât se précipiter dans le fleuve. Un calme perfide succéda à cet état d'irritation, et le malheureux succomba miné par la fièvre. Ibrahim perdit son premier médecin, qui mourut d'une fièvre inflammatoire : il était Génois, et se nommait Scot. Le pharmacien de ce prince eut plus tard le même sort. Un Américain avait précédemment succombé. La mort semblait vouloir tout moissonner autour de moi ; déjà six Européens n'existaient plus : parmi les personnes de distinction qu'avait perdues Ismâyl, on comptait son khaznadar, le colonel des Albanais, le khazné-katipy

[trésorier] et plusieurs kâchefs. Peu de temps après, Ibrahim fut lui-même en danger de périr. Par une faveur spéciale de la providence, je conservai toujours la santé, et j'eus le bonheur de hâter par mes soins la guérison de mes Arabes. J'avais encore un peu de kina, que je réservais en cachette : car le pacha en avait manqué pour lui-même, et m'en avait fait demander à diverses reprises. M. Letorzec se remit assez bien ; il ne lui restait qu'à recouvrer ses forces. L'approche de la belle saison ranimait l'espérance dans nos cœurs ; et les préparatifs du départ pour les provinces du sud me firent presque oublier tout ce que j'avais souffert : je ne songeai plus qu'au plaisir de voir de nouveaux pays.

CHAPITRE XXXVI.

Entrevue avec Ibrahym pacha. — Projet de voyage. — Seconde excursion à Djébel-Mouyl. — Entretien avec Ismâyl. — Force de l'armée. — Départ pour les pays du sud. — Incendie. — Entrevue avec Ismâyl. — Rapport sur les mines d'or. — Baobabs. — Incendie. — Arrivée à el-Qerebyn.

LE 24 octobre, j'allai rendre une visite à Ibrahym pacha, que je connaissais même avant son départ pour la Mecque. Il se rappella, dès qu'il m'aperçut, que M. le chevalier Drovétty, auquel il était très-attaché, m'honorait de son amitié; il me témoigna sa satisfaction d'un méridien à canon que je lui avais donné au Caire, et qui l'amusait beaucoup en avertissant de l'heure de la prière tous les gens de son palais et des environs. Ensuite il me demanda comment je me trouvais sous la protection de son frère. Je lui répondis que je n'avais qu'à me louer des attentions que ce prince avait eues pour moi, et de l'obligeance avec laquelle il m'avait donné des secours pour faciliter mes découvertes. Cependant, reprit-il, vous avez éprouvé des contrariétés. Cette remarque ré-

veilla mon ressentiment : je crus devoir lui tracer le tableau des tracasseries et des entraves que m'avait suscitées , dans le commencement de la campagne, la basse jalousie de quelques Grecs et de quelques Italiens. J'ajoutai que toute la vengeance à laquelle j'aspirais était pleinement satisfaite, puisque j'étais parvenu à démasquer ces intrigans aux yeux de son frère. Ibrahim finit par m'engager à venir près de sa personne ; il m'offrait de m'aider de sa bourse et de son appui. Je m'excusai de ne pouvoir accepter une faveur si flatteuse, sur ce qu'en abandonnant la protection de son frère pour me mettre sous la sienne, ce serait donner à celui-ci une marque d'ingratitude dont je me sentais incapable. L'un et l'autre depuis me surent gré de cette délicatesse bien naturelle. Ibrahim me questionna sur le Kourdofan et le Bournou. J'avais eu deux domestiques originaires, l'un du premier, l'autre du second ; ils m'avaient donné sur leur pays natal des renseignemens assez précis, et qui ne faisaient qu'augmenter le desir que j'avais de voir cette partie de l'Afrique.

Les fatigues et les privations influèrent peu sur moi ; Ibrahim en avait fait la remarque : il me voyait brûlant du desir d'en affronter de

nouvelles. Quand je lui parlais du voile épais qui couvre encore Tombouktou, le Niger, le fleuve Blanc, Bournou, et tant d'autres contrées de l'Afrique, je le voyais s'animer. Enfin, il fit retirer ses officiers, et demanda des cartes géographiques : je ne fus pas peu surpris de le voir bien pourvu d'une collection des meilleures sur cette partie du globe. Alors il me confia son plan de campagne : la route que nous suivîmes du doigt sur cette carte fut du moins un beau songe pour moi. L'armée, divisée en deux corps, dont un commandé par Ismâyl, et l'autre par Ibrahym, partait de Sennâr; Ismâyl suivait le fleuve Blanc jusqu'au Fâzolq; Ibrahym, se dirigeant dans le sud-ouest, atteignait sur le fleuve Blanc la province de Dinka. Le premier rentrait dans l'ouest pour visiter les prétendues mines d'or de Qamâmyl; il continuait à suivre cette route, où des pluies abondantes remplissent un grand nombre de puits et de citernes naturelles. Toute cette région est formée de montagnes habitées par des nègres idolâtres. Ibrahym devait alors se rapprocher de son frère, et la jonction des deux armées avait lieu; on revenait dans le nord en suivant une ligne parallèle aux deux fleuves. Dans ce trajet, jusqu'au Sennâr, on

devait ramasser le plus d'esclaves qu'on pourrait, et Ibrahim ne comptait pas sur moins de trente à quarante mille. Alors je me réunissais à Ibrahim. Ici commençait son plan colossal. Nous explorions le fleuve Blanc sur des barques bien armées et de petits canots en grand nombre, qui auraient pu se transporter facilement au cas où des cataractes auraient entravé la navigation. Cette flottille remontait le fleuve et ses principales branches jusqu'aux sources. Si, contre notre attente, la communication avait lieu avec le Niger, la flottille suivait ce fleuve ; autrement elle rétrogradait. Dans cette dernière supposition, l'armée allait prendre des troupes fraîches dans le Kourdofan ; de là, l'ambitieux Ibrahim se dirigeait sur le Darfour, sur Bournou, et revenait en Égypte par Tripoli. Le vengeur de la Mecque, le vainqueur des Wahabys, voyageait ici fort à son aise, et semblait ne rien redouter : il comptait sur sa force et son énergie ; mais son projet s'évanouit bientôt. Lorsque je quittai ce prince, il me renouvela les offres les plus loyales et les plus généreuses.

M. Ricci, Italien, était arrivé avec Ibrahim pacha. Il s'était chargé de dessiner des sculptures de monumens antiques pour M. Binks, voya-

geur anglais. M. Ricci, qui avait des connaissances en médecine, abandonna le premier objet de son voyage, et préféra de remplacer le premier médecin d'Ibrahym : il ne quitta plus ce prince durant toute la campagne.

Du 24 au 27 octobre, arrivèrent vingt-six barques qui n'avaient pu passer jusqu'alors les cataractes des Chaykyés : elles contenaient des bagages et des provisions ; plusieurs avaient péri dans les rochers ; de ce nombre était une belle djerme appartenant à Ibrahym, et qui contenait de l'argent et beaucoup d'effets précieux ; tout fut submergé avec une partie de l'équipage. Ce prince regrettait beaucoup son reys, auquel il était fort attaché. Pour éviter désormais cette multitude d'accidens, on prit le parti de transporter les cargaisons à dos de chameaux dans toute l'étendue des cataractes, et de les replacer ensuite sur les barques, lorsque la navigation du fleuve serait praticable.

Le 1.^{er} novembre, le sélectar d'Ibrahym arriva avec deux cents hommes, appartenant à la cour et à la garde de ce prince, près duquel ils furent campés : la fièvre fit encore quelques ravages parmi ces troupes.

Un événement des plus fâcheux vint me

causer de nouveaux tourmens. Ne pouvant plus tenir mes quatre dromadaires attachés jour et nuit, je les confiai au chamelier de Haggi-Hammed : cet homme, qui était Syrien, disparut bientôt avec ces animaux si précieux pour moi, et avec plusieurs autres qui appartenait à son maître. Cette perte m'affligea d'autant plus, qu'il était impossible de la réparer : on ne trouvait point à en acheter dans le pays. Ismâyl eut la généreuse obligeance de me faire donner huit de ses chameaux pour continuer le voyage.

Des habitans notables de Sennâr avaient conseillé à Ibrahym et à son frère de faire camper dans le territoire de Djébel-Mouyl les troupes qu'ils devaient laisser dans le pays : ils prétendaient que l'air y était beaucoup plus salubre. Ismâyl, qui connaissait mes goûts, me proposa la mission d'aller visiter cette montagne, afin d'y reconnaître la nature des eaux, et de m'assurer d'une position convenable au campement. Il me recommanda sur-tout d'emporter baromètre, thermomètre et sextant, dans la persuasion où il était qu'à l'aide de ces instrumens, je pourrais apprécier avec certitude le plus ou moins de pureté de l'atmosphère.

Vouloir le dissuader de cette erreur, c'eût été lui faire croire à une mauvaise volonté de ma part; je m'abstins, en conséquence, de toute objection. J'avais déjà vu Djébel-Mouyl; mais je n'étais pas fâché d'y faire une seconde excursion. Je pris une escorte de huit Bédouins, un interprète, et nous partîmes le 1.^{er} décembre, à trois heures de l'après-midi. Nous nous arrê tâmes pour coucher dans un petit village. Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Alaka el-Soghayr, lieu habité près de l'extrémité sud de Djébel-Mouyl. Depuis Sennâr, nous avons marché six heures; après avoir pris un peu de repos, je jugeai convenable, pour m'acquitter de ma commission et en même temps satisfaire ma curiosité, de faire le tour de la montagne. Nous en cotoyâmes le pied dans le sud; et au bout d'une demi-heure, nous fûmes au hameau d'el-Mek. J'employai le reste de la journée à ramasser des plantes pour mon herbier, et des échantillons de roches. Les matières qui constituent cette montagne sont une syénite assez chargée d'amphibole, et des roches amphiboliques; un feld-spath verdâtre en forme le sommet. La difficulté du transport sur les chameaux m'a souvent empêché de conserver autant de frag-

mens minéralogiques que j'aurais voulu. Je visitai les réservoirs d'eau : ce sont des excavations, en partie naturelles, qui se remplissent des eaux de pluie ; ces eaux stagnantes sont promptement corrompues par les grandes chaleurs.

Le 3, continuant à contourner la montagne au sud et au sud-ouest, nous entrâmes, une demi-heure après, dans une petite vallée qui la partage nord et sud, et à l'ouverture de laquelle est le hameau de Matamma. Dans cette vallée, croît çà et là une espèce d'acacia : ce sont des arbrisseaux qui poussent naturellement en éventail, et sont aplatis à leur sommité, de façon qu'on dirait qu'ils ont été taillés ainsi par la main du jardinier. Plusieurs étaient couverts de cocons ressemblant à ceux du ver à soie ; j'en pris quelques-uns : ils étaient vides ; je ne pus reconnaître quelle espèce de chenille les avait tissus. Après un trajet d'une demi-heure, nous nous trouvâmes dans un joli vallon : là était l'habitation du faqyr el-Bichyr, entourée de quelques autres de mince apparence ; cependant des acacias, des nebkas, et des arbustes de la nature des genêts, mais portant une fleur rouge, au milieu desquels est situé ce hameau solitaire, composent un paysage

qui n'est pas sans agrémens. Le bon faqyr sortit de sa cabane, tout épouvanté à la vue d'hommes armés envoyés par le pacha. Nous le priâmes de nous mener voir les puits que je savais être dans les environs : tremblant et ne pouvant revenir de sa frayeur, il nous conduisit à un quart de lieue dans une petite vallée où croissent beaucoup d'arbustes : là je vis trois puits taillés dans le granit, qui ont 15 à 20 mètres de profondeur ; le faqyr me dit qu'ils étaient l'ouvrage des anciens Caffères. Je jugeai que les eaux de pluie contribuaient plus à les entretenir que les infiltrations souterraines : il y en avait un quatrième à peu de distance. Dans l'été, ils sont souvent à sec ; et les habitans sont obligés d'aller jusqu'au fleuve chercher l'eau nécessaire à leurs besoins. Il me parut dès-lors démontré qu'un campement de troupes ne pouvait avoir lieu ici. Je revins à l'habitation du faqyr, et, chemin faisant, je le rassurai sur la crainte que les soldats du pacha ne vinsent disputer à ses concitoyens le peu d'eau qu'ils possédaient. Je laissai donc ce bon vieillard plus tranquille, et nous sortimes du vallon en nous dirigeant au nord-ouest. Nous passâmes à Hellet el-Meter, Debeyat Aniga, et tournant à

l'est, suivant le circuit de la montagne, nous vîmes Masnab Hellet el-Fadol, Omdecour, Haye, Alaka el-Kebyr, petits villages à demi-heure les uns des autres, près desquels sont quelques pièces de dourah et des mares d'eau provenant des pluies, foyers des fièvres endémiques qui se manifestent avec les chaleurs. A un quart de lieue près, nous avons fait, en moins d'un jour, le tour de la montagne : nous reprîmes la route de Sennâr, où nous arrivâmes le 4 au matin.

J'allai, le soir, rendre compte de ma mission au prince Ismâyl : je le trouvai dans la cour de sa maison, où il faisait exercer ses artilleurs ; lui-même il chargeait le canon. Dès qu'il me vit : « Approchez, me dit-il en arabe, apprenez » comme moi à servir une pièce ; cela pourra » nous être utile dans la campagne prochaine : si » nous restons vous et moi les derniers, nous » saurons au moins nous défendre. » Avec les Européens, il avait toujours des manières douces et affables. Je lui remis un plan topographique des lieux que j'avais visités. Il parut étonné de voir tant de villages cachés derrière la montagne. Peut-être rendais-je, sans le vouloir, un fort mauvais service à leurs habitans. Il fut convenu

que les troupes resteraient dans Sennâr, et que les malades seraient campés près du fleuve, hors de la ville, au nord, afin qu'ils pussent y ressentir les effets salutaires du vent qui souffle dans cette direction.

Je témoignai de nouveau au prince le desir que j'avais d'explorer le fleuve Blanc : je lui dis que, s'il ne se proposait pas d'y aller lui-même, je le prierais de me permettre d'accompagner son frère Ibrahim. Les promesses coûtent peu aux Turcs ; Ismâyl ne manqua pas de m'en faire beaucoup : il me parla de l'or que nous devions trouver en abondance ; de l'intention où il était de me confier la direction des travaux pour l'extraction de ce métal. S'apercevant que cette brillante perspective n'avait pas tout-à-fait pour moi les charmes de la réalité, il m'offrit, pour le Fâzoql, une cange armée, dans laquelle je pourrais remonter le fleuve Bleu aussi haut que je le voudrais. Il me donna l'assurance que plus tard nous en ferions de même sur le fleuve Blanc ; que je pouvais y compter d'autant plus, que ce voyage rentrait dans son plan d'opérations, qui avait pour but principal la recherche des nègres. Comptant sur cette dernière promesse, je me décidai à le suivre.

Les préparatifs du départ occupaient toute l'armée. L'expérience m'avait appris que je manquerais de moyens de transport; je fis donc chez le qâdy le dépôt de plusieurs caisses de minéraux, de coquilles, d'instrumens dont je pouvais me passer; j'y renfermai, en cas d'événement, un double de nos observations astronomiques. L'expédition d'Ismâyl était forte de quinze cents hommes; il avait avec lui le Chaykyé Chaouss, et les méliks Dourar des pays au nord du Fâzoql. L'armée d'Ibrahym était de douze cents hommes; il avait aussi divers cheykhs et méliks du pays, entre autres l'ancien roi Bâdy, pour lui fournir des guides et des instructions sur sa route. Il devait rester à Sennâr quinze cents hommes environ, dont la moitié était encore malade.

Le 5 décembre, Ibrahym se mit en marche avec ses troupes, et suivit le fleuve encore quelques jours avant d'entrer dans l'intérieur, d'où il devait se rendre à Dinka, province riveraine du fleuve Blanc. J'étais toujours dans l'embarras pour trouver des domestiques: quelques habitans du pays m'avaient donné leur parole de venir avec moi; ils me renouvelèrent cette promesse jusqu'au jour du départ; et ce

jour-là, il ne me fut plus possible de les retrouver; ils avaient pris la fuite. Il fallut bien prendre son parti : M. Letorzec, et un de mes Arabes que la fièvre venait de quitter, m'aidèrent à charger nos huit chameaux, et nous quittâmes Sennâr le 7, à cinq heures du soir. Les troupes d'Ismâyl étaient en avant; nous atteignîmes les traîneurs à une heure de la ville: on campa sur le lieu qu'Ibrahym avait quitté. Cinq cents hommes d'Ismâyl avaient passé sur la rive droite du fleuve, et devaient y suivre leur route.

Le 8, on partit à neuf heures, en suivant le fleuve à un quart de lieue environ de distance: nous traversions de vastes plaines incultes couvertes de plantes herbacées; à l'ouest nous avions en vue deux villages éloignés. A une heure trois quarts, nous laissâmes derrière nous le hameau de Kournekel, situé à une demi-lieue du fleuve. Revenus sur la grève, nous apercevions, à un quart de lieue dans l'ouest, deux grands villages, dont le plus sud se nomme el-Folleyh. A quatre heures, nous étions dans un petit bois d'acacias et de nebkas, où nous tuâmes plusieurs beaux oiseaux que je conservai. A une heure de là, la rive orientale est tapissée d'une longue suite de grands acacias et autres arbres. Ici, un de

mes chameaux tomba déjà de fatigue, et il fallut l'abandonner avec sa charge de dourah. De vastes champs cultivés nous annoncèrent l'approche de quelque bourgade importante : en effet, après huit heures trois quarts de marche, on entra dans Hellet el-Chérif Mahammed, où nous couchâmes. Les habitans nous accueillirent avec une hospitalité vraiment fraternelle : un grand nombre d'entre eux quittaient leurs maisons pour les offrir aux soldats, et portaient des tiges de dourah aux chameaux ; il n'était pas jusqu'à leur souper qu'ils engageaient cordialement les Turcs à partager avec eux : pour notre compte, nous nous trouvâmes fort bien d'un plat de bâmyeh, d'un autre de farine de dourah cuite avec du lait, qu'on nous servit obligeamment. Je fus moins surpris d'une si bonne réception, lorsque je sus que les habitans étaient pour la plupart des Arabes Qenâneh : nous allions battre les Kaffères, ennemis des musulmans ; c'est pourquoi ils nous comblaient de bénédictions et de témoignages d'amitié.

Dans la nuit, Ismâyl arriva avec sa suite. Comme il continuait sa route sans s'arrêter, il fallut quitter, quoique à regret, cet excellent gîte d'étape.

Le 9, à une heure du matin, après avoir fait une lieue et demie, nous traversâmes le grand village d'Ar-rârah. Tout ce jour-là, le sol se montra élevé à l'est et à l'ouest. Nous laissâmes à droite une petite vallée parsemée d'arbrisseaux, d'acacias et d'autres arbres. Après quatorze heures et demie de marche, on fit halte à Ad-deleybah, village près du Nil : il était trois heures et demie. Jusqu'ici nous avons chargé et soigné nous-mêmes mes chameaux ; je fis connaître mon embarras à Ismâyl, qui voulut bien m'envoyer deux domestiques nègres, et ces hommes me furent d'un grand secours pour le reste du voyage. Tous les villages où nous passions étaient composés de cabanes circulaires, en chaume, comme celles du Sennâr.

Le 10, Ismâyl ayant appris que son frère n'était qu'à quelques heures en avant de nous, partit pour lui rendre visite, après avoir ordonné que son armée se remit seulement en marche le lendemain, afin d'éviter la rencontre des deux corps de troupes.

Cette journée de répit vint fort à propos nous délasser un peu de nos fatigues ; cependant nous ne la passâmes point dans l'inaction : elle fut employée à la mise en ordre de nos observations,

et à l'apprêt provisoire et indispensable pour conserver divers oiseaux tués par nous le matin et destinés à enrichir mes collections.

Le 11, à trois heures du matin, l'armée leva le camp. Au bout d'une heure, nous entrâmes dans un bois de nebkas, voisin du fleuve : à six heures et demie, nous traversâmes le village de Seyrrou ; immédiatement après, on s'enfonça de nouveau dans le bois. Là il devint plus touffu, et les chameaux avaient peine à s'y faire jour par des sentiers étroits et à peine distincts : à chaque instant, il fallait avec la main écarter les branches d'acacias et de nebkas dont les épines menaçaient de nous déchirer la figure, et faisaient à nos habits de fréquens outrages. Certes, j'ai peine à croire que de temps immémorial les pas de l'homme ni ceux des animaux domestiques eussent jamais foulé avant nous le sol de ces chemins ténébreux, tapissés en tout sens de ronces et de rameaux armés de piquans aigus : les bêtes sauvages seules avaient pu y chercher un asile ; et sans doute c'étaient elles seules aussi qui avaient frayé les passages où nous nous trouvions engagés. On cotoyait en ce moment le fleuve à un quart et à un demi-quart de lieue : enfin, à 10 heures, nous arrivâmes sur

ses bords, en face d'une île : près de là nous vîmes trois petites barques d'Ibrahym. A 11 heures nous laissâmes derrière nous le petit village de Loni ; les habitans, devenus craintifs, commençaient à abandonner leurs habitations et à fuir à l'approche de l'armée. Nous trouvions toujours beaucoup d'arbres et d'arbrisseaux qui croissaient sur un sol inégal, communément élevé dans l'ouest, où la vue s'étendait à une grande distance sur des coteaux bien boisés. A une heure et demie, au moment où l'on traversait un terrain planté d'arbres en partie morts et fourré de broussailles et d'herbes à demi sèches, un incendie se manifesta tout-à-coup, et jeta l'épouvante dans l'armée, sur le passage de laquelle un fort vent du nord-ouest poussait les flammes. On n'entendait que cris confus ; le désordre était au comble ; c'était à qui, pour se sauver, courrait avec le plus de vitesse : les chameaux effarouchés n'écoutaient plus la voix de leurs conducteurs, s'élançaient au galop, jetaient bas leur charge, et allaient à l'étourdie périr au milieu de l'embrasement. Ce ne fut pas sans frémir que je me vis moi-même obligé de passer devant ce gouffre de feu, qui, en peu d'instans, se déploya sur une demi-lieue d'étendue. On dut

s'étonner que l'armée eût échappé sans un dommage très-considérable à un danger aussi imminent; heureusement que ce désastre avait eu lieu le jour. La première idée fut que c'étaient des habitans du pays qui avaient méchamment allumé l'incendie : mais on acquit la certitude qu'il fallait imputer la faute à des traîneurs de l'armée, qui, en allumant leurs pipes, s'étaient amusés à mettre le feu à des arbres.

Après 14 heures de marche, on fit halte dans un petit village nommé *Ad-Darameyleh*. Nous vîmes les troupes d'Ibrahym qui étaient campées devant nous, et qui, le lendemain 12, levèrent le camp; elles devaient suivre le fleuve encore quatre heures avant de se porter dans l'ouest.

Ici nous eûmes un jour de repos. Des habitans des environs vinrent faire à Ismâyl des contes extravagans sur les mines d'or qu'il trouverait, disaient-ils, au-delà du Fâzoql : le prince me fit appeler pour les interroger sur la nature de ces mines. Les détails qu'ils me donnèrent me convinrent que ces hommes voulaient parler de sables aurifères, et de pépites dont ils exagéraient évidemment la grosseur. Ils ajoutaient qu'eux, musulmans, n'avaient pas le talent

de les trouver ; que les Kaffères ou patens seuls étaient en possession de cette industrie lucrative. Ismâyl ne se possédait pas de joie : il avait déjà demandé à ses mineurs combien on pouvait espérer de recueillir de ce métal par chaque jour ; ils lui promettaient monts et merveilles. Je ne crus pas devoir pousser aussi loin la flatterie ; et, au risque de le chagriner, je lui dis qu'il était probable que l'on trouverait, aux lieux dont on lui avait parlé, quelques paillettes, même quelques morceaux d'or en petite quantité, et qu'il faudrait ramasser à grand'peine : mais que la découverte de mines de quelque importance et susceptibles de dédommager des frais de leur exploitation, exigerait des recherches prolongées et des essais dispendieux auxquels des souverains avaient craint de se livrer dans leur propre pays. Le pacha, peu satisfait de ces réflexions, s'écria que j'étais un prophète de mauvais augure. Pour mon compte, au reste, je n'étais pas fâché que la région qui était censée recéler le métal après lequel il soupirait, parût fuir devant nous ainsi que l'horizon. Quand nous partîmes d'Égypte, c'était au Sennâr que nous devions en trouver des monceaux ; déçus au Sennâr, on se consolait en pensant au

Fâzoql; maintenant, c'était au sud de cette contrée qu'il fallait aller découvrir la retraite de ces richesses imaginaires. Puisque cette soif de l'or était le principal mobile qui poussait ce prince en avant, ne devais-je pas me féliciter qu'en courant après sa chimère, il me fournit l'occasion de parcourir des pays inconnus?

Le 13, nous nous remîmes en marche à deux heures et demie du matin, en suivant toujours des sentiers presque impraticables au travers de bois touffus : l'obscurité de la nuit ajoutait encore aux difficultés du chemin; on avançait si lentement, qu'au jour nous n'avions pas fait une demi-lieue. A sept heures nous traversâmes le petit village d'Er-reqeybeh, près duquel croissent beaucoup de baobabs, que les Arabes nomment *omarahs*. A la sortie du village, on s'éleva dans l'ouest, sur la pente d'un coteau : à l'est, la vue s'étend sur une vallée parsemée de grands acacias, et qui est inondée lors de la crue du fleuve : on y remarquait alors des mares d'eau en divers endroits.

A huit heures et demie, nous rencontrâmes le petit village d'el-Hedeybah; à demi-heure de là, celui d'el-E'zeyz, au-delà duquel on trouve en grand nombre un arbre à feuilles de poirier et

à fleurs rose. A onze heures, nous arrivâmes sur le bord du fleuve, en face d'une île couverte en partie d'acacias. Ici la végétation étalait tout son luxe; les arbrisseaux et les lianes entrelacés, formaient des tissus de verdure pittoresques; de grands espaces de terrains étaient entièrement tapissés de basilic. A midi et demi, après avoir traversé un petit village, nous entrâmes dans un bois où des Turcs mirent de nouveau le feu, et nous causèrent des alarmes plus vives encore que la dernière fois. Le pacha fermait les yeux et n'osait faire châtier les coupables, tant les troupes étaient mécontentes. Depuis le départ de Sennâr, on n'avait encore fait aucune distribution de dourah : c'était pourtant toute la nourriture de ces pauvres gens; il fallait qu'ils vécussent de ce qui leur tombait sous la main. De l'autre côté du fleuve, les troupes faisaient des feux semblables : ils étaient devenus des signaux qui servaient à régler les marches. Peu importait que ces passe-temps bizarres fissent courir le risque de voir sauter les poudres, renfermées dans de simples barils portés par des chameaux ! On traversa à trois heures le petit village de Guelqane; à quatre heures et demie, l'armée campa au sud de celui de Ferhâneh,

dans un bois de très-grands acacias. Ce village, voisin du fleuve, est situé sur une élévation : c'était le lieu le plus agréable où nous eussions campé depuis notre départ de Sennâr. Le lit du fleuve, nullement embarrassé, me parut avoir cinq à six cents pas de largeur.

Le prince Ismâyl, toujours très-actif, ne donnait aucun instant à l'oisiveté : il fit faire, avant la fin du jour, l'exercice du canon, et chargeait lui-même une pièce avec autant de célérité que les canonniers qui l'entouraient. Le besoin de se rendre ami des troupes l'engageait à prendre avec elles un air de familiarité.

Tous les villages que nous rencontrions étaient impitoyablement pillés par les soldats, qui se disputaient les provisions de bouche : je fus obligé de faire comme eux pour avoir un peu de dourah, quelques poules, des fruits de baobab et des gousses fraîches de tamarinier; seuls objets qu'eussent laissés les habitans, qui prenaient la fuite à notre approche. Le 14, on partit à quatre heures trois quarts du matin, en continuant à se diriger dans des bois presque impénétrables. A sept heures et demie, nous passâmes à Ahmar, petit village entouré de baobabs : cet arbre était désormais commun

près de tous les lieux habités. A neuf heures, nous arrivâmes sur le bord du fleuve : on y resta demi-heure pour faire provision d'eau. A un demi-quart de lieue de là, on apercevait un petit village, et un autre un peu plus au sud, qui se nomme Moqeh : de très-grands acacias, des tamariniers et autres beaux arbres, croissent sur leur territoire. A 11 heures, nous traversâmes le village d'Abo, et à une demi-lieue plus loin celui d'Ad-deguiab, situé sur une éminence, comme le sont en général ceux qui avoisinent cette partie du fleuve, qui, lors de la crue, a coutume de déborder ici sur plusieurs points : quelques-unes de ces éminences ont été élevées de main d'homme. Les baobabs semblent leur servir de remparts et d'étais. Du sommet de celle qu'occupe Ad-deguiab, on jouit d'une belle vue, qui s'étend dans l'est sur une vallée au fond de laquelle le fleuve roule ses eaux. Après sept heures et demie de marche, on campa au sud de ce village. Je m'apercevais depuis quelque jours que la fourmi blanche, ce fléau du Dongolah, recommençait à paraître : elle était plus grosse ici ; pour se garantir des attaques de ces insectes destructeurs, les habitans étaient obligés d'exhausser, sur de grosses pierres, le

sol de leurs cabanes. (*Voyez* vol. II, pl. LVI, fig. 2.)

Le 15, nous nous mîmes en route à cinq heures du matin, en suivant le fleuve à un petit quart de lieue; à six heures on arriva sur son bord, à vue d'une longue île. Nous laissâmes derrière nous les villages de Taoula, Hellet el-Cheryf, Hassab-Allah Serreygo, el-Mougol : ce dernier occupe une position très-élevée, d'où l'on découvre la belle vallée où coule le fleuve et les terres qui se déploient au loin sur sa rive orientale. Après sept heures et demie de marche, on fit halte. Durant cette journée; la route avait présenté les mêmes entraves que les jours précédens : c'était toujours à travers des fourrés d'acacias, de nebkas, d'heglygs et autres arbres, qu'il fallait se frayer un passage; l'inégalité du sol ajoutait encore à nos fatigues; à chaque instant on montait et l'on descendait des collines parfois très-rapides; quelques carrés de terre, ensemencés de dourah et de haricots blancs, entourent les villages : les habitans n'en cultivent que ce qui est strictement nécessaire à leur subsistance; éloignés des villes, ils ne font aucun commerce, et n'en connaissent même pas le besoin. La population de ces villages peut être

évaluée à la moitié de celle des villages au nord de Sennâr. Jusqu'à deux jours seulement au-dessus de cette ville, ceux-ci sont grands et populeux; les champs cultivés occupent des surfaces étendues : plus haut, la population manque; les terres sont abandonnées à l'envahissement des bois qui couvrent le pays et deviennent la retraite inaccessible des animaux sauvages : l'éléphant entre autres y est commun.

Le 16, le départ eut lieu à quatre heures et demie : à six heures trois quarts, nous traversâmes le petit village d'el-Kouk, situé sur une hauteur. A sept heures et demie, on entra dans une belle vallée couverte de verdure, à cinq cents pas de distance du fleuve. A huit heures et demie, nous aperçûmes un village bâti sur un coteau bien boisé, à l'ouest de la vallée. A neuf heures et demie, on s'éloigna du fleuve en se dirigeant à l'ouest par de petits sentiers vers le village d'el-Qerebyn : nous traversâmes le plus grand champ de dourah que j'eusse encore vu ; il pouvait avoir trois quarts de lieue de tour; les soldats se jetaient avec avidité sur les tiges encore vertes de cette plante, pour sucer la sève très-sucrée qui se trouve près de la racine. Après avoir cheminé ensuite pendant

une lieue, à travers une plaine parsemée de petits arbrisseaux, nous entrâmes dans un bois d'acacias entremêlés de quelques nebkas, que les soldats s'empressaient de dépouiller de leurs fruits. La terre, nouvellement imbibée par les eaux, était criblée de trous creusés par les pas des éléphants, et qui, masqués par l'herbe, faisaient à chaque instant trébucher les chameaux; nulle part je n'avais vu tant de traces de ces quadrupèdes : la plupart des arbres attestaient aussi leur présence par les nombreuses blessures qu'ils leur font avec adresse pour en extraire le suc, qui paraît être pour eux un régal. Des soldats avaient trouvé plusieurs de leurs défenses. On me dit qu'on avoit vu ce jour-là une giraffe; il est certain qu'elles sont, ainsi que le rhinocéros, beaucoup plus rares que les éléphants. A deux heures un quart, nous sortîmes du bois pour camper sur une plaine couverte de végétaux herbacés : nous avons fait une marche de neuf heures trois quarts. Le lendemain 17 décembre, on partit à quatre heures trois quarts : au jour, nous découvrîmes devant nous la montagne d'el-Qerebyn. On continuait à s'avancer dans l'ouest quelques degrés nord, par de petits sentiers étroits, sur une vaste plaine

herbeuse, parsemée de quelques acacias. En voyant que l'on s'éloignait du fleuve, sur les bords duquel est le Fâzoql, et que l'on tournait le dos au soleil levant, les troupes murmurèrent hautement; la crainte de manquer d'eau ou de n'en avoir que de mauvaise, venait encore les aigrir. A neuf heures, les arbres plus nombreux annonçaient l'approche d'un bois où nous entrâmes à midi: on y trouvait des citernes pleines d'eau, creusées par les diverses tribus d'Arabes qui habitent ces sauvages retraites, et s'y livrent à la recherche de l'ivoire. On s'arrêta une demi-heure pour remplir les outres; à quatre heures, nous débouchâmes sur une vaste plaine dominée par un monticule sur lequel est construit le village d'el-Qerebyn, où nous campâmes, après onze heures un quart de marche.

 CHAPITRE XXXVII.

Position géographique d'el-Qerebyn. — Description du lieu. — Chasse de l'éléphant. — Entrevue avec Ibrahim pacha. — Départ pour le Fazoql. — Forêt. — A'qady ; description du lieu. — Assaut du village. — Arrivée à Kilgou. — Combat. — Nègres captifs. — Costume. — Position géographique. — Habitations de Kilgou. — Leur aspect. — Désastre.

Nous apprîmes, en arrivant, qu'Ibrahim était campé à peu de distance, et que son indisposition, qui était un principe de dysenterie, l'inquiétait de plus en plus.

On prit poste près du village, à l'extrémité nord de la montagne, entre deux rochers. Ce fut là que nous pûmes, le 18 et le 19, déterminer la position du lieu, par une moyenne de cinq hauteurs méridiennes d'étoiles, à $12^{\circ} 6' 48''$ de latitude nord, et à $31^{\circ} 30'$ de longitude est, obtenue des distances. El-Qerebyn est encore dépendant du Sennâr. Les habitans, prévenus qu'ils n'avaient à redouter aucun dommage, étaient restés dans leurs cabanes, dont je pris une vue (*voyez* vol. I, pl. V) : la montagne, qui ne se voit pas dans cette vue, forme

cinq mamelons séparés, et occupe en longueur une étendue de demi-lieue. La substance qui en constitue la base est une syénite à petites lames de feld-spath rose-pâle, assez chargée d'amphibole, et dont les blocs arrondis présentent, dans leur superposition, le même *facies* que les rochers d'Asouân et de Philæ en Égypte, c'est-à-dire, cet arrangement fortuit dont j'ai parlé ailleurs, et que les indigènes s'imaginent avoir été fait par la main des hommes.

La hauteur de ce groupe de montagnes peut être de six à huit cents pieds. Les terres soulevées en poussière et portées par les vents dans les cavités et les fissures de ces rochers, y sont fixées par les eaux de pluie, et y alimentent une végétation active, d'autant plus étonnante, que l'œil n'aperçoit qu'une surface nue et aride en apparence, et que les nebkas, les acacias, les heglygs, les tamariniers, le colossal baobab, et une multitude d'autres arbres, semblent enracinés dans le sein même de la matière rocheuse et y puiser leurs sucs nourriciers. J'enrichis ici mon herbier de plusieurs plantes curieuses. Les singes verts sont en grand nombre sur la montagne; on y trouve des écureuils, de petits lions, des chats musqués et autres quadrü-

pèdes. Nous y tuâmes des pintades, que nous trouvâmes fort bonnes. Non loin de là, au sud et à l'ouest, plusieurs rochers de même nature s'élevèrent sur la plaine.

Le 19, j'allai visiter le prince Ibrahim, qui était campé près de la montagne d'Ouerka, et de deux petits villages du même nom; à cinq quarts de lieue dans l'ouest d'el-Qerebyn. Cette montagne est de la même formation que la précédente: comme à el-Qerebyn, les habitans cultivent du dourah dans la saison des pluies. Ils ont quelques sources dans les montagnes, ou plutôt des citernes naturelles qui se remplissent quand il pleut: ils creusent des fossés dans leurs champs pour y entretenir de l'eau une partie de l'année; mais toutes ces eaux stagnantes sont autant de foyers d'où la grande chaleur fait exhaler des miasmes putrides. Ce jour-là, à deux heures, le thermomètre sous la tente monta à 45 degrés.

En arrivant au camp d'Ibrahim, je descendis chez son médecin en chef, M. Ricci; je le trouvai inquiet sur la santé du prince. En nous quittant, ils avaient suivi une route parallèle à la nôtre à l'ouest: en partant d'ici, ils devaient se diriger dans le sud-ouest sur Dinka. Durant le trajet,

il prit fantaisie à Ibrahim d'envoyer ses mam-louks à la chasse de l'éléphant. Guidés par les naturels du pays, ils rencontrèrent sans peine deux de ces animaux paisibles : avant de tirer, ils s'approchèrent de très-près, afin que la balle pût percer la peau, et firent feu tous à-la-fois. Les éléphants, légèrement atteints, mais épouvantés, devinrent furieux, et blessèrent cinq mam-louks, dont deux mortellement; ils en saisirent deux autres avec leur trompe, et les lancèrent par-dessus les arbres; ceux-là, on désespérait de pouvoir les sauver. Ces animaux achevèrent de passer leur rage en mettant en pièces les arbres qui les environnaient.

J'allai avec M. Ricci chez Ibrahim : j'y trouvai son frère Ismâyl. Ibrahim était travaillé d'un flux de sang : la crainte, non moins que le mal, l'avait singulièrement abattu. Éloigné de plus de six cents lieues de la capitale; privé des secours et des soins que son état exigeait; repassant dans son esprit le sort de son premier médecin et de tant d'autres qui avaient succombé sous ses yeux : exposé aux influences pernicieuses d'une chaleur de plus de 40 degrés, il sentait son courage l'abandonner; et certes on ne pouvait le taxer de trop de faiblesse. Il dit à son

frère que, s'il ne se trouvait pas mieux sous quelques jours, il partirait pour retourner en Égypte. Quant à moi, il me pria de vouloir bien, dans l'intérêt de son père, visiter avec attention toutes les localités où j'aurais quelque espérance de trouver de l'or. Ainsi s'évanouissait, je dus le prévoir dès ce moment, notre beau plan de voyage au fleuve Blanc et dans l'intérieur de l'Afrique! Le soir je revins à ma tente avec le prince Ismâyl. Il m'obligeait chaque jour d'aller dîner avec lui; jamais il n'avait eu pour moi autant de prévenances que depuis notre départ de Sennâr. Mais je crus pénétrer un des motifs secrets de ces démonstrations affectueuses. J'étais le seul étranger qui l'eût accompagné dans cette dernière campagne; seul je pouvais écrire et faire connaître en Europe ses exploits: je m'étais aperçu qu'il tenait à cette gloire plus que ne le font ordinairement les Turcs. L'exploitation des mines, ou plutôt des sables aurifères dont nous approchions, y entraît pour beaucoup aussi.

Dans la journée, arrivèrent des envoyés du mélik du Fâzoql, pour annoncer que ce roi était prêt à se soumettre au vaillant Ismâyl. Il ne restait donc plus à combattre que les païens

que l'on nomme Kaffères, et qu'il visait sur-tout à faire prisonniers.

Les deux nègres que le prince m'avait donnés ne savaient point charger des chameaux; le besoin d'aide me fit prendre un Abâbdeh, sur lequel on n'avait pas manqué de me donner de bons renseignemens; cependant le 20, dans la nuit, au moment de charger, je m'aperçus que cet homme s'était enfui en emmenant un de mes chameaux: cette perte me contraignit à sacrifier aussi la charge de cet animal; ce ne fut pas sans regret que j'abandonnai de superbes échantillons de roches que j'avais recueillis dans les environs, et une grande partie de notre dourah; je n'avais l'espoir de remplacer celui-ci qu'en rachetant des soldats à un prix excessif. Enfin, nous partîmes à quatre heures et demie du matin pour le Fâzoql. On prit une route dans le sud-est, qui devait conduire à plusieurs montagnes sur lesquelles les peuplades idolâtres avaient leurs habitations. La plaine était couverte d'arbrisseaux épars. A sept heures, nous rencontrâmes quelques cabanes d'Arabes Qenanehs. A huit heures et demie, nous entrâmes dans un bois d'acacias, où l'on trouva plusieurs réservoirs pleins d'eau, creusés par les

Arabes pour y abreuver leurs bestiaux. Les arbres n'ont guère ici que cinq à six mètres de hauteur, et leur tronc est peu volumineux : ils étaient en général dépourvus de leur écorce brune, qui se détache facilement, et le tronc reste de couleur d'ocre rouge. J'y vis en grand nombre l'acacia que j'ai désigné sous la qualification de quatrième espèce : ce sont ici de simples arbustes, armés de très-longues épines, près desquelles il se forme des excroissances ou galles. A quatre heures et demie, nous franchîmes un espace où tous les arbres étaient des nebkas ; ensuite reparurent encore les acacias. Nous marchâmes dix heures pour sortir de ce bois. A six heures, nous vîmes devant nous les sommets de deux montagnes, près desquelles on s'arrêta une demi-heure après, bien fatigué d'une traite de quatorze heures. L'artillerie, retardée par les abattis d'arbres qu'il fallait faire pour qu'elle pût passer, était demeurée en arrière ; elle n'arriva que le lendemain matin avec le prince. Nous passâmes le jour ici. Nous fûmes réveillés durant toute la nuit par les cris des hyènes, des singes et autres animaux qui habitaient les hauteurs voisines : le bruit que nous avions fait et les feux du camp sem-

blaient les avoir alarmés. Ce groupe de montagnes se nomme *A'qâdy*; le sommet de la plus considérable, au sud, est occupé par un village assez grand; elle est en partie couverte de verdure. Un second village est construit au nord sur la pente d'une colline moins bien boisée. Six autres éminences avoisinent celles-ci; toutes sont entrecoupées par de petits vallons où croissent des baobabs, des tamariniers, des nebkas et autres arbres, et s'élèvent en amphithéâtre. La hauteur de leurs points culminans peut être de quatre à cinq cents pieds. L'ensemble et les détails de ce groupe ont quelque chose de pittoresque qui flatte et intéresse d'autant plus le voyageur étranger, que nulle part ailleurs rien de semblable ne s'offrit à ses regards: j'aimais à contempler ces blocs de granit arrondis et superposés qui saillent de distance en distance; cette foule de maisonnettes de forme circulaire ombragées par de grands et vigoureux végétaux. Je dessinai plusieurs vues de ces sites vraiment romantiques. Dans la nuit, une partie des habitans, les hommes sur-tout, prirent la fuite. Ismâyl, mal informé, avait cru d'abord que ces villages étaient peuplés de musulmans: il y envoya le mélik Chaouss, accompagné de

plusieurs personnes, pour en sommer les habitans de se rendre et de payer un tribut en dourah et en bestiaux. Ils s'y refusèrent, et répondirent qu'ils n'avaient rien de plus qu'il ne fallait pour leur existence; que le pacha pourrait faire d'eux ce qu'il désirerait. Au retour précipité de Chaouss, les troupes, ayant appris qu'elles avaient affaire à des nègres idolâtres, ne demandèrent qu'à fondre sur les habitations de ces pauvres gens: les ordres en furent donnés. Trois cents hommes montèrent au village du nord, qui, en un instant, devint le théâtre de l'incendie, du pillage et de toutes les horreurs dont est capable une milice étrangère à tout sentiment généreux et humain. Leurs malheureux adversaires ne pouvaient opposer aucune résistance: ils n'en furent pas moins traités comme si leur village eût été pris d'assaut. Cent soixante-dix furent faits prisonniers, et conduits, avec des fourches de bois qu'on leur attachait au cou (*voy.* vol. I, pl. III), devant la tente du pacha. La plupart étaient des femmes, presque toutes vieilles: en vain suppliaient-elles les Turcs de leur rendre la liberté; elles eussent aussi facilement attendri des tigres affamés. Rien n'échappa au penchant destructeur et à

la rapacité de ces barbares : les animaux qu'ils ne pouvaient emmener, ils les tuaient; les porcs sur-tout, qu'ils ont en horreur, étaient impitoyablement massacrés. (*Voy.* vol. I, pl. II.) Il y a, à une lieue d'A'qâdy, trois autres villages peuplés aussi de nègres idolâtres.

Le pacha renvoya une partie de ses vieilles prisonnières, et garda les jeunes, qui nous suivirent escortées par quelques soldats.

Le 22 décembre, nous partîmes à quatre heures, et fîmes deux lieues environ sur une plaine herbeuse; puis nous entrâmes dans un bois d'acacias, toujours dans le sud-est : après quatre heures de marche, nous traversâmes une plaine d'un quart de lieue, sur laquelle domine un monticule en granit en partie couvert d'acacias, de doums d'une espèce que je n'avais point encore vue, d'heglygs, &c. Nous apercevions dans le lointain une chaîne de dix montagnes. On rentra ensuite dans le bois, d'où l'on ne sortit qu'à midi, pour déboucher sur une vaste plaine où des champs de dourah nous annoncèrent la proximité d'un village : c'était celui de Kilgou, situé sur une colline que nous avions en face à peu de distance. Ismâyl donna l'ordre à l'avant-garde de se porter précipitamment sur

le village pour en surprendre les habitans, et prévenir leur fuite. Cet ordre fut en effet exécuté avec promptitude; les rochers furent escadés; et un grand nombre de nègres se virent attaqués à l'improviste : mais ils se défendirent avec une opiniâtreté à laquelle on ne s'était pas attendu. Sur ces entrefaites, le reste de l'armée vint camper près de la montagne, au nord. Il était une heure; la marche en avait duré huit.

Haggi-Hammed, avec quatre cents hommes, gravissait sur le flanc méridional de la montagne, tandis qu'Omar kâchef-abachy, avec un autre corps de troupe, en faisait autant du côté du nord. Ces troupes se développaient en avançant, afin de cerner autant de nègres qu'il serait possible. Mais bientôt, sur plusieurs points, les difficultés du terrain vinrent entraver cet ordre de marche: les soldats ne pouvaient tenir pied sur les masses graniteuses et nues qui leur barraient le passage; enfin, ils ôtèrent leurs souliers, les mirent dans leur ceinture, et parvinrent non sans fatigue jusqu'aux premières habitations, où ils trouvèrent quelques femmes qu'ils voulaient forcer de les suivre, mais qui préférèrent de se laisser tuer. Les nègres, du sommet de la montagne, faisaient rouler des

pièces de bois, des quartiers de roche, qui entraînaient plusieurs Turcs à-la-fois. Dès qu'ils s'aperçurent que les assaillans s'étaient imprudemment engagés dans des passages impraticables, ils accoururent avec une agilité surprenante : les Turcs les comparaient à des oiseaux, car ils semblaient à peine toucher la surface de ces roches escarpées. La plupart, cachés derrière des masses de granit ou masqués par les arbres, attendirent les Turcs de pied ferme ; et les premiers qui se montrèrent furent percés de coups de lances avant d'avoir vu leurs ennemis. Ceux-ci, qui connaissaient les issues, savaient s'échapper facilement, et trompaient ainsi la cupidité des Turcs, à qui le pacha avait promis une piastre d'Espagne par chaque esclave qu'ils lui amèneraient. Cependant Ismâyl, impatient de voir que ces premières tentatives n'obtenaient aucun résultat décidé, se mit lui-même à gravir la montagne, entouré de sept de ses mamlouks et de quelques Albanais : parvenu à un quart du trajet, il faillit être avec les siens victime de son imprudence ; des nègres sortis tout-à-coup de leurs retraites jetèrent sur eux leurs lances, dont une vint frapper à mort un mamlouk. Aussitôt le pacha et son escorte

firent feu sur les nègres et en tuèrent plusieurs; mais ils jugèrent qu'ils feraient sagement de revenir sur leurs pas pour s'appuyer d'un corps de troupe plus nombreux. Sur ces entrefaites, les nègres, qui, en jetant ainsi leurs lances, se trouvaient dépourvus des moyens de se défendre, ne songèrent plus qu'à fuir pour se soustraire à la vengeance de leurs persécuteurs. Un quart environ s'échappa, et le reste fut pris. Jusqu'à la fin du jour, la montagne retentit de coups de fusil et des cris confus des malheureux que cette injuste agression avait réduits au désespoir. Leurs troupeaux, épouvantés eux-mêmes, erraient dispersés de toute part et semblaient répondre par leurs bêlemens prolongés aux accens lamentables de leurs maîtres. Le pacha eut, dans cette affaire, quarante hommes de blessés et douze de tués; au nombre de ces derniers, il eut principalement à regretter son khaznadar et le nouveau colonel des Albanais. La perte des nègres fut évaluée à cent quatre-vingts morts; on fit cinq cent soixante-quinze prisonniers. Hommes, femmes, enfans, conduits devant l'artillerie, furent séparés et attachés: beaucoup de jeunes mères étaient entourées de leurs enfans en bas âge, qui pou-

saient des cris déchirans : un morne silence régnait parmi les autres ; aucun ne se plaignait, aucun ne poussait même un soupir. Telle devait être leur destinée, pensaient-ils en eux-mêmes ! Ces nègres ont les cheveux crépus, les lèvres grosses et les pommettes des joues saillantes ; peu d'entre eux ont le nez épaté ; plusieurs même ont de belles physionomies : les hommes se couvrent le bas des reins d'une peau de chèvre dont les pattes servent à la nouer sur le devant : cette espèce de vêtement semble avoir plutôt pour objet la commodité de s'asseoir, que l'intention de cacher leur nudité. Les femmes avaient un morceau de toile de coton en ceinture, qui leur descendait jusqu'au milieu des cuisses : elles étaient plus ou moins parées de colliers et de bracelets de verroterie ; plusieurs avaient les narines ou les oreilles percées d'un trou où passait une cheville de bois ; d'autres portaient à la lèvre inférieure des pendeloques en étain. Parmi ces pauvres gens, je ne pus en trouver aucun qui entendît l'arabe. Le pacha m'en laissa choisir deux qui me parurent intelligens et de bonne volonté : un Arabe du Fâzoql, qui comprenait un peu leur dialecte, me servit d'interprète pour les questionner ; je ferai connaître

plus loin ce que je pus apprendre dans mes entretiens avec eux.

Le 23, le pacha avait envoyé des troupes sur deux montagnes voisines : cette expédition n'eut aucun succès ; les nègres qui y faisaient leur habitation s'étaient tous évadés. On rapporta au camp le corps du colonel Albanais, criblé de coups de lances, et auquel on avait coupé les parties génitales ; les cadavres des autres Turcs portaient les marques d'une pareille mutilation.

La moyenne de deux hauteurs méridiennes de (2) de Cassiopée et de (a) de Persée, nous donna la latitude de Kilgou par $11^{\circ} 33' 35''$ nord ; la longitude d'estime est de $31^{\circ} 54'$.

La montagne a une demi-lieue de longueur et s'étend est et ouest : sa hauteur est de 6 à 800 pieds. Les villages, placés comme ceux d'A'qâdy, sont plus considérables ; ils pouvaient contenir, compris les habitations éparses, deux mille âmes.

Les Turcs eurent ici de la viande à discrétion : on donnait un mouton pour la valeur de 2 francs. Ces animaux sont d'une race particulière : ils ont le poil ras et rude, et sont généralement blancs, tachetés de noir. Les porcs, petits et

noirs, étaient nombreux aussi; ils s'accouplent quelquefois avec les brebis, s'il faut en croire les indigènes : lorsqu'on eut appris au pacha cette singularité vraie ou fausse, ce ne fut plus qu'en affectant un grand scrupule qu'il mangea du mouton. A l'exemple des Turcs, nous fîmes bonne chère à Kilgou, nous dédommageant un peu de l'abstinence à laquelle nous avons été condamnés depuis le Sennâr.

Tout en chassant des oiseaux, je tuai trois petits cochons de lait; et nous cachant pour ne point scandaliser nos compagnons de voyage, nous les fîmes cuire et nous nous en régâlâmes sans le moindre remords de conscience.

J'étais à dîner avec Ismâyl, lorsque nous eûmes une alerte occasionnée par quelques nègres qui avaient tenté de s'échapper; dix à douze mille de leurs compatriotes, disait-on, s'étaient réunis sur la montagne voisine, pour venir dans la nuit les délivrer tous. Sans ajouter pleinement foi à cette annonce, le pacha prit néanmoins des précautions; mais personne ne parut.

Le 24 décembre, nous résolûmes, M. Lortzec et moi, d'aller voir de près les habitations où les Turcs venaient de porter la désolation et

la mort, au mépris de tous les droits de la nature et des gens. Munis de nos armes, nous avancions en nous tenant sur nos gardes; car il restait encore quelques nègres et de vieilles femmes qui, n'ayant pu fuir, avaient pris le parti de demeurer cachés. Ce ne fut pas sans de fort grandes difficultés que nous parvînmes au haut de la colline : il fallait, par des sentiers escarpés et raboteux, nous aider de nos mains pour ne pas glisser sur les blocs arrondis de granit qui les tapissaient. Le corps des cabanes circulaires qui faisaient l'objet de notre excursion, était construit en terre argileuse; la couverture était en chaume. On reconnaissait facilement toutes les dépendances de la propriété d'une même famille : c'étaient toujours quatre ou cinq maisonnettes liées les unes aux autres par de petits murs, qui formaient des cours peu spacieuses entourées de banquettes en terre. Quelques huttes de la même forme que les bâtimens d'habitation, mais n'ayant que deux mètres de circonférence, étaient destinées à serrer le dourah ou à servir de poulailler. A l'inspection de l'intérieur de ces demeures rustiques, je jugeai que leurs habitans n'ont point, comme les musulmans, l'usage de s'accroupir à terre pour vaquer à diffé-

rentes occupations domestiques. Le foyer où se préparent les alimens est élevé de deux ou trois pieds au-dessus du sol ; les pierres à écraser le grain sont également dressées sur des cippes en maçonnerie ; par-tout on voit des bancs en terre battue pour servir de sièges. Un certain goût et un esprit d'ordre semblent régner dans l'ensemble de ces habitations ; on voit que leurs propriétaires se sont montrés soigneux de se procurer diverses commodités : ils recueillent les eaux de pluie dans une grande citerne et dans beaucoup d'autres réservoirs moins considérables. Ces nègres montagnards ne descendent dans la plaine que pour y soigner leur dourah. En parcourant leurs maisons, nous y vîmes un peu de ce grain, quelques gousses de tamarin, des fruits de baobab, d'heglyg et de nebkas, fruits qui ne valent pas les plus mauvais des nôtres. Nous arrivâmes ensuite sur le champ principal du carnage. Combien je me sentis ému, comme je tressaillis d'horreur, à l'aspect de ces demeures saccagées, de ces malheureux égorgés sous leur propre toit pour avoir préféré la mort à l'esclavage ! Hier encore, pensais-je, ces lieux agrestes et paisibles étaient habités par des hommes qui respiraient le bonheur et

le contentement au sein de leurs familles : satisfaits de la condition où la nature les avait fait naître , ils ne connaissaient ni les tourmens de l'ambition , ni le desir d'accroître le cercle de leurs jouissances ! Isolés , solitaires sur la crête de leurs rochers, ils s'y croyaient en sûreté contre toutes les attaques. Hélas ! ils ignoraient peut-être qu'il n'est point d'asyle contre la cupidité et l'esprit de domination des peuples soi-disant policés ! Mes yeux ne pouvant supporter plus long-temps la vue de cette solitude ensanglantée , je renonçai à pousser plus loin mon examen , et nous descendîmes le cœur navré de compassion.

Une partie des eaux qui s'écoulent de la montagne, recueillies dans un grand bassin creusé sur les terres , sont principalement destinées à abreuver les nombreux troupeaux qu'élèvent les habitans , et qui consistent en moutons , chèvres , porcs et quelques vaches. Ils n'ont ni chameaux ni chevaux : comme ils ne voyagent point , ces animaux leur seraient en effet de peu d'utilité.

Le pacha, encouragé par ce premier début, voulut, avant d'entrer dans le Fâzoql, se porter sur plusieurs montagnes dans l'ouest, habitées

aussi par des nègres. Les prisonniers faits sur ceux de Kilgou furent envoyés au Sennâr avec une escorte.

CHAPITRE XXXVIII.

Départ de Kilgou. — Excursion; surprise par les nègres. — Événemens. — Repas; entretien avec Ismâyl pacha. — Nature des montagnes. — Baobab remarquable. — Attaque par les nègres du mont Tâby. — Épouvante de l'armée. — Retour à Kilgou. — Excursion; captifs, leur sort. — Torrens. — Arrivée au Nil. — Rivière Toumât. — Événement. — Arrivée à Yara dans la province de FâzoqI.

LE 25, on partit à cinq heures un quart, en longeant dans l'ouest la montagne, sur laquelle, à une demi-heure de là, on apercevait d'autres habitations. Le terrain que nous parcourions était parsemé d'heglygs, de doums d'une espèce plus grande que ceux d'Égypte. Dans l'ouest quelques degrés sud, se montrait la grosse montagne de Gassi, au pied de laquelle nous arrivâmes à neuf heures et demie, après avoir traversé un petit bois peu épais, planté en partie d'acacias et de nebkas. La direction de cette montagne est nord et sud. Elle est plus élevée que les précédentes; sa longueur est à-peu-près

d'une demi-lieue. Au premier coup d'œil, on s'aperçoit à ses faces unies et lisses que la syénite granitique n'est point la base de sa formation : ses parties constituantes sont des roches amphiboliques, feldspathiques et schisteuses ; par-tout l'oxide de fer se montre empreint à leur surface. Le sol est un terrain de transport composé de sable ferrugineux, parmi lequel on commence, me dit-on, à trouver de la poudre d'or.

La montagne de Gassi est couronnée par un grand nombre d'habitations disséminées par groupes, et environnées de grands végétaux de diverses espèces, parmi lesquels j'en distinguai deux que je n'avais point encore rencontrés et que les naturels nomment *kafal* et *gal-galeau* : l'un, très-haut, était dépourvu de feuilles et avait alors le tronc marbré de diverses couleurs ; ses fruits sont des capsules renfermant des graines noires : l'autre a des feuilles très-vertes, ressemblant à celles du fenouil.

On campa à onze heures près du lit d'un torrent, dans une étroite vallée, sur un sol rocailleux où croissent des arbres et des plantes herbacées. Les nègres avaient pris la fuite : leurs habitations devinrent la proie des flammes ; les Turcs brûlèrent tout ce qu'ils ne purent emporter.

Le pacha composa un détachement d'infanterie pour faire une excursion dans le voisinage. Comme il avait beaucoup de confiance dans l'activité, l'humeur fanfaronne et le naturel féroce de son soi-disant médecin, il lui assigna le commandement d'une compagnie. Le pacha, devant lui-même se mettre à la tête de cette expédition, me fit proposer de l'accompagner : je crus pouvoir m'en dispenser en prétextant que mon dromadaire était harassé de fatigue ; mais il leva la difficulté en m'envoyant un cheval. Il avait fait un capitaine de son médecin ; j'avais lieu de prévoir qu'il me destinait le même grade : et certes c'était me faire infiniment trop d'honneur ; je me sentais fort peu disposé à répandre le sang de quelques misérables nègres. Cependant il n'y avait plus moyen de reculer. Armé de pied en cap, j'enfourchai mon bucéphale : j'avais tout l'extérieur d'un vaillant cavalier, pistolets, sabre, fusil, giberne et cartouches ; il ne me manquait qu'un peu d'ardeur belliqueuse : sans cela, qui sait jusqu'où la fortune m'aurait poussé dans la carrière des armes !

On entra dans une petite vallée renfermée entre deux chaînes de hautes collines dominées par une grosse montagne au sommet de laquelle

on se proposait d'atteindre, dans l'espoir de surprendre les nègres sur le revers opposé. Il fallait se frayer un passage parmi les acacias et les nebkas, dont les branches hérissées d'épines mettaient nos vêtements en lambeaux; on conduisait avec des peines infinies deux petites pièces de canon portées par des chameaux. Le pacha m'avait bien recommandé, pour ma propre sûreté, de me tenir toujours près de lui : cette attention bienveillante de sa part faillit me devenir funeste. Après deux heures de marche, on était parvenu aux deux tiers de la montagne qui était le but de notre expédition; on cheminait par un sentier âpre et raboteux, longeant à droite le bord d'un précipice; à gauche s'élevait à pic le sommet de la montagne: une partie des troupes était en avant; le pacha les suivait, ayant derrière lui un de ses esclaves qui portait son arguillet; je venais immédiatement ensuite, et si près de l'esclave, que la tête de mon cheval touchait la sienne; les mam-louks marchaient après moi: le peu de largeur du sentier ne permettait de défilier qu'un à un. Tout-à-coup un quartier de roche de trois pieds de diamètre, roulant à l'improviste entre Ismâyl et moi, emporte dans le précipice l'esclave

qui nous séparait. Sans doute le coup était destiné pour le pacha, que la richesse de son costume avait fait remarquer; mais un pas de plus, et c'était moi qui le recevais! Ismâyl se retourna aussitôt, et je jugeai à la pâleur de son visage de quelle frayeur il était saisi: j'avoue, au reste, qu'il put sans injustice faire sur mon compte la même observation. Nous mêmes précipitamment pied à terre, pour être plus en mesure d'éviter les pierres et les pièces de bois que les nègres continuaient à précipiter sur nous. Masqués par le feuillage, ces hommes s'étaient réunis au-dessus de nos têtes, sans que personne jusque-là s'en fût aperçu. Quoi qu'il en soit, nous descendîmes la montagne beaucoup plus vite que nous n'y étions montés; et l'on fut heureux d'en être quitte pour un cheval qui fut encore emporté par cette chute de corps graves. Arrivé sur un coteau en face, le pacha, pour se venger, fit braquer contre le sommet de la montagne une petite pièce de canon qui tira quelques coups, mais dont les boulets faillirent à atteindre la compagnie commandée par son médecin. Le vaillant docteur revint tout épouvanté, sans avoir fait des exploits plus éclatans que les nôtres. Cette fois, dieu merci,

ces pauvres nègres furent assez heureux pour échapper à leurs persécuteurs ! A l'entrée de la nuit, nous rentrâmes au camp.

Chaque soir le pacha voulait que je dînasse avec lui. Quiconque n'aurait pas connu les usages turcs, ne m'eût pas vu sans surprise, à la table d'un si haut personnage, mangeant au même plat, avec des cuillers de bois, nous servant de nos doigts en guise de fourchettes, et mon amphitryon, par un excès de politesse, choisissant dans ce plat de petits morceaux de viande bien rissolés, pour me les porter lui-même à la bouche. Notre repas se terminait toujours par le café ou le sorbet, et parfois un mamlouk complaisant et discret nous versait en cachette un petit verre d'un fort bon vin, dont le pacha avait reçu du Caire quelques bouteilles, pour en user comme médicament. Notre entretien, comme on peut bien le penser, roula principalement ce jour-là sur le péril auquel nous avions miraculeusement échappé l'un et l'autre. Je me permis de lui faire observer qu'il n'était peut-être pas prudent d'exposer trop son médecin dans des excursions aventureuses ; car, quelque minces que fussent les connaissances de cet homme dans l'art de guérir, il pouvait,

faute de mieux, lui être utile pour soigner sa santé. Il parut deviner que ce n'était pas un sentiment tout-à-fait désintéressé qui me dictait ces réflexions. « En effet, reprit-il, si la pierre, » au lieu de tuer mon esclave, vous eût emporté » vous qui venez de la France pour visiter ces » pays, cet esclave n'aurait pas pu vous rem- » placer pour découvrir des mines d'or et en » rendre compte à mon père. Ainsi, dorénavant, » je ne vous engagerai plus, ni vous ni mon » médecin, dans des entreprises périlleuses. »

Je regrettai que le défaut de temps et les dangers qu'il eût fallu courir ne me permissent pas d'examiner avec une plus grande attention la constitution géologique de cette chaîne de montagnes primitives. Ce fut bien à contre-cœur aussi que je renonçai à y réunir une riche collection d'échantillons minéralogiques. De ce nombre étaient des fragmens de quartz-agate d'une belle transparence, qui se trouvaient dans les ruisseaux voisins.

Le 26 décembre, on leva le camp à six heures. Il fallut revenir sur nos pas pour sortir de l'espace de gorge où nous avions stationné. A sept heures, nous longions le pied de la montagne, dans un bois de grands arbres papyrifères et

de nebkas : nous entrâmes ensuite dans un large vallon bien boisé, se dirigeant au sud, où nous marchâmes toute la journée. A l'ouest était la chaîne de montagnes de Tâby, de même nature que la précédente, mais plus haute : beaucoup de villages épars en couronnent les cimes ; tous les nègres qui les habitent avaient pris la fuite. Parmi les baobabs, qui se montraient ici en abondance, j'en mesurai un dont le tronc avait 20 mètres [62 pieds environ] de circonférence. A onze heures, la vallée se rétrécit : là les arbres papyrifères croissaient en plus grand nombre. Après avoir passé un joli ruisseau d'eau douce, nous franchîmes, dans le sud-est, des collines peu élevées, au-delà desquelles nous entrâmes dans une autre vallée s'étendant aussi nord et sud. A midi, on fit route à travers de vastes champs de dourah, dont la tige basse et grêle annonçait la mauvaise qualité du sol, composé, en partie, d'une terre sablonneuse chargée d'ocre de fer rouge foncé : elle est aurifère, s'il faut en croire les habitans. On entra de nouveau dans un bois planté d'arbres moins volumineux que les précédens. A une heure, à l'approche d'une haute montagne, les chemins devinrent si difficiles, qu'on fut contraint de

rétrograder à une distance de deux lieues dans la vallée, où l'on campa au milieu d'un bois d'acacias. Nous avons marché neuf heures.

A huit heures du soir, nous eûmes une alerte. On avait commis la faute de ne point établir de gardes avancées; négligence d'autant plus impardonnable, que l'on savait que nous étions entourés de nègres, dont on estimait le nombre de cinq à six mille. Les ordres portaient que chaque tente, contenant cinq hommes, devait en avoir un d'éveillé. Le pacha avait pour principe qu'un bon soldat devait toujours être prêt à se battre; en conséquence, il jugeait inutile de veiller à l'extérieur à la sûreté du camp.

Favorisés par cette confiance présomptueuse de leurs adversaires, les nègres descendirent à petit bruit de la montagne: l'épaisseur du feuillage, l'obscurité de la nuit, la noirceur même de leur peau, tout contribuait à couvrir leur marche: déjà ils n'étaient plus qu'à une portée de pistolet. Là, soit terreur panique, soit habitude en pareille occasion, ils se mirent à pousser des cris qui furent heureusement pour nous le signal de se mettre en défense. Il était temps: déjà les lances commençaient à pleuvoir sur nous. L'alarme devint générale et la confusion

aussi : personne ne savait de quel côté était le danger, de quel côté porter ses armes; les soldats, sortant à la hâte de leurs tentes, se regardaient les uns les autres, croyant les nègres déjà maîtres du camp. Le tumulte cessa enfin; les soldats les plus proches des assaillans firent sur eux quelques décharges de mousqueterie, et cela suffit pour les faire disparaître. Bien certainement, c'est à l'incroyable impéritie et au manque de résolution de ces pauvres gens que les Turcs furent redevables, ainsi que moi, de n'avoir pas été égorgés jusqu'au dernier sous leurs propres tentes. Dans cette bagarre, on tira huit coups de canon : les premiers boulets passaient par dessus ma tente; je l'abattis et l'abandonnai aussitôt, en voyant un canon qui fit la bascule, et dont le boulet vint se perdre dans la terre, à quinze pas derrière nous. Si nous eûmes le bonheur de n'être atteints ni par les coups des amis, ni par ceux des ennemis, il n'en fut pas de même de plusieurs soldats qui se blessèrent entre eux. Cet événement rabattit beaucoup la haute confiance qu'avait le pacha dans la vigilance de ses soldats : il dut se convaincre que la prudence est la compagne de la vraie bravoure. Aussi s'empres-t-il de faire placer des postes

autour du camp, dont les sentinelles devaient toute la nuit, de dix minutes en dix minutes, s'avertir entre elles par un cri convenu.

J'avais entendu plusieurs fois, au moment du tumulte, quelqu'un m'appeler par mon nom de Mourad-Effendy : c'était un envoyé d'Ismâyl qui me cherchait. Je me rendis à sa tente, le fusil en main, car personne ne quittait les armes : je le trouvai lui-même armé, son cheval sellé et bridé. Il me dit qu'il avait voulu sortir d'inquiétude sur ce que je pouvais être devenu. Il me demanda ensuite si je pensais qu'au jour il retrouverait les nègres sur la montagne. Je crus pouvoir affirmer qu'ils ne seraient pas assez dupes pour l'attendre : en effet, le 27, on les chercha vainement ; ils étaient déjà tous sur leurs montagnes.

Ismâyl venait d'acquérir la preuve que ses tentatives contre les malheureux nègres ne seraient couronnées d'aucun succès dans un pays où chaque montagne, chaque bois, étaient pour eux autant de remparts inexpugnables. Il renonça donc à parcourir sans fruit ces lieux agrestes et sauvages, pour revenir à Kilgou et prendre la route du Fâzoql.

Le 27, on partit à une heure après midi. Mes

chameaux fatigués restèrent en arrière, et nous nous trouvâmes parmi les traîneurs. La nuit venue, nous perdîmes quelque temps les traces de l'armée; cette circonstance nous inquiéta fort, car notre troupe était peu nombreuse; nous restâmes ainsi trois heures dans une perplexité extrême, nous guidant avec peine et presque au hasard au milieu de l'obscurité. Enfin, les feux de l'armée, qui avait fait halte, nous servirent heureusement de fanaux, et nous parvînmes à la rejoindre. La traite de cette journée avait été de huit heures et demie. Ismâyl avait établi son camp vers la partie orientale de la montagne de Kilgou, près du village de Matbar, dont les habitans avaient pris la fuite.

Nous passâmes ici la journée du 28. Le pacha, à qui la chasse aux nègres tenait infiniment au cœur, voulut en tenter une sur la montagne de Baguis, située à deux heures dans l'est. Le détachement qu'il y envoya revint le soir avec cinquante esclaves, hommes et femmes, les bras liés derrière le dos; les moins soumis étaient conduits avec des fourches de bois qui les tenaient par le cou (*voy. pl. II et III, vol. I*). On fit asseoir ces pauvres gens devant les pièces de canon. J'allai les voir, et adressai à quelques-

uns la parole ; mais le moment était peu convenable pour les questionner. L'un d'eux me demanda en mauvais arabe ce que l'on ferait de sa femme et de ses enfans, dont on l'avait séparé, et qu'il me montrait enchaînés comme lui. L'infortuné ! il ne savait pas à quelle déplorable condition ils étaient tous désormais destinés ! Il ne savait pas que ces liens de famille, dont il est impossible que le charme ne se fasse pas sentir au cœur de l'homme sauvage lui-même, étaient dès ce moment rompus pour eux ! Comme moi il eût frémi sans doute, en apprenant qu'à leur arrivée en Égypte, si toutefois ils ne succombaient pas aux fatigues du voyage, lui et ses compatriotes seraient contraints de se faire soldats, et que leurs femmes, leurs enfans, vendus à l'encan comme un vil bétail, seraient pour jamais arrachés à leurs embrassemens !

Le 29 décembre, à cinq heures et demie, l'armée se dirigea dans l'est vers le fleuve. Il nous tardait déjà de le revoir : nous étions dégoûtés de boire de la mauvaise eau stagnante et parfois corrompue. Après avoir traversé une plaine herbeuse, nous entrâmes à sept heures dans un bois de petits acacias, d'où nous débouchâmes à neuf heures dans une seconde plaine : on ren-

contra, une heure après, un torrent de 30 mètres de largeur environ, dont les bords sont couverts de grands doums, d'acacias, de nebkas, de tamariniers et autres arbres. On s'enfonça de nouveau dans un bois, où le sol était montueux. Les troupes se dirigeaient sur la grosse montagne de Gargadah, que nous avions dans l'est. A onze heures et demie, nous franchîmes un autre torrent plus petit, puis continuâmes à marcher dans le bois. A midi, une quantité prodigieuse de nids d'oiseaux qui couvraient tous les arbres, attirèrent notre attention : l'entrée de ces nids est sur le côté, comme la porte d'une maison, sans doute pour éviter que la pluie ne pénètre à l'intérieur ; ils sont suspendus au-dessous des branches, comme ceux des toucnam-courvis, ce qui augmente la difficulté de les construire. Les rameaux s'affaissaient sous le poids de ces petites habitations ; j'en comptai quarante sur un très-petit arbre. A une heure, nous étions sur une plaine d'une lieue d'étendue, que nous quittâmes pour entrer encore dans un bois d'acacias et de nebkas. Bientôt un ravin, de 20 mètres de largeur et de 6 de profondeur, vint nous barrer le passage ; la hauteur de ses bords nécessita l'ouverture d'une tranchée : on y lança aussitôt les chameaux,

qui succombaient sous le poids de leurs charges. L'artillerie ne pouvait avancer par cette voie incommode. Les soldats murmuraient : dévorés par la soif, ils semblaient la ressentir encore davantage à la vue de ce torrent maintenant à sec ; la bouche appliquée sur les sables arides qui en tapissaient le fond , ils cherchaient à pomper la fraîcheur humide que ces sables y entretiennent presque toujours. Cependant le désordre commençait à régner. Le pacha , averti , s'empressa d'accourir : il descendit dans le torrent , saisit lui-même les rênes des chameaux qui traînaient les pièces de canon , et parvint à encourager ses soldats en leur rappelant qu'ils approchaient du Nil. Enfin , grâce à sa persévérance , l'artillerie passa , et rien n'arrêta plus la marche du reste de l'armée. Sur ces entrefaites , des soldats , ayant conçu l'idée de creuser un trou dans le lit du torrent , eurent l'incroyable plaisir d'y voir filtrer un peu d'eau : la nouvelle de cette heureuse découverte s'étant répandue , on se mit de toute part à fouir ce sol bienfaisant , et chacun put y trouver une quantité d'eau suffisante pour calmer les angoisses de la soif. Mes nègres et mon Arabe firent comme les autres : avec quelles délices nous bûmes un verre d'ex-

cellente eau ! nous n'avions pu, depuis si longtemps, nous procurer cette jouissance. En partant de Sennâr, on avait bien distribué des outres pour le transport de l'eau ; mais les animaux, ayant des chemins difficiles à parcourir et de fortes charges à porter, avaient péri en grand nombre : à chaque heure du jour, on en abandonnait sur les routes ; et beaucoup de soldats, obligés de faire de longues marches, ne pouvaient avec leurs armes se charger encore d'eau. D'ailleurs, marcher, pour un soldat turc, est une chose si étrange, qu'en perdant sa monture il lui semble avoir perdu la meilleure partie de son être.

Tous ces torrens, qui viennent du sud-ouest, où ils reçoivent les eaux des montagnes et les portent au fleuve, étaient, en ce moment, à sec : leur fond est de sable et d'argile.

Celui-ci passé, il fallut se faire péniblement jour à travers un fourré épais d'herbes gigantesques, d'acacias, de nebkas : notre visage, nos mains, nos pieds, étaient déchirés par de profondes et inévitables égratignures ; nos vêtements éprouvaient aussi de fréquentes injures. Enfin, à cinq heures, on se trouva tout à coup près du Nil. Nous en longeâmes la rive une heure encore ;

puis on campa en face de la montagne Gargadah, située sur la rive orientale. La vue du fleuve ramena le calme dans tous les esprits. Il peut avoir ici 4 à 500 pas de largeur ; dans les basses eaux, son lit est obstrué par beaucoup de bancs de sable. Le lendemain 30, quoique l'armée fût prête à partir à cinq heures, on ne put se mettre en marche qu'à sept heures et demie : il fallait, avant tout, s'ouvrir, à travers les arbres, un chemin tant soit peu praticable ; les haches et les autres outils nécessaires pour ce travail étaient brisés ou perdus ; faute de moyens de transport, on abandonnait tout, jusqu'à des boulets. Nous eûmes à franchir le même torrent qui nous avait arrêtés la veille, et nous n'en sortîmes qu'à neuf heures et demie pour nous enfoncer encore dans un bois : à midi, un nouveau ravin nous barra le passage ; il ne fallut pas moins de trois quarts d'heure pour arriver de l'autre côté. Après avoir encore cheminé péniblement dans le bois pendant une demi-heure, nous descendîmes dans une vallée dont le sol montueux et inégal était couvert de petits acacias. A trois heures et demie, on gravit sur des coteaux, dont le sol raboteux était couvert de grands arbres dépouillés de leur feuillage,

et dont la fleur a quelque ressemblance avec celle du lilas. La terre sèche et aride , à peine recouverte par quelques herbes jaunissantes, nous présentait l'aspect de l'hiver. A quatre heures et demie, on traversa un nouveau torrent, mais moins large que les autres. Enfin , après quatorze heures d'une marche fatigante à travers des bois et des halliers qui jusqu'alors, je crois, n'avaient été accessibles que pour les animaux sauvages, on campa près du Nil : il était neuf heures et demie. En face était une île bien boisée. Les hommes et les animaux étant excédés de fatigue, on passa ici la journée du lendemain.

Le 1.^{er} janvier 1822, à six heures un quart, on se remit en marche; à sept heures, nous passâmes un petit torrent. On apercevait dans le sud-est la grosse montagne du Fazoql, où l'on nous faisait espérer d'arriver avant la fin du jour. Le pays est toujours couvert de bois touffus; et çà et là croissent des tamariniers et des palmiers doums qui diffèrent toujours par leurs proportions gigantesques de ceux d'Égypte. A sept heures et demie, nous passâmes près d'un hameau composé de quelques cabanes en paille, nommé el-Messeyl : quelques champs de dourah étaient un indice encourageant et de bon augure,

qui annonçait que nous aprochions du Fazoql. A huit heures trois quarts, nous laissâmes à l'est une petite montagne verdoyante; on continuait à marcher dans des massifs de petits arbres. A midi un quart, nous arrivâmes à une rivière nommée *Toumat*: elle avait ici deux cents pas de largeur. Ses bords sont ombragés par de grands doums, des acacias, des nebkas, des arbres papyrifères et autres. Cette rivière court sud-ouest: les renseignemens que j'ai pu recueillir placent sa source à plus de vingt jours de marche au sud de Fazoql; elle passe, dit-on, par Dâr el-Galah au Dâr el-Mokadah, extrémité sud-ouest de l'Abyssinie; là ses eaux sont rouges (sans doute elles tiennent en dissolution de l'oxide de fer), et charient de l'or. Les bords du Toumat sont peu élevés; son lit est large: il vient se jeter dans le Nil à une heure et demie au nord du village de Fazoql. Il était alors en grande partie à sec; néanmoins l'eau y coule toute l'année. A une lieue un quart de là, nous traversâmes un groupe de cabanes et des champs de dourah; plus loin, à une égale distance, un petit village nommé *Marah* (mot qui en arabe signifie *femme*). Toute la journée il fallut se frayer péniblement un chemin à travers

d'épais massifs d'arbres. A six heures et demie, on rencontra quelques cabanes de chaume où les troupes pillèrent tout le dourah qui s'y trouvait; depuis la sortie du Sennâr il ne s'était fait aucune distribution.

Ce jour-là fut vraiment pour nous un jour de malheur : d'abord j'abandonnai un de mes chameaux, qui mourut sur la route; sur le soir, deux autres tombèrent dans un ravin; il fallut les décharger, les recharger, ce qui nous prit beaucoup de temps, et nous résigner encore à jeter une partie de notre dourah. Cependant la nuit vint, et nous restâmes enveloppés par d'épaisses ténèbres; nous n'entendions plus que les pas de quelques traîneurs qui se hâtaient pour arriver à Fazoql : l'armée entière avait défilé; en vain nous cherchions à reconnaître ses traces, l'obscurité les dérobaît à nos regards. Le pénible travail que nous venions de faire, M. Letorzec et moi; les fatigues de la marche que nous avons été contraints de faire presque toujours à pied; l'embarras de notre position, tout concourait à nous jeter dans l'abattement. J'allai pour prendre de l'eau : ô douleur ! le kerbeh qui la contenait, avait été brisé par la chute du chameau. Qu'on se

peigne, si l'on peut, notre horrible anxiété ! Devions-nous passer la nuit dans le bois ? nous avions tout à craindre, et des animaux féroces, et de mes nègres eux-mêmes, qui, tentés par l'appât de nos effets et de notre argent, pouvaient profiter de notre isolement pour nous faire un mauvais parti. Nous pouvions nous rassurer contre les attaques des animaux en allumant du feu ; mais sa clarté pouvait éveiller l'attention des indigènes du voisinage, et nous mettre à-peu-près sans défense à leur merci. Telle était notre perplexité, lorsque mon Arabe nous dit qu'il apercevait une lueur dans le lointain ; vainement nous regardions de tous nos yeux, nous ne découvrions rien : enfin cette lueur prit de l'accroissement, et nous fûmes convaincus qu'il ne s'était pas trompé. Cette apparition ranima notre courage ; sans doute c'étaient les feux allumés dans le camp turc ! Notre premier mouvement fut de suivre la direction qu'ils nous indiquaient ; mais la réflexion vint modérer notre joie. Ces feux ne pouvaient-ils pas être ceux des nègres dont les environs de Fazoql sont remplis ? n'étaient-ils pas un fanal perfide qui nous conduirait à une perte inévitable ? Nous cheminions cependant,

mais avec lenteur , dans la crainte de tomber dans quelque trou. Je tremblais aussi que le cri de mes chameaux ne décelât notre marche. Enfin , à une certaine distance encore du feu , j'envoyai mon Arabe à la découverte : il s'avança en silence à la faveur des buissons. Avec quelle impatience nous attendîmes son retour ! Au bout de quelques instans d'une incertitude cruelle , les cris de joie de cet homme vinrent faire renaître dans nos âmes l'espérance et la tranquillité. En ce moment , quelques soldats , égarés aussi , s'approchèrent de nous en nous suppliant de leur donner de l'eau : nous soupîrions nous-mêmes pour en avoir. Une seule bouteille de vin que j'avais toujours conservée en cas de malheur , ne pouvait être mieux employée : nous en bûmes la moitié ; ensuite , nous consolant les uns les autres , nous nous résignâmes à passer ici la nuit avec nos compagnons d'infortune. Ce fut de ce moment que M. Letorzec fut atteint d'une fièvre qui dura plusieurs mois. Le lendemain , au jour , nous partîmes pour rejoindre l'armée : elle campait à deux heures de là , sur la rive du Nil , près du village d'Yarah , dépendant de Fazolq , où nous devions rester quelques jours.

CHAPITRE XXXIX.

Soumission du Fazoql. — Latitude d'Yara. — Sandales de forme semblable à celles des anciens. — Village et montagne de Fazoql. — Chronologie des méliks du pays de ce nom. — Tribut. — Nouvelles d'Ibrahym pacha. — Départ pour Qamámyl. — Torrent Baba. — Marche pénible de l'armée. — Mort cruelle d'un soldat. — Mont Aqaró; incendie du village. — Nègres captifs. — Insecte fétiche. — Coiffure, en rapport avec quelques-unes des anciens. — Toumat; position astronomique. — Seconde course au mont Aqaró; incendie. — Route interceptée par un embrasement. — Crainte, désespoir. — Arrivée à Qamámyl.

LE médecin en chef, instruit de notre arrivée, me fit dire que le pacha, inquiet sur notre sort, avait envoyé des gens à notre recherche. Je me rendis auprès de ce prince, et le remerciai de ses attentions. En lui racontant ma mésaventure, je lui dis qu'avec les chameaux que j'avais, il me serait impossible de continuer le voyage; que je le priais donc de vouloir bien faire remplacer ceux que j'avais perdus en route. Il en donna aussitôt l'ordre avec la meilleure grâce possible, et envoya de

plus un cheval pour moi et une mule pour M. Letorzec.

Ismâyl, à l'approche de Fazoql, avait été reçu par Hassan, mélik de la province, qui était allé au-devant de lui, accompagné de ses ministres, montés sur de beaux chevaux abyssins ; cent hommes de sa garde, armés de lances, l'entouraient. Ils rencontrèrent Ismâyl à cinq lieues de distance sur le chemin de Fazoql : à sa vue, le mélik et ses ministres descendirent de cheval, s'avancèrent à pied et se prosternèrent devant le pacha. Hassan lui fit présent de deux beaux chevaux abyssins : ses gardes, en s'approchant, se mirent à pousser le cri d'usage, puis se rangèrent sur une ligne, le genou en terre, et tournant en bas le fer de leur lance en signe de soumission. En reconnaissance de leur bon accueil, Ismâyl ne fit point passer ses troupes par les villages, afin qu'ils ne fussent pas dévastés ; car il n'était pas toujours en son pouvoir de maintenir le bon ordre. Ainsi nous passâmes à l'ouest de la montagne de Fazoql et du village du même nom, situé près du Nil, à quatre heures au nord d'Yara, où l'armée campa. Nous restâmes ici quelques jours ; et prîmes trois hauteurs

méridiennes d' α de Persée, dont la moyenne place la position d'Yara par $11^{\circ} 14' 47''$ de latitude nord : nous ne pûmes avoir de distances. Ce village est à un quart de lieue du fleuve, sur un monticule élevé : ses habitations circulaires, en paille, ne diffèrent point de celles dont j'ai déjà parlé. Les trois quarts des habitans avaient pris la fuite. Ils se disaient tous musulmans ; mais il y avait parmi eux quelques idolâtres. Ici la largeur du Nil peut être de quatre cents pas : il est obstrué par de petits rochers que les basses eaux laissent à découvert dans cette saison. Au sud ils forment une petite cataracte dont j'ai pris une vue (voyez vol. I, pl. X, fig. 1). Ce fleuve est encore ici très-encaissé : les terres riveraines, trop élevées, ne sauraient être fertilisées par ses débordemens ; leur irrigation est due aux eaux de pluie. Impatient de rester si long-temps ici, où je ne trouvais personne à questionner, je témoignai au pacha le desir d'aller visiter le village de Fazoql, où le mélik fait sa résidence : il me donna une escorte de cinq Chaykyés, de la troupe du mélik Chaouss *.

* Ce mélik s'était franchement dévoué à Ismâyl : aussi celui-ci lui marquait-il beaucoup de confiance ; il l'employait dans toutes les expéditions difficiles.

Le 5 janvier, à sept heures et demie du matin, on se dirigea au nord-ouest : à un quart de lieue, nous passâmes par le grand village d'Adassi; à trois quarts de lieue plus loin, nous fîmes halte à celui de Tourmoga. Ayant appris que le mélik Hassan s'y trouvait, je lui fis dire qu'un effendy du pacha désirait de se rendre près de lui. J'entrai dans une cabane ordinaire, où je trouvai le mélik assis à l'orientale par terre sur une natte. C'était un bel homme, jeune, et d'une figure agréable; il était de race fongî, et avait le costume des méliks du Sennâr. Je remarquai avec surprise qu'il portait pour chaussure des sandales terminées en pointe recourbée comme nos patins, et tout-à-fait semblables à celles qui sont représentées dans les peintures des tombeaux des rois à Thèbes (*voy. pl. LVII, fig. 21, et la figure à côté, tirée des monumens anciens*). Il tenait sur ses genoux son sabre, dans lequel semblait consister toute sa magnificence; la garniture et la poignée étaient d'argent : ses doigts étaient garnis de plusieurs grosses bagues d'argent; il portait au cou des sachets en cuir renfermant quelques versets du Coran. Il avait des manières affables : il me dit qu'il allait voir le pacha, mais qu'il serait de retour le soir à

Fazoql, et qu'il se ferait un plaisir de m'y recevoir; il me donna un de ses ministres pour m'accompagner, et je crus m'apercevoir qu'il lui recommandait de faire préparer chez lui ce qui nous serait nécessaire.

Continuant donc à longer le pied de la montagne dans le nord-ouest, nous arrivâmes à Fazoql. Je m'étonnai qu'un village d'une aussi mince apparence donnât le nom à la province, ou le reçût d'elle. Comme ceux que nous avons déjà vus, c'est un ramas de cabanes circulaires. Il est situé au pied de la montagne du même nom, et près du Nil. Des baobabs ou des rochers le masquent de toute part.

Cette montagne est granitique : on y trouve également des roches amphiboliques et feldspathiques, des filons de feld-spath blanc souvent à l'état saccharoïde. Elle est la plus haute de celles que nous avons rencontrées jusqu'alors : elle s'étend au nord-ouest. Ses flancs sont tapissés d'arbres et d'arbrisseaux; et comme à celle de Kilgou, on est étonné de voir des arbres vigoureusement constitués, élancer leurs tiges majestueuses à travers les fissures des rochers, et paraître tirer de ces masses compactes les suc nutritifs nécessaires à leur accroissement. J'ai

vu des blocs de granit engagés aux trois quarts, dans des troncs de baobabs. En face de Fazoql est le village de Fâmakah. Le fleuve a ici 300 pas environ de largeur : des roches très-élevées en forment les bords ; un tronc d'arbre creusé sert de barque aux habitans, pour traverser d'un rivage à l'autre. Je n'eus pas lieu d'être très-satisfait de ma course : en effet, la vue d'un misérable village n'avait rien de bien intéressant ; et la plupart de ses habitans s'étaient enfuis sur la rive opposée. La nuit venue et le mélik n'arrivant pas, mes Chaykyés m'engagèrent beaucoup à retourner au camp. Il était peu prudent, à la vérité, de passer la nuit dans ce lieu, en l'absence du mélik : en conséquence, nous prîmes le parti de nous retirer. A peine avions-nous fait une demi-lieue dans le bois, que nous trouvâmes le mélik avec quarante hommes de sa garde, armés chacun de deux lances et d'un sabre. Je lui dis qu'étant encore si près de Fazoql, nous allions rétrograder pour passer la nuit dans sa résidence. Il en parut satisfait, et me dit qu'il avait pressé son retour exprès pour moi ; et d'autant plus, ajouta-t-il, que le pacha m'avait recommandé à lui. En arrivant, il nous envoya pour souper quelques plats de pâte de dourah

avec du miel, des bamyehs et du lait, et me fit dire qu'il se proposait de me voir le lendemain matin.

Le 6 au jour, j'allai trouver le mélik dans son palais, qui consistait en quelques cabanes de forme ronde plus ou moins grandes et entourées de murs. Je le trouvai assis sur un petit siège; il m'en fit apporter un semblable, avec une pipe et du café. Tout son conseil était devant nous: il s'y trouvait des faqyrs dont il me vanta l'éminente érudition. J'obtins d'eux quelques renseignemens sur le pays; mais aucun ne connaissait seulement le nom de Tombouktou ni le fleuve Blanc; personne du pays n'avait même songé à voyager de ce côté-là. Ce fleuve, à ce qu'il paraît, s'écarte beaucoup dans l'ouest. Je priai le mélik de me donner la liste de ses prédécesseurs, en remontant à l'époque la plus éloignée qu'il serait possible. Il me dit qu'aucun document écrit ne pouvait constater cette chronologie; mais que la tradition ne variait point sur cet article. En conséquence, j'écrivis sous sa dictée la liste suivante :

MÉLIKS DU FAZOQL, DEPUIS 215 ANS.

KELAH régna..... 50 ans.
 AMENS, son fils..... 40.

EDRYS, son fils.....	30 ans.	
DJABIR.....	15.	
DJABIR II, son fils.....	2.	
AZINQUIR.....	1.	
ROYA.....	2.	
AMBARY, son fils.....	4.	
ATOUROU, fils de DJABIR II..	3.	
ADERLA.....	15.	
MATAR, son fils.....	16.	
MONGOURA, son fils.....	16.	
GOULBOUSS, son fils.....	1.	{ Fut tué par son frère Gambo.
GAMBO, son frère.....	2.	{ Fut tué par Guimbar, son successeur.
GUIMBAR.....	5.	
AMOUCHET, son frère.....	1.	{ Fut tué par Adlan, de Sen- nâr.
HASSAN, fils de MATAR.....	12.	{ Fut dépossédé par Ismâyl pacha, en janvier 1822.

Années de règne... 215.

Je ne pus rien apprendre sur l'histoire de ces princes.

Je me montrai tout aussi généreux envers le mélik Hassan que je l'avais été jusque-là à l'égard des autres personnages de son rang ; c'est-à-dire que je lui donnai quelques allumettes oxygénées et une petite fiole d'acide sulfurique. Il en fit lui-même l'essai à plusieurs reprises, et son étonnement était au comble ; ses courtisans ne cessaient de s'écrier, *Hallah!* Je crois que rien au monde n'eût pu lui faire autant de

plaisir que mon modeste cadeau : naturellement affable et honnête, il redoubla de prévenances. Enfin je le quittai pour retourner au camp, où nous arrivâmes à deux heures.

Le mélik et les cheykhs des montagnes environnantes venaient, chaque jour, avec leur suite, près d'Ismâyl, pour s'accorder sur le tribut qu'ils devaient payer. Il fut définitivement arrêté qu'ils donneraient, pour cent montagnes, mille ouqyahs d'or*, et deux mille esclaves mâles : le même jour, ils payèrent près d'un quart de ce tribut.

Le 10, une nouvelle bien fâcheuse, et que j'avais malheureusement trop prévue, vint détruire les beaux projets que j'avais formés : nous apprîmes qu'Ibrahym, en grand danger par suite de sa maladie, avait laissé le commandement de son armée à son sélectar, et était parti d'el-Qerebyn avec M. Ricci, son médecin, pour retourner en Égypte. C'est alors qu'il me fallut dire adieu au fleuve Blanc, à Bournou et à toutes les brillantes illusions dont ce prince m'avait bercé au Sennâr.

Ici nous devons encore quitter de nouveau

* L'ouqyah vaut une once un gros quarante-sept grains de nos poids.

le Nil; ce qui affligeait beaucoup les soldats. D'un autre côté néanmoins, la curiosité, et peut-être l'espérance de trouver des mines d'or où ils n'auraient qu'à puiser à pleines mains, semblaient soutenir et même électriser une partie d'entre eux, les mineurs sur-tout. Le départ fut fixé au 12. Je ne dirai rien ici des renseignemens que j'avais recueillis sur cette contrée; j'en parlerai plus loin, en y joignant ceux que je pus obtenir à mon retour.

Depuis notre arrivée ici, M. Letorzec était travaillé de la fièvre; sa fâcheuse position m'inquiétait beaucoup: combien il était pénible pour lui, dans l'état de faiblesse où il commençait à se trouver, de soutenir les fatigues excessives du voyage! On laissa ici deux pièces de canon, des tentes et beaucoup de bagage, la rareté des chameaux ne permettant point de s'en charger: on ne trouvait point de ces animaux dans le pays. Les autres bouches à feu furent retirées de leurs affûts, et l'on chargea le tout, pièce à pièce, sur des chameaux. Cet expédient nous présageait que nous avions encore à parcourir des chemins détestables. Le 12 janvier, on se mit en route à six heures et demie du matin, en se dirigeant au sud vers la montagne d'Aqarô. A une lieue de

là, on rencontra un petit torrent, puis un autre à peu de distance : ce n'était jamais sans perte de temps et sans beaucoup de peine que l'on parvenait à franchir ces obstacles. A 9 heures trois quarts, nous cheminions entre deux petites montagnes bien boisées : là je restai trois quarts d'heure avec Ismâyl, l'armée défilant toujours avec beaucoup de lenteur ; depuis que j'avais un cheval et M. Letorzec sa mule, nous pouvions suivre l'avant-garde, ce qui nous procurait l'avantage de faire une petite pause vers le milieu du jour. Un troisième torrent vint bientôt entraver notre marche. A midi, on rencontra quelques champs de dourah, qui furent ravagés en un clin-d'œil par les chameaux et les troupes. A une heure, s'offrit encore un grand torrent nommé *Baba*, au-delà duquel l'armée établit son camp, après 6 heures et demie de marche. Ce torrent avait ici quatre-vingts pas de largeur ; ses bords, élevés de 8 à 10 mètres, étaient couverts d'arbres touffus : il était à sec, excepté sur une certaine étendue, où l'eau séjournait entre des rochers. Ce torrent, me dit-on, venait, comme beaucoup d'autres, de Dâr el-Mokadah (l'Abyssinie), et allait aboutir au Toumat, à la hauteur d'Adâssi dans le Fazoql. Les difficultés que les troupes

eurent pour le passer furent inouïes; on commença à s'y engager à une heure, et l'on ne finit d'en sortir qu'à la nuit. Les chevaux s'en tiraient encore facilement; mais il n'en était pas ainsi des chameaux, qui ne pouvaient tenir pied ni en descendant, ni en montant, sur les parois escarpées et rocheuses de cette espèce de précipice; on manquait de cordes et de tout ce qui aurait été nécessaire pour leur faciliter ce trajet périlleux : un seul chameau qui venait à s'abattre interceptait le passage; et ceux qui le suivaient, déjà lancés, culbutaient les uns sur les autres; leurs guides étaient blessés, écrasés; l'homme qui avait le malheur de se laisser tomber, était foulé aux pieds sans qu'il fût possible de s'arrêter ni de lui porter aucun secours. C'était un bruit, des cris, une confusion que je ne saurais peindre. Les nègres idolâtres s'étaient déjà emparés de quelques traîneurs; ils occupaient tous les lieux voisins de ce pas difficile; nous nous trouvions pour ainsi dire au milieu d'eux. La crainte de rester en arrière et de tomber entre leurs mains excitait les Turcs à se hâter; tous voulaient se devancer les uns les autres. On conçoit aisément qu'au milieu de cette épouvantable confusion, il dut périr un grand nombre d'hommes et d'ani-

maux. M. Letorzec, quoique faible et souffrant, en fut quitte, ainsi que moi, pour quelques légères contusions; et nous dûmes bénir notre étoile d'être sortis à-peu-près sains et saufs de ce gouffre où tant d'autres venaient de laisser la vie.

Nous n'étions qu'à deux heures des montagnes d'Aqarô, que nous avions en face de nous : Ismâyl eut la prudence de ne pas en approcher de plus près, à cause de la nuit. Le 13, on se mit en marche à six heures un quart : après un court trajet dans le bois, nous atteignîmes les premières éminences d'Aqarô; on eut ici à passer un petit torrent. Nous continuions à longer une chaîne de monticules, à l'est, lorsque nous trouvâmes le corps d'un Arabe de notre armée, qui était tombé entre les mains des nègres; c'était à dessein qu'ils l'avaient exposé ainsi sur notre passage : ce malheureux était horriblement mutilé; suivant un usage qui paraît être commun à tous les nègres de ces régions, ils lui avaient enlevé les attributs de la virilité, et l'avaient criblé de coups de lance, comme si chacun d'eux eût voulu se procurer le plaisir de frapper le corps d'un blanc. Cet Arabe était du Fayoum; un de ses camarades de tente nous dit que, la veille,

en arrivant, le besoin de dourah l'avait fait s'écarter du camp : en cherchant sa subsistance, il avait trouvé la mort. Auprès de lui était son chameau tué aussi, et dont une partie de la chair avait été emportée. A 9 heures trois quarts, nous étions au pied de la grosse montagne d'Aqarô, où l'on campa. Les nègres, pleins d'audace, fiers de leur nombre et de la position de leur retraite qu'ils croyaient inexpugnable, avaient fait dire à Ismâyl, lors de son séjour à Fazoql, que, s'il venait sur leurs montagnes, ils lui casseraient les jambes. On peut présumer, d'après cela, qu'ils avaient eu avis des incursions de ce pacha sur celles de Kilgou et de Tâby. Pour mon compte, j'étais bien décidé à ne pas l'accompagner cette fois, s'il lui prenait fantaisie d'aller, en personne, les faire repentir de cette bravade. Cependant, à la vue de l'armée, ils commencèrent à changer de ton : ils envoyèrent humblement dire qu'ils consentaient à se soumettre et à payer un tribut. Ismâyl entra en négociation avec eux; mais cette condescendance n'avait pour but que de leur donner le change. En effet, tandis qu'on était en pourpaler, Haggi-Hammed était déjà parti avec ses quatre cents hommes pour bloquer le revers opposé de la

montagne; Omar kâchef s'était porté sur un autre point; et le kroussismé, avec sa troupe, cernait la partie nord. A la vue de cette manœuvre hostile, les nègres reconnurent qu'Ismâyl n'avait accueilli leur ambassade que pour les leurrer et les tenir dans une fausse sécurité: ils ne songèrent plus qu'à se soustraire à ses poursuites. La conformation extérieure de cette montagne étant semblable à celle de Kilgou, les Turcs éprouvaient les mêmes difficultés pour gravir sur ses flancs raboteux; s'ils avaient sur leurs adversaires l'avantage des armes et de l'audace, ceux-ci possédaient en revanche l'habitude des localités et une agilité vraiment étonnante; on les voyait courant pieds nus, et voltigeant d'un rocher à l'autre dans des endroits inaccessibles pour tout autre qu'eux, lancer leurs javelots contre les assaillans, et faire rouler sur leurs têtes d'énormes quartiers de granit qui en emportaient plusieurs à-la-fois. La montagne était couverte sur tous les points d'arbres dont le feuillage épais dérobaient à la vue d'Ismâyl l'ensemble des manœuvres de ses troupes; nous pûmes seulement distinguer, à l'aide d'une longue-vue, qu'elles avançaient avec beaucoup de lenteur. Enfin, une partie arriva au village situé

près du sommet, dans la partie sud, et y prit quelques nègres et plusieurs femmes : les autres, pour s'échapper, se portaient en foule vers le nord-ouest de la montagne. Dès que le pacha s'en fut aperçu, il fit jouer l'artillerie de ce côté-là pour couper le chemin aux fuyards ; mais cette précaution fut inutile, et ils passèrent malgré les boulets et la mitraille. Les soldats du kroussimé, craignant d'être atteints par ces projectiles qu'ils entendaient siffler par-dessus leurs têtes, n'osèrent plus avancer, et ne firent rien pour arrêter les nègres, qui disparurent en faisant pleuvoir sur eux une grêle de lances. Alors les Turcs, ne rencontrant plus d'obstacles, furent bientôt parvenus aux habitations, qui furent, en un clin-d'œil, pillées, saccagées et livrées aux flammes. On évaluait à trois mille le nombre des nègres qui se trouvaient réunis sur ce point : on en prit une centaine, la plupart femmes et enfans. Les Turcs eurent quinze des leurs de tués et vingt de blessés. Les soldats conduisaient leurs prisonnières à l'effendy chargé des comptes, qui devait leur payer une gourde d'Espagne par tête. J'allai voir ces malheureuses, que l'on garrottait comme des criminelles : elles montraient une résignation qui ne pouvait leur être

inspirée que par cette persuasion intime, universellement répandue parmi les peuples de ces contrées, qu'il est inutile de murmurer contre sa destinée, puisqu'elle est inévitable. Je vis plusieurs enfans circoncis; il paraît qu'à l'exemple du Fazoql, une partie de ces montagnards avaient embrassé l'islamisme. Plusieurs jeunes femmes avaient la tête et la figure rougies avec de la terre d'ocre incorporée dans la graisse dont elles se frottent. Il me semblait voir ces visages rubiconds que l'on remarque dans les peintures qui décorent les tombeaux des rois égyptiens. Toutes étaient plus ou moins parées de colliers, de bracelets et de ceintures en verroterie de Venise, articles que colportent les caravanes jusque dans l'intérieur de l'Afrique. Plusieurs d'entre elles portaient au cou un ornement nommé *konkoneh* dans leur langue : c'est un coléoptère à élytres durs et coriaces*, que l'on vide et auquel on arrache la tête et les pieds. On y adapte un

* Ces nègres idblâtres attachent-ils aussi quelque idée superstitieuse à cette espèce de parure ? faut-il y voir quelque analogie avec le scarabée révéral jadis en Éthiopie et en Égypte. Ce fut là ma première pensée. Mais je me rappelai que l'usage de faire servir comme ornement divers coléoptères, est très-répandu chez un grand nombre de peuples de l'ancien et du nouveau monde, et que rien n'a fait encore soupçonner qu'il eût quelque rapport

petit cordon en cuir, pour pouvoir le suspendre au collier. (*Voyez* vol. II, pl. LVI, fig. 21.)

Je m'approchai d'une jeune fille, et la priai de me donner le sien. Elle me fit signe de le détacher moi-même ; elle avait les mains liées. Je me serais fait scrupule de la priver de ce joyau, si je n'eusse été convaincu qu'elle ne le conserverait point ; car les soldats dépouillaient déjà ses compagnes d'infortune des bagatelles dont se composait leur mesquine parure, pour en faire de l'argent au Sennâr. Je remarquai quelques femmes qui avaient les cheveux réunis par petites tresses, et dont le sommet de la tête était couvert d'un réseau d'où pendaient plusieurs cordelettes qui leur couvraient le haut de la figure et le derrière du cou. Ces cordelettes, qui s'agitent au moindre mouvement, ont peut-être la destination d'écarter de leur tête les insectes ailés. Cette coiffure a quelque rapport avec celles de certaines figures sculptées dans les anciens tombeaux d'Égypte, et que je donne comme objets de comparaison (vol. II, pl. LVI, fig. 17 et 17¹.)

à des croyances religieuses. On nous apporte quelquefois du Brésil des bijoux de ce genre, joliment préparés et curieux par les belles couleurs des insectes qu'on y emploie.

Les points les plus élevés de la montagne d'Aqarô peuvent avoir de 8 à 900 pieds de haut : elle occupe un quart de lieue de l'est à l'ouest. On y comptait huit villages, la plupart situés du côté du sud. Elle compose un district nommé *Dâr el-Keyl* [province des chevaux]. Les habitans sont les uns idolâtres, les autres musulmans ; leur chef se nomme *Abou-Zinguir*. Ismâyl desirait d'autant plus d'obtenir ici un succès notable, que le résultat aurait décidé du sort de la population des montagnes voisines, dont celle-ci est regardée comme le chef-lieu : heureusement pour ces pauvres gens que cette première tentative fut loin de répondre à son attente. Cette montagne est couverte de baobabs, d'acacias, de nebkas, d'arbres papyrifères, &c. ; ce dernier y est très-commun.

L'armée se mit en marche à deux heures un quart, et se dirigea par l'extrémité occidentale de la montagne, à travers un grand nombre de petits mamelons qui en dépendent. Notre route portait au sud-ouest, pour aller joindre le Toumat, dont nous étions peu éloignés ; depuis long-temps nous n'avions eu un aussi beau chemin : le sol en était uni, et parsemé d'arbres, entre autres de deux espèces d'arbrisseaux nommés l'un *el-ayoûn* et

l'autre *el-moduss*. Au bout de deux heures, nous arrivâmes sur la rive droite du Toumat, où l'on campa : cette rivière est encore ici large de deux cents pas ; ses bords, couverts de plantes herbacées et d'arbustes, sont peu élevés au-dessus de son lit ; elle serpente dans une vaste plaine, au nord-ouest de laquelle nous apercevions dans le lointain les montagnes de Guincho et de Soudé ; au sud-ouest, celle de Khachinkarô, habitée en partie par des nègres païens.

L'armée passa ici la journée du 14 janvier ; ce qui nous permit d'observer des distances pour quatre calculs de longitude et deux hauteurs méridiennes d' α de Persée, qui placent ce point du Toumat par $11^{\circ} 2' 30''$ de latitude nord et par $32^{\circ} 31'$ de longitude orientale, et déterminent, en même temps, la position d'Aqarô, situé à deux heures dans l'ouest 20° nord. La variation, calculée sur deux observations d'amplitude du soleil, est de $11^{\circ} 38'$.

Le pacha se proposait d'aller le lendemain faire une seconde tentative sur la partie orientale de la montagne d'Aqarô, où les nègres, disait-on, étaient revenus. A la nuit, deux des leurs vinrent de leur part annoncer qu'ils voulaient tous se rendre. J'étais auprès du pacha, lorsque

ces négociateurs lui furent présentés. Il leur dit qu'il ne dépendait que d'eux, pour quelques esclaves qu'il leur demandait, de conserver leurs villages, leurs récoltes, leurs femmes et leurs enfans, qui chaque jour tombaient en son pouvoir; qu'il ne voyait lui-même qu'avec douleur les maux affreux auxquels les exposait leur résistance; que si la proposition qu'ils venaient lui faire était réellement exempte de mauvaise foi, leurs compatriotes n'avaient qu'à se rendre tous le lendemain, au lever du soleil, près de son camp, et qu'il conclurait avec eux un arrangement définitif. Ces bonnes gens ne furent pas assez dupes pour donner dans le piège; et bien leur en prit; car l'arrière-pensée du pacha était de faire main-basse sur eux et de les prendre tous d'un coup de filet.

Le 15, ne voyant paraître personne, comme il s'en doutait bien, le pacha se dirigea, avec huit cents hommes et une pièce de canon, vers les hauteurs d'Aqarô. Je me laissai encore tenter cette fois-ci, et je l'accompagnai. La troupe se dispersa sur la montagne dans le but de bloquer le village, et elle y parvint sans peine et sans résistance; il était désert. En un instant, la flamme dévora jusqu'à la plus petite habitation; cinq cents cabanes furent réduites en cendres; des

vieillards des deux sexes, que l'âge ou les infirmités avaient empêchés de fuir, demeurèrent engloutis sous leurs toits embrasés; d'autres furent conduits au pacha, qui, ne sachant qu'en faire, les laissa libres de contempler l'horrible spectacle qu'un peuple plus policé qu'eux était venu leur donner. Ce côté de la montagne est moins boisé que l'autre; quelques baobabs, des tamariniers et autres arbres y sont épars, ainsi que dans la vallée. Le soir nous revînmes au camp. Le pacha paraissait être d'une humeur détestable; aussi le laissai-je dîner seul.

Le 16, à six heures trois quarts, l'armée traversa le Toumat, et se dirigea au sud-ouest vers les deux montagnes de Khachinkarô : à huit heures trois quarts, on était sur des champs de dourah qui en dépendaient; une heure après, nous nous arrêtâmes en face de ces montagnes. Elles sont des plus grosses et suivent une direction est et ouest; elles sont bien boisées et de même formation que la précédente. Plusieurs groupes de cabanes en couronnaient les cimes. Une députation de nègres vint au-devant d'Ismâyl. Elle lui dit que s'il voulait continuer sa route sans leur faire aucun mal, ils se trouveraient en mesure, à son retour, de lui payer un tribut. Le pacha ne faisait pas grand

fond sur leurs promesses ; mais , impatient de voir si la recherche des mines d'or serait plus fructueuse que la chasse aux nègres , il adhéra à ce qu'on lui proposait. En conséquence , après une demi-heure de repos , l'armée se remit en marche. A dix heures nous entrâmes dans un bois de petits arbres , où il fallut franchir un petit torrent ; le sol élevé dans l'ouest devenait inégal et montueux. Au sud et à l'ouest , la vue était bornée par de hautes montagnes. A midi nous passâmes un torrent qui vient des montagnes du sud-ouest ; un autre plus petit était près de celui-ci. A une heure et demie , on traversa de nouveau le Toumat. Sa largeur ici est encore de deux cents pas ; ses bords , peu élevés , sont couverts de végétaux herbacés. Nous avions en face la grosse montagne de Fâbaô , au pied de laquelle nous passâmes ; elle est à un quart d'heure du Toumat : comme les précédentes , ses flancs sont couverts d'arbres , et l'on y voit beaucoup d'habitations de nègres. Le pacha ne s'y arrêta point. On continua à marcher dans l'est de cette montagne , à travers quelques champs de dourah à tiges grêles et peu productives. On entra ensuite dans un bois de petits arbres , parmi lesquels je remarquai l'acacia dont j'ai déjà parlé , et qui porte ses longues

épinés fixées sur des espèces de galles*. A trois heures, nous passâmes un petit torrent. Une chaîne de montagnes se montrait à l'ouest. On traversa ensuite quelques champs de dourah : les tiges de cette plante offraient ici un contraste parfait avec celles que j'avais remarquées auparavant; elles étaient les plus hautes que j'eusse jamais vues; quelques-unes s'élevaient à 5 mètres 25 centimètres [17 pieds]. Nous continuâmes ensuite à parcourir des bois où l'inégalité du sol rendait la marche extrêmement pénible : un de mes chameaux y succomba, et je tremblai que le mulet de M. Letorzec n'eût le même sort. Enfin, après avoir descendu beaucoup dans le sud, nous retrouvâmes le Toumat, sur la rive gauche duquel on campa à cinq heures du soir. Le lit de cette rivière avait toujours à-peu-près la même étendue; de hauts bancs de sable l'obstruaient; mais l'eau, quoique ce fût l'époque où elle est basse, y coulait encore sur les deux tiers de sa largeur.

Nous avions marché neuf heures et demie. Les troupes, harassées, avaient un besoin indispensable de prendre quelque repos. On conçoit

* Je regrette beaucoup d'avoir perdu sur le Nil les branches que j'en avais conservées.

à peine, en effet, qu'elles pussent résister à un pareil train de vie; les animaux eux-mêmes, qu'il fallait à chaque instant délaïsser sur la route, ne pouvaient plus supporter de si dures fatigues. A la suite de longues et pénibles traites, le soldat, à peine arrivé sous sa tente, devait aller grimper sur les montagnes et courir après les nègres. Quelque impatient que fût Ismâyl d'arriver à Qamâmyl, pour savoir à quoi s'en tenir sur l'or après lequel il soupirait, force lui fut de donner à ses hommes un peu de répit, et nous passâmes ici la journée du 17. J'avais eu peine à m'expliquer comment les soldats pouvaient se nourrir : souvent on arrivait à la nuit; toutes les provisions qu'ils pouvaient porter avec eux, c'était un peu de dourah; ceux qui en avaient étaient obligés de le réduire en farine sur une pierre, avec une molette à main; il fallait travailler une heure pour en triturer la ration d'un homme, faire la pâte et la faire cuire; tout ce temps diminuait celui du repos, ordinairement fort court.

La plupart, il est vrai, se contentaient de faire bouillir leur dourah, et le mangeaient avec sa pellicule. Mais le premier devoir pour tous était de parcourir d'abord les environs pour

chercher de quoi nourrir les animaux, qu'ils avaient un si grand intérêt à conserver. Pour nous, comme j'avais eu soin de faire faire du biscuit au Sennâr, nous étions beaucoup moins à plaindre, grâce à nos chameaux, qui nous rendaient le service inestimable de le porter.

Le 18 janvier, l'armée se mit en route à six heures trois quarts : nous fîmes plus d'une demi-lieue dans le lit même du Toumat, qui court ici nord et sud ; il y avait, au milieu, de 12 à 20 centimètres d'eau ; nous en sortîmes pour suivre sa rive gauche. A huit heures et demie, nous eûmes à franchir un petit torrent dont les bords étaient très-élevés ; puis nous montâmes sur des coteaux couverts de champs de dourah. Ici la terre était chargée d'un sable ferrugineux ; des roches graniteuses et feld-spathiques constituaient la nature des collines. Cet aspect géologique et les informations que j'avais sur le pays, me firent reconnaître que nous approchions des lieux signalés comme recélant de l'or. A huit heures trois quarts, nous longeâmes les montagnes de Qassân, situées à l'ouest de notre route, et couvertes de nombreuses habitations : les nègres avaient promis de donner au pacha cinq cents esclaves mâles pour leur village et quelques

autres des environs. Nous avions à notre vue, dans l'est, la longue chaîne de montagnes de Fâkoumkom et de Fâdoqah. A neuf heures trois quarts, un petit torrent vint embarrasser notre route, qui passait sur des coteaux couverts de bois et d'une espèce de bambous ou de roseaux qui avaient jusqu'à 10 et 12 mètres de hauteur. A onze heures un quart, l'armée traversa de nouveau le Toumat : son lit, resserré entre des montagnes remarquables par leur belle végétation, n'avait que soixante pas de large, et l'eau y avait un cours très rapide. L'aspect de ce site me rappela l'entrée du lac de Côme. Nous longeâmes la rive droite, et bientôt nous fûmes sur le territoire de Qamâmyl. On se dirigeait dans le sud, après s'être enfoncé de nouveau dans les bois. Parvenus à une certaine élévation, nous découvrions à l'ouest la longue chaîne de montagnes d'Obeh. De demi-heure en demi-heure, la route était coupée par des torrens qui tous allaient aboutir au Toumat, et qu'on ne franchissait point sans des peines infinies; quelque mauvais que fussent les chemins que nous avons parcourus jusque là, il ne s'en était point encore rencontré d'aussi détestables : sans cesse il fallait monter et descendre sur des

coteaux et des monticules couverts d'arbres : le passage des ravins sur-tout était funeste pour les chameaux ; on ne voyait sur la route qu'animaux et bagages laissés à l'abandon. Le pacha lui-même n'avait plus un seul bon cheval ; celui qu'il montait s'abattit plusieurs fois dans la journée : nous fûmes contraints de laisser là un chameau, une partie de sa charge et la mule de M. Letorzec, qui monta, faute de mieux, sur le dromadaire qui portait mes papiers et mes dessins ; mais ce pauvre animal, épuisé lui-même de fatigues, se coucha ; en vain nous employâmes tous les moyens pour le faire relever, nous ne pouvions y réussir. L'endroit du bois où nous nous trouvions, était couvert d'arbustes en partie morts et d'herbes sèches : par suite d'une de ces imprudences si familières à nos compagnons de voyage, le feu prit à peu de distance de nous. Bientôt l'embrasement est près de nous atteindre : je me résous à perdre le dromadaire ; mais je veux sauver sa charge ; elle renferme tous mes papiers. Quel parti prendre ? nous n'avons rien sous la main pour couper les cordes et les courroies qui la retiennent ; dans le trouble qui nous presse, nous faisons des efforts inutiles pour les délier : c'en

est fait; le fruit de tant de peines et de périls va devenir la proie des flammes!.. On nous crie de nous sauver; je ne puis me résigner encore à faire un si pénible sacrifice! Mais déjà la chaleur nous brûle la figure; nous sentons les atteintes du feu; il faut nous éloigner: ma douleur est au comble; je pousse un cri de désespoir!..... Cependant notre chameau se sentant brûler, se lève, s'élance, court hors du feu et retombe à quelque distance. Nous nous précipitons sur lui; nous arrachons enfin sa charge, et la plaçons sur mon cheval, que je tire par la bride et que M. Letorzec frappe par derrière: nous avançons; mais le vent chasse les flammes de notre côté; elles vont nous atteindre encore: nous sommes glacés de terreur et d'effroi!.... notre position est horrible!... Enfin, ô bonheur ineffable! les arbres s'éclaircissent devant nous; nous sortons du bois..... nous sommes sauvés! Épuisés de lassitude, respirant à peine, nous nous couchons par terre pour reprendre nos sens; nous tournons la tête involontairement vers le lieu où nous venions de courir de si grands dangers.... Nouveau sujet d'alarmes! nous n'apercevons plus personne. Où sont les troupes? l'embrasement les a-t-il contraintes à prendre

une autre direction? Nous demeurions anéantis, M. Letorzec et moi, sans oser nous communiquer les sinistres pensées qui nous obsédaient, lorsque la vue de plusieurs soldats qui débouchaient de ce lieu maudit, vint faire renaître le calme dans nos cœurs.

J'obtins, à force d'argent, de faire placer sur un de leurs chameaux la charge de mon cheval, qui ne pouvait plus se soutenir : ils nous donnèrent un peu d'eau qui répara nos forces, et, à peine remis des cruelles émotions que nous venions d'éprouver, nous continuâmes notre route à pied avec eux.

A-peu-près à une lieue de là, nous arrivâmes, vers six heures, sur un coteau très-élevé, couronné de quelques habitations nommées *Abgoulgui*, dans la province de Qamâmyl : les troupes y avaient déjà établi leur camp. Nous avions ce jour-là marché dix heures, mais sans faire beaucoup de chemin : nos provisions et nos bagages étaient restés en arrière, avec mes domestiques ; ce fut encore pour nous un nouveau sujet d'inquiétude. Quelques Turcs nous donnèrent un peu de pâte de dourah ; nous étions trop fatigués pour aller souper chez le prince Ismâyl, qui d'ailleurs semblait ne plus

avoir bien juste que ce qu'il fallait pour sa subsistance. M. Letorzec s'enveloppa dans une couverture qu'il conservait soigneusement, et moi dans un tapis que j'avais sur mon cheval, et nous nous couchâmes par terre, appelant de tous nos vœux les charmes d'un sommeil réparateur : mais l'agitation d'esprit dans laquelle nous avons passé la journée, l'extrême dureté du sol rocailleux qui nous servait de couche, ne nous permirent guère de dormir. Le jour venu, je m'empressai d'aller à la recherche de mes gens et de mes chameaux ; ils n'étaient arrivés que dans la nuit : j'appris que l'incendie de la veille n'avait pas été aussi funeste à l'armée qu'il aurait pu l'être. A l'approche des troupes, les nègres avaient pris la fuite en abandonnant leurs maisons, où l'on trouva quelques porcs et du dourah.



VOCABULAIRE

DE LA LANGUE DES NÈGRES DE QAMÂMYL,

DANS LE PAYS DE BERTÂT.

A			
Abeille.....	Kadindirche et Moncho (deux espèces de mou- ches).	Baiser.....	Soulindou.
Abyssinie.....	Gallâ.	Balai.....	Chindel.
Agenouiller (s').	Sicour taboucho.	Balance.....	Moudulle.
Agneau.....	Tané.	Bancaï.....	Akoulgouchou.
Aiguille.....	Indiry.	Barbe.....	Bouss.
Aile.....	Méscbé.	Barque.....	Goure.
Ame.....	Ago.	Bas-ventre.....	Iô.
Ami.....	Magô.	Bâtard.....	Berie.
An.....	Kachingalon.	Bâton.....	Kagou.
Après-demain..	Achichel.	Beau.....	Kachi.
Arbre.....	Engoulé.	Beaucoup.....	Dungue.
Arc-en-ciel....	Mossol.	Bec.....	Missindou.
Arête.....	Ondou.	Bèche.....	Fassy.
Argent.....	Namette.	Bégayer.....	Mabouesse.
Autruche.....	Minsinmerou.	Belier.....	Beaudo ou Mava- dané.
Avaler.....	Afiguiné.	Beurre.....	Erokoche.
Aveugle.....	Ouâ.	Bianc.....	Foudy.
B		Blé.....	Moune.
Bague.....	Gombeiny.	Bleu.....	Mily.
Bâiller.....	Amoula.	Bœuf.....	Ramotoukou.
		Boire.....	Douâ.
		Bois.....	Engoula-kosallé.
		Boîte.....	Al kiterro.
		Boiter.....	Oukéroïé.
		Bonjour.....	Adamodou.
		Bonsoir.....	Abouré.

F		I	
Farine.....	Koulai.	He.....	Koun.
Fatiguer.....	Kara.		
Femme.....	Naguinchelou.	J	
Feu.....	Mô.	Jambe.....	Kolaré.
Feuille.....	Fakacho.	Jarre.....	Ty.
Fièvre.....	Soukoury.	Jaune.....	Abeny.
Fil.....	Abagni.	Joli.....	Gôly.
Fleuve.....	Dely.		
Fou.....	Piolo.	L	
Foudre.....	Robachy.	Lait.....	Hier.
Frère.....	Mako.	Lance.....	Pé.
Froid.....	Akachy.	Lune.....	Chigué.
Front.....	Argoudi.		
Fumée.....	Gouta.	M	
Fusil.....	Abondoule.	Main.....	Raba.
		Maison.....	Chouly.
G		Malade.....	Bedé.
Genou.....	Kouchou.	Mamelle.....	Herre.
Gomme.....	Angadi.	Manger.....	Nangaly.
Graisse.....	Lingué.	Marteau.....	Fasy.
Gratter.....	Agongoyé.	Merci.....	Andaly.
Gros.....	Marchy.	Midi.....	Aréguio.
		Miel.....	Goncho.
H		Milieu.....	Kiroflo.
Haricot.....	Tobouy.	Montagne.....	Belai.
Herbe.....	Gniéra.	Mordre.....	Couraly.
Hier.....	Maguigué.	Mort.....	Mouchai.
Hiver.....	Lichette.	Mouche.....	Koron.
Homme.....	Meloko.	Moucher.....	Afinsegamon.
		Moustache.....	Pouche.

N

Narine.....	Amou.
Natte.....	Alquiter.
Neuf.....	Orfoudy.
Nez.....	Kara.
Nid.....	Andoulé.
Noir.....	Mily.
Nombrii.....	Abouldou.
Nuage.....	Agourou.
Nuit.....	Ambou.

O

Oeuf.....	Fokolo.
Ognon.....	Bily.
Ongle.....	Masas.
Or.....	Foda.
Oreille.....	Hai.
Os.....	Pololo.

P

Paupière.....	Argoudy.
Pauvre.....	Aguera.
Peau.....	Chafa.
Père.....	Paba.
Perle.....	Mouyi.
Pet.....	Ougon.
Petit.....	Peri.
Peu.....	Chakadi.
Peur.....	Akipi.
Pied.....	Koï.
Pierre.....	Béla.
Pipe.....	Agoulou.
Plat.....	Ty.
Pleurer.....	Sébé ou Chibere.

Plume.....	Agogote.
Poil.....	Pouche.
Poisson.....	Nagoure.
Poivre.....	Abinbife,
Porte.....	Adergadot.
Pou.....	Tigny.
Poule.....	Mitsa.
Près.....	Irgui.
Propre.....	Soouari.
Province.....	Kiezel.
Prunelle.....	Arézély.
Pucelle.....	Beé.
Puer.....	Moutsocon.
Puits.....	Kongone.
Punaise.....	Goutsy.

Q

Quarante.....	Kilséry.
Quatre.....	Manamo.
Queue.....	Aboué.
Quinze.....	Fafarnoé.

R

Rage.....	Galamefo.
Raisin.....	Mangogo.
Rame.....	Chimbé.
Rasoir.....	Guitsé.
Rat.....	Amilo.
Riche.....	Agour.
Rien.....	Dogochi.
Rire.....	Quiédit.
Rivière.....	Bouffy.
Rognon.....	Aloluche.
Rot.....	Aguigué.
Rouge.....	Guibeni.
Route.....	Kagale.

S			
Sable.....	Asisiqué.	Testicule.....	Agoisar.
Sac.....	Aourfando.	Tête.....	Koulou ou Alou.
Sale.....	Mili-dokochi.	Tétine.....	Iridor ou Iridou raon.
Sandale.....	Chafa.	Toile.....	Horgodit ou Oche
Sang.....	Kafar.	Tombeau.....	Tiroche ou An- mouchéro.
Sauter.....	Daganicolo.	Torrent.....	Belou.
Sauterelle.....	Andabar.	Tourterelle....	Kourkoudou.
Savon.....	Achaboun.	Tousser.....	Akoé.
Scarabée.....	Konkoné.	Trembler.....	Poubony ou Da- dachen.
Scorpion.....	Yégué.	Trois.....	More.
Sein.....	Herre.		
Sel.....	Kéko.	U	
Selle.....	Amadé ou Orie.	Un.....	Moudoukou.
Semer.....	Aiky ou Bala.	V	
Sept.....	Rapmore.	Vache.....	Ranagalai.
Serpent.....	Kouké ou Oria.	Veau.....	Renquoi.
Singe.....	Mogole.	Veine.....	Ouära.
Sœur.....	Ombo.	Vendre.....	Yelvola.
Soif.....	Fimouchait.	Vent.....	Foubane ou Ba- gnalou.
Soleil.....	Mondzo ou Mon- dso.	Ventre.....	Iö.
Songe.....	Aféchoré.	Verge.....	Couillé.
Souffler.....	Foula	Vert.....	Boussy.
Sourcil.....	Arbousse.	Veuf.....	Mouché.
Sourd.....	Kadégui ou Sér- gueille.	Viande.....	Ohon.
Suer.....	Poémon ou Douf.	Vieux.....	Eka.
Sycomore.....	Gancha.	Village.....	Kéza.
		Vingt.....	Kitchéry.
T		Voleur.....	Aguéra.
Tabac.....	Oura.	Vomir.....	Kougou.
Talon.....	Koï.		
Tamarin.....	Melai.	Y	
Tanner.....	Asabaoura.	Yeux.....	Arche.
Terre.....	Saká ou Zaka.		

VOCABULAIRE

DE LA LANGUE PARLÉE A DONGOLAH.

[Ayant communiqué ce vocabulaire à M. Agoub, il y a reconnu plusieurs mots d'origine arabe; j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour les savans d'en faire ici la remarque, et M. Agoub a bien voulu, pour en faciliter la comparaison, écrire à côté de ces mots les mots arabes dont ils sont dérivés.]

A		B	
Abeille	Férek.	Bague.	Koufelga.
Acacia	Salleh.	Bâiller.	Gangai.
Agenouiller (s')	Ongai.	Baiser.	Daou.
Agneau	Katéga.	Balai.	Taouerka.
Aiguille	Intafaiga.	Balance.	Mezanga, ميزان
Amadou	Tangä.	Bancaï.	Kadjala.
Ame.	Chaouertiga.	Barbe.	Saméga.
Ami	Aourka.	Barque.	Séguirka.
An.	Senaga, سنه (1)	Bas-ventre.	Touga.
Ancre.	Ourmouta.	Bâtard.	Arammentot, أبن حرام
Après-demain.	Ouallogaga.	Bâton.	Ouerkika.
Arbre.	Gulguela.	Beau.	Acheriga.
Arc-en-ciel.	Amroska.	Beaucoup.	Diguïta.
Architecte.	Korabéga.	Bec.	Chiberkoïaga.
Arête (de poisson).	Gindéga.	Bèche.	Toriga.
Argent.	Chonguirka.	Bégayer.	Tamtanga.
Attacher.	Daguire.	Béler.	Béyé.
Aujourd'hui.	Eliga.	Bélier.	Ondiga.
Avaler.	Goska.	Beurre.	Semmiga, سمن
Aveugle.	Dounga.	Blanc.	Moulouga.
Aviron.	Mogtafka, مقذاف		

(1) La syllabe *ga* ou *ka* qui termine en général les substantifs, n'appartient pas à la racine des mots. C'est ou un article ou une forme grammaticale.

Coussin.	Kandiga, كنديه	Étoile.	Ouindiga.
Cracher.	Goumoutatoufy.	Étrangler.	Alléguiere.
Crapaud.	Golatiga.	Étrier.	Erekabka, الركاب
Crin.	Ondigousaga.	F	
Crocodile.	Ouloumga.	Farine.	Nourtiga.
Cu.	Onssounamriga.	Femme.	Idinga.
Cuir.	Etirkavé.	Fer.	Tirisiga.
Cuisse.	Fokiga.	Feu.	Ika.
Cuivre.	Naaska, نحاس	Feuille.	Gogelokiga.
D		Fièvre.	Kabkab.
Danser.	Araguita.	Figure.	Koinga.
Datte.	Fintiga.	Fil.	Tissiga.
Dattier.	Nobouga.	Fleuve.	Ossiga.
Debout.	Koutamingué.	Foin.	Goufoufiga.
Dedans.	Aouéga.	Forger.	Tabita.
Deux.	Ouoga.	Fou.	Massouba.
Diabie, démon, génie.	Guinniga, جنى	Foudre.	Doudouga.
Dieu.	Norka.	Fourmi.	Gouoka.
Dix.	Diméga.	Frère.	Fafo.
Doigt.	Edisarbéga.	Froid.	Orma.
Dormir.	Nérafy.	Froment.	Illéga.
Dos.	Guerka.	Front.	Koinga.
DouceMENT.	Ebikingou.	Frotter.	Noché.
Douze.	Dimorouoga.	Fumée.	Eguitulluga.
E		Fusil.	Mondouka, بندقيه
Eau.	Amanga.	G	
Éclair.	Kérienta.	Gazelle.	Kikaitta.
Éclipse.	Damanga.	Genou.	Oékourtiga.
Ensemencer.	Naguerka.	Girofle.	Bertota.
Épaule.	Osmarka.	Gomme.	Goulouéga.
Épine.	Gindéga.	Graisse.	Noïga.
Été.	Fagonga.	Grand.	Nasséka.
Éternuer.	Archai.	Gratter.	Nochéga.
		Gros.	Daouéka.
		Guitare.	Kisirka.

H			
Hameçon.....	Guéakerka.	Loup.....	Okeïga.
Haricot.....	Achiranguéga.	Lourd.....	Guitira.
Hippopotame....	Erétat.	Lune.....	Ounatéga.
Hiver.....	Chitéga, شتا		
Homme.....	Itta.		
Huile, beurre...	Sémenoïga, سمن		
Huit.....	Iduo.		
I		M	
Ici.....	Enna, هنا	Main.....	Edésarbéga.
Il.....	Artiga..	Maison.....	Nogriga.
Ivoire, dents d'é-		Malade.....	Jagada.
léphant.....	Filga, سن فيل	Mamelle.....	Dougoussiga.
Ivrogne.....	Sarrafie.	Manger.....	Kabéné.
		Marché.....	Ollégouë.
		Marteau.....	Aiatat.
		Matin.....	Méraguéiné.
		Mécréant, chrétien	Kafirka, كافر
		Mer.....	Bahr-el-malaka بحر
		Merci.....	Kataral haëre, كتر الله خير
		Midi.....	Dourruere, ظهر
			pour ظهر
		Milieu.....	Gaskoïe.
		Minuit.....	Aôgasko.
		Mordre.....	Akédou.
		Mort.....	Diosso.
		Morve.....	Sorinega.
		Mouche.....	Koutiga.
		Moustache.....	Charéba, شوارب
J		N	
Jambe.....	Oïnébarégué.	Nez.....	Soringa.
Jarre.....	Galoïe.	Nid.....	Faiga.
Jaune.....	Barguéa.	Noir.....	Ouromnga.
Joli.....	Acheria..	Nombrii.....	Fouta.
Junceau.....	Ouongaréné.	Nuage.....	Gamamga, غمام
Jument.....	Mourtikaréga.	Nuit.....	Aouoka.
L			
Lait.....	Sougnié.		
Lance.....	Chartiga.		
Langue.....	Narka.		
Laver.....	Kétéchouké.		
Léger.....	Ollita.		
Lèvre.....	Choundiga.		
Limon.....	Elémonga, اللبمون		
Lit.....	Angaké.		
Loin.....	Ouéréka.		

O		Pou.	Issiga.
Œuf.	Nok.	Poule.	Dourmata.
Ognon.	Fileka.	Près.	Moïa.
Oiseau.	Kartiga.	Propre.	Médéra.
Ongle.	Soutinga.	Prunelle.	Manéta.
Onze.	Démeuêke.	Pucelle.	Koudouto.
Or.	Nabika.	Puer.	Némety.
Oreille.	Okuga.	Puits.	Gououoga.
Os.	Doguéga.	Q	
Outre.	Guirbéga, قربه	Quarante.	Arbainga, أربعين
P		Quatorze.	Dimakamso.
Paille.	Gaïflata.	Queue.	Guélégaä.
Papier.	Wuaraka, ورق	Quinze.	Dimeriga.
Paupière.	Mannigoumourka.	R	
Pauvre.	Meskina, مسكين	Rame.	Signirka.
Peau.	Naouaka.	Rasoir.	Gagnirka.
Père.	Abaga, أبو	Rat.	Eskitinga.
Petit.	Kondoutole.	Rire.	Diguigy.
Peu.	Maressot.	Rognon.	Diguiltega.
Peur.	Guiagué.	Rot.	Aïchi.
Pied.	Ohindirka.	Rouge.	Guéla.
Pierre.	Kitta.	Route.	Daouga.
Pigeon.	Minnéga.	S	
Pincer.	Sougoutai.	Sac.	Guiska, كيس
Pipe.	Toulinkéta.	Salé.	Achéry.
Plat.	Béguéga.	Sandale.	Bertaouïka.
Pleurier.	Ognié.	Sang.	Koiga.
Plomb.	Rasaska, رصاص	Sauter.	Ouaren.
Plume.	Chiberka.	Sauterelle.	Nabaka.
Poil.	Chiguertiga.	Savon.	Sabonga, صابون
Poisson.	Semmega, سمك	Scarabée.	Foudéga.
Poitrine.	Oka.		
Poivre.	Fiffiga, فلفل		
Porte.	Kobita.		

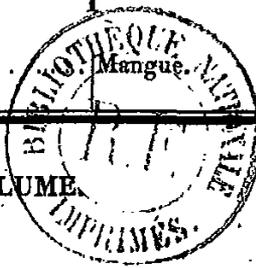
Scorpion.	Ségata.	Tombeau.	Tourboga, تربه
Sein.	Dougoussiga.	Tourterelle.	Doguèga.
Sel.	Imite.	Tousser.	Toukoudé.
Semer.	Naguerka.	Treize.	Déméroué.
Sentir.	Sounné.	Trembler.	Kerkère.
Sept.	Koloda.	Trente.	Talatine' ثلاثين
Serpent.	Messaguinga.	Trois.	Tousko.
Singe.	Abalinga.	U	
Six.	Gorgo.	Un.	Ouéra.
Sœur.	Annasiga.	Urine.	Gagnirka.
Soixante.	Sétinnéga, ستين	V	
Soldat.	Askarka, عسكر	Veau.	Gourtôte.
Soleil.	Machake.	Veine.	Edinkofga.
Songe.	Neserka.	Vendre.	Guïano.
Souffler.	Oufé.	Vent.	Kirgniata.
Soufre.	Kibrîte, كبريت	Ventre.	Touga.
Sourcil.	Manichiguirtiga.	Verge.	Koufiga.
Sourd.	Négua.	Vert.	Dessa.
Suer.	Sematiga.	Veuf.	Diosso.
Sycomore.	Guimeska, جميز	Viande.	Arki.
T		Vieux.	Dououa.
Tabac.	Toumbaka.	Village.	Beîétely, بلد
Talon.	Oésouk.	Vingt.	Gain.
Tamarin.	Aradéba.	Voléur.	Markata.
Tanner.	Doudouga.	Vomir.	Bareské.
Terre.	Siègua.	Y	
Testicule.	Artaga.	Yeux.	Mangue.
Tête.	Ourka.		
Toile.	Goumacheka, قماش		

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAP. XXIII.	Antiquités d'Argo.....Pag.	2.
	Description et position géographique de l'île.....	5.
	Marakah.....	8.
	Fuite des Mamlouks.....	9.
	Position de Marakah; état nébuleux du ciel.....	Ibid.
	Voyage en caravane.....	12.
	Dongolah el-Agouz, sa description....	18.
	Ancien couvent.....	20.
	Débris de colonnes.....	21.
CHAP. XXIV.	Misère des habitans.....	23.
	Usages.....	24.
	Produits du Dongolah.....	25.
	Départ pour Dâr Chaykyé.....	26.
	Ancien château; mirage.....	29.
	Rapport d'un Chaykyé.....	31.
	El-Araq; sa position.....	35.
	Ruines chrétiennes.....	36.
	Hannék, lieu remarquable.....	37.
	Meraouch ou Meraouy; sa position....	39.
	Pyramides; ruines du mont Barkal.....	41.
	Réflexions sur le lieu de Méroé.....	42.
	Inquiétude envers les naturels.....	43.
	Arrivée au corps d'Ismâyl.....	46.
	Visite à Abdyn bey.....	47.

	Rapports d'Européens.	48.
	Méprise sur la position de Méroé.	49.
	Mort d'un Européen.	Ibid.
CHAP. XXV.	Force de l'armée.	50.
	Résistance des Chaykyés.	52.
	† Parlementaires.	53.
	Avant-garde.	Ibid.
	Combat.	54.
	Valeur d'Abdyn bey.	56.
	Victoire d'Ismâyl.	Ibid.
	Fanatisme des Chaykyés.	Ibid.
	Cruauté des Turcs.	58.
	Oreilles coupées aux Chaykyés.	59.
	Cruauté d'un Grec.	Ibid.
	Envoi de têtes et d'oreilles au Caire.	Ibid.
	Incendie de Kortî.	Ibid.
	Trait généreux d'Ismâyl.	60.
CHAP. XXVI.	Prisonniers.	61.
	† Nouveaux parlementaires envoyés aux Chaykyés.	62.
	Combat.	Ibid.
	Défaite complète des Chaykyés.	63.
	Cruauté des Grecs.	Ibid.
	Enlèvement de Safie.	64.
	Trait généreux d'Ismâyl.	65.
	Mélik Zibert.	Ibid.
	Amnistie; fuite du mélik Chaouss.	66.
	Des Chaykyés rentrent dans leurs foyers.	Ibid.
	État des Chaykyés, leur caractère.	67.
	Productions.	69.
	↓ Usages.	Ibid.
	Costume.	70.
	Manière de combattre.	71.
	Routes.	Ibid.

	Pyramides de Nouri.....	72.
	Visite à Ismâyl.....	Ibid.
CHAP. XXVII.	Départ pour Barbar.....	76.
	Cataracte.....	77.
	Méprise des Turcs, qui croient trouver des indices de mines d'argent.....	79.
	El-Kerbekân.....	81.
	Ouâdy el-Argou.....	83.
	Roches.....	86.
	Marche pénible de l'armée.....	87.
	Incendie.....	Ibid.
	Arrivée au Nil.....	90.
	Fausse alerte.....	91.
	Petite cataracte.....	92.
	Éthériques.....	94.
	Arrivée pompeuse de l'armée à Qoubou- chi, province de Barbar.....	96.
	Soumission des méliks.....	97.
	Burckhardt.....	Ibid.
CHAP. XXVIII.	Visite à Ismâyl pacha.....	98.
	Village d'el-Mekheyr.....	99.
	Visite au mélik Nâser-A'dyn.....	101.
	Usages en rapport avec ceux des anciens.....	102.
	Observations astronomiques.....	104.
	Barbar; productions du pays.....	106.
	Observations thermométriques.....	107.
	Époque des pluies.....	Ibid.
	Animaux.....	109.
	Peuples; leur caractère.....	Ibid.
	Nourriture.....	111.
	Costume.....	112.
	Lois.....	113.
	Occupation des habitans.....	115.
	Commerce et monnaies.....	117.

	Communications.....	120.
CHAP. XXIX.	Soumission de Nimir.....	121.
	Sa présentation à Ismâyl.....	122.
	Excursion chez les Arabes.....	123.
	Départ d'Abdyn bey.....	124.
	Position de Qoubouchi.....	125.
	Conjectures sur des monumens dits <i>tarâbyls</i>	Ibid.
	Entretien avec Ismâyl.....	126.
	Départ pour Chendy.....	129.
	Passage du fleuve.....	133.
	Recherches des ruines de Méroé.....	134.
	Passage du mélik Nimir.....	137.
	Autre rapport sur les <i>tarâbyls</i>	Ibid.
	Marche de Nimir.....	140.
	Surprise à la vue des <i>tarâbyls</i> ou pyramides; aspect de ces monumens.....	142.
	Autre groupe de pyramides.....	143.
	Emplacement d'une ville antique.....	Ibid.
	Position astronomique.....	Ibid.
	Maisons, leur forme.....	144.
CHAP. XXX.	Description des ruines près du fleuve....	146.
	Grand temple, emplacement de la ville antique.....	148.
	Villages environnans.....	150.
	Pyramides rapprochées du Nil.....	Ibid.
	Pyramides du sud.....	153.
	Pyramides du nord, leur description....	154.
	Pylônes, voûtes.....	159.
	Sculptures; costume étranger à ceux des monumens d'Égypte.....	160.
	Suite des pyramides; leur description..	161.
	Principale pyramide.....	164.
	Petite pyramide particulière.....	168.

	Suite des pyramides.....	169.
	Sculptures.....	171.
CHAP. XXXI.	Accueil du cheykh Omar el-Kassir.....	176.
	Conspiration des troupes de Nimir.....	177.
	Arrivée de l'armée.....	178.
	Départ pour Chendy.....	Ibid.
	Température.....	179.
	Insurrection.....	181.
	Soumission du mélik Chaouss, et d'une partie des siens.....	182.
	Départ pour Halfây.....	183.
	Moment de disette pour l'armée.....	184.
	Marche pénible de l'armée.....	186.
	Cataracte de Guerri.....	188.
	Merreh ou Merroeh.....	189.
	Incendie.....	190.
	Crue du fleuve.....	191.
	Halfây.....	192.
	Mélik Lod-A'guyb.....	193.
	Position astronomique d'Halfây.....	194.
	Description de la ville.....	Ibid.
	Produits de la province.....	195.
	Arabes de diverses tribus.....	196.
	Événemens de Sennâr.....	Ibid.
CHAP. XXXII.	Arrivée au fleuve Blanc.....	197.
	Passage du fleuve; confusion de l'armée..	199.
	Observation sur l'eau du fleuve Blanc et du fleuve Bleu.....	201.
	Latitude de l'embouchure du fleuve Blanc.	203.
	Informations sur les ruines de Sobah...	Ibid.
	Départ pour la ville de Sennâr.....	Ibid.
	Navigation sur le fleuve Bleu.....	204.
	Surprise des habitans à la vue des barques.	Ibid.
	Rapport du cheykh Edris.....	205.

Ruines de Sobah.	206.
Œufs de crocodile.	207.
Caravane d'esclaves.	208.
Familiarité du peuple.	209.
† Ibis noir.	212.
Rahad.	213.
Erreur de Bruce.	214.
Soumission des méfiks de Sennâr.	215.
Hippopotames.	Ibid.
Crocodiles.	216.
Nature du sol.	Ibid.
Bois, leur nature.	217.
Dender.	219.
Singes.	221.
Orage.	Ibid.
Éthériques et autres coquilles.	222.
Femmes du Sennâr.	224.
Observation sur un jeune homme du Sennâr.	Ibid.
Crocodiles naissans.	226.
Arrivée à Sennâr.	229.
 CHAP. XXXIII. Entrevue avec Ismâyl pacha.	 230.
† Royauté du Sennâr.	232.
Discorde entre les usurpateurs.	233.
Assassinat d'Adiân.	234.
Combat à Gondâl.	Ibid.
† Soumission du roi Bâdy.	235.
Entrée de l'armée dans Sennâr.	236.
Expédition d'Haggi-Hammed.	Ibid.
Captifs.	237.
Expédition contre les meurtriers d'Adiân.	238.
† Arrestation des meurtriers.	240.
Leur supplice.	Ibid.
Ramadân.	242.
Djebel-Mouyl.	245.

DES MATIÈRES. 439

	Retour d'Haggi-Hammed.....	249.
	Objets pillés aux captifs.....	252.
	Tissus de verroterie, semblables à ceux des anciens.....	253.
CHAP. XXXIV.	Royaume de Sennâr.....	254.
	Chronologie des rois.....	255.
	Description de la ville de Sennâr; sa position.....	257.
	Population.....	260.
	Saisons; vents.....	Ibid.
	Maladies.....	263.
	Productions du territoire.....	270.
	Animaux.....	271.
	Mélange de peuples; leur couleur.....	273.
	Comparaison avec les anciens.....	274.
	Caractère des habitans.....	276.
	Usages divers.....	277.
	Soumission des femmes.....	283.
	Nourriture des habitans.....	284.
	Costume.....	286.
	Talismans.....	288.
	Armes.....	289.
	Lois.....	190.
	Administration des terres.....	Ibid.
	Troupes du mélik.....	291.
	Industrie.....	292.
	Culture.....	293.
	Commerce.....	294.
	Chasse de divers animaux.....	295.
	Or; son commerce.....	Ibid.
	Poids et mesures.....	297.
	Langue.....	Ibid.
CHAP. XXXV.	Visite au ci-devant roi Bâdy, et au mélik Nimir.....	298.

Rapport sur les monumens d'el-Meçaourát et de Naga	300.
Entrevue avec Ismâyl pacha,	301.
Détails sur l'ambassade et l'assassinat de M. du Roule	303.
Bois charié par le fleuve.	307.
Expédition dans la province d'el-Aïze.	Ibid.
Maladies.	309.
Frédiani, voyageur italien.	310.
Découverte du scarabée sacré primitif des anciens.	311.
Nouvelle de l'approche d'Ibrahym pacha.	313.
Mortalité parmi les troupes.	Ibid.
Rapport sur la prise du Kourdofan.	315.
Inquiétude d'Ismâyl.	316.
Arrivée d'Ibrahym pacha à Sennâr.	318.
Mort de six Européens.	320.
CHAP. XXXVI. Entrevue avec Ibrahym pacha	322.
Projet de voyage	324.
M. Ricci, Italien	325.
Seconde excursion à Djébel-Mouyl.	327.
Entretien avec Ismâyl.	331.
Force de l'armée.	333.
Départ pour les pays du sud.	Ibid.
Difficultés des marches.	337.
Incendie.	338.
Entrevue avec Ismâyl.	339.
Rapport sur les mines d'or.	Ibid.
Baobab.	341.
Incendie.	342.
Insecte.	344.
Traces de l'éléphant.	347.
CHAP. XXXVII. Position géographique d'el-Qerebyn.	349.
Description du lieu.	Ibid.

DES MATIÈRES. 441

Chasse de l'éléphant.....	352.
Entrevue avec Ibrahym.....	Ibid.
Départ pour le Fazoql.....	354.
Forêt.....	355.
A'qâdy; description du lieu.....	Ibid.
Assaut du village.....	357.
Kilgou; assaut du village.....	358.
Nègres captifs.....	361.
Leur costume.....	362.
Position géographique de Kilgou.....	363.
Habitations; leur aspect; désastres....	364.
CHAP. XXXVIII. Départ de Kilgou.....	368.
Excursion.....	370.
Surprise par les nègres; événemens....	371.
Repas; entretien avec Ismâyl.....	373.
Nature des montagnes.....	374.
Baobab remarquable.....	375.
Attaque par les nègres du mont Tâby...	376.
Épouvante de l'armée.....	Ibid.
Retour à Kilgou.....	379.
Excursion au mont Baguis.....	Ibid.
Captifs; leur sort.....	Ibid.
Torrent.....	381.
Arrivée au Nil; sa largeur.....	383.
Rivière Toumat.....	386.
Événement.....	387.
Arrivée à Yara dans la province de Fazoql.	389.
CHAP. XXXIX. Soumission du Fazoql.....	391.
Latitude d'Yara.....	392.
Mélik Hassan.....	393.
Sandaies de forme semblable à celles des anciens.....	Ibid.
Village et montagne de Fazoql.....	394.
Chronologie des méliks du pays de ce nom.	396.

TABLE DES MATIÈRES.

Nouvelles d'Ibrahim pacha	398.
Départ pour Qamâmyl	399.
Torrent Baba	400.
Marche pénible de l'armée	Ibid.
Mort cruelle d'un soldat	402.
Mont Aqarô; assaut du village	403.
Nègres captifs	405.
Insecte fétiche	406.
Coiffure en rapport avec quelques-unes des anciens	407.
Toumat; position astronomique du lieu .	409.
Seconde course au mont Aqarô	410.
Incendie d'un village	Ibid.
Route interceptée par un embrasement; crainte, désespoir	417.
Arrivée à Qamâmyl	419.
Vocabulaire de la langue des nègres à Qamâmyl	421.
Vocabulaire de la langue parlée à Don- goiah	427.

